

Amis lecteurs, Salut !

C'est avec une joie immense que nous vous présentons ce troisième numéro de la revue Arca. En cette période de Noël où vous avez certainement envie de vous recueillir et d'étudier ce saint Mystère plutôt que de vous « empiffrer » et de vous « saouler comme des porcs lubriques après le simulacre d'amour au Seigneur », pour paraphraser Cattiaux¹ – nous n'oserions pas... – nous espérons que ces volumes nourriront votre étude et votre prière.

Nos fidèles auteurs ont en effet travaillé sans relâche pour vous proposer des articles qui, nous l'espérons, vous instruiront autant qu'ils les ont instruits, et vous passionneront autant qu'ils les ont passionnés.

En guise d'amuse-bouche, nous vous proposons trois textes brefs mais persuasifs pour vous inciter à la chevalerie et à la prière ! Nous ne doutons pas que ceux-ci auront pour effet instantané et irréversible de vous plonger tout entiers dans une Quête effrénée (à la Cagliostro) qui ne laissera plus la moindre prise à Satan, éternel maître de la dispersion...

En plat de résistance, nous vous avons réservé une large section hébraïque, mais aussi des articles sur l'Islam, sur l'Art (avec entre autres la reproduction d'un texte très peu connu de Louis Cattiaux sur la Matière !), sur le *Message Retrouvé* et son auteur, sur l'Antiquité païenne, puis sur la symbolique de plusieurs thèmes dans les différentes traditions : l'incontournable et perpétuellement renouvelée Vierge Marie, modèle des croyants et des chercheurs, mais aussi le Coq, le Rayon, le Rire, et les Couleurs. Vous traverserez ensuite une rubrique alchimique avant de pouvoir vous détendre en

¹ Louis CATTIAUX, « Florilège épistolaire », dans *Croire l'Incroyable*, Grez-Doiceau, Beya, 2006, extrait 100, p. 314.

étudiant la symbolique des célèbres lettrines de Bruno del Marmol.

Le volume s'achève par un suave et délicieux dessert : un article vous introduisant au magnifique recueil de prières collectées par toute une foule de croyants dévoués (volume 2). Nous osons d'ores et déjà vous prédire que ce précieux florilège va devenir l'un de vos plus chers compagnons et restera sur votre table de nuit et sur celles de vos descendants pour au moins trente générations !

Nous ne prendrons finalement pas congé de vous avant de vous avoir offert quelques remarquables poèmes proposés par deux de nos contributeurs.

Que les muses continuent à être présentes parmi nous, et qu'Apollon éclatant nourrisse l'Âge d'Or ! N'oublions pas que Cattiaux écrivait, le jour de Noël 1952 :

« En ce jour mystérieux de la naissance de la pierre solaire [...], il est attristant de constater que toute l'humanité continue pieusement à fêter ce prodige sans savoir de quoi il s'agit exactement, comme quelque chose qui s'est passé il y a des siècles, sans pouvoir même soupçonner un instant que ce miracle peut fort bien se reproduire dans le temps que nous vivons. Si je pouvais redonner cet espoir aux hommes découragés, avec la permission de Dieu, je ferais une grande chose, certainement. »²

Qu'Il soit béni de nous avoir redonné cet espoir ! Que ce miracle se réalise pour nous, et que la Quête de chacun d'entre nous soit comme l'un des échelons permettant à celui que Dieu a choisi d'attraper l'oiseau bleu !

Joyeux Noël, chers lecteurs, et bonne lecture !

² *Ibid.*, extrait 19, p. 256.

Note sur la réédition de 2021

Vu le succès de la première édition d'Arca n°3, épuisée à ce jour, et le nombre croissant de demandes, nous avons décidé d'en proposer une nouvelle version, revue et corrigée.

En outre, pour donner la possibilité au plus grand nombre de croyants de découvrir nos recherches, nous offrons désormais les PDF à toute personne intéressée et ce pour tous les numéros déjà publiés et à venir³. Vous aurez donc la possibilité de recevoir chaque numéro dans sa version électronique gratuitement ou de vous le procurer dans sa version papier à petit prix.

Puissent tous ces textes être bénéfiques à de nombreux lecteurs, chercheurs assoiffés de la Vérité !

Odile et Antoine
Novembre 2021

³ Il lui suffira d'écrire à antoine@arca-librairie.com et d'en formuler la demande.

Que soient très chaleureusement remerciés et bénis :
Alexandre, Aliénor, les éditions Beya, Bruno, Caroline, CH,
Charlotte, EH, Elizabeth, Elouiah, Grégoire, Hans, Hélène, Jésus,
Lorraine, Louis, Marie Fê, Marie-Joëlle, Oriane, Pierre, Pierre,
Raimon, Rebecca, Rémy, Roma, Sara, Sébastien, Stéphane,
Sylvestre, la Vierge Marie.

Antoine et Odile

Cet ouvrage est une édition familiale, tirée à une centaine
d'exemplaires pour nos proches qui le désirent.

Que le lecteur ne nous tienne pas rigueur des petites imperfections
résultant du fait que cette revue est tout à fait artisanale.

N'oublie pas, ami chercheur, que tu trouveras également
de **nombreux autres articles gratuits** sur notre site www.arca-librairie.com/presentation, via lequel nous t'invitons à prendre contact avec
nous, à poser toute question qui te semblera utile sur notre forum ou à nous
faire part de tes remarques. Tu y trouveras aussi un lien vers des vidéos et
d'autres outils qui pourront accompagner tes recherches.

Non moins incontournable, notre revue amie, *Le Miroir d'Isis*, à
laquelle nous renvoyons également le lecteur insatiable de bonnes lectures !

« Jamais deux sans trois » dit le proverbe ! Vous trouverez de la
documentation toujours renouvelée en consultant :
www.editionsbeya.com/documentation

Il nous reste encore à mentionner que le contenu des articles et les
éventuels commentaires de leurs auteurs sont et resteront, *ad vitam* et même
après, sous réserve de ratification par Celui qui sait ; et que nous ne
pourrions être tenus pour légalement responsables en cas de damnation
éternelle ou d'abduction sur la voie gauche dues à des opinions erronées de
nos petites personnes aveugles et malheureusement déçues.

Table des matières

Amis chercheurs, cherchons ! Aliénor Forget	p. 11
La Quête Charles d'Hooghvorst	p. 23
Parlons de la Torah ! Pierre Bono	p. 25
Pourquoi étudier l'hébreu biblique ? J. S. Le Forestier	p. 29
Tsimtsoum ! Hans van Kasteel	p. 51
Nahmanide et son commentaire cabalistique sur Genèse XXXIX, 33 Caroline Thuysbaert	p. 67
Le fils de Samaël Odile Dapsens	p. 75
Comprendre la spiritualité d'un point de vue chiite Dr. Rebecca Masterton	p. 79
Lettre ouverte à Pieter Brueghel Hélène Feye	p. 91
La Matière Louis Cattiaux	p. 97
La magie dans l'œuvre de Louis Cattiaux Odile Dapsens	p. 107
À propos des épigraphes du livre I du M+R Odile et Grégoire de Meeûs	p. 121

À propos du M+R, I, 11 Adel	p. 127
Petite étude sur l'étymologie traditionnelle Hans van Kasteel	p. 133
Les païens décryptés par un jésuite Caroline Thuysbaert	p. 149
La Vierge Marie au fil du temps Aliénor Forget	p. 163
Le Coq Pseudo-Sacha	p. 181
Le Rayon Marie Fé de Meeûs	p. 197
Le rire véritablement catholique Lorraine de Coppin	p. 207
Les couleurs Hélène Feye	p. 233
Troublante affaire, curieuse anecdote Alexandre Feye	p. 245
Alambics et aludels : les instruments alchimiques Alain Bique	p. 255
L'alphabet de Bruno del Marmol Raimon Arola	p. 291
Demandons TOUT ! Rémy	p. 317
Quelques poèmes Pierre Bono et S. C.	p. 333



Dessin de Bruno del Marmol.

Amis chercheurs, cherchons !

Aliénor Forget

« Vite, cherchons Dieu ! », est une chanson bien connue de ceux qui s'intéressent au *Message Retrouvé*. Au risque d'une certaine redondance, il n'est peut-être pas inutile de rappeler pourquoi il est si important de s'adonner à sa quête, et en quoi cela consiste.

Une communauté vivante est constituée de croyants, de chercheurs, et, ne l'oublions pas, de trouveurs. Les croyants croient en une révélation divine et s'y accrochent, dans l'espérance d'être sauvés dans l'autre monde. Il leur faut rester fidèles tout le temps de leur incarnation, ce qui représente une épreuve de patience. Les chercheurs sont ceux qui décident de consacrer leurs loisirs à Dieu. Si leur quête commence souvent comme un simple jeu, comme de l'excitation face à une multitude de textes inspirés qui disent tous une même chose, ils se rendent assez vite compte que s'ils cherchent, c'est bien pour trouver l'objet de leurs recherches, à savoir la présence de Dieu ici-bas, dès maintenant. En effet, qui jouerait à cache-cache sans espérer trouver le plus vite possible celui qui est caché ? De même, celui qui est caché désire être trouvé ! Celui qui trouve, donc qui reçoit le don de Dieu avec l'aide de Dieu, permet à la tradition vivante de continuer sur terre, et par sa densité, aimante des croyants sincères, des chercheurs, donc des potentiels trouveurs, pour que la chaîne continue.

Peu de chercheurs sont destinés à recevoir le don de Dieu, peut-être parce que ce qui compte, c'est qu'il y ait du pain, et qu'un seul boulanger à la fois peut suffire pour nourrir ceux qui ont faim (surtout quand les affamés sont peu nombreux...). Mais la quête des chercheurs n'en n'est pas moins essentielle, car elle soutient celui qui a reçu la chose, en ce sens qu'elle l'aide à arriver au bout du chemin, qui aboutit à la transmission

à un autre pour que le lien perdure. Rappelons ce récit hassidique : un homme essayait d'attraper un oiseau en haut d'un arbre, grâce à de nombreux disciples qui lui faisaient la courte échelle. À un moment, l'un d'eux partit, lassé parce qu'il ne voyait pas ce qui se passait au sommet de l'arbre. Le maître lui dit désespéré : « j'étais sur le point d'attraper l'oiseau... ».

Un prophète, Louis Cattiaux, nous a été envoyé en plein XX^{ème} siècle, après une longue période d'absence divine et de chaos social. Après lui, Emmanuel d'Hooghvorst a laissé des commentaires vivants sur l'ensemble des traditions et sur *Le Message Retrouvé* lui-même. Il nous appartient d'étudier cet héritage et de nous unir pour susciter à nouveau un véritable témoin de la science d'hermès, pour que la tradition vivante continue à nous féconder. Chaque minute qui n'est pas consacrée à cela ralentit celui qui approche du sommet de l'arbre, et chaque minute passée auprès des Écritures l'aidera à attraper l'oiseau. Donc : « À la quête ! », il ne s'agit pas uniquement de notre propre salut !

Cette quête est à la portée de tous, peu importent notre âge, notre situation dans le monde, nos qualités et nos défauts. Ne préjugeons pas du choix de Dieu, car nous sommes tous déchus et misérables sans lui. De plus, tout ici-bas est fait pour nous distraire de ce mystère, qui que nous soyons. Courage, car « consacrons nos loisirs au Seigneur, et le Seigneur multipliera nos loisirs » ! Même une seule minute par jour peut devenir deux, puis trois, puis dix, et plus petit à petit. L'expérience a été faite. Cagliostro disait qu'il fallait s'adonner à sa quête quatre heures par jour, ne l'oublions pas.

Cette quête est assez simple, en somme : il faut qu'en nous s'éveille de plus en plus un désir envers Dieu. Pour cela, tous les coups sont permis : lire les Écritures, les retenir par cœur, prier, s'entretenir de Dieu avec d'autres croyants (sur le forum d'ARCA par exemple...), écouter des livres inspirés enregistrés, traduire des articles intéressants ou même des traités d'alchymie, etc. Moralistes que nous sommes, nous espérons sans cesse nous adonner à notre quête de la bonne

manière, nous voulons « faire ce qu'il faut », mais c'est encore de l'orgueil... Nous sommes tous distraits en lisant, nous sommes tous maladroits en priant, nous pensons tous en écrivant un article : « Je suis sensé avoir fini et je n'y comprends plus rien ! », mais ce n'est pas grave, continuons, pour montrer à celui qu'on aime notre bonne volonté et pour qu'il puisse un jour nous éclairer de sa lumière !

N'oublions jamais que nous ne pouvons approcher Dieu que par les prophètes qui l'ont incarné ou qui l'incarnent, et que donc, nous devons fréquenter leurs témoignages. Souvenons-nous aussi que la prière à voix haute est magique, et que nous pouvons demander tout ce que nous voulons (y compris du temps et de la bonne volonté pour la quête, par exemple !).

Pour renflammer notre passion dans les périodes plus creuses, des versets du *Message Retrouvé* qui incitent particulièrement à s'adonner à la quête sont ici rassemblés. N'hésitons pas à les afficher dans nos bureaux, sur nos tables de nuit, dans nos portefeuilles, dans nos voitures, en tatouage, partout ! Puissent-ils nous aider à ne jamais oublier l'essentiel !



II, 22 : « Tout le temps qui n'est pas consacré à Dieu est un temps perdu. Tout travail qui n'aboutit pas à lui est un travail inutile. »

II, 85 : « Celui qui se décourage à la première ou à la millièmè tentative, n'est pas digne de posséder le don de Dieu. »

III, 59 : « Appliquer uniquement notre volonté à trouver Dieu en nous-mêmes, c'est abrèger au maximum le temps de notre exil. Efforçons-nous à ne rien faire afin que Dieu puisse nous parler et afin que ses anges puissent nous servir sans entraves.' »

IV, 68 : « Le travail du monde est illusoire et de peu de profit, mais le temps consacré à la recherche de Dieu n'est jamais perdu pour personne. »

IX, 48 : « Exerçons-nous dès à présent à tout abandonner et à nous tourner vers Dieu, avant que tout nous délaisse et se retourne contre nous. »

X, 64 : « Tous perdent leur temps et leur vie devant Dieu : croyants et impies, honnêtes gens et criminels, travailleurs et fainéants, intelligents et idiots, ascètes et débauchés, savants et ignorants, génies et médiocres, glorieux et ignorés, doués et maladroits, jeunes et vieux, riches et pauvres, civilisés et sauvages, tous, excepté celui qui cherche follement son Seigneur ici-bas sans distraction et sans repos, excepté celui qui met la main au limon premier et qui fait l'œuvre de Dieu. »

XI, 12 : « Une vie de travail, de plaisir, de repos, de souffrance, de résignation ou de révolte ne vaut pas une minute consacrée à chercher Dieu en soi-même. »

XI, 45 : « Ne prenons parti pour rien ni pour personne ; cherchons Dieu qui est plus urgent que tout le monde ensemble. »

XII, 19' : « Rien n'est plus urgent que la recherche de Dieu, et rien n'est plus vain que la dispute humaine. »

XII, 46 : « C'est tout de suite qu'il nous faut Dieu et son royaume, afin d'échapper au vertige de l'abîme ouvert dans ce monde. »

XIII, 6 : « Espérons sa présence nuit et jour, sans jamais nous lasser, car lorsque nous serons mûrs, nous tomberons de nous-mêmes dans ses bras. »

XIII, 16' : « Quand notre raison, notre volonté et notre intelligence seront annihilées par la longueur et par la violence de notre quête, l'innocence, la grâce et l'amour nous livreront alors le secret tant recherché de l'unique Splendeur. »

XV, 33' : « Ne nous tuons ni au travail ni au plaisir, tuons-nous plutôt à rechercher Dieu et son salut, qui sont dans la vie éternelle, évidente et cachée. »

XV, 37 : « N'attendons pas d'être terrassés par le malheur, la souffrance ou la mort pour nous souvenir du Dieu de notre enfance et pour lui parler sans témoins et sans retenue. »

XV, 65 : « Éveillons-nous avec le Livre afin de commencer notre journée par une pensée salutaire. – Déplaçons-nous avec le noble outil afin d'œuvrer utilement entre nos occupations futiles. – Endormons-nous avec le message afin de l'avoir sous les yeux au jour du jugement. »

XVI, 19 : « Efforçons-nous chaque jour d'affermir notre foi dans la promesse étonnante du Tout-Puissant. Efforçons-nous d'augmenter notre amour pour le généreux qui nous alimente. Efforçons-nous de supporter sans faiblir les épreuves de nos vies obscurcies. Ne nous laissons pas de solliciter le secours de la Providence du Très-Haut. Ne nous rebutons jamais dans notre quête du trésor saint. »

XVI, 47 : « Allons visiter les morts, les malades, les prisonniers, les malheureux, les abandonnés et après les avoir secourus, considérons en nous-mêmes le répit dont nous jouissons encore et mettons-nous aussitôt en quête de Dieu avant qu'il ne soit trop tard. »

XVI, 54 : « Ne craignons pas d'être comme des solliciteurs acharnés et comme des mendiants importuns devant le Seigneur, car il n'accorde ses trésors qu'à ceux qui l'en prient avec humilité, avec persévérance et avec amour. »

XVII, 37' : « Ô croyants de Dieu, changez votre façon de vivre alors qu'il en est temps encore et recherchez avec acharnement les clefs qui ouvrent les portes du séjour de vie, de joie, d'amour et de paix. Abandonnez vos encombrants bagages aux avides et demandez au Seigneur d'amour et de connaissance la route ainsi que le viatique, comme des enfants égarés et repentants, car c'est l'inouï, l'incroyable, l'énorme que nous devons demander à Dieu qui est tout-puissant pour nous satisfaire. »

XIX, 57' : « Celui qui cherche inlassablement Dieu et sa vérité, a une chance de les trouver ici-bas et la sainte assurance de les approcher dans le ciel. »

XIX, 65 : « Soyons comme des orphelins qui cherchent fiévreusement leur Seigneur le jour et la nuit, et puis devenons comme des outres vides qui attendent d'être emplies du nectar des cieux. »

XX, 31 : « La mort nous fauche inopinément et elle nous ratisse en un clin d'œil, et voilà tous nos petits soucis et toutes nos petites pensées volatilisées dans l'instant. Oh ! qui aura l'intelligence de chercher assidûment son Seigneur ici-bas afin d'obtenir la victoire de la vie ? »

XXI, 15 : « Quels que soient nos égarements et nos fautes, revenons sans cesse à la quête de l'Unique sans nous décourager et sans douter de la fin. »

XXI, 24' : « Ô frères aimés qui lisez ceci, convertissez-vous dans vos cœurs pendant que le temps vous est encore mesuré. Cessez de vous agiter dans le vent de la nuit et considérez attentivement la fin de toute chose afin de ne pas vous laisser séduire par les apparences de ce monde. »

XXI, 40' : « Satan nous aveugle par toutes sortes de ruses et de mirages et il nous décourage par toutes sortes de coups et de chutes. Demeurons donc dans la sainte communauté des enfants de Dieu et tenons-nous à la chaîne de l'amour afin que le tueur d'âmes ne nous trouve pas isolés et exposés comme des brebis errantes. »

XXI, 69' : « Vite, vite, encore un peu de temps pour le lire. Encore un peu de temps pour le comprendre. Encore un peu de temps pour l'entreprendre. Encore un peu de temps pour l'achever. Mais alors, toute l'éternité pour en jouir. »

XXII, 2' : « 'Perdons' notre temps à chercher Dieu et n'écoutons pas ce qu'en diront les impies, car leurs cœurs sont

obscurcis, leurs yeux sont aveugles et leurs mains sont impuissantes à violenter la sainte lumière du Seigneur de vie. »

XXII, 47' : « S'il nous arrive de suspendre notre travail dans le monde pour prier et pour louer notre Seigneur magnifique, aucun mal n'en résultera pour nous malgré les menaces des impies et malgré les coups des méchants, car la plus petite louange au Très-Haut vaut plus que tous les travaux des hommes réunis ici-bas. 'Le Livre a bien été jugé comme une fainéantise par les aveugles et par les sourds de ce monde !' »

XXII, 64 et 64' : « Demain il fera sombre, demain il fera froid, demain nous serons morts, demain la résurrection et le jugement. Ne voyez-vous pas que demain se nomme aujourd'hui ? Ne voyez-vous pas qu'aujourd'hui vous empoigne et vous tue sans que vous fassiez rien d'autre que courir devant lui dans l'espoir stupide de le distancer ? Qui demeurera en repos et qui fera le mort afin qu'aujourd'hui passe sur lui sans se baisser pour le ramasser et pour l'épingler dans le temps ? Qui mettra à profit le répit d'aujourd'hui pour fondre les hiers dans la seule réalité vivante de l'unique aujourd'hui de Dieu ? »

XXIII, 57 et 57' : « Si vous avez trouvé l'unité de l'Unique, déchirez les pages du Livre et laissez-les s'envoler dans le vent en fredonnant une joyeuse chanson. Sinon ne les quittez ni le jour ni la nuit jusqu'à ce qu'elles pénètrent votre entendement, et jusqu'à ce qu'elles vous mènent à la boue qui ne mouille et qui ne salit rien. »

XXIV, 42 et 42' : « Puisque la crasse, la pourriture, l'esclavage, la souffrance, le mensonge et la mort sont inextricablement liés à ce monde, que pouvons-nous espérer d'autre que l'absurde à vouloir nous y organiser, à vouloir y dominer, ou bien à accepter d'y croupir, ou à attendre d'y périr, fût-ce saintement ? La seule solution efficace n'est-elle pas de rechercher uniquement le salut de vie, transmis par le Seigneur descendu du ciel et incarné parmi nous pour notre réintégration dans la vie éternelle et pure ? N'est-il pas dit : « Cherchez

premièrement le royaume de Dieu et son juste emploi, et tout le reste vous sera donné par surcroît » ?

XXIV, 48' : « Si nous ne cherchons pas le salut de Dieu avec constance, avec persévérance, avec obstination, avec stupidité, avec délire, nous n'obtiendrons que l'écorce des choses saintes. Ne devons-nous pas supplier le monde pour obtenir une parcelle des choses mortes qu'il vend si chèrement à tous ?' »

XXV, 7' : « Il est bon d'espérer le salut futur en priant Dieu avec persévérance. Il est meilleur de chercher le salut immédiat en demandant l'aide de Dieu jour et nuit. »

XXVI, 3 : « Nous devons persévérer dans notre quête jusqu'à la fin avec une confiance aveugle, car celui qui a parlé une fois au Seigneur dans son cœur, n'est plus jamais abandonné ni solitaire dans ce monde. »

XXVI, 18 : « Tout est inutile et vain ici-bas, excepté le salut de Dieu, mais qui s'en préoccupe valablement à présent ? »

XXIX, 29' : « Ô croyants qui voulez vivre devant le Seigneur, où êtes-vous ? Répondez à l'appel avant l'incendie qui va nettoyer la terre de ses ronces. »

XXIX, 43 et 43' : « Celui qui passe son temps à prier et à chercher Dieu, est le seul qui ne soit pas inutile ici-bas. Même si les hommes le repoussaient de tous leurs biens, les anges de Dieu le serviraient comme un prince du ciel. »

XXXI, 11 : « Repoussons les choses laides et compliquées et consacrons tous nos loisirs à la quête de l'unique beauté. »

XXXIII, 40 et 40' : « Visitons les agonisants et les morts afin de prendre conscience de la vanité de nos désirs, de nos soucis et de nos travaux dans le monde. Peut-être un intelligent inspiré pensera-t-il alors à chercher Dieu et son salut alors qu'il en est encore temps ? »

XXXIII, 45, 45' et 46 : « Chacun ne se trouve-t-il pas au mieux tel qu'il est ? Et chacun ne désire-t-il pas vivre si diminué soit-il ? Puisque nous devons mourir et tout abandonner, que nous sont donc les richesses de la terre et tout le travail des hommes ? Ferions-nous pas mieux de chercher le Seigneur de vie qui peut seul nous sauver de la mort, et d'abandonner les vanités du monde qui nous font perdre le peu de temps qui nous est accordé ici-bas pour résoudre l'énigme redoutable ? »

XXXIV, 21 : « Nous vivons dans un état tellement précaire et tellement soumis à la mort que nous devrions implorer Dieu tous les jours de nos vies, afin qu'il nous enseigne le moyen de notre délivrance et de notre restitution dans la splendeur première. »

XXXIV, 22 : « Nous devrions implorer notre sauvetage auprès de Dieu avec une telle ténacité qu'il soit contraint de nous l'accorder afin de se débarrasser de notre insistance folle. »

XXXIV, 24' : « Oh ! Seigneur de bonté et de pardon, accorde-nous le temps nécessaire à la quête de ton saint secret et permets que nous goûtions ici-bas les prémices de la vie éternelle que tu nous as promise dès le commencement. Oh ! Viens pour notre salut, Très-Saint, et descends dans nos cœurs purifiés. »

XXXIV, 38 et 38' : « Devons-nous pas flamber de désir et d'impatience dans notre quête du trésor divin si nous voulons avoir une chance de le découvrir ici-bas ? Car là est notre espérance insensée et notre désir fou, qui sauvent du doute, du désespoir et de la mort. »

XXXIV, 47 et 47' : « Les tièdes qui abordent la quête du divin secret se lassent vite, et ils retournent aux vaines occupations du monde comme les chiens retournent à leurs vomissements. Ceux qui ont soif et qui ont faim de la vie de Dieu, sont pris par la sainte quête comme par un puissant aimant qui ne leur laisse même plus le loisir de tourner les yeux vers le monde. »

XXXIV, 56 et 56' : « Tous ceux qui ne prient pas Dieu et qui ne cherchent pas son salut nuit et jour, ou qui ne l'espèrent pas, perdent leur temps ici-bas. Ceux qui en doutent n'ont qu'à visiter un ossuaire, et s'il demeure en eux un reste d'intelligence, ils n'en douteront plus en ressortant de là. »

XXXIV, 62 et 62' : « Croyants de Dieu, ouvrez vos oreilles et ouvrez vos cœurs alors que vous êtes encore vivants sur la terre, car bientôt il sera trop tard pour rechercher le salut de Dieu. Ô croyants de Dieu, n'attendez pas d'être retombés en poussière pour vous pencher sur le secret de vos cœurs, car il sera alors trop tard pour rien manifester dans la vie. »

XXXV, 74 à 77 : « Que font-ils, mais que font-ils, tous ceux qui dorment dans le monde ? Mais où sont-ils donc, les veilleurs de Dieu ? Que font-ils, mais que font-ils, tous ceux qui s'agitent dans le monde ? Mais où sont-ils donc, les chercheurs de l'Unique ? Perdront-ils toujours notre vie à chercher le monde qui nous abandonne finalement ? Et ne risquerons-nous rien dans la quête de l'unique Splendeur qui nous comble pour l'éternité ? Ô vous qui espérez le salut de Dieu, réveillez-vous dans le monde. Et cherchez la lumière secrète des paroles de vie au lieu de vous contenter de leur vêtement d'ombre. »

XXXVI, 3 : « Ô croyants qui agonisez dans ce monde d'exil, cherchez le Seigneur Dieu de toutes vos forces et entraidez-vous de toutes les façons possibles, afin que le monde ne vous enterre pas avant la venue du Sauveur. »

XXXVI, 50 : « Où sont les intelligents de Dieu qui cherchent le Seigneur à corps perdu dans le monde, afin de sortir indemnes de la fournaise qui s'allume ? »

XXXVI, 52' : « Si nous ne prions pas assidûment le Seigneur Dieu de nous inspirer et de nous guider par son Esprit Saint, nous demeurerons prisonniers dans les ténèbres, et l'esprit des ténèbres nous soufflera mille mauvaises raisons pour nous y installer définitivement avec lui. »

XXXVI, 77 et 77' : « Toute distraction dans ce monde qui agonise est comme un morceau de notre vie que nous jetons allégrement dans la fosse de la mort. Nous entendons par distraction, tout ce qui n'est pas consacré à l'unique quête spirituelle et substantielle de Dieu ici-bas. »

XXXVII, 40 : « Cherchons assidûment le Seigneur de vie, alors qu'il en est temps encore pour nous, car lorsque nous nous heurterons à l'absurde, il sera trop tard. Et malgré nos déguisements, nous ne trouverons que la fausse porte de l'ivresse, ou le mur du désespoir, ou l'abîme de la folie. »

XXXVII, 48', 49 et 49' : « Le Seigneur de vie s'est bien incarné une fois universellement pour le salut de tous, et il reviendra bien aussi une fois universellement pour le jugement de tous ; mais nous devons savoir à présent qu'il est venu dès le commencement, qu'il vient présentement et qu'il viendra encore en particulier pour le salut de quelques-uns. C'est une nouvelle et immense révélation que nous faisons ici, afin que chaque croyant prenne courage et entreprenne hardiment la quête du salut de Dieu toujours présent et toujours possible dans ce monde. Hélas ! ici aussi, il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus, car la plupart des croyants préfèrent demeurer dans le regret du salut passé et dans l'espoir du salut à venir, plutôt qu'entreprendre la quête du salut présent. »

XXXVII, 52 et 52' : « Prions, afin que l'urgence terrifiante de la quête du salut de Dieu nous devienne évidente avant qu'il soit trop tard pour l'entreprendre. Car l'enfer sera fait de ce regret-là, et plus encore, de l'aisance stupéfiante du salut qui nous aura été proposé vainement dans ce monde. »

XXXVII, 67' : « Nous ne devons pas nous épuiser à lutter inutilement contre nous-mêmes ni contre le monde, mais plutôt rechercher sans répit Dieu et son salut, qui nous délivreront de l'agonie de la mort perpétuellement entretenue ici-bas. »

XXXVIII, 57 : « Ah ! si nous comprenions une fois l'urgence de notre sauvetage, rien ni personne ne saurait plus

nous distraire de la quête du salut de Dieu, et nous romprions avec le monde sans hésitation et sans regret, d'une manière totale et définitive. »

XXXVIII, 65 et 65' : « Notre quête du divin trésor exige un tel effort et un tel travail pendant si longtemps, nuit et jour, que tous les courageux et tous les travailleurs du monde renoncent même à l'entreprendre, et c'est pour cela que nous passons pour fainéants et pour inutiles aux yeux du monde qui ne peut ni croire ni comprendre que la gloire de Dieu repose en nous seuls. Notre quête sera solitaire, longue et pénible dans les ténèbres de ce monde, afin que soient éprouvés notre foi, notre constance et notre courage, avant que nous soit accordé le don de Dieu ; nous ne devons attendre aucune aide ni aucun conseil du monde profane, mais seulement l'aide et le conseil de Dieu et de ses fils, qui vivent en lui pour toujours. »



La Quête

Charles d'Hooghvorst⁴

Pourquoi êtes-vous tous venus au *Message* ?

Mystère !

Peut-être la seule réponse serait-elle que c'est *Le Message Retrouvé* qui vous a choisi. C'est toujours ainsi que cela se passe. Nous ne faisons que transmettre le Livre et c'est lui qui choisit qui il veut à son moment.

Ce qui semble évident, c'est que vous avez tous eu l'intuition qu'il y a quelque chose à chercher, et c'est à partir de cela que débute la Quête.

Nous le savons, le mot *Quête* suppose d'une part le fait de *demander* et d'autre part, celui de *chercher*. Le fait de demander implique qu'on a la foi en celui à qui on demande. Et cela est déjà un premier don reçu, une première bénédiction secrète.

Mais pourquoi faut-il demander ? Simplement pour la même raison pour laquelle la terre ne peut rien sans le ciel. La terre demande, le ciel donne. L'homme déchu en ce monde d'exil est désorienté et tend à se débrouiller par lui-même, par sa volonté et son intelligence particulières. Cela est naturel, mais l'homme ne s'aperçoit pas qu'il s'agit d'une rue sans issue.

La Quête, donc, c'est apprendre à demander l'aide du Tout-Puissant en toutes occasions. Et il ne faut pas se limiter à demander l'aide du ciel par rapport aux choses de ce monde, bien évidemment, mais plutôt et surtout, il faut demander les

⁴ Ce texte est la traduction d'un discours, non daté, prononcé par l'auteur en catalan.

choses du monde à venir. Certainement, nous avons l'intuition qu'il y a quelque chose à chercher, et ce quelque chose est la clef du monde à venir, ou, dit d'une autre façon, la clef de notre régénération.

Qu'il ne se plaigne pas de ne point recevoir de l'aide, celui qui ne demande rien au ciel !

Il faut donc demander, sans se lasser. Telles sont l'Intelligence et la bonne orientation.

Mais attention ! la Quête, c'est *demander* et *chercher*, ce qui veut dire que si nous demandons, nous devons également offrir un support pour la réponse, c'est-à-dire qu'il faut chercher avec bonne volonté, fixer notre attention sur l'enseignement des prophètes et des sages de Dieu, en un mot : labourer cet enseignement de vie, et lui consacrer une bonne partie de notre temps.

Et précisément, nos études des livres prophétiques constituent comme l'image de cette *Quête* ; elles sont un exercice pour chercher et demander l'intelligence du cœur que l'Esprit Saint peut nous concéder. Le Livre répond à celui qui demande, pour autant que nous demandions et que nous soyons attentifs à la réponse.

Il y a d'abord la demande, et c'est ensuite la lecture attentive qui fournit le support de la réponse.

Telle est la Quête de Dieu ; et à force de demander avec foi, un beau jour peut-être, il nous répondra personnellement, ce qui, concrètement, est le Don de Dieu.



Parlons de la Torah !

Lecture de deux extraits tirés des Pirkei Avot, chapitre 3

Pierre Bono

*Quand nous rencontrerons un croyant,
nous lui dirons : « Parle-nous de Dieu. »
Ainsi nos conversations seront toujours
intéressantes, belles et utiles⁵.*

רבי חנינא בן תרדיון אומר שנים שיושבין ואין ביניהן דברי תורה הרי זה מושב לצים
שנאמר (תהלים א) ובמושב לצים לא ישב.

« Rabbi Haniah fils de Teradion dit : Si deux hommes sont assis et qu'ils n'échangent pas entre eux de paroles de Torah, il s'agit là d'une session de cyniques (letsim) car il est dit : '[heureux] celui qui n'est pas assis en compagnie des cyniques' (Psaume 1, 1). »

Dans le dictionnaire, « lets » désigne quelqu'un de sarcastique et de frivole. Il dénote donc à la fois la raillerie et la débauche : nous proposons par conséquent de le traduire par le terme de cynique. Il y a en effet deux manières d'être cynique : soit en paroles, lorsqu'on se moque ouvertement de la morale et de Dieu, soit en actes lorsqu'on mène une vie dépourvue de principes. Et si l'on considère cette seconde définition, il y a peut-être en ce monde plus de cyniques qu'on ne pense...

Le rabbin russe Malbim (XIX^e siècle), explique le terme de la manière suivante :

⁵ *Le Message Retrouvé*, XVI, 4.

ובמושב לצים לא ישב הלצים הם יושבי קרנות אינם פועלים רע אבל גם לא יעשו טוב רק רודפים רוח והבל ולצנות ואינם עוסקים בתורה :

« *Et il n'est pas assis en compagnie des letsim. Les letsim sont ceux qui restent assis les jours de marché : ils ne font pas le mal, mais ils ne font pas non plus le bien ; ils ne font que poursuivre du vent, de la buée et des frivolités⁶ et ne vaquent pas à la Torah.* »

Ces hommes inconsistants et vides ne sont autres que les « tièdes » et les « médiocres » du *Message Retrouvé* :

Les tièdes qui abordent la quête du divin secret se lassent vite et ils retournent aux vaines occupations du monde comme les chiens retournent à leurs vomissements.⁷

Les cyniques ne sont-ils pas d'ailleurs, étymologiquement, ceux qui vivent comme des chiens ?

Voyons à présent ce qu'il est dit des autres :

אָבֵל שְׁנַיִם שְׂיוֹשְׁבֵין וְיֵשׁ בֵּינֵיהֶם דְּבָרֵי תוֹרָה, שְׂכִינָה שְׂרוּיָה בֵּינֵיהֶם שְׁנֶאֱמַר (מלאכי ג) אַז נִדְּבָרוּ יְרָאִי יְיָ אִישׁ אֶל רֵעֵהוּ וַיִּקְשֹׁב יְיָ וַיִּשְׁמָע וַיִּכְתֹּב סֵפֶר זָכְרוֹן לְפָנָיו לִירְאֵי יְיָ וְלַחֲשָׁבֵי שְׁמוֹ.

« *Mais si deux hommes sont assis et qu'ils échangent entre eux des paroles de Torah, la Chekina séjourne entre eux, car il est dit : 'Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et le Seigneur a tendu l'oreille, il a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent le Seigneur et pensent à son Nom' (Malachie, III, 16).* »

N'est-ce pas là aussi la promesse de l'auteur du *Message Retrouvé* lorsqu'il proclame :

Quand nous nous réunirons pour lire le Livre, celui qui l'a inspiré sera aussi certainement au milieu de nous.⁸

⁶ En hébreu *hebel*, que l'on traduit d'ordinaire par « vanité ».

⁷ *Le Message Retrouvé*, XXXIV, 47.

⁸ *Ibid.*, XXXIV, 46'.

Manquerions-nous d'arguments pour nous persuader des bienfaits que procure l'étude des livres saints ? Voici de quoi achever de nous convaincre :

רבי שמעון אומר שלשה שאכלו על שלחן אחד ולא אמרו עליו דברי תורה כאלו אכלו מזבחית
מתים שנאמר (ישעיה כח) כי כל שלחנות מלאו קיא צאה בלי מקום. אבל שלשה שאכלו על
שלחן אחד ואמרו עליו דברי תורה כאלו אכלו משלחנו של מקום ברוך הוא שנאמר (יחזקאל
מא) וידבר אלי זה השלחן אשר לפני ה' :

« Rabbi Shimeon dit : si trois hommes ont mangé à une même table sans échanger des paroles de Torah, c'est comme s'ils avaient mangé des offrandes consacrées aux morts, car il est dit : 'Car sans Lieu (Maqom), toutes les tables sont remplies des sales vomissements'⁹. Mais si trois hommes ont mangé à une même table en échangeant des paroles de Torah, c'est comme s'ils avaient mangé à la table du Lieu-Béni-Soit-Il, car il est dit : 'Et il leur dit : Voilà la table devant le Seigneur !' »¹⁰

Et *Le Message Retrouvé* de conforter une fois de plus les sages préceptes des Anciens :

Ô patrie bénie de Dieu et nourrie par la Vierge sainte, te voilà devenue comme une prostituée qui déshonore la famille des vivants et qui préfère le ruisseau plein d'ordures étrangères à la table de son Seigneur et maître !¹¹

Sed de gustibus, ut aiunt, non disputandum...



⁹ Isaïe, XXVIII, 8.

¹⁰ Ézéchiél, XLI, 2.

¹¹ *Le Message Retrouvé*, XXII, 45'.



Gravure tirée d'un incunable de Rabbi Samuel (XII^e siècle), *Rationes breves de iudaismo*, Cologne, Heinrich Quentell, 1493.

Pourquoi étudier l'hébreu biblique ?

J. S. Le Forestier

En guise d'introduction

J'écris ces lignes, en écoutant un compact disc de musique sacrée. Cela ne peut mieux tomber car c'est bien pour moi le symbole de la question qui me paraît essentielle : comment ce qui a été séparé peut-il être réuni ? Mais plus humblement : faisons-nous cette expérience à des niveaux divers ? Et quand elle a lieu, faisons-nous le rapprochement avec l'œuvre divine de régénération de l'homme ?

Mais, ne multiplions pas les questions avant l'heure et revenons à nos moutons ...

La musique sacrée a bercé toute mon enfance, sans que j'en prenne conscience. Je ne l'ai d'ailleurs réalisé que lorsqu'après être devenu papa quatre fois et avoir peiné pour survivre dans cette jungle en essayant de joindre les deux bouts, je sois attiré par d'autres choses et envahi par une nostalgie. La rencontre avec la tradition et sa vivante manifestation par Elouiah et EH fit fonction de *lux fiat* ! Je me remis à écouter de la musique sacrée, dès le matin, pour bientôt ne plus pouvoir m'en passer et me demander dans quel « enfer assourdissant » j'avais passé mon temps les douze dernières années. Le retour de la musique sacrée a été pour moi comme un juste retour. Imaginez-vous le chevalier, parti depuis longtemps en bataille, ayant laissé sa douce, qui, sur le chemin du retour, entend le chant de sa dulcinée et dont le cœur s'emballe de la joie et du bonheur retrouvés, d'une séparation qui touche bientôt à sa fin. Voilà le genre de sentiment qui m'a envahi et ne me quitte plus depuis.

C'est depuis cette enfance qu'une phrase, probablement présomptueuse et qui est le fruit pur d'une intuition – souvent bien inspirée cependant – est sortie de ma bouche pour être resservie plusieurs fois ensuite, à des moments divers, sans pour autant que je mesure, au moment même, la portée de son contenu. Voici la phrase : « Un jour, je ferai de la bible mon livre de chevet et, si possible, je la lirai dans le texte ! ». Je voulais dire par cela, qu'il n'était pas tout à fait sérieux de se prétendre croyant et de ne pas lire le texte fondateur au moins une fois, en entier et dans sa langue originelle.

Quasi simultanément avec le retour de la musique sacrée (première expérience – que je citerai – de la réunification de ce qui avait été séparé), l'occasion m'a été donnée d'apprendre l'hébreu biblique, le soir, en semaine, une fois par mois, gratuitement et à moins de dix kilomètres de chez moi. Nous avons démarré ce cours à dix-neuf et nous l'avons terminé à trois étudiants la première année. Les trois mêmes étudiants continuèrent la seconde année de cours de grammaire qui prépare au cours d'exégèse des textes bibliques et commentaires cabalistiques.

J'avais pourtant cru y échapper en ne travaillant pas et en formulant une excuse « bidon », du style : « je suis affreusement gêné par rapport à toi (le professeur) et par rapport aux autres élèves ! ». Pourtant le professeur, sagace instrument de la Providence, déclama la formule magique : « Tu sais, d'autres étudiants viennent en touriste ». Ainsi, je perdis tous mes complexes et décidai également de continuer en tant que « touriste ».

C'était compter sans l'effet enivrant et addictif de l'étude de l'hébreu qui, à un cerveau formaté au latin et au grec, est comme une chasse au trésor où les énigmes pointent leur nez à chaque tournant, c'est-à-dire à chaque leçon. J'étais cuit ! Le venin s'écoula dans mes veines et s'incrusta au plus profond de mes tissus charnels pour opérer une lente mais irréversible transformation.

Le temps a passé et j'ai rejoint le cours d'exégèse des textes bibliques et commentaires cabalistiques. Depuis, la question du « pourquoi étudier l'hébreu biblique ? » m'est fréquemment posée et sans dessein préalable, au fil des réponses, une quantité d'arguments – mais le mot est peut-être mal choisi, peut-être faudrait-il utiliser le terme d'« expériences » – vient alimenter mon moulin.

Lorsque l'occasion s'est présentée d'enseigner moi-même l'hébreu aux débutants, je n'ai pas hésité et en guise de premier héritage, scellant ma gratitude envers ceux qui m'ont donné plus que ce que je ne pourrai jamais rendre – à moins d'être béni – j'ai rassemblé ici les diverses expériences qui, à mon humble avis, donnent au lecteur quelques réponses à la question « pourquoi étudier l'hébreu biblique ». Puisse cet écrit contribuer à l'œuvre du Très Haut ! Que lorsque le semeur sort semer ses graines, celles-ci atterrissent sur du sol fertile et germent pour la gloire de notre bon Seigneur !

L'hébreu biblique permet de renouer avec l'Ancien Testament, l'ancêtre pauvre du Chrétien.

Si, comme moi, vous avez suivi le catéchisme et que votre enfance a été, entre autres, bercée par les histoires de Zachée, de l'aveugle, du lépreux, de la multiplication des pains, etc., il n'en va pas de même des histoires de Jacob et d'Ésaü, des multiples femmes ou aventures des patriarches, des prophètes et de leurs actions... En clair, excepté Moïse qui ouvrit la mer avec l'aide de Dieu pour laisser passer le peuple élu et ensuite ensevelir l'armée égyptienne, les références au Nouveau Testament, et en particulier les Évangiles, dans notre éducation catholique étaient bien plus nombreuses que les références à l'Ancien Testament. Ce dernier, pourtant bien plus volumineux que le Nouveau Testament, ne servant principalement que de « preuve » à l'affirmation : le Christ fut annoncé par les différents prophètes, il est venu comme ils l'ont annoncé, cqfd. Repris dans un sens chronologique, cela se comprend : les

prophètes venus en premier, le Christ ensuite, c'est donc bien de lui qu'ils parlent, non ? Mais lisant le Nouveau Testament, la similitude, pour ne pas dire l'équivalence, entre celui-ci et l'Ancien Testament est telle que si nous abandonnions un instant le postulat que l'un vient d'abord et l'autre ensuite, nous serions en peine d'attribuer les bonnes paroles à la bonne source.

N'est-ce pas Jésus lui-même qui déclara :

*Car, je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé ?*¹²

Mais alors, si ce qui vient ensuite n'ajoute pas quelque chose, quelle importance attribuer à l'ordre chronologique ? Jésus n'est pas l'aboutissement d'un progrès chronologique – qui donc permettrait qu'une version encore plus aboutie puisse voir le jour et détrône notre Jésus Christ, Fils de Dieu ? – mais il est Jeschoua (qui réunit le haut et le bas, les deux parties divines, comme nous le verrons plus loin) oint, Fils de Dieu, accomplissant les Écritures, prouvant ainsi qu'elles sont vraies et comprennent la vérité, qu'elles datent d'avant ou d'après. Dans ce cas, lire l'Ancien Testament et ses commentaires en hébreu revient à lire la même vérité vraie que celle comprise dans le Nouveau Testament.

La tradition hébraïque résout cette question très simplement : « **la vérité sacrée n'est pas soumise au temps** »¹³.

Un sadducéen dit à Rabbi Abahou : Il est écrit : « Cantique de David, lorsqu'il s'enfuit à cause d'Absalon, son fils » (Psaumes III, 1). Il est aussi écrit : « De David, chant dans sa fuite à cause de Saül, dans la caverne » (Psaumes LVII, 1). Quel événement s'est produit en premier ? N'est-ce pas l'événement où il est

¹² *Matthieu*, V, 18.

¹³ Charles D'HOOGHVORST, *Le Livre d'Adam*, Grez-Doiceau, Beya, 2008, p. 28.

question de Saül ? On aurait donc dû l'écrire d'abord ! Il lui répondit : Pour vous qui commentez l'Écriture sans être reliés, c'est un cas difficile. Mais nous, nous commentons l'Écriture en étant reliés, et cela n'est pas pour nous une difficulté. Et selon Rabbi Iohanan : Où trouvons-nous « reliés » dans la Torah ? Là où il est écrit : « Reliés pour toujours à l'éternité, faits en vérité et droiture » (Psaumes CXI, 8).

C'est comme si nous disions : nous avons fait la jonction et tout est un éternel présent. Pour nous le Sinaï et les Apôtres sont contemporains. Il n'y a pas un avant et un après. Nous sommes reliés à l'Esprit-Saint.

Et pour donner raison à Cervantès qui affirmait qu' « **on ne peut passer à aucune science si ce n'est par la porte de la grammaire** »¹⁴, voici comment, en quelques exemples, dans la grammaire hébraïque, l'intemporalité de cette vérité est logée de manière intrinsèque¹⁵ :

- Le Nom de Dieu, Iehovah (יהוה), le *tétragramme*, est constitué de la réunion des trois temps grammaticaux du verbe être : le futur *ihieh* (יהיה), « sera », le présent *hoveh* (הווה), « est », le passé *haiah* (היה), « fut ». Telle est l'histoire sacrée, le temps de l'être qui est passé, présent et futur¹⁶.
- En hébreu, la conjonction de coordination « et » se traduit par la lettre *vav* (ו), sixième lettre de l'alphabet. Cette lettre se colle au mot qu'elle relie. Dans la Torah, lorsque le *vav* est attaché à un verbe, il en change généralement le temps... C'est ce qu'on

¹⁴ *Nouvelles de Miguel de Cervantes Saavedra*, volume I, p. 322.

¹⁵ Les lettres, les mots et la grammaire sont un symbolisme souvent méconnus. L'écrit est donc bien un code qui réfère à une autre réalité accessible via ce code, dont il faut posséder la clé. L'homme, ignorant de cela, ne verra pas la perte de sens qui suit un changement dans l'orthographe et l'application de la grammaire ... Ce que certains appelleront donc « évoluer avec son temps », nous l'appellerons « perdre du sens en perdant le lien avec la réalité auquel le code fait référence ».

¹⁶ Charles D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 28.

appelle le *vav conversif*¹⁷. Si donc il est écrit, « et il sera » (ויהיה), cela signifie en réalité : « et il fut »¹⁸. Cette sixième lettre, de valeur 6, est donc la lettre du présent car toutes choses se trouvent réalisées au sixième jour.

En conclusion de ce chapitre, voici quelques exemples de citations et de commentaires afin de vous permettre d'expérimenter par vous-même notre propos :

« Voici celui dont je disais : l'homme qui vient derrière moi, a passé devant moi, parce qu'il était avant moi »¹⁹, ou, en d'autres termes, « voici celui dont je disais : celui qui est le futur (qui sera), est le présent (qui est), parce qu'il est le passé (qui était). »

*Je suis tout ce qui **a été**, tout ce qui **est** et tout ce qui **sera**, et mon voile jamais aucun mortel ne l'a encore soulevé. Le fruit que j'ai engendré a été le soleil.*²⁰

« La lettre tue et l'esprit vivifie »²¹, ou, en d'autres termes, la lettre (l'alphabet hébreu n'étant composé que de consonnes) est un corps mort, un cadavre, une pierre dure et sèche qui est immobile et ne produit aucun son (comme une flûte). Dès que l'on vocalise ces mêmes lettres, c'est-à-dire que l'on « dit » le texte, on y insuffle un esprit qui donne à la lettre un son²² (comme lorsque l'on souffle dans la flûte). Ce son, pour

¹⁷ Le terme courant est plutôt « vav consécutif ».

¹⁸ Conférence sur la langue hébraïque donnée par Caroline Thuysbaert au Centre Juif (Bruxelles), le 18 décembre 2001.

¹⁹ Jean, I, 30.

²⁰ Plutarque, dans *De Iside et Osiride*, raconte qu'une statue féminine voilée s'offrait aux regards des visiteurs pénétrant dans le grand temple de Saïs, elle tenait dans ses mains une tablette avec cette inscription. Cet exemple sort du cadre des deux Testaments mais démontre encore que l'affirmation « la vérité sacrée n'est pas soumise au temps » est totalement traditionnelle.

²¹ II Corinthiens, III, 6.

²² Notons qu'il ne faut pas y entendre une préséance du texte (ou de la lettre) par rapport au son, car « [...] À l'origine, les savoirs essentiels se transmettaient uniquement de vive voix, ou alors sous forme de codes presque indéchiffrables pour nous. [...] Jules César observe que la science des Druides ne pouvait en aucun cas être confiée à l'écriture car l'usage de l'écrit risquait d'affaiblir la

autant que l'esprit ait été l'Esprit-Saint, donne ainsi vie à ce cadavre, il le vivifie ! Ce don de l'Esprit-Saint qui permet de revivifier la lettre morte est le don de la Cabale. Le Cabaliste sait dire le texte de manière vivante, il sait comment dire le texte et ainsi révéler le secret qui s'y loge. Pour ne pas le mettre à nu aux indignes il sait comment taire le texte et ainsi perpétuer le secret en le re-voilant (révéler veut dire re-voiler), sauf pour les autres Cabalistes qui reconnaîtront tout de suite un semblable, ayant accompli l'union du ciel et de la terre... Pour nous, les commentaires d'un Cabaliste sont donc le seuil devant une porte qui reste close tant que nous n'en « recevons » pas la clé. Mais demeurer sur le seuil de la porte n'est déjà pas si mal...

L'hébreu biblique permet de comprendre la filiation autrement, une compréhension qui transcende la distinction des deux Testaments.

Joseph, fils de Jacob et préféré de la fratrie, est jaloux par ses frères qui finissent par le jeter dans un puit. Après moultes péripéties, ce dernier finit en Égypte où, après avoir interprété les songes du pharaon prédisant les sept années grasses et ensuite les sept années maigres, il y gagne la place d'honneur et administre, à la place du Pharaon, l'entière du royaume. Personne dans sa famille ne sait qu'il est vivant et plus encore, qu'il occupe cette place privilégiée en Égypte. Lorsque les sept années maigres arrivent et que la famine fait rage partout, y compris au pays de Canaan, Jacob, le patriarche, envoie ses fils acheter du blé en Égypte. Là, ils se trouvent face à Joseph mais personne ne le reconnaît. Celui-ci leur tend un piège et les accuse de vols. Pour s'en sortir, ces derniers doivent faire venir leur père, Jacob, en Égypte. En

mémoire des étudiants qui passaient jusqu'à vingt ans à apprendre par cœur les Écritures sacrées. La tradition orale est bien plus fiable et durable que l'écrit. Pour exemple, les épopées homériques n'ont été mises par écrit que longtemps après leur création, et encore, par ordre du Tyran Pisistrate, qui n'avait sans doute pas l'entière approbation des sages... », André CHARPENTIER, « E de Delphes », dans *Le Miroir d'Isis*, n° 21 (2014), pp. 135-160.

guise de garantie Joseph retient le petit dernier des frères, Benjamin. Jacob, averti par ses fils, « descendra » en Égypte, où Joseph l'accueillera en grande pompe, ce qui vaudra une belle scène de retrouvaille pleine d'allusions ...

L'Égypte, *mitsraïm* (מצרים) de la racine *tsar* (צר), serrer, être à l'étroit, c'est le pays de l'angoisse où l'âme – de nature divine - est en exil. L'Égypte, c'est ce monde-ci, *olam hazè* (עולם הזה), « corruptible et régi par les astres »²³. **Le premier** à subir cette terrible expérience, c'est Joseph. Il sera séparé de son père, Jacob et sorti du pays de Canaan. En Égypte, Joseph est d'abord le plus humble des humbles, se retrouve même en prison, pour finalement se dresser petit à petit et supplanter le Pharaon. À ce moment-là, Joseph provoque la descente de son père, Jacob, qui lui, pour rien au monde ne souhaite aller en Égypte. **Le second** à subir cette terrible expérience est donc Jacob, le père de Joseph. Lorsque Joseph et Jacob se retrouvent en chemin, l'émotion est telle que Jacob dit qu'il lui est maintenant loisible de mourir, maintenant qu'il a retrouvé son fils, Joseph.

Ce qui nous semble être une émouvante retrouvaille est assurément **la réunification de ce qui avait été séparé**. La séparation est violente (c'est la chute d'Adam), le destin de celui qui descend en Egypte, de celui qui va « en bas » est terrible, il est en exil, humilié au plus profond de ce monde et son vœu le plus cher est de retrouver sa patrie (terre de ses pères...). Pour cela il doit attirer celui qui n'y est pas, celui qui est « en haut » jusqu'ici. Pour y arriver il doit croître et finir par supplanter le roi de ce monde (ou le prince de ce monde qui n'est autre que Satan). Pour celui qui est « en haut », ce n'est pas une partie de plaisir car il sait qu'il va au pays de l'angoisse. Seulement, il désire retrouver son fils, duquel il a été séparé. Ainsi, celui qui est « en haut » fait le pari, comme un amoureux, qu'il se portera

²³ Charles D'HOOGHVORST, *op. cit.*, pp. 32-33.

mieux du fait de descendre²⁴. Il descend par amour, pour un être cher. La sagesse paysanne ne prétend-elle pas que pour faire monter la vache dans le van, il faut d'abord y faire monter le veau et qu'ensuite la vache, sa mère, suivra facilement ?

Le père, Jacob, et le fils, Joseph, ne sont pas les êtres reliés par le sang mais **reliés par leur expérience** ; celle de la réunification de ce qui avait été séparé, la réunification de ce qui est « en haut » avec ce qui est « en bas ». Ces deux parties étant « une » au départ, elles ne refont qu'« une », une fois réunies. Cette expérience serait universelle et est citée maintes fois dans différents contextes :

*Celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé.*²⁵

*Celui qui me voit, voit aussi mon père.*²⁶

*... le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi ...*²⁷.

*Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi.*²⁸

*Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour faire les miracles d'une seule chose.*²⁹

*La voie du ciel [le Tao] est semblable à l'archer qui, en tendant son arc, abaisse ce qui est haut et élève ce qui est bas.*³⁰

Si nous joignons le plus bas avec le plus haut, par l'intermédiaire du plus moyen, nous obtiendrons

²⁴ Notons qu'une mouche, guêpe ou abeille ne descend une vitre et ne passe pas par dessous pour ressortir d'une pièce fermée. Pourtant ici, l'âme du monde ou Isis, fait bel et bien ce geste insensé.

²⁵ *Jean*, XII, 45.

²⁶ *Ibid.*, XIV, 9.

²⁷ *Ibid.*, XIV, 11.

²⁸ *Galates*, II, 20.

²⁹ *La Table d'Emeraude d'Hermès Trismégiste* (traduction de Papus).

³⁰ *Tao Te King (Livre de la voie et de la vertu)*, II, 77.

*l'origine et la fin de tout ce qui a été, de tout ce qui est
et de tout ce qui sera.*³¹

Cette expérience relie tous ceux qui l'ont vécue quels que soient le lieu et le moment de leur passage dans ce monde. La terminologie père et fils, revêt donc ici un tout autre sens que le lien charnel ou sanguin du langage courant. La filiation est ici celle de la tradition, c'est-à-dire du secret de la régénération qui doit être reçu de Dieu. Ce don est celui de la **Cabale**. En d'autres termes, le Cabaliste est celui qui relie le ciel et la terre, qui réunit ce qui est « en haut » avec ce qui est « en bas ». Les Hébreux, les chrétiens, les Grecs, les taoïstes et les Égyptiens pour ne citer qu'eux, semblent tous d'accord sur cette question. Il semble donc bien que, quel que soit le temps et quel que soit le lieu, **« la Cabale existe dans chaque filiation traditionnelle »**³².

Saint Jean dans son prologue établit clairement cette filiation : « Mais quant à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont nés »³³. Reformulé, cela donnerait : « À ceux qui sont nés de Dieu, qui croient en son nom et l'ont reçu et *qui ne sont donc pas nés du sang, de la chair ou de la volonté de l'homme*, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ! ». Peut-on trouver un manuel plus clair pour devenir « enfants de Dieu » ?

C'est pourtant la question qui taraude Nicodème dans son entretien avec Jésus :

« Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? » Jésus répondit : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui

³¹ *Le Message Retrouvé*, XXXII, 26.

³² Charles D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 25.

³³ *Jean*, I, 12-13.

est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit. » Nicodème reprit : « Comment cela peut-il se faire ? » Jésus répondit « [...] Car nul n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme ». ³⁴

L'étude de l'hébreu biblique montre la valeur du texte originel et même plus, des lettres utilisées.

Pour apprécier cette affirmation, citons André Charpentier :

Durant des millénaires, l'écriture s'était fondée sur un symbolisme, notamment géométrique, qui représentait formellement des réalités cosmologiques. C'étaient les idéogrammes dont l'écriture chinoise et les hiéroglyphes égyptiens ou amérindiens sont restés les exemples les plus connus, qui exprimaient des idées sous une forme purement visuelle – intuitive – et donc sans faire intervenir la rationalité, cause possible de déformations. Le passage des hiéroglyphes à l'écriture syllabique, c'est-à-dire phonétique, fut donc une vraie révolution, nécessitée par l'incompréhension grandissante dont souffrait le symbolisme traditionnel, entièrement fondé sur l'intuition intellectuelle. La révolution alphabétique était partie du monde sémitique dont les nomades étaient plus « auditifs » que visuels, contrairement au monde grec, héritier d'une tradition millénaire où les formes jouaient un rôle déterminant. Dans un premier temps les idéogrammes subsistèrent, mais en se voilant de diverses façons. Même la première écriture grecque tâchait tant bien que mal de lutter contre cet appauvrissement. Cette division radicale des deux cultures est l'indice d'une dégradation, puisqu'elle

³⁴ *Ibid.*, III, 4-13.

*affecte l'unité synthétique d'une tradition beaucoup plus ancienne.*³⁵

Prenons un exemple de lettre qui a un sens idiomatique :

Le vav (ו), sixième lettre de l'alphabet hébreu se traduit par « crochet ». Sa forme visuelle traduit complètement cette notion. En quoi cela nous importe-t-il ? Voyons plutôt ce passage énigmatique de l'Évangile selon saint Jean (21,11) où les apôtres pêchent sur la mer de Tibériade mais ne prennent rien. Jésus leur apparaît sur la plage, sans qu'ils le reconnaissent, et leur suggère de jeter leurs filets « à droite » de leur barque et soudain la pêche devient miraculeuse. « Simon-Pierre remonta et tira jusqu'à terre le filet plein de gros poissons : il y en avait cent cinquante-trois. Et, malgré cette quantité, le filet ne s'était pas déchiré »³⁶. Pourquoi 153 poissons précisément ? En hébreu, comme nous le verrons plus loin, chaque lettre a une valeur numérique. Or, en remplaçant les chiffres par des lettres valant en tout 153, c'est-à-dire en appliquant la guématrie³⁷, nous obtenons hapesach (הפסח) « la Pâque » qui signifie « le passage ». C'est le passage d'un poisson particulier, le poisson yod (י) qui est le Seigneur d'avant les commencements. Les disciples doivent donc « prendre la voie de droite » et attraper le « poisson » lors de son « passage ». Avec quoi ? Avec un crochet pardi ! Avec le vav ! « En avril, il faut donc attraper le poisson, pour nous libérer de notre exil ».³⁸

Ce même *vav* (ו), troisième lettre du Tétragramme (יהוה), après la séparation du Nom due à la chute originelle est la première lettre de la seconde partie (וה) du Nom. Ce crochet sert peut-être à agripper la première partie du Nom (יה) et ainsi à reformer l'unité ?

³⁵ André CHARPENTIER, *op. cit.*, pp. 136-138.

³⁶ Jean, XXI, 11.

³⁷ Méthode d'interprétation chère aux cabalistes, qui considère comme synonymes les mots qui ont la même valeur numérique.

³⁸ Conférence sur la langue hébraïque donnée par Caroline Thuysbaert au Centre Juif (Bruxelles), le 18 décembre 2001.

Les idiomes conservent dans leur forme un certain sens et se prêtent à l'auteur et à sa volonté pour révéler (re-voiler) ce sens comme un code qui enferme un secret inaccessible sans la clé. Cette clé, c'est le don de la cabale : la faculté d'ouvrir les serrures en libérant le sens enfermé dans les Écritures.

L'alphabet hébreu n'est composé que de consonnes³⁹. Un texte hébreu, comme l'Ancien Testament, n'est composé que de consonnes. Il existe cependant un moyen de vocaliser le texte par l'intermédiaire de points-voyelles qui se notent en-dessous ou au-dessus des consonnes. Un même mot, composé des mêmes lettres, aura jusqu'à 40 sens différents selon la vocalisation qui lui est apportée. Ainsi, selon la vocalisation du texte, le sens de ce dernier peut être totalement différent. Pour ceux qui ont un peu de pratique, il ne sera guère choquant d'entendre qu'en hébreu « le sens de la phrase donne le sens des mots ».

Fort de ce constat, comment vocaliser le texte ? Comment lire correctement le texte ? Comment connaître le vrai sens de l'Écriture ? Sans savoir comment vocaliser le texte, le lecteur se trouve devant une énigme, un coffre-fort fermé, sans la clé. Ce savoir, c'est le don de la Cabale⁴⁰ !

Reprenons, le livre de la splendeur des Hébreux, le Zohar (זוהר), qui nous enseigne parfaitement sur le sens de la vocalisation :

Lorsque viennent les points qui sont le secret de l'âme vivante, voici que le corps se dresse dans sa consistance, et c'est à ce propos qu'il est écrit : « IHVH Elohim forma Adam de la poussière du sol, et il insuffla dans ses narines un souffle de vie, et l'Adam fut fait âme vivante » (Genèse II, 7).⁴¹

³⁹ Il n'y a pas de voyelles en hébreu.

⁴⁰ Cabale vient du verbe *kibbel* (קבל) qui signifie « recevoir ». C'est la *traditio* latine, du verbe *tradere*, transmettre de main en main. Nous traduisons Cabale par « tradition » en français.

⁴¹ *Sepher hazohar*, I. Lev Achlag, Jérusalem, 1945-1958, 73b et 74a.

Abraham fut le premier à recevoir le vrai sens de l'Écriture, en cela que son alliance avec Dieu fut orale⁴² et que cette alliance avec Dieu est perpétuée après lui de manière orale par tous ceux qui sont les seuls à pouvoir interpréter la Torah, la « loi » écrite. Ceux-là sont cabalistes, ils sont maîtres de la bouche. Ils ont reçu le sens et sont les seuls à pouvoir le transmettre. « La loi orale est indispensable pour interpréter la loi écrite »⁴³. Nahmanide (Rabbi Moïse ben Nahman), cabaliste catalan du début du XIII^{ème} siècle, nous met en garde :

*Quant à moi, je promets un pacte loyal à qui médite sur ce livre et je lui donne un bon conseil : qu'il ne tente pas par sa pensée ou sa raison de comprendre quoi que ce soit aux allusions cachées que je fais aux secrets de la Torah. Car je lui assure qu'il ne comprendra pas mes paroles, qu'il ne les connaîtra d'aucune façon par son intelligence ou sa compréhension, mais seulement de la bouche d'un sage cabaliste, qui parle à l'oreille d'un récipiendaire sagace.*⁴⁴

Pour les Hébreux, la Torah (תורה), la « loi » écrite, est le livre fermé. Il est comme une pierre sèche. Il est composé de consonnes uniquement. La tradition orale, par contre, est le livre ouvert. C'est une pierre vivante. Les voyelles qui permettent de dire le texte sont l'esprit de Dieu insufflé dans les consonnes. Le texte est comme un corps mort (comme l'homme ici-bas) qui revit, ressuscite, est régénéré grâce à la vocalisation. Le texte vocalisé par le don de la cabale, c'est la parole régénérée. Lorsque l'homme ici-bas reçoit le don de la cabale et qu'il vocalise (donc régénère) l'Écriture, il est régénéré.

Lorsque sortirent les lettres du sein du secret d'en haut, [...], elles se sont développées et elles ont été gravées dans l'homme [qui est le secret du corps du premier homme]. Ensuite sortirent les points-voyelles et Dieu insuffla en elles [les lettres] le souffle de vie. Car

⁴² Genèse, XVII, 2-4.

⁴³ Charles D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 24.

⁴⁴ Ramban (Nahmanide), *Commentary on the Torah*, Genesis, New York, Shilo Publishing House, 1971, p. 15.

*les points sont le secret du souffle de vie qui est dans les lettres. Et les lettres se dressèrent comme un homme qui est dressé sur ses pieds par la consistance du souffle.*⁴⁵

*Dieu s'exprime en lettres et ces lettres sont comme le corps du Verbe incarné. C'est pourquoi il nous faut des lettrés.*⁴⁶

L'hébreu biblique est le langage des prophètes.

Le caractère idiomatique des lettres étant explicité, on ne s'étonnera pas d'entendre qu'il existe une lettre qui symbolise⁴⁷ le « souffle de Dieu ». C'est la lettre hé (ה), cinquième lettre de l'alphabet. Rien que sa forme laisse imaginer le sens car le premier trait vertical ne touche pas tout à fait le trait horizontal, ce qui permet au souffle de Dieu de passer...

Rappelons-nous qu'Abraham (אברהם) fut le premier à recevoir le sens de l'Écriture. Avant ce don, il ne s'appelait pas Abraham mais bien Abram (אברם). Lorsque Dieu se révéla à lui et l'inspira, c'est-à-dire lui insuffla son souffle, il donna à Abram un autre nom⁴⁸, c'est-à-dire qu'il lui donna celui d'Abraham⁴⁹ en ajoutant donc la lettre hé (ה) à son nom⁵⁰.

Cette lettre hé (ה) est la lettre de la sagesse ou de la connaissance (*gnosis* en grec). « Lorsque Dieu transmet son

⁴⁵ *Sepher hazohar*, I. Lev Achlag, Jérusalem, 1945-1958, *Zohar hadach* 73b et 74a.

⁴⁶ Emmanuel d'Hooghvorst, lettre à son frère Charles, n° 330 (10/04/1990).

⁴⁷ Le symbole est « le signe de reconnaissance ». Il vient du grec *sumballo* (συνβάλλω), « joindre, réunir ». Le terme faisait référence à un objet coupé en deux, dont chaque partie était conservée par l'un des deux contractants. La réunion de ces deux parties qui s'assemblent parfaitement, est le « signe de reconnaissance » du contrat, de l'accord établi antérieurement. Le symbole s'adresse à l'intuition de la foi et non aux spéculations de la raison, car il contient une réalité que seul peut connaître celui qui l'a expérimentée.

⁴⁸ Toutes les initiations, qu'elles soient scoutes, ecclésiastiques ou franc-maçonnes amènent à l'adoption d'un nouveau nom.

⁴⁹ *Genèse*, XVII, 5.

⁵⁰ La même chose arriva à Saraï, son épouse, qui après la visite de Dieu, s'appela Sarah (*Genèse*, XVII, 15).

secret à l'homme, il le fait au moyen de la lettre hé. C'est la lettre de la création »⁵¹.

Abraham est le patriarche du peuple hébreu. Dans la Bible, il est le premier à être appelé « l'hébreu »⁵². L'origine de ce mot est dans le verbe *abor* (עבר) qui veut dire « passer, traverser ». « Selon la tradition, les Hébreux⁵³ sont ceux qui ont passé le fleuve du Jourdain, étant ainsi séparés du reste du monde. Ils représentent donc symboliquement les saints⁵⁴ séparés du reste du monde profane. Dans le Temple de Jérusalem, il existait un lieu secret dont l'accès était interdit aux fidèles : le saint des saints ; il s'agit d'un symbolisme similaire »⁵⁵. Cela ne doit pas nous surprendre car « Jésus s'en alla de nouveau au-delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé. Et il y demeura »⁵⁶.

En hébreu, le « paradis » se dit *pardes* (פרדס), littéralement : « verger d'orangers ». Le mot *pardes* est employé comme une abréviation des quatre interprétations de la Torah, c'est-à-dire la loi de Moïse. Chaque consonne de ce mot indique une de ces interprétations :

P pour *Pechat* (פשט) : le sens littéral, l'évidence.

R pour *Remets* (רמץ) : le sens allégorique, l'allusion.

D pour *Derachah* (דרשה) : le sens talmudique, l'explication.

S pour *Sod* (סוד) : le sens secret, le secret.

⁵¹ Charles D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 30 et lire à ce sujet p. 32.

⁵² *Genèse* XIV, 13.

⁵³ Aucune référence aux Israéliens ou Juifs qui sont souvent désignés par ce même terme.

⁵⁴ En hébreu le mot « saint » correspond à *qadoch* (קדוש) dont la racine verbale signifie « séparer ». *Sanctus* en latin vient de *secare* qui signifie couper (du monde).

⁵⁵ Charles D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 29.

⁵⁶ *Jean* X, 40.

Le paradis est donc pour les cabalistes l'union des quatre sens dans le dernier, le sens secret.⁵⁷

Le Nom de Dieu, le tétragramme (יהוה) est ineffable et ne se prononce donc pas en hébreu. Lors de la chute d'Adam, la tradition hébraïque raconte que le tétragramme a été coupé en deux, laissant la première partie *iah* (יה) séparée de sa seconde partie *hou* (וה). La première erre comme une pensée flottante, insensée qui ne peut s'incarner, qui ne se connaît pas. La seconde a chuté avec l'homme et se trouve en lui, c'est la parole (mais la parole vulgaire, sans sagesse, non reliée). La première ne rêve que d'une chose, c'est de pouvoir s'incarner et devenir ainsi prononçable. La seconde est prisonnière de notre état déchu. Pour relier les deux, il faut un feu, un feu ardent, pour ne pas dire un feu divin. Le feu ardent est le mot *esh* (אש) en hébreu, plus couramment exprimé par sa seule lettre *shin* (ש). Celui qui, grâce à un feu ardent renoue les deux parties séparées a accompli le miracle : la parole n'est plus vulgaire mais prophétique : la Pensée a été unie au Verbe. Littéralement cela donne, non plus le tétragramme mais le pentagramme *Jeschouha* (יהשוה), c'est-à-dire Jésus⁵⁸.

L'hébreu biblique nous éclaire sur notre libre arbitre⁵⁹.

IHVH Elohim forma Adam de la poussière du sol, et il insuffla dans ses narines un souffle de vie, et l'Adam fut fait âme vivante.⁶⁰

Il y aurait donc deux Adam : celui qui est pécheur et qui ne peut que procréer dans la vie mortelle⁶¹ (tel Abram qui ne

⁵⁷ Démonstration reprise intégralement dans Charles D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 226.

⁵⁸ Lire à ce sujet Jean REUCHLIN, *Le Verbe qui fait des merveilles*, introduction, traduction et notes de Hans van Kasteel, Grez-Doiceau, Beya, 2014.

⁵⁹ Ce chapitre est largement inspiré de Charles D'HOOGHVORST, *op. cit.*, pp. 31-32.

⁶⁰ *Genèse*, II, 7.

⁶¹ C'est de celui-là que nous descendons.

pouvait avoir d'enfants avec Saraï) et celui qui est le Messie et qui peut engendrer la vie parfaite (tel Abraham à qui le Seigneur dit : « Regarde [d'en haut vers le bas] vers les cieux et compte les étoiles si tu peux les compter : ainsi sera ta descendance »⁶²).

Il y aurait donc deux destins : celui régi par les astres, astrologique, aveugle et corruptible (c'est « ce monde-ci », *olam hazè* (עולם הזה)) et celui régi par le ciel, au-delà des astres, qui procède de la bénédiction du Nom divin qui libère du premier destin, incorruptible (c'est « le monde à venir », *olam haba* (עולם הבא)).

*Mais quant à tous ceux qui l'ont reçu, **il leur a donné le pouvoir** de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont nés.*⁶³

Dieu donne à l'homme le choix de son destin : soit il choisit « ce monde-ci », soumis donc à son signe astrologique, soit il choisit de se libérer de son signe astrologique et de quitter ce monde-ci pour « le monde à venir ». Ce choix appartient à l'homme et constitue son libre arbitre. Bien sûr, pour cela il faut « croire en son Nom ». Selon le Zohar, le Saint-béni-soit-Il⁶⁴ dit à Abraham qui avait vu dans les étoiles qu'il n'aurait pas d'enfants : « Ne médite pas sur ces choses (la science des astres), mais sur le secret de mon Nom »⁶⁵.

L'hébreu biblique nous humilie.

*La parole de Dieu **humilie** d'abord notre raison, ensuite elle communique secrètement sa lumière à l'âme*

⁶² Genèse, XV, 5.

⁶³ Jean, I, 12-13.

⁶⁴ Formule qu'utilisent les Hébreux pour désigner le Tétragramme.

⁶⁵ *Sepher hazohar*, op. cit., I, 90b.

*avant d'illuminer l'esprit, si nous sommes attentifs et persévérants dans notre quête sainte.*⁶⁶

Les saintes Écritures sont écrites comme un code mais un code difficile, c'est-à-dire que ce sont des dés pipés. Nous avons vu que seul le Cabaliste, celui qui a reçu l'esprit de Dieu, qui a rejoint le ciel et la terre, qui a vécu l'expérience concrète de la régénération... lui seul peut interpréter correctement les Écritures. Les autres ne peuvent que – et strictement que – répéter ce qu'en disent les Cabalistes. Aucun Cabaliste ne peut donc en contredire un autre et s'ils le font, ce n'est qu'en apparence, pour duper et confondre les indignes.

En admettant que ce soit l'esprit de Dieu qui permette ainsi de donner le sens aux Écritures, la manière de transmettre, la forme, ne souffre d'aucune limite car elle est d'office ratifiée par le Créateur. Pour un esprit cartésien, formé aux raisonnements logiques, les commentaires (« commentaire ») des cabalistes ressemblent rapidement à des élucubrations de farfelus qui « pensent avoir la science infuse ». C'est pourtant exactement cela ! Oh que c'est humiliant, pour un esprit critique, entraîné, à qui « on ne la fait pas, voire plus » ! Nous ne devons pas nous étonner que ceux qui abandonnent plus facilement leur sacro-sainte raison et font acte de foi, humant un parfum et entendant de vieilles paroles « qui font frémir leur âme »⁶⁷, sont ceux qui dans ce monde-ci apparaissent comme perdus, inutiles, marginaux, déconnectés, crédules ou simples d'esprit. Les humiliations subies dans ce monde les ont souvent rendus moins réfractaires à l'humiliation intellectuelle que provoquent et nécessitent les Écritures saintes.

⁶⁶ *Le Message Retrouvé*, XVIII, 67'.

⁶⁷ *Mémoire pour le comte de Cagliostro accusé contre le procureur général*, Paris, s.l., 1786, p. 12 sqq.

L'exégèse hébraïque pratique plusieurs méthodes (si ce terme n'est pas une *contradictio in terminis*) dont voici les trois plus usitées⁶⁸.

La TEMOURAH (תמורה) : cette pratique estime que tous les mots qui sont anagrammes l'un de l'autre sont synonymes.

Exemple :

Noé est aussi « la grâce ».

Noah (נח) = Hen (חן).

Les ROCHEÏ-TEVOT (רושי־תבות) : cette pratique permet de tirer d'un mot d'autres mots par le système de l'acrostiche (c'est-à-dire en prenant les têtes de mots pour en former de nouveaux).

Exemple :

La grâce est aussi « la sagesse cachée ».

Hen (חן) = Hocmah Nistera (חוכמה נסתרה)

La GUÉMATRIE (גימטריה) : cette pratique considère comme synonymes les mots qui ont la même valeur numérique⁶⁹. Les rabbins ajoutent qu'une différence de « un » dans la valeur numérique est tolérée⁷⁰.

Exemple :

'La nuit est le secret du Seigneur' ou 'le Seigneur est le secret de la nuit' ou 'le secret, c'est le Seigneur de la nuit'.

Laila (לילה), nuit, 70 = sod (סוד), secret, 70 = adonai (אדוני), Seigneur, 71.

*Il faut être très exercé et connaître les mystères de la cabale pour se livrer à ces exercices.*⁷¹

⁶⁸ Exemples repris de la Conférence sur la langue hébraïque donnée par Caroline Thuysbaert au Centre Juif (Bruxelles), le 18 décembre 2001.

⁶⁹ La valeur numérique d'un mot est obtenue par l'addition des valeurs numériques de chaque lettre du mot.

⁷⁰ C'est le Saint-béni-soit-Il qu'il faut compter en plus ou en moins selon qu'il est présent ou non (*shekinah* (שכינה) = présence divine).

⁷¹ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Cours d'hébreu* (notes privées).

L'hébreu biblique nous fait voyager.

L'étude de l'hébreu biblique nous a fait rencontrer sur notre passage une foule d'auteurs reliés de manières diverses à la même réalité. Nous n'en citerons que quelques-uns afin que le lecteur, intrigué, puisse donner libre cours à son envie de voyager dans d'autres époques et d'autres lieux « pour le miracle d'une seule chose ». Que cette multitude ne soit pas prise pour de la dispersion, comme l'a enseigné Emmanuel d'Hooghvorst, « car on ne nous parle que d'une seule chose, en termes toujours différents »⁷².

Dante Alighieri, *Inferno* (1265-1321).

Jean Reuchlin, *Le Verbe qui fait des merveilles* (1455-1522).

Miguel de Cervantes, *Don Quichotte de la Manche* (1547-1616).

Charles Perrault, *Contes* (1628-1703).

Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé* (1904-1953).

Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope* (1914-1999).

Charles d'Hooghvorst, *Le Livre d'Adam* (1924-2004).

En guise de conclusion

Lorsqu'Emmanuel d'Hooghvorst est à la recherche du secret dans les textes anciens, il pratique d'abord le latin et le grec. L'étude assidue des néo-platoniciens l'aurait, de son propre dire, sauvé d'une mort certaine pendant la deuxième guerre mondiale. Cependant, une corde manque à son arc et bientôt il se met à apprendre l'hébreu et l'arabe. L'apprentissage de l'hébreu généra chez lui un amour des écritures hébraïques tel qu'il décida rapidement d'enseigner à son tour. Il se donna sans relâche pour arriver à réveiller dans le cœur de certains de ses élèves la « tradition authentique ». La preuve en est que c'est aujourd'hui un étudiant de la quatrième génération qui écrit ces lignes en guise aussi d'hommage à cet homme généreux et à la

⁷² Présentation du *Message Retrouvé* par Emmanuel et Charles D'HOOGHVORST, dans Louis CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, Paris, Dervy, 2015, p. XII.

générosité de ceux qui voulurent enseigner l'hébreu biblique en suivant ses pas.

Ce n'est pas sans mal pourtant que ces cours furent donnés et plusieurs fois le Baron d'Hooghvorst s'est découragé. Il avertissait ses élèves « vous verrez, chaque fois que vous voudrez vous mettre à l'étude de l'hébreu quelque chose arrivera pour vous en empêcher : votre plomberie sautera, votre chauffage tombera en panne... mais il faut tenir bon ». En tenant ces propos, sous cape, comme en témoignent certaines de ses lettres à son frère Charles, il savait pourtant que ce qui devait arriver arriverait. C'est-à-dire que l'étude de l'hébreu fit office de « sélection naturelle, une sélection d'une élite du courage et de la détermination et de la curiosité »⁷³.



⁷³ Emmanuel d'Hooghvorst, lettre à son frère Charles, n° 278 (27/05/1977).

Tsimtsoum !

Hans van Kasteel

Introduction

Tsimtsoum : non, il ne s'agit pas du mot magique permettant au prestidigitateur de faire jaillir de son chapeau un lapin blanc ; ni d'un type particulier de vague géante et dévastatrice ; ni du bruit caractéristique produit par un habitant enrhumé de l'Extrême-Orient ; ni, enfin, d'une explosion cosmique liée au Big Bang – bien qu'on puisse effectivement rattacher le mot à un phénomène cosmique !

Tsimtsoum est un nom hébreu signifiant « étroitesse », « rétrécissement », « resserrement ». Le verbe *tsamtsem* se traduit par « restreindre », « limiter », « comprimer ».

Le terme revient régulièrement dans la philosophie du cabaliste Isaac Louria. Voici ce qu'en disait Emmanuel d'Hooghvorst lors d'un de ses cours d'hébreu :

Isaac Louria a vécu au xvi^e siècle (1534-1572). Il est mort à 38 ans. Il est appelé Ari, le « Lion », par ses disciples. Il fit partie de l'école de Saphed en Palestine, après avoir passé sa jeunesse en Égypte où il fut en rapport avec le prophète Élie. Il disait que sans avoir reçu la visite du prophète Élie, on ne pouvait être cabaliste.

Louria a une conception curieuse appelée le tsimtsoum, la « concentration », la « contraction ». On le traduit par « retrait » ou « solitude », c'est-à-dire le retrait de Dieu. L'existence de l'Univers, dit-il, n'a été rendue possible que par un processus de contraction de Dieu, c'est-à-dire l'opposé d'une émanation, afin que l'Univers puisse exister. Ce n'est pas un acte de révélation, mais c'est l'absence de Dieu.

Bien compris, le tsimtsoum n'est qu'un voile qui sépare de Dieu la conscience individuelle. Notre conscience individuelle n'existe que parce que Dieu s'en est retiré, ou plutôt que Dieu s'y est voilé, caché. C'est ce qu'on appelle la période du jugement, c'est l'exil. Il y a absence de Dieu dans la conscience du monde. Nous voyons cela tous les jours en nous et autour de nous. Tant que nous ne sommes plus reliés à la conscience cosmique, peut-on dire, nous sommes dans ce tsimtsoum, nous sommes séparés, dans la solitude, mais c'est la condition de notre existence. Il ne reste qu'un résidu.

Le gnostique Basilide (III^e siècle) avait un enseignement un peu semblable. Peut-être que Louri'a été en contact avec cet enseignement en Égypte⁷⁴.

Le règne du tsimtsoum correspond au règne des rois d'Édom. On sait que les rois d'Édom ont été éliminés par l'arrivée d'Israël. On ne dit rien d'eux dans l'Écriture, sinon qu'ils construisaient une ville⁷⁵. C'est l'époque du jugement rigoureux non adouci par la miséricorde.

Le cabaliste belge encourageait l'étude de l'enseignement de Louri'a, ne serait-ce que parce que le rabbin Ashlag (1886-1954) s'en inspire constamment dans sa traduction glosée du *Zohar*. Jusqu'à ce jour, il ne reste hélas ! accessible au lecteur non hébraïsant que par des résumés ou de très rares passages traduits par des spécialistes comme Scholem.

À l'image de Socrate et de Jésus, Louri'a n'a d'ailleurs pas laissé d'écrit sur sa doctrine. Pour celui qui voudrait la connaître, la source principale est *L'Arbre de vie* de son disciple Haïm Vital (1542-1620). L'humaniste Christian Knorr von Rosenroth (1636-1689) en a reproduit des échantillons, en latin, dans sa célèbre *Kabbala denudata*. Pour le reste, il n'en

⁷⁴ L'enseignement de Basilide est exposé par Hippolyte DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, Beya, Grez-Doiceau, 2019, pp. 255 et ss., plus particulièrement à partir de la p. 261. À noter que Basilide affirmait tirer sa doctrine des propos tenus par Matthias, un des disciples de Jésus.

⁷⁵ Cf. *Genèse*, tout le chapitre 36, et en particulier les versets 31 et 32.

existe, à notre connaissance, aucune traduction moderne, en quelque langue que ce soit.

Dans le but de remédier à cette pénurie, nous nous sommes procuré l'ouvrage de Haïm Vital, avec le dessein d'en traduire au moins de larges extraits⁷⁶.

L'Arbre de vie présente, après un certain nombre d'introductions, le texte même du traité dont la première partie occupe, dans notre édition, les pages 21 à 224, la seconde, commençant par une nouvelle pagination, les pages 3 à 234⁷⁷.

Le traité est divisé en sept « palais » (ou livres), chaque palais comprenant plusieurs « portes » (chapitres), et chaque porte réunissant plusieurs parties, parfois encore subdivisées, et diversement intitulées « branches », « sections » ou « explications » (paragrapes).

Nous proposons au lecteur la toute première traduction française de ce qui ne constitue encore qu'un modeste extrait, tiré du livre I, chapitre 1, paragraphe 2, lignes 44 à 234 de ce paragraphe⁷⁸.

Au premier paragraphe, Vital a traité deux questions : le pourquoi et le quand de la création⁷⁹.

Au deuxième paragraphe, il aborde le *tsimtsoum*.

⁷⁶ Il existe de nombreuses éditions, anciennes et récentes, bonnes et moins bonnes, du *Ets haïm* de Vital. Nous remercions Monsieur Antoine de Lophem, de la librairie *Arca*, pour nous avoir aidé dans la recherche de la meilleure édition possible, et surtout, très vivement, Madame Anna Maria Vilenko, pour nous l'avoir dénichée à Jérusalem même, dans des circonstances au parfum légèrement jamesbondesque. L'ouvrage, publié par Yerid ha-Sefarim, Jérusalem, 2013, nous a servi comme base pour la traduction qui va suivre.

⁷⁷ Le traité occupe donc un total de 436 (204 + 232) pages. En observant que notre traduction, de moins de deux pages du texte original, couvre ci-dessous déjà une belle dizaine de pages, le lecteur aura une petite idée de l'ampleur de la tâche de celui qui viserait une traduction intégrale de *L'Arbre de vie*.

⁷⁸ Aux pages 22 à 24 de notre édition. La numérotation des lignes y est inexistante ; nous l'avons ajoutée entre crochets dans notre traduction, afin de faciliter au lecteur (et à nous-même) la consultation du texte original.

⁷⁹ Cf. pour la réponse à la première question, *infra*, note 83.

Que le lecteur nous pardonne si, après lecture de l'extrait, il lui semble rester quelque peu sur sa faim ! Nous avons supprimé plusieurs brefs passages secondaires ; il en est d'autres qui renvoient aux paragraphes suivants, et que nous avons cru ne pas devoir supprimer pour ne pas trop dénaturer l'ensemble de l'exposé. Dans le cadre d'un article, nous devons nous imposer des limites. Notre souhait est que cette traduction ouvre l'appétit du lecteur et l'incite à approfondir la doctrine de Louria.

Extrait de *L'Arbre de vie*

Sache qu'avant l'émanation des êtres qui émanent et la création des êtres créés⁸⁰, il n'y avait qu'une lumière suprême remplissant toute la réalité. Il n'existait aucun lieu creux, comparable à un espace inoccupé et vide ; tout était rempli de cette seule lumière infinie, dépourvue de toute notion de commencement ou de fin. Tout n'était qu'une seule lumière, uniformément égale. On l'appelle « lumière infinie »⁸¹.

Or l'être simple conçut le dessein⁸² de créer les mondes, de faire émaner [50] les êtres qui émanent, et de produire à la lumière l'intégralité de ses œuvres, de ses noms et de ses attributs ; car c'était le motif de la création des mondes, comme

⁸⁰ Émanation et création sont les deux premières étapes dans la manifestation du monde, les deux suivantes étant formation et action (ou faction).

⁸¹ Littéralement : « lumière sans fin (*eïn soph*) », ou : « lumière de l'*Eïn Soph* ». Sur l'*Eïn Soph*, cf. Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, Grez-Doiceau, Beya, 2009, p. 265 : « Le peuple le plus monothéiste du monde n'a pas de mot pour dire "Dieu". [...] L'inconnaissable, origine de Tout, ne peut se définir. La tradition judaïque l'appelle l'*Eïn Soph*, le "Sans Limites", admirable négation excluant toute définition et qui convient parfaitement à ce dont il s'agit : on ne peut ni le connaître ni le limiter. Il n'est donc pas objet de révélation. » L'auteur, *loc. cit.*, ajoute une citation de Pérez de Barcelone, ou de Gérone (cf. Gershom SCHOLEM, *La Mystique juive*, Paris, Payot, 1950, p. 369) : « Sache que, de l'*Eïn Soph* que nous avons mentionné, on ne trouve aucune allusion, ni dans la *Torah*, ni dans les *Prophètes*, ni dans les *Hagiographes*, ni dans les paroles de nos sages [le *Talmud*] ».

⁸² « Or l'être simple (*ha-peshout*) conçut le dessein », ou peut-être : « Or il conçut le dessein de la propagation (*ha-peshout*), afin etc. »

nous l'avons expliqué au premier paragraphe, à la première question⁸³. Alors, l'*Eïn Soph* opéra un retrait (*tsimtsem*) dans son point central, qui est exactement au milieu de sa lumière (Meïr dit, comme nous, que ce sont là les propos du maître ; nous en sommes sûr)⁸⁴. Cette lumière se retira (*tsimtsem*) et s'écarta vers les bords aux alentours du point central. Il resta alors un lieu creux, un espace, un vide inoccupé à partir du point central, exactement comme ceci : **●**

Ce retrait (*tsimtsoum*) se fit de manière uniforme autour de ce point central inoccupé, de manière que le lieu de ce vide était parfaitement circulaire de tous les côtés. Sa figure n'était donc pas un carré pourvu [60] d'angles droits. En effet, l'*Eïn Soph* opéra son retrait sous l'aspect d'un cercle uniformément égal de tous côtés. La raison en est que si la lumière de l'*Eïn Soph* est parfaitement égale, il s'ensuit nécessairement qu'il se retire aussi uniformément de tous les côtés, et non d'un côté plus que des autres.

Par ailleurs, on sait qu'il n'existe pas, en géométrie, de figure aussi égale que le cercle. Cette égalité n'est pas le fait du carré pourvu d'angles droits et saillants, ni du triangle, ni des autres figures. Il s'ensuit nécessairement que le retrait de l'*Eïn Soph* a l'aspect d'un cercle, pour ladite raison, à savoir qu'il est égal dans toutes ses mesures. [...]

[70] Il existe encore une autre raison : ce sont les êtres qu'il fera émaner ensuite à l'intérieur dudit lieu vide, inoccupé et creux. Le fait est que les êtres qui émanent, en ayant la figure de cercles, seront dès lors tous apparentés et liés à l'*Eïn Soph*. Celui-ci les entourera de manière parfaitement uniforme, les illuminera et déversera ce qu'il leur faut et qu'ils recevront de

⁸³ Cf. *L'Arbre de vie*, I, 1, 1, où l'auteur commence par traiter la question du pourquoi de la création : sans création, aucune créature ne pourrait apprécier les œuvres du Saint-béni-soit-Il, ni l'appeler par ses différents noms (Tétragramme, « Seigneur ») ou attributs (« miséricordieux », « clément », etc.).

⁸⁴ Dans l'édition hébraïque, une note en bas de page lie la parenthèse à l'apparente difficulté soulevée par le terme « central » : « Partout où il y a milieu, n'y a-t-il pas commencement et fin ? »

l'*Eïn Soph*, de tous côtés, de manière partout égale. Or ce ne serait pas le cas si les êtres qui émanent avaient l'aspect d'un carré, d'un triangle ou de toute autre figure, car ils auraient alors des angles saillants qui seraient plus proches de l'*Eïn Soph* que le reste de leurs côtés, et ne recevraient pas la lumière de l'*Eïn Soph* de manière uniforme⁸⁵. [...]

[80] Après ledit retrait, lors duquel il resta une cavité et un espace vide et inoccupé au milieu de la lumière de l'*Eïn Soph*, comme nous l'avons dit, voici donc un lieu où pouvaient exister les êtres qui émaneraient, seraient créés, formés et faits. Alors, il étendit à partir de la lumière de l'*Eïn Soph*, depuis sa lumière circulaire, du haut vers le bas, une ligne droite déroulée comme une chaîne descendant à l'intérieur de ce vide, comme ceci :



L'extrémité supérieure de la ligne s'étend [90] depuis l'*Eïn Soph* même et le touche. Quant au bout inférieur de cette ligne, son extrémité ne touche pas la lumière de l'*Eïn Soph*. C'est au moyen de cette ligne que la lumière de l'*Eïn Soph* s'étend et s'étire vers le bas. Dans ce lieu vide, il fit émaner, créa, forma et fit tous les mondes, dans leur totalité. Cette ligne est comme un conduit ténu dans lequel s'étire et s'étend le liquide de la lumière suprême de l'*Eïn Soph* vers les mondes situés dans le lieu de cet espace vide.

À présent, nous expliquerons une partie de ce qui concerne l'enquête des cabalistes au sujet de la question de comment il y a commencement, milieu et fin dans les *sephiroth*, sujet abordé plus haut⁸⁶. C'est un fait que le commencement de cette ligne touche la lumière de l'*Eïn Soph* du côté supérieur, et que sa fin ne s'étend pas, en bas, jusqu'à l'endroit où la lumière de l'*Eïn Soph* [100] contourne les mondes par le bas, ni ne le

⁸⁵ Une note dans l'édition hébraïque précise : « Toutes les créatures ont elles aussi un aspect circulaire, y compris les herbes, toutes les espèces d'arbres et les fruits : tout est circulaire en raison du vide qui est circulaire ». Sur l'aspect circulaire de l'homme primitif, cf. PLATON, *Le Banquet*, 189e-190b.

⁸⁶ Au début du paragraphe, dans un passage antérieur à l'extrait traduit ici.

touche. C'est bien là ce qui justifiera qu'elle a un commencement et une fin, car si elle recevait l'abondance de l'*Eïn Soph* par les *deux* extrémités, celles-ci auraient l'aspect de commencements identiques l'un et l'autre, et dans ce cas, il ne serait pas question de haut et de bas.

De plus, si l'*Eïn Soph* s'étendait de *tous* les côtés entourant ce lieu vide, il n'y aurait pas non plus ni haut ni bas, ni devant ni derrière, ni orient ni occident, ni nord ni sud.

C'est vraiment et uniquement parce que la lumière de l'*Eïn Soph* ne s'étend que par une seule ligne, un conduit ténu, qu'on y justifiera un haut et un bas, un devant et un derrière, un orient et un occident, comme nous l'avons écrit (avec l'aide du Nom) dans ce paragraphe, dans l'ensemble de nos propos.

Par ailleurs, lorsque la lumière de l'*Eïn Soph* s'étendit sous l'aspect d'une ligne droite à l'intérieur du vide, [110] ainsi que nous l'avons dit, elle ne s'étendit ni ne s'étira immédiatement jusqu'en bas. En fait, elle s'étira pour ainsi dire peu à peu. Au début, en effet, la ligne de la lumière se mit à s'y étirer, et dès le début de son étirement, en secret, une ligne s'étira, s'étendit et devint comme une roue circulaire qui fit le tour. Ce cercle n'était pas attaché à la lumière de l'*Eïn Soph* qui l'entourait, plus haut, de tous ses côtés. Car s'il s'y attachait, la situation redeviendrait ce qu'elle était et serait annulée dans la lumière de l'*Eïn Soph* ; sa nature n'apparaîtrait absolument pas, et tout ne serait que lumière de l'*Eïn Soph*, comme à son commencement. Par conséquent, ce cercle jouxte celui de l'*Eïn Soph*, sans s'y attacher. Tout le principe de la liaison et de l'attachement entre ce cercle qui émane et l'*Eïn Soph* qui fait émaner, réside dans ladite ligne par laquelle une lumière descend et s'étend depuis l'*Eïn Soph* et se répand [120] dans ce cercle. L'*Eïn Soph* l'entoure et le circonscrit, au-dessus de lui, de tous ses côtés, car il a lui aussi l'aspect d'un cercle, et ce cercle l'entoure d'en haut et en est distant, comme nous l'avons dit.

En effet, l'illumination de l'*Eïn Soph* dans les êtres qui émanent se fera nécessairement par le biais de cette seule ligne. Car si la lumière s'étendait jusqu'à eux également à partir de tout ce qui les entoure, les êtres qui émanent auraient la nature de celui-là même qui les fait émaner : ils seraient sans limite ni borne.

En outre, cette ligne était très ténue, sans grand élargissement, afin que la lumière qui s'étendait jusqu'aux êtres qui émanent, eût une mesure et une limitation, raison pour laquelle nous appelons les êtres qui émanent « dix mesures » et « dix *sephiroth* », pour enseigner qu'ils ont une mesure et une limitation, ainsi qu'un nombre (*mispar*) déterminé, ce qui n'est pas le cas de l'*Eïn Soph*⁸⁷. C'est aussi, en somme, ce qui est écrit dans le commentaire de « Pinhas », commençant par les mots « Le treizième commandement est la récitation du *Shema*⁸⁸ » :

Le fait est qu'il [le maître du monde] n'a pas de mesure ni [130] de nom connu comme les sephiroth. Car chaque sephirah a un nom connu, une mesure, une délimitation et une borne.

Du fait que la ligne est un conduit, elle étendra jusqu'à elles une abondance, conforme à leur seul besoin, en fonction de leur émanation, et pas plus qu'il ne faut, dans la mesure où elles-mêmes font émaner.

Le cercle initial qui s'attache le plus à l'*Eïn Soph* est appelé « *Keter d'Adam Qadmon* »⁸⁹.

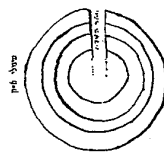
⁸⁷ Étymologiquement, le terme *sephirah* vient du verbe *saphor*, « compter ». On ne peut exclure un rapport avec le grec σφαῖρα, « sphère ».

⁸⁸ *Zohar*, partie III, « Pinhas », 257b. Cf. l'édition *Sepher ha-Zohar* en dix tomes, avec la traduction glosée d'Ashlag, Londres, 1975, t. VIII, p. 333, § 857, pour le début de ce commentaire, et pp. 334 et 335, §§ 860 et 861, pour la citation qui va suivre.

⁸⁹ *Keter*, « Couronne », est la première émanation de l'*Eïn Soph*, la plus subtile des dix *sephiroth*. *Adam Qadmon*, « Homme Ancien », est le prototype de l'homme créé. Il en est souvent question dans les anciennes écoles chrétiennes, cf. par exemple Hippolyte DE ROME, *op. cit.*, p. 98 : « La base de leur doctrine

Ensuite, cette ligne s'étire et s'étend encore un peu, refait un cercle et devient un deuxième cercle à l'intérieur du premier, appelé « cercle de la *Hokmah* d'*Adam Qadmon* »⁹⁰.

Elle s'étire encore plus vers le bas, refait un cercle et devient un troisième cercle à l'intérieur du deuxième cercle, appelé « cercle de *Binah* d'*Adam Qadmon* »⁹¹.



Elle continue à s'étirer ainsi et à faire des cercles jusqu'au dixième cercle appelé « cercle de *Malkout* d'*Adam Qadmon* »⁹².

Voici donc éclairci ce qui concerne les dix *sephirot* qui émanèrent [140] dans le secret de dix cercles concentriques. Tout cela a l'aspect de dix *sephirot* qui incluent de manière générale tous les aspects de tous les mondes. En fait, on veut simplement dire que de nombreuses espèces de mondes émanèrent, furent créées, formées et faites, au nombre de mille milliers, voire d'une myriade de myriades, chacun d'eux étant situé, comme nous l'avons dit, à l'intérieur du lieu vide, sans aucune exception, et que chaque monde en particulier comprend dix *sephirot* ; que chaque *sephirah* en particulier, dans chaque monde en particulier, fait partie de dix *sephirot* particulières ; qu'elles ont toutes la forme de cercles concentriques, à l'infini, innombrables, tous comme des pelures d'oignon l'une à l'intérieur de l'autre, comme des roues, selon l'image décrite dans les livres des astronomes.

Ce qui réunit tous les cercles, c'est donc cette ligne, ce conduit, qui s'étire [150] à partir de l'*Eïn Soph*, les traverse, descend et s'étend d'un cercle à l'autre, jusqu'au terme final,

[des naassènes] est l'homme Adamas », et p. 99, où Adam, l'homme créé de la terre, est décrit comme une « image de celui d'en haut, de l'homme célébré sous le nom d'Adamas ».

⁹⁰ *Hokmah*, « Sagesse », deuxième *sephirah*.

⁹¹ *Binah*, « Intelligence », troisième *sephirah*.

⁹² *Malkout*, « Royaume », dixième et dernière *sephirah*, dont il est fréquemment parlé dans les *Évangiles*.

comme nous l'avons dit. C'est par cette ligne que la lumière s'étend, ainsi que l'abondance nécessaire à chacun d'entre eux.

Voici donc éclairci l'aspect des cercles qui est celui des dix *sephirot*.

Nous éclaircirons à présent le second aspect des dix *sephirot*. La ligne droite n'est-elle pas un aspect de la lumière, à l'image des trois lignes qui forment l'homme suprême⁹³ ?

Eh bien ! en suivant ladite ligne qui s'étire d'en haut vers le bas, et à partir de laquelle s'étirent lesdits cercles, ce trait s'étire aussi en ligne droite d'en haut vers le bas, depuis le point culminant, la partie supérieure du cercle le plus élevé d'entre tous, jusqu'au point le plus bas du fond absolu de tous les cercles, plus exactement d'en haut vers le bas, là où sont incluses les dix *sephirot*, dans le secret de l'image (*tselem*) de l'homme droit, à la haute stature, comprenant 248 membres⁹⁴ [160] représentés en forme de trois lignes, droite, gauche et centrale, où sont incluses les dix *sephirot* dans leur ensemble, chacune d'elles se spécifiant en dix *sephirot*, à l'infini, de la manière dite pour les dix *sephirot* présentées à la manière des cercles.

Ce second aspect est appelé « image (*tselem*) d'Elohim ». L'Écriture y fait allusion en ces termes :

Et Elohim créa l'homme en son image, en l'image d'Elohim [il le créa] (Genèse 1, 27).

⁹³ Allusion aux trois lignes (*qavim*) verticales de l'arbre séphirotique, celle de droite représentant la clémence, celle de gauche la rigueur, celle du milieu la justice.

⁹⁴ Selon le *Talmud de Babylone*, « Makot », 23b, Moïse reçut 613 commandements sur le mont Sinaï : 248 positifs (« tu feras »), correspondant au nombre des membres du corps humain ; 365 négatifs (« tu ne feras pas »), correspondant au nombre de jours de l'année solaire, ou selon d'autres sources, à celui des nerfs du corps humain.

En outre, de nombreuses discussions, dans presque la totalité du *Zohar* et dans les *Tiqounim*⁹⁵, ne traitent que de ce second aspect, dont il sera mieux discuté à un autre endroit. On y justifiera les deux conceptions mentionnées. Car il y a deux aspects, celui des cercles et celui des lignes, et ces deux sont comme un (bonnes sont les paroles d'Elohim de vie !). On y examinera pour toi de nombreux propos qui paraissent contradictoires en ce qui concerne l'ordre et la position des dix *sephirot*. On t'expliquera aussi [170] la question formulée plus haut, à savoir comment, concernant les dix *sephirot*, il y aurait commencement et fin, haut et bas. On y explique donc entièrement ces deux aspects.

Or le premier aspect des dix *sephirot* se présente en forme de cercles concentriques. Cela signifie que le cercle qui les englobe tous, la roue de *Keter*, est plus attaché à l'*Eïn Soph* que tous les autres, ce qui le rend éminent. Quant à la deuxième roue, appelée *Hokmah*, il y a un intervalle entre elle et l'*Eïn Soph*, constitué par la roue de *Keter* ; son élévation est donc inférieure à celle de *Keter*. De même, la roue de *Binah* est éloignée de l'*Eïn Soph*, d'une distance de deux cercles ; son élévation est inférieure à celle de *Hokmah*. Il en va de même pour chacun des autres cercles



Louis Cattiaux, *Dieu le Père*.

situés à l'intérieur du vide : celui qui est plus proche de la lumière de l'*Eïn Soph* que son voisin, lui est très supérieur et l'emporte en éminence ; ceci jusqu'à constater [180] que ce

⁹⁵ Les *Tiqounim* ou *Tiqouneï ha-Zohar* constituent un texte complémentaire au *Zohar*.

monde-ci, terrestre et matériel, est le point central, le milieu, à l'intérieur de tous les cercles, au milieu de tout ledit lieu vide et espace intérieur. Aussi est-il éloigné de l'*Eïn Soph* d'un éloignement absolu, plus que tous les cercles. C'est pourquoi il est tellement corporel et matériel, d'une corporalité accomplie, tout en étant un point central à l'intérieur de tous les cercles ; comprends bien cela !

Il y a encore une deuxième raison, proche de celle que nous venons de mentionner. On a expliqué comment la ligne qui s'étend à partir de l'*Eïn Soph* s'étire et ensuite forme un cercle, puis s'étire plus bas et forme un autre cercle, ceci jusqu'à l'accomplissement final de tous les cercles. Eh bien ! le cercle qui se produit le premier, là où la ligne commence, est plus élevé et plus éminent que tous les cercles qui se trouvent en dessous de lui, car il s'étend depuis le commencement de la ligne. [190] De plus, il reçoit l'illumination en étant situé plus haut que tous. Le cercle supérieur d'entre tous sera donc dit « en haut », et le cercle le plus intérieur, central et au milieu de tous, qui est le plus bas de tous, et qui reçoit la lumière à l'extrémité inférieure de cette ligne, sera dit « en bas ».

Au troisième paragraphe, concernant les dix cercles du monde des points, on expliquera comment, malgré l'aspect circulaire des dix *sephirot*, celles-ci ont aussi un aspect de lignes. À vrai dire, même si elles ne sont que des cercles, les dix *sephirot* ont l'aspect de la ligne droite qui prend la forme de l'apparence humaine ; voir ce passage, avec l'intégralité de l'explication des cercles. On t'y expliquera aussi comment, les dix *sephirot* étant circulaires, on justifie parmi elles droite, gauche et milieu, bien qu'elles soient semblables à des cercles concentriques. [200] De même, pour le second aspect, celui de la ligne droite en forme humaine, on y justifiera haut et bas, devant et derrière. Cela signifie que celui qui est proche du commencement (*reshit*) de la ligne sera la tête (*rosh*), celui qui est plus bas que le précédent sera le corps, et celui qui est encore plus bas correspondra aux pieds, et ainsi de suite pour les autres détails. Au troisième paragraphe, on expliquera aussi

ce qui concerne les dix cercles d'*Adam Qadmon* ; voir ce passage.

Quant à la question éclaircie dans ce paragraphe-ci, à savoir comment tous les cercles ont l'aspect de cercles concentriques, comme des pelures d'oignon, il s'agit du premier aspect, auquel il est fait allusion dans le *Zohar* à de multiples endroits, en particulier dans la section « *Vaïqra* », pages 9 et 10, sur la question comment même les firmaments et les terres sont comme des pelures d'oignon superposées ; voir ce passage. De même, dans la section « *Berechit* », 19b, il est dit :

Tout cela⁹⁶ était nécessaire au Saint-béni-soit-Il pour en créer et [210] restaurer le monde. Tout est comme un cerveau intérieur et de nombreuses écorces entourant le cerveau. Tous les mondes se présentent de cette façon, [en haut et en bas. Depuis le commencement du secret du point suprême jusqu'à la fin de tous les degrés,] ils sont tous successivement l'un à l'intérieur de l'autre, [de sorte qu'on constate qu'ils sont successivement l'un une écorce pour l'autre].⁹⁷

Il en ressort que chaque monde entoure l'autre, l'un après l'autre. Et bien qu'ici, la situation semble inversée, c'est-à-dire que le plus intérieur soit le cerveau, et ce qui le couvre par-dessus soit l'écorce qu'on en retire, néanmoins, en ouvrant les yeux de ton intelligence, tu comprendras et tu verras que ce passage parle par rapport à nous, habitants de la terre inférieure, la plus proche de nous, appelée « écorce », qui, de notre point de vue, entoure le cerveau qui lui



Labyrinthe de la cathédrale de Lucques.

⁹⁶ C'est-à-dire les écorces mentionnées précédemment dans le *Zohar*.

⁹⁷ *Zohar*, partie I, « *Berechit* », 19b et 20a. Les mots placés entre crochets remplacent les « etc. » laconiques de la citation. Cf. le *Sepher ha-Zohar* d'Ashlag, *op. cit.*, t. I, pp. 483 et 484, §§ 105 et 106. Voir aussi la traduction de Ch. Mopsik dans *Le Zohar*, t. I, Verdier, Lagrasse, 1981, p. 114 ; et celle de J. de Pauly, *Sepher ha-Zohar*, t. I, Paris, Maisonneuve & Larose, 1985, p. 121.

est intérieur, comme une roue l'entourant par-dessus. Puis, une autre roue qui, de notre point de vue, est à l'intérieur de la précédente, est vis-à-vis de celle-ci le cerveau ; et ainsi de suite, de sorte [220] qu'on constate que l'*Eïn Soph* est à l'intérieur de tous les êtres émanés, dont il est le cerveau le plus intérieur. Tous les êtres émanés sont des écorces et des vêtements vis-à-vis de lui. La roue la plus proche de nous est située le plus à l'extérieur, et on l'appelle « écorce qui les couvre tous ». Il en va donc autrement en examinant les mondes mêmes : le plus intérieur d'entre eux est l'écorce ; celui qui les entoure est le cerveau.

Dans ces propos, on comprendra aussi le second aspect appelé « forme d'homme droit », incluant de nombreux mondes, comme il est dit dans le *Zohar*, au début de la section « Toldot », 134b :

*De même que le corps humain est divisé en
membres qui se présentent tous comme des degrés
superposés, établis les uns au-dessus des autres, et
tous formant un seul corps, ainsi en est-il du monde.*⁹⁸

Au quatrième paragraphe, on explique comment tous les aspects présentent la forme humaine et « sont [230] successivement l'un une écorce pour l'autre », l'Ancien étant l'écorce de la Longue Face, la Longue Face l'écorce du Père et de la Mère, le Père et la Mère étant aussi une écorce, etc., ainsi que les dix *sephiroth*, bref, tous les degrés⁹⁹. On y comprendra mieux comment ils sont « l'un une écorce pour l'autre », l'un étant le cerveau et l'autre l'écorce ; voir ce passage.

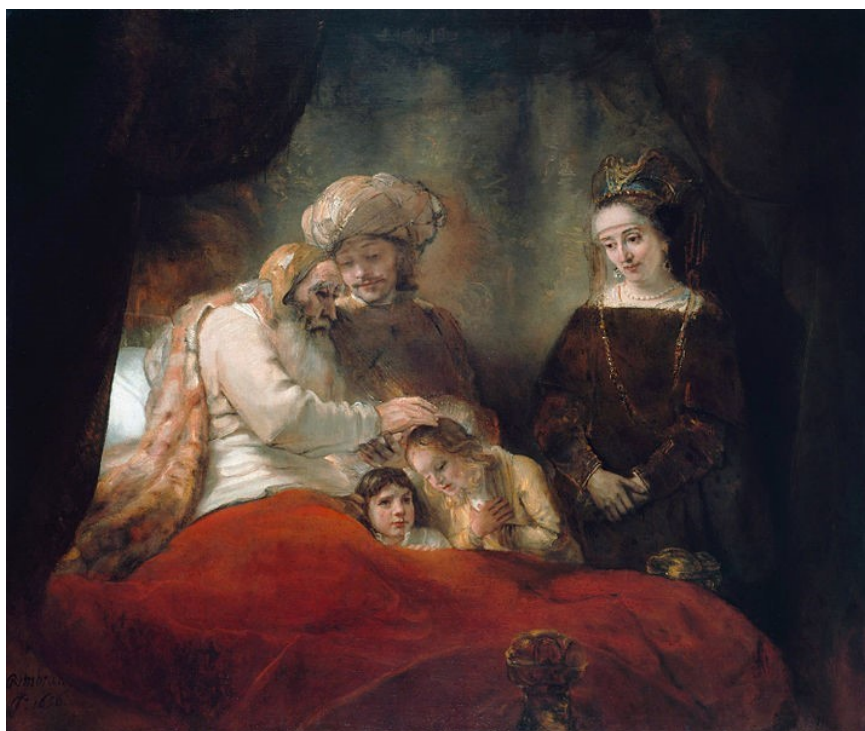
⁹⁸ *Zohar*, partie I, « Toldot », 134b. Cf. le *Sepher ha-Zohar* d'Ashlag, *op. cit.*, t. III, p. 6, § 3. Voir aussi la traduction de Ch. Mopsik dans *Le Zohar*, *op. cit.*, t. II, p. 243 ; et celle de J. de Pauly, *Sepher ha-Zohar*, *op. cit.*, t. II, p. 132.

⁹⁹ L'Ancien, la Longue Face, etc. : tous ces noms représentent un certain aspect de la divinité.

Voici donc expliqué ce qui concerne les deux aspects des dix *sephirot*, celui de cercles et celui d'une droite ayant une apparence humaine¹⁰⁰.



¹⁰⁰ Le reste du paragraphe propose un résumé des deux premiers paragraphes de *L'Arbre de vie*.



Rembrandt, *Bénédiction des fils de Joseph*, 1656.

Nahmanide et son commentaire cabalistique sur Genèse XLIX, 33

Caroline Thuysbaert

« La cabale est universelle »¹⁰¹, c'est-à-dire qu'elle peut exister en tout lieu et à toute époque, mais à chaque nouvelle apparition, elle se revêt d'un vêtement nouveau et particulier. Le voile dont elle se couvre dans le monde juif bouscule et intrigue au premier abord les esprits rationalistes et cartésiens. Cependant, si le lecteur curieux prend la peine d'étudier la tradition hébraïque et de la pénétrer en profondeur, il découvrira une herméneutique inhabituelle, certes, mais passionnante, riche, subtile, et très proche du texte commenté.

Nahmanide

Ramban, alias Rabbi Moïse ben Nahman (à ne pas confondre avec son aîné de 59 ans, Ramban, Rabbi Moïse ben Maïmon ou Maïmonide) est un commentateur juif du Moyen Âge, né à Gérone en 1194 et mort en 1270 dans la Terre Sainte dévastée par les Croisades et la conquête égyptienne.

Nahmanide était médecin de profession ; comme Paracelse, Jésus, Dorn, Cagliostro et beaucoup d'autres, il consacrait sa vie non seulement à guider ses contemporains dans la bonne compréhension de l'Écriture et à sauver ainsi leur âme, mais aussi à soulager leurs maux physiques, marque d'une véritable générosité.

¹⁰¹ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 275.

Parmi ses différentes réalisations, son exégèse de la Torah, ligne par ligne, constitue un véritable trésor. Une édition récente en facilite grandement l'accès, grâce à une mise en page claire, des notes explicatives et une traduction anglaise : *Pirouch haRamban al haTorah, The Torah with Ramban's Commentary, translated, annotated and elucidated*, Mesorah Publications ltd, The ArtScroll series, New York, 2004, en 6 volumes.

Au fil des lectures, on remarque que certains passages n'ont pas été traduits en anglais. Un examen attentif montre qu'il s'agit de commentaires particulièrement intéressants, souvent précédés des mots דרך אמת, « voie de vérité ». Voici la traduction de la justification des éditeurs :

Une des influences principales de Ramban sur la pensée juive réside dans le fait qu'il fut le premier sage juif du courant prédominant à inclure des idées cabalistiques (mystiques)¹⁰² dans une œuvre qui était destinée au grand public. Néanmoins, dans son introduction¹⁰³, il lance un avertissement sévère : ses commentaires cabalistiques ne peuvent être compris par les non-initiés, et toute tentative de contourner cela n'aboutirait qu'à la déformation de questions théologiques de haut vol. Pour cette raison, nous n'avons pas traduit en anglais les commentaires cabalistiques de Ramban (même si on peut les trouver en entier dans la partie de la page consacrée au texte hébreu intégral).

La ligne de démarcation entre les commentaires « ordinaires » et la partie cabalistique n'est pas toujours nette. Nous prions dès lors avec l'espoir suivant : puisse

¹⁰² Ce synonyme de « cabalistique » est parfait, à condition de donner au mot « mystique » le sens étymologique : « initié aux mystères », du grec μύστης.

¹⁰³ Introduction traduite en français et publiée dans Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, pp. 285 à 294. Les élèves des cours d'hébreu d'Emmanuel d'Hooghvorst remarqueront que la plupart des commentaires cabalistiques non traduits en anglais ont été à la base de son enseignement.

*notre décision de laisser certains passages non traduits
avoir été sage et justifiée !*

Cette préface prudente répond donc à l'avertissement formulé par Nahmanide lui-même :

Quant à moi, j'apporte ici une alliance sincère, donnant un bon conseil à tout lecteur méditant ce livre : ne pas faire d'interprétation ni de supputation à propos de toutes les allusions que j'ai faites aux secrets de la Torah. Je l'en avertis sincèrement : le sens de mes paroles ne pourra absolument pas être ni atteint ni connu par la raison ou par l'intelligence ; mais seulement de la bouche d'un sage cabaliste parlant à l'oreille d'un cabaliste intelligent. Toute autre explication de mes paroles serait folie. (...) On verra pourtant dans nos explications des nouveautés sur le sens simple et le Midrach en se mettant à l'école de nos saints maîtres. Ne recherche pas ce qui est au-dessus de tes moyens, ne scrute pas ce qui est trop difficile pour toi. Ce qui te paraît extraordinaire, ne cherche pas à le connaître et ne pose pas de questions sur ce qui t'est couvert. Médite sur ce qui t'a été transmis et ne t'occupe pas des choses cachées.¹⁰⁴

Ainsi, « la cabale, c'est le don du Sens des Écritures. C'est pour cela qu'elle se communique, mais ne peut s'enseigner »¹⁰⁵.

Contexte du chapitre XLIX de la Genèse

Jacob, descendu en Égypte avec toute sa famille à cause d'une famine, y retrouve son fils Joseph, jadis perdu, mais à présent devenu presque l'égal du Pharaon. Sentant sa fin approcher, il bénit, en grand-père, Éphraïm et Manassé (chapitre XLVIII), puis décide de rassembler ses fils, les fameuses douze tribus. Après les avoir bénis un à un, il obtient la promesse d'être enterré dans la caverne de Makpélah où

¹⁰⁴ Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 294.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 279.

reposent Abraham, Sarah, Isaac, Rébecca et Léa. Réconforté par cet engagement, Jacob expire.

Le verset 33 dit : « Quand Jacob eut achevé de donner les ordres à ses fils, il rassembla ses pieds dans le lit, puis il expira et fut réuni à son peuple ».

Commentaire de Nahmanide sur la fin du verset 33¹⁰⁶

« Il expira et fut réuni (à son peuple) » (Genèse XLVIX, 33). On ne parle pas de « mort » à son sujet. Et nos maîtres ont dit : Jacob notre père n'est pas mort (Taanit 5b).

Leçon de Rachi. Or, selon l'avis de nos maîtres, Jacob a mentionné sa propre mort : « Voici que je suis mourant, et Elohim sera avec vous » (Genèse XLVIII, 21). Peut-être ne le savait-il pas dans son esprit, ou ne voulait-il pas glorifier son nom ? On lit de même : « et les frères de Joseph virent que leur père était mort » (Genèse L, 15). La raison en est que soit il était mort pour eux, soit ils n'en savaient rien.

L'auteur de la Genèse a recours à une même expression pour indiquer la fin de vie terrestre d'Abraham (Gen. XXV, 8), d'Ismaël (Gen. XXV 17) et d'Isaac (Gen. XXXV, 29) : « il expira, il mourut et fut réuni à son peuple » :

יָנוּעַ וַיָּמָת וַיֵּאָסֶף אֶל עַמּוֹ

Rachi précise que le verbe « expirer » ne s'applique qu'aux justes¹⁰⁷.

Jacob, lui, ne subit pas la mort, puisque le verset stipule uniquement : « il expira et fut réuni à son peuple ».

¹⁰⁶ Ce commentaire de Nahmanide est le dernier portant sur la Genèse, puisqu'il n'a pas commenté le chapitre 50.

¹⁰⁷ Rachi sur Genèse XXV, 17.

Quant à Joseph, il connaît un sort encore différent :

« Joseph mourut, âgé de 110 ans. On l'embauma et on le mit dans un coffre en Égypte » (*Gen. L, 26*). Ce verset met un point final à la *Genèse*. Annonce-t-il l'exil du peuple élu et, par conséquent, le long voyage nécessaire pour en sortir, afin de retrouver la Terre Promise (autrement dit l'*Exode*) ? Car, contrairement aux Patriarches, Joseph n'est pas réuni à son peuple, mais il est enfermé dans un coffre en Égypte.

« **Jacob n'est pas mort** »

Cette affirmation peut s'expliquer de deux manières.

1. Tout d'abord, Jacob ne meurt pas, parce qu'il a déjà lutté avec l'ange de la mort et qu'il en est sorti victorieux (*Gen. XXXII, 25*). Il ne doit donc plus passer par les deux morts de l'homme ordinaire.

*Le saint lie l'âme et l'esprit en Dieu et il surmonte la seconde mort. Le sage lie l'âme, l'esprit et le corps en Dieu et il surmonte la première et la seconde mort.*¹⁰⁸

Donc, lorsque Jacob expire, ce n'est pas une mort ordinaire ; il quitte ce monde, en y abandonnant son vêtement charnel devenu inutile. Ce n'est qu'une mort apparente, mais les gens risquent de se laisser tromper par ces apparences. Les deux extraits suivants le confirment :

*Et les frères de Joseph **virent** que leur père était mort. (*Gen. L, 15*)*

Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, - car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour -, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât. Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui

¹⁰⁸ *Le Message Retrouvé*, XXIII, 77 et 77'.

*avait été crucifié avec lui. S'étant approchés de Jésus, et le **voyant** déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. (Jean XIX, 31 à 36)*

L'entourage de Jacob, comme celui de Jésus, **voit** qu'il est mort. Cette vue n'est donc que celle de taupes, jugeant avec leurs yeux charnels, sans considérer l'occulte réalité.

2. Autre explication : La tradition juive associe la mort au fait de ne pas avoir de fils.

Et Rachel dit à Jacob : Donne-moi des fils, sinon je suis morte. (Gen. XXX, 1)

Le *Midrach Hagadol Berechit* explique ce verset ainsi :

On enseigne qu'on considère comme mortes quatre personnes : l'aveugle (...), le lépreux (...), celui qui s'est ruiné (...), celui qui n'a pas de fils.

Un père reste donc vivant à travers son fils. Le Talmud, *Taanit* 5b, indique :

Le verset associe Jacob à sa semence Israël. De même que sa semence sera alors en vie, lui aussi le sera.

Puisque Jacob a transmis sa bénédiction, il ne meurt pas ; la Tradition reste vivante tant que sa filiation est assurée et que l'héritage n'est pas perdu.

Par ailleurs, le Zohar aborde également diverses lectures de cette mort :

On a enseigné d'après Rabbi Siméon : Moïse ne mourut pas. Et si on citait ce verset : « Et là mourut Moïse » (Deutéronome XXXIV, 5), ainsi que d'autres versets de l'Écriture traitant de la mort des justes, comment devrions-nous comprendre cette mort ? C'est de notre point de vue à nous qu'on l'appelle ainsi. Rabbi

Siméon a enseigné : Celui qui atteint la perfection, en lui est suspendue la foi sainte, la mort ne s'attache plus à lui et il ne meurt pas. Il en fut de même pour Jacob, en qui la foi était parfaite.

Rabbi Siméon a cité ce verset : « On ne t'appellera plus Jacob car Israël sera ton nom. Et il l'appela Israël » (Genèse XXXV, 10). Que veut dire « Israël » ? Perfection du Tout [qui est absence de mort]. Il est écrit en effet : « Et toi Jacob, mon serviteur, ne crains pas, ne sois pas terrifié, Israël, car voici : je te délivre de l'éloignement, toi et ta descendance, du pays de leur captivité » (Jérémie XXX, 10). (...)

Autre dire sur : « Et Jacob reviendra » : Pour être repris de ce lieu [d'où il avait été pris une première fois], et « il sera en repos » dans ce monde-ci, et « plein de confiance » dans le monde à venir ; alors, « il ne sera plus troublé » par l'ange de la mort. Voilà la signification de ce que Tout était en lui. Rabbi Isaac a dit : Les compagnons l'ont maintenu debout, selon qu'il est écrit : « Et ta descendance [je la délivrerai] du pays de leur captivité » (Jérémie XXX, 10). De même que sa descendance est vivante, lui aussi, il est vivant.¹⁰⁹

L'homme ordinaire est donc un mort en sursis, alors que le sage est un vivant déguisé en mortel.

On pardonne tout à un vivant, excepté d'être présent parmi les agonisants de ce monde. « Ô sacrifice très saint des fils de l'Unique ! »¹¹⁰

Conclusion

Louis Cattiaux, paraphrasant l'Évangile, donne un conseil en or au sujet des vivants et des morts :

Le Seigneur a raison de nous conseiller de tout quitter pour le suivre, car ainsi nous abandonnons les

¹⁰⁹ Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, pp. 318-319.

¹¹⁰ *Le Message Retrouvé*, XIX, 65'.

*morts pour aller au Vivant, et les morts qui demeurent avec le monde ont déjà choisi la mort, comme les vivants qui suivent le Vivant ont déjà choisi la vie.*¹¹¹

Si les croyants doivent suivre le Vivant, ils peuvent légitimement se poser deux questions : Comment reconnaître un Vivant ? Comment le suivre, une fois reconnu ? Chacun exercera son intuition comme il le peut...

Un proverbe dit : « Les lunettes des morts ne servent à personne ». Si les morts tentent toujours de faire croire que leurs lunettes sont les meilleures, les vivants, eux, n'essayent pas d'imposer les leurs. Or, on peut dire *a contrario* : « les lunettes des Vivants servent grandement aux chercheurs ». Cherchons-les donc et portons-les, afin de mieux saisir la réalité, jusqu'au jour où nous aurons peut-être la chance d'avoir nos propres lunettes, ou nos lunettes propres !

En étudiant l'enseignement d'un Vivant, en y restant fidèle, le croyant maintient en quelque sorte le maître debout, selon l'expression du Zohar. La quête, même maladroite (de toute façon, tout ce que nous faisons sans être éclairés est maladroit), soutient le Vivant grâce à un égrégore très important. Évidemment, on peut espérer plus encore, si Dieu le veut : s'offrir soi-même à la divinité pour recueillir le don d'un maître angélique et le maintenir ainsi réellement, physiquement, debout.

*Toute tradition religieuse ou philosophique suppose, pour demeurer vivante, la transmission du mystère qui en constitue le fondement.*¹¹²

¹¹¹ *Ibid.*, XXXVI, 53'.

¹¹² Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 379.

Le fils de Samaël

Odile Dapsens

L'homme est en exil dans ce monde. Les sages et les prophètes du monde entier l'ont exprimé de tout temps, chacun à sa manière. Nous ne résistons pas à l'envie de partager ici avec le lecteur une légende juive nous racontant cet exil d'une façon à la fois originale et manifestement traditionnelle. On y retrouve en effet la notion d'un péché commis par nos premiers parents, lié à la manducation, transmis à toutes les générations, et pouvant être guéri par la réception d'une bénédiction qui a l'apparence d'un livre.

C'est à Louis Ginzberg que l'on doit d'avoir découvert ce récit dans une compilation de légendes conservée à la bibliothèque du *Jewish Theological Seminary*, et de l'avoir publiée en hébreu dans la revue *ha-Gohen* en 1922¹¹³. Elle n'est malheureusement pas datée. Nous en proposons la traduction suivante :



Lorsque le Saint béni soit-Il créa le monde, Samaël descendit, et il avait avec lui quelque chose de semblable à un petit garçon. Il s'approcha d'Ève et lui dit : « Mon fils peut-il rester avec toi le temps que j'accomplisse un long voyage ? ». Elle lui répondit : « Oui, il peut rester ». Samaël s'en alla.

Ce jour-là, Adam le protoplaste avait fait une promenade dans le jardin d'Éden. Lorsqu'il rentra chez lui, il vit cet enfant pleurer. Il dit à Ève sa femme : « De qui est-il le fils ? » Elle lui répondit : « C'est le fils de Samaël ». Il lui dit : « Pourquoi

¹¹³ Louis GINZBERG, « בְּנוֹ שֶׁל סַמְאֵל », dans *ha-Gohen*, n°9 (1922), pp. 38-41. Elle a été reproduite, dans une version un peu adaptée, dans Louis GINZBERG, *Les Légendes des Juifs*, Paris, Éditions du Cerf, 1997, t. 1, pp. 114-115.

devons-nous endurer ce malheur ? ». Le garçon continua à pleurer toujours plus fort et plus rudement, si bien qu'il exaspéra Adam. Que fit-il alors ? Il se leva et le frappa, mais le garçon cria de plus belle ! Adam se leva à nouveau et le coupa en petits morceaux, mais chacune des pièces continuait à pleurer. Que fit Adam ? Il se leva encore et le cuisina, et lui et Ève sa femme le mangèrent.

Dès que Samaël su qu'ils avaient mangé son fils, il vint à eux et leur dit : « Rendez-moi mon fils, et je m'en irai ». Ils répondirent : « Nous ne l'avons pas vu et ne savons pas où il est ». Samaël leur dit : « Mentez-vous ? Le Saint béni soit-Il donnera la Torah à Israël, et il y est écrit : 'éloigne-toi de celui qui dit un mensonge' ». Tandis qu'ils discutaient, le fils de Samaël commença à parler depuis le cœur d'Adam et Ève, disant à Samaël : « Va ton chemin. Je suis à présent entré dans leur cœur ; et je ne quitterai jamais leur cœur, ni celui de leurs descendants ou des descendants de leurs descendants jusqu'à la fin de toutes les générations ». Alors, Samaël alla son chemin.

Adam s'en attrista et se couvrit d'un sac et de cendre. Et il s'affligeait d'innombrables jeûnes, jusqu'à ce que le Saint béni soit-Il se révélât à lui et lui dît : « Mon fils, ne le crains pas, je vais te donner un remède, car c'est à ma demande qu'il est venu vers toi ». Il lui dit : « Quel est le remède que tu vas me donner ? » Il répondit : « La Torah ». Il lui dit : « Où est la Torah ? » À ce moment, il lui donna le livre de l'ange Raziel, qu'il étudia nuit et jour.

Au bout de quelque temps, les anges de service vinrent près d'Adam le protoplaste, car ils étaient jaloux de lui. Ils lui dirent qu'il était une divinité supérieure à eux et le révéraient. Mais Adam leur dit : « Ne me révérez pas ! Magnifiez le Seigneur votre Dieu avec moi, et exaltons ensemble son Nom, car comme vous, je suis un être créé ! » Que firent les anges de service ? À cause de la grande jalousie qu'ils avaient à l'égard d'Adam, ils lui prirent le livre que le Saint béni soit-Il lui avait donné et le jetèrent à la mer. Puis ils s'en allèrent.

Adam chercha le livre et ne put le trouver. Il était désespéré, et se couvrit d'un sac et de cendres. Il s'affligea d'innombrables jeûnes, jusqu'à ce que le Saint béni soit-Il, se révélât à lui des cieux d'en haut et lui dît : « Ne crains pas ! Je vais te rendre le livre ! » À ce moment, le Saint béni soit-Il, appela le prince de la mer et lui dit : « Va de ma part dans la mer, sauve l'ouvrage et donne-le à Adam le protoplaste ! » Le prince de la mer, dont le nom est Rahab¹¹⁴, vint, sauva le livre et le donna à Adam. C'est celui qui est mentionné dans le verset « Voici le livre des engendremens d'Adam » (*Genèse* 5, 1)¹¹⁵.

Que le Seigneur, béni soit-Il, nous délivre du mauvais penchant ! Amen, que la volonté de Dieu soit faite !



¹¹⁴ Le terme רַהַב signifie en hébreu « fierté », « arrogance », mais aussi « crainte », « peur », « appréhension ». Il désigne un monstre marin dans *Job*, XXVI, 12 ; tandis que dans *Psaumes* XXXVII, 4, il qualifie l'Égypte comme une puissance terrestre du mal ; et dans *Isaïe* LI, 9, il est décrit comme « un ange de l'insolence et de l'orgueil ».

¹¹⁵ À propos de ce verset et du livre offert à Adam par Raziel ou par le Saint béni soit-Il, nous renvoyons le lecteur à l'article que Charles d'Hooghvorst a consacré à ce sujet dans *Le Livre d'Adam*, Grez-Doiceau, Beya, 2008, pp. 3-8.



Tombe de Sayyida Khawla, fille de l'imam Hussein (Liban).

Comprendre la spiritualité d'un point de vue chiite

Dr. Rebecca Masterton
Traduction : Alexandre Feye

Au nom de Dieu

Les trésors d'une voie spirituelle de l'Islam n'ont reçu que peu d'attention dans les publications, et sont également trop peu connus dans le monde musulman.

Il y a dans la tradition islamique un récit appelé *ḥadīth al-Thaqalayn*, ou narration des Deux Choses Précieuses, dans lequel le prophète Mahomet s'adressa ainsi à sa communauté avant de quitter ce monde : « Je vous laisse deux choses précieuses, le Coran et ma descendance, les gens de ma maison, veillez attentivement sur ces choses et vous ne vous égarerez jamais. »¹¹⁶ Dans le chiisme duodécimain, ainsi nommé d'après les douze meneurs spirituels, ou imams, qui ont succédé au prophète afin de guider la communauté, les imams racontent que toute connaissance que le prophète reçut de Dieu, il l'a ensuite transmise à son frère spirituel et cousin par le sang, 'Alī. Les témoignages du cinquième imam Muḥammad al-Bâqir, et du sixième, Ja'far al-Sâdiq, établissent que le prophète Mahomet a enseigné à 'Alī, qu'« il était un millier de portes de connaissance, dont chacune d'elles ouvre la voie vers mille autres portes. »¹¹⁷ Ce qui fut transmis à 'Alī fut alors transmis

¹¹⁶ Aḥmad ibn Ḥanbal, *Musnad*, édité par Shu'ayb al-Arnout, Beyrouth, Mu'assisa al-Risāla, s. d., vol. 17, no. 11131, p. 211.

¹¹⁷ Ash-Shaykh Abū Ja'far Muḥammad ibn Ya'qūb ibn Ishāq al-Kulaynī ar-Rāzī, *Al-Kāfī*, Téhéran, World Organization for Islamic Services, 1987, 2^e éd., vol. 1, al-Usūl, 2^e partie, 4 : 'The Book of Divine Proof', chapitre 65 'The Sign and the Warrant for Amir al-Mu'minin Peace Be Upon Him', no. 767-4, p. 375.

à l'imam suivant, son fils Hassan. Et de Hassan à son frère Hussein, et de Hussein à son fils, et ainsi de suite.

Ce savoir fut transmis par le moyen d'une initiation, une ouverture du cœur, celui-ci étant le siège de l'intellect, la faculté de percevoir Dieu à travers Ses signes et indications. Les imams à leur tour eurent leurs propres initiés. Être un initié de l'imam requiert de nombreuses qualités comme l'ascèse, la dévotion, la loyauté et la capacité à garder des secrets.

La voie chiite est par définition ésotérique. Le sixième imam, Ja'far al-Sâdiq, disait : « Notre enseignement est un secret contenu dans un secret, un secret bien gardé, un secret dont le seul bénéfice est un secret, un secret voilé par un secret. »¹¹⁸

La question de l'initiation semble être comme la continuation d'une pratique qui commence avec Adam, premier prophète de ce cycle de cette humanité. Comme l'a remarqué un érudit : « De la même façon qu'une lutte constante détermine l'histoire de l'humanité, de même une initiation continue assure sa spiritualité. »¹¹⁹

Les adversaires de l'initiation ne sont pas seulement ceux qui s'opposent au caractère absolu du prophète, mais aussi ceux parmi les religions du livre, judaïsme, christianisme et islam, qui sont hostiles à leurs dimensions ésotériques : les littéralistes et les exotéristes. En ce qui concerne l'islam, on peut clairement voir les actions des exotéristes en Syrie par exemple.

¹¹⁸ Al-Saffâr al-Qummî, *Başâ'ir al-Darajât*, Beyrouth, Aalami Est., 2010, 1^e partie, chapitre 12 : 'Chapter on the Imams of Âl Muḥammad (as) that their Matter is Difficult and Arduous', section : 'Rare [Narrations] from the Chapter that the Knowledge of Muḥammad and Âl Muḥammad (as) is a Veiled Secret', no. 1, p. 59.

¹¹⁹ Mohammad Ali Amir-Moezzi, *The Divine Guide in Early Shi'ism, The Sources of Esotericism in Islam*, traduit par David Streight, Albanie, SUNY Press, 1994, p. 283.

Le mot chiite signifie « disciple », il est mentionné dans le saint Coran, où il décrit le prophète Abraham comme un « *Shi'a* » du prophète Noé¹²⁰. Pour être un « *Shi'a* » de la sainte maison, un musulman ne doit pas avoir vécu au temps du prophète Mahomet ou des imams qui vinrent après lui. 'Alī dit un jour à un de ses compagnons : « Certains de mes disciples (*Shi'a*) sont encore dans les lombes des hommes et dans les entrailles des femmes. »¹²¹

Ceci souligne un point important de la voie chiite, à savoir que la relation entre le disciple et l'imam peut transcender l'histoire, tout à fait comme pour les chrétiens qui se réfèrent à Jésus-Christ ici et maintenant et non pas seulement comme à une figure historique.

Avant de poursuivre, il est nécessaire de clarifier que le prophète Mahomet est également un imam, de la même manière que le prophète Abraham est à la fois un prophète et un imam¹²². Ainsi lorsque nous parlons de l'imam dans un sens essentiel, cela inclut le Prophète.

D'après les enseignements du prophète Mahomet et des douze imams, ceux-ci furent créés comme êtres de lumière dans le domaine de la préexistence. En fait, on rapporte que le Prophète a dit : « La première chose que Dieu créa était ma lumière. »¹²³

C'est cette même lumière qui est appelée communément la lumière de Mahomet ou la lumière universelle, qui peut aussi

¹²⁰ Coran, XXXVII, 83.

¹²¹ Imam Amir al-Mu'minin Ali bn Abi-Taalib's *Nahjol-Balāgha*, Peak of Eloquence, Sermons, Letters & Sayings as compiled by Sayyid Shareef ar-Razi, traduit par Sayyid Ali Reza, Qum, Ansariyan Publications, 1999, sermon 12, pp. 152-153.

¹²² Coran, II, 124.

¹²³ Muḥammad Bāqir al-Majlisī, *Biḥār al-Anwār*, Beyrouth, Dār Ihyā' al-Turāth al-'Arabī, s. d., volume 15 'Tārikh nabiyyan sallAllahu 'alayhī wa ālihī wa sallam', chapitre 1 'Bad' khalqahu wa mā jarā lahu fī al-mithāq, wa bad' nūrihī wa ḍuhūrihī', p. 24, no. 44.

être traduite comme « phénomène d'intelligence ». C'est de cette lumière que furent créés sa fille Fâṭimah (à propos de qui j'en dirai plus bientôt) et les douze imams. Tous ceux-ci sont connus comme étant les quatorze infaillibles, puisqu'ils ont été divinement protégés de commettre des péchés.

En outre, ces quatorze infaillibles ont une double dimension historique d'une part et métaphysique d'autre part. C'est au travers de leur dimension métaphysique que le disciple (*Shi'a*) est guidé vers la connaissance du Divin puisqu'Il se fait connaître.

C'est pourquoi la tradition chiite parle de l'imam ontologique, un être de lumière auquel le cœur du disciple se connecte grâce à son intention. Cette technique s'appelle « vision avec le cœur »¹²⁴.

Ce qui est vu dans le cœur est l'imam en tant que symbole suprême (*al-maṭhal al-a'lā*), et en tant que plus grand signe (*al-āyat al-kubrā*) de Dieu.

La théologie chrétienne orientale de Denys peut être comparée à celle de la Sainte Maison, ainsi que sont appelés le Prophète et sa descendance.

Quant à Dieu, Il est en Lui-même absolument et éternellement inconnaissable, au-delà de toutes dimensions et de toute description. Cependant Il choisit de se faire connaître à travers Ses signes, Ses noms et attributs.

Dans le traité de Denys intitulé « La Hiérarchie Céleste », il affirme cette théologie en disant :

*Quelqu'un pourrait objecter que Dieu est apparu
Lui-même et sans intermédiaires à certains des saints.*

¹²⁴ Cf. Amir-Moezzi, *The Divine Guide in Early Shi'ism*, II-3, excursus : "Vision with the Heart", p. 44.

Toutefois, l'écriture indique clairement que « nul n'a jamais vu » ou même ne verra jamais l'être de Dieu dans tout son secret. Bien sûr Dieu est apparu à certains hommes pieux dans des façons conformes à Sa divinité. Il est venu dans certaines visions sacrées façonnées pour convenir à ceux qui l'ont aperçu. Ce genre de vision, c'est-à-dire lorsque Dieu sans forme est représenté dans des formes, est bien décrit par le discours théologique comme une théophanie.¹²⁵

Dans la tradition chiite, l'imam ontologique est le lieu dans lequel Dieu se révèle Lui-même dans une théophanie. Là où elle diffère sensiblement de la théologie chrétienne, c'est que la révélation se fait sous la forme d'une manifestation et non d'une incarnation. Comme l'imam est le signe suprême par lequel Dieu se fait connaître, connaître l'imam dans le sens expérimental et métaphysique équivaut à connaître Dieu, dans la mesure où l'imam est le signe ultime à travers lequel Dieu se fait connaître.

La relation entre le disciple et la Sainte Maison n'est pas uniquement faite d'injonction et d'obéissance, mais elle est aussi fondamentalement basée sur l'amour. L'amour est une composante primordiale de cette voie. On ne peut pas s'approcher de Dieu sans aimer celui que Lui-même aime. Dans le Coran, le prophète Mahomet reçoit l'ordre de dire à sa communauté : « Je ne vous demande aucune récompense, seulement de faire preuve d'amour envers ma famille. »¹²⁶

Témoigner de l'amour à ceux que Dieu aime, c'est en témoigner pour Dieu Lui-même, et à travers l'amour le disciple est motivé de s'évertuer à perfectionner son âme afin d'atteindre la proximité de l'état spirituel de la Famille. La lutte de l'âme, ou *jihād al-nafs*, est par conséquent la pratique essentielle de la voie chiite, et il y a des milliers d'enseignements qui la

¹²⁵ Dionysius (Pseudo-), the Areopagite, *Pseudo-Dionysius: The Complete Works*, traduit par Colm Luibheid, New Jersey, Paulist Press, 1987, p. 157.

¹²⁶ *Coran*, XLII, 23.

concernent. Comme nous l'avons mentionné plus haut, le chiite doit pratiquer l'ascétisme, la maîtrise des désirs inférieurs tels que la gourmandise et l'attachement aux possessions du monde ; le chiite doit cultiver la compassion, la tolérance et le pardon ; l'humilité et la modestie, et s'abstenir de quereller ou d'utiliser un mauvais langage. Par-dessus tout, agir de façon opprimante ou être un oppresseur d'une quelconque manière est diamétralement opposé à l'*ethos* de la voie chiite.

Ceci peut inclure non seulement l'oppression des autres, par la violation de leurs droits, mais aussi l'oppression sur soi-même en se comportant de façon dépravée, ce qui amène l'âme à son ultime destruction.

On trouvera les caractéristiques du véritable chiite dans les descriptions données par les imams. Par exemple, 'Alî a décrit leurs signes :

*[...] le teint pâle à cause d'un sommeil écourté (en raison d'une dévotion nocturne), être mince à cause du jeûne, avoir les lèvres sèches à cause de la prière et de l'humilité.*¹²⁷

On trouve aussi cette autre description de Ja'far al-Şâdiq, le sixième imam :

Ils vivent une vie simple. Personne ne leur rend visite s'ils sont malades. Ils ne sont pas inquiets lorsque la mort approche. Personne ne suivra leur corps lors de la procession funèbre. Si un ignorant vient à s'adresser à eux, ils le salueront. Ils aident les autres avec leur bien. Si une personne indigente vient à eux, ils en auront pitié et lui donneront une partie de leur bien.

¹²⁷ Hassan ibn Fazl ibn Tabarsi, *Mishkat ul-Anwar fi Ghurar il-Akhbar* [Le tabernacle des lumières sur les meilleures traditions], traduit par Lisa Zaynab Morgan et Ali Peiravi, Qum, Ansariyan Publications, 1^e édition, 1422, 2^e section 'On Shiites: Their Signs, and Manners', chapitre 1 'On Shiite Characteristics', no. 282, p. 154.

*Leurs cœurs ne sont pas éloignés l'un de l'autre, même
si leurs villes le sont.*¹²⁸

Le véritable chiite a des caractéristiques spécifiques ; ainsi tout qui se dit disciple d'un imam ne l'est pas nécessairement et ce sont les imams eux-mêmes qui ont établi cela.

La spiritualité chiite ne peut être complète sans Fâṭimah, la fille du prophète Mahomet. Fâṭimah a à la fois une dimension ésotérique et exotérique, et de même une dimension historique en même temps que cosmologique.

Elle a nettoyé le sang du visage de son père sur le champ de bataille et l'a réconforté lorsqu'il fut maltraité par le peuple. Il l'appelait par respect *Umm Abīhā* : la mère de son père. D'un point de vue métaphysique, un de ses titres est *majma' al-nūrayn*, la convergence des deux lumières – ces deux lumières étant la prophétie et la condition d'imam, les aspects exotérique et ésotérique de la révélation.

On rapporte que le prophète Mahomet a dit que la « lumière de Fâṭimah a été créée avant la création de la terre et du ciel [...] ; Dieu l'a créée de sa lumière avant de créer Adam. »¹²⁹

D'après de nombreux récits, Fâṭimah fut créée à partir du nom divin *al-Fāṭir*. On dit d'*al-Fāṭir* qu'il est l'origine des cieux et de la terre, car son nom dérive de *faṭara* : provenir. Dans ce cas-ci *al-Fāṭir* signifie « celui qui amène à l'existence »¹³⁰.

¹²⁸ *Ibid.*, chapitre 2 : 'On Signs of the Shiites', no. 297, p. 164.

¹²⁹ Majlisī, *Bihār al-Anwār*, volume 43 'Tārīkh al-Zahrā', chapitre 1 'Wilādat-hā wa ḥilyat-hā wa shamā'il-hā salawātullah 'alayhā wa jamala tawārikh-hā', p. 4, no. 3.

¹³⁰ Munir Baalbaki et Rohi Baalbaki (éd.), *Al-Mawrid al-Waseet Concise Dictionary*, Beyrouth, Dar el-Ilm lilMalayin, 1996, p. 543.

Suivant un autre récit, lorsque Dieu amena Adam à l'existence, Adam vit cinq noms inscrits sur le trône – le trône étant le savoir de Dieu – et il demanda ce qu'ils étaient. Dieu lui répondit :

*En premier lieu il y a Mahomet, car Je suis al-mahmūd (le loué) ; en second lieu 'Alī, car Je suis al-'ālī (le plus haut) ; en troisième lieu vient Fāṭimah, car je suis al-fāṭir (le créateur) ; quatrièmement, al-Ḥasan, car je suis al-muḥsin (le bienfaiteur) ; et cinquièmement, il y a al-Ḥusayn, car je suis dhū al-iḥsân (le seigneur de beauté et de perfection).*¹³¹

La création de Fāṭimah est associée au Paradis. Le prophète Mahomet raconte ceci :

*L'ange Gabriel m'a donné une pomme de celles du Paradis. Je l'ai mangée et elle a transformé l'eau dans mes reins ; puis j'ai approché Khadijah [sa femme] et elle est tombée enceinte de Fāṭimah. Ainsi, elle [Fāṭimah] a le parfum du Paradis.*¹³²

Durant sa vie, Fāṭimah s'adressait aux gens de derrière un rideau, afin que les hommes de la communauté ne puissent pas la regarder.

En raison de l'agitation politique qui eut lieu après que son père quitta ce monde, alors qu'elle approchait elle-même de la mort, elle décida d'être enterrée pendant la nuit, et jusqu'à aujourd'hui le lieu exact de sa tombe demeure inconnu. De cette façon Fāṭimah représente, à la fois historiquement et métaphysiquement, la partie la plus cachée du divin message. La plus importante des nuits du calendrier musulman est celle qui tombe au mois de Ramaḍân et qui est appelée « la nuit du décret divin ». C'est en effet cette nuit-là que le Coran fut envoyé

¹³¹ Ibn Bâbūya (Shaykh Sadūq), *ʿIlal al-Sharāʾiʿ*, Najaf al-Ashraf, Manshurât al-Maktaba al-Haydariyya wa Matbaʿat-hâ, 1966, 1^e partie, chapitre 116, p. 135.

¹³² Majlisi, *Biḥâr al-Anwâr*, volume 43 *ʿTârikh al-Zahrâʾ*, chapitre 1 *ʿWilâdat-hâ wa ḥilyat-hâ wa shamâʾil-hâ salawâtullah ʿalayhâ wa jamala tawârikh-hâʾ*, p. 5, no. 4.

dans le cœur du saint Prophète. Et un chapitre du Coran en porte le nom. Cependant, pour diverses raisons historiques, la communauté perdit la connaissance de la nuit exacte.

En relation avec ceci, le sixième imam, Ja'far al-Şâdiq a dit : « La nuit du décret divin, c'est Fâṭimah. C'est pourquoi celui qui connaît véritablement Fâṭimah a compris la nuit du divin décret. »¹³³

Un érudit a remarqué que de même que le lieu de sépulture de Fâṭimah demeure caché, de la même façon l'exacte date de la nuit du divin décret reste inconnue : elle peut avoir lieu la 21^e, la 23^e ou la 25^e nuit. Ainsi l'imam Ja'far al-Şâdiq a dit : « Elle a été appelée Fâṭimah car le genre humain a été empêché (*fâṭimū*) d'obtenir sa connaissance » et « ne peut pas saisir son essence intime »¹³⁴. Sa puissance se trouve précisément dans son mystère.

Fâṭimah possède un tel statut que la capacité d'intercéder en faveur de ceux qui la suivent lui a été donnée. « Sur terre, elle a été appelée Fâṭimah, car elle protège (*faṭamat*) son *Shi'a* du feu. »¹³⁵

Il y a un aspect du chiisme duodécimain qui s'oppose au concept séculier d'un temps linéaire, en associant ce domaine matériel avec le domaine intermédiaire des formes spirituelles, c'est l'occultation du douzième imam. En l'an 874, le douzième imam, alors âgé de cinq ans, disparut de la vue du monde dans la ville de Samarrâ' en Iraq, et fut seulement accessible à certains de ses proches disciples. Cette occultation dura septante ans, on l'appelle l'occultation mineure. Après septante ans, le dernier de ses proches représentants vint à mourir. Ce

¹³³ Majlisî, *Bihâr al-Anwâr*, volume 43 '*Târikh al-Zahrâ*', chapitre 3 '*Bâb manâqib-hâ wa ba'd aḥwâluhâ (as)*', p. 65, no. 58.

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ *Ibid.*, chapitre 1 '*Wilâdat-hâ wa ḥilyat-hâ wa shamâ'il-hâ salawâtullah 'alayhâ wa jamala tawârikh-hâ*', p. 4, no. 3.

jour-là commença la période de l'occultation majeure, dans laquelle nous vivons encore aujourd'hui. Après que des signes particuliers auront été aperçus, le douzième imam, aussi connu comme le Mahdî, ou le Guidé, réapparaîtra pour instaurer une période de paix à l'humanité, ou comme il est dit, « pour apporter la justice là où il y avait oppression auparavant »¹³⁶.

L'occultation fut prédite dans de nombreuses déclarations faites par le prophète Mahomet et les imams qui lui succédèrent. Il a été dit que ce temps d'occultation serait si long, que beaucoup perdront l'espoir de voir réapparaître l'imam, ainsi que leur foi.

Malgré tout, depuis l'occultation majeure, des gens ont pu le rencontrer. Voir l'imam dépend de la condition spirituelle intérieure de chacun. Le rencontrer « dépend d'une sorte de perception suprasensible » (Henry Corbin), qui ne peut venir que du fait de cultiver le détachement du monde. Le fait qu'il ne puisse pas être vu n'est en vérité pas dû à son absence, mais comme l'a écrit le savant français Henry Corbin,

*c'est essentiellement à cause du fait que les gens l'ont voilé d'eux-mêmes, car la conscience humaine est devenue incapable de le connaître et de le reconnaître, ou de percevoir ses façons d'être, d'agir et l'endroit où il réside. La réapparition n'est pas un événement extérieur qui sera imposé un beau jour de l'extérieur ; c'est seulement le temps final désigné de la transformation de la conscience.*¹³⁷

Lorsque viendra le temps de l'intervention du douzième imam, cela va « confondre les calculs des astrologues », comme le dit l'un de ses prédécesseurs. Il va poser sa main sur les têtes des croyants et unifier leurs intellects ; en d'autres mots, leurs cœurs seront unis. Se préparer pour sa réapparition constitue

¹³⁶ Abî Bakr 'Abd al-Razzâq al-San'âdî, *Al-Musannaf*, Beyrouth, Maktab al-Islâmî, s. d., 'Bâb al-Mahdî', pp. 371-372, no. 20770.

¹³⁷ Henry Corbin, *En Islam iranien, Aspects spirituels et philosophiques*, vol. 1 (Le shî'isme duodécimain), Paris, Éditions Gallimard, 1971, p. 125.

aussi une partie de la voie spirituelle chiite. Exactement comme les imams précédents, le douzième imam aura autour de lui un groupe de loyaux disciples. La proximité avec l'imam dépend de la pureté du cœur, de l'intention et de l'action de chacun. En même temps, entretenir une connexion avec lui dans le « ici et maintenant » est également une partie entière de la voie.

Cela se fait en le servant, et le servir se fait en servant l'humanité et en cultivant la fraternité avec tout un chacun. Le premier imam, 'Alī, a dit : « Donne aux autres et reçois d'eux ce qui est véritable. Coopère avec moi par ce moyen. »¹³⁸

Entretenir une fraternité est essentiel dans la spiritualité chiite. Le quatrième imam, Zayn al-'Abidīn, a compilé un traité des droits, soulignant les droits des musulmans entre eux, et les droits des voisins sur les musulmans, de quelque religion que soient ceux-ci. Assumer une responsabilité et observer des droits développe l'âme et contribue à l'établissement d'une société juste. Ces droits incluent de visiter une personne malade, de la défendre en son absence, d'assister à ses funérailles, de la nourrir lorsqu'elle a faim et de s'empresser de combler ses nécessités avant même qu'elle ne le demande. Cette vision d'une société humaine et civilisée est contenue dans le Coran et dans les enseignements des quatorze infaillibles.

Nombreux sont ceux qui se méprennent sur la religion de l'islam et la prennent pour une religion arabe alors qu'en réalité le prophète Mahomet a apporté un cadre éthique, psychologique et spirituel qui allait souvent à l'encontre des normes de la société arabe, une de ses normes par exemple étant l'organisation par tribus (tribalisme).

Un de ses enseignements clefs était d'avoir une confiance absolue en Dieu, et de ne dépendre ou se fier à aucun être

¹³⁸ ar-Rāzī, *Al-Kāfī*, vol. 1, al-Usūl, 1^e partie, 3 : 'The Book of Divine Unity', chapitre 22 'General Survey of the Unity of Allah', p. 355, no. 352-7.

humain, que ce fût un roi, un employeur ou quelqu'un de sa propre famille.

L'imam Musa al-Kâzim, le septième, dit un jour en conseillant un disciple :

*O Hishâm ! Être patient dans sa solitude est un signe de puissance de l'intellect. Celui qui a acquis l'intellect de Dieu a réussi à se maintenir à distance du ahl al-dunyâ, les gens du monde, et de ceux qui se sont égarés dans la vie mondaine. Une telle personne tourne son attention vers ce que Dieu détient plutôt que vers ce que les gens possèdent. Par conséquent, Dieu devient Lui-même une consolation dans son inconfort et un allié dans sa solitude, une richesse dans sa pauvreté, et son honneur sans le moindre soutien d'une quelconque tribu.*¹³⁹

Le prophète Mahomet a averti ses partisans de s'attendre à la pauvreté et à l'isolement social en s'efforçant de pratiquer la voie spirituelle qui mène à Dieu, et en vivant dans un monde matérialiste. Supporter ces pressions et tests sans crainte fait aussi partie de la voie ; vivre avec honneur, traiter les autres avec justice et ouvrir le cœur vers la lumière de sagesse par laquelle Dieu mène l'âme vers un état de plus haute réalisation personnelle, en bref, la voie tracée par le prophète Mahomet et par les guides qui sont venus après lui, forme l'être humain à tous les niveaux d'existence, à la fois extérieurement et intérieurement, tout aussi bien dans les sociétés de ce monde que dans celles du monde spirituel. Voici une voie faite de trésors qui ont été offerts à l'humanité entière !



¹³⁹ *Ibid.*, 1^e partie, 1: 'The Book of Reason and Ignorance', pp. 42-43, no. 12.

Lettre ouverte à Pieter Brueghel

Hélène Feye¹⁴⁰

Beste Pieter Brueghel,
Très cher Pierre Brueghel,

Vous avez quitté ce monde à Bruxelles il y a 450 ans. 450 ans, c'est beaucoup, c'est presque un demi millénaire, et pourtant vous me paraissez si proche.

La pensée, la parole, la musique, la peinture, échappent, je l'espère, à la finitude du temps de ce monde et j'ose donc croire que vous recevrez – que vous recevez – cette lettre. Ne dit-on pas que la prière est la faiblesse de Dieu ? Peut-être l'hommage que nous vous rendons ce soir vous fera-t-il vous aussi fléchir et, de là où vous êtes, daignerez-vous nous inspirer.

Nous inspirer... oui, nous inspirer pour jouer et goûter les danses et chants religieux et frivoles de votre époque, le seizième siècle.

Nous inspirer aussi dans l'étude de la merveilleuse technique picturale dite « des peintres flamands », technique dont vous avez la maîtrise parfaite. Technique picturale qui ne s'enseigne plus aux Beaux-Arts car elle s'est perdue, par oubli.

Nous inspirer enfin pour saisir le sens caché des extraordinaires peintures, dessins et gravures que vous nous avez laissés en héritage.

¹⁴⁰ Texte rédigé et lu publiquement à l'occasion du concert « Amour et dévotion au temps de Brueghel » donné à l'église Sainte-Marguerite de Bouge le 5 octobre 2019.

Depuis que je suis en âge de regarder, je suis éblouie par vos peintures. Il s'en dégage une chaleur et un humour inégalés. Cette lumière qui semble venir de l'intérieur de vos tableaux, et que l'on retrouve chez des peintres comme les frères Van Eyck, Patenier ou Jérôme Bosch, me fascinait et je rêvais d'en connaître le procédé.

La Providence a généreusement mis sur ma route peu académique un homme hors du commun, un Français du Nord, Jean-Pierre Poidevin, peintre depuis toujours et qui, de manière empirique, a revivifié la technique de la peinture flamande. Cette fameuse technique, dite des frères Van Eyck, qui a fait couler beaucoup d'encre, et qui a fait dire au grand peintre Louis Cattiaux que le secret de leur procédé était en réalité la PATIENCE.

C'est ainsi que pendant 15 ans, sous l'œil avisé de Jean-Pierre, j'ai gagné mon temps à copier les grands maîtres. Mon attention a été éveillée sur la qualité du support, sur la préparation d'un enduit demi-gras, semi-absorbant qui permette un séchage par absorption des particules colorées. La superposition, sur cet enduit, de glacis oléo-résineux transparents et colorés, appliqués en pelure d'oignon permet un vibrato coloré qui charme l'œil. Et cette matière picturale vieillit bien. Car la résine diluée grâce à l'essence isole les pigments mélangés à l'huile, et se fossilise avec le temps, au point de s'illuminer avec les siècles. Véritable science que celle de ces grands peintres, qui possédaient un laboratoire et comprenaient les lois de la physique et de la lumière. Leur peinture et la vôtre, cher Brueghel, participe à la compréhension des choses et de l'Univers.

Je me suis plongée corps et âme dans trois de vos peintures, les voici : les chasseurs dans la neige (117 cm sur 162 cm, Kunsthistorische museum Vienne) un paysage d'hiver avec patineurs (37 cm sur 56 cm, Bruxelles, collection F. Delporte) et la moisson (118 cm sur 160, 7 cm, Metropolitan Museum New York).

C'est à ce titre, et en cette qualité que je me permets de vous écrire et de vous prier de nous inspirer.

Car au départ, éblouie par la puissance de vos compositions, l'agencement des tons et le procédé, bref, par des considérations essentiellement techniques, j'ai petit à petit compris que votre Art ne frappait pas seulement mes sens, mais sollicitait aussi un sens tout particulier qui est celui de l'intuition, de l'entendement. Je m'explique :

Les opinions les plus extrêmes ont été émises à votre sujet. Certains vous ont catalogué de peintre rustre et débonnaire. D'autres, de bon catholique moralisateur. D'autres encore, de penseur libertin et misanthrope.

S'il est indéniable que les scènes paysannes étaient pour vous une source d'inspiration – il paraît même que vous n'hésitez pas, pour faire vos croquis, à vous inviter à des noces paysannes avec moult cadeaux – s'il n'est pas contestable que l'on retrouve illustrés, dans votre peinture, nombre de vieux proverbes flamands moralisateurs, c'est bien plus que cela que vous nous dites en peignant.

La vérité, pour qui étudie sérieusement votre œuvre, c'est que vous nous parlez, à mots couverts, j'entends, sous l'illustration de vieux proverbes ou d'une fable mythologique, ou sous le voile de jeux d'enfants ou d'une noce paysanne, vous nous parlez d'un SECRET. Quel secret ?

Le plus grand secret de l'humanité, pardi ! Celui de la lumière cachée au fond de l'homme, celui de la régénération de l'homme. Mais ne nous y trompons pas, vous n'êtes pas, comme pourrait le croire le philosophe Jung, un mystique spirituel qui cherche une régénération psychique désincarnée, non, vous êtes un opératif à la recherche de l'union de l'esprit le plus élevé au corps le plus pur. Peut-être l'avez-vous trouvée, cette union chimique, cet élixir d'immortalité ? Peut-être témoignez-vous de cette expérience sous votre coup de pinceau... mais nos yeux sont trop enténébrés pour le voir et le comprendre... une chose

est sûre : le sens ultime de votre œuvre est alchimique. L'alchimie, cette science mal connue et décriée de nos jours, confondue souvent avec l'art de la transmutation des métaux vils, était une discipline scientifique officielle à la fin du Moyen Âge et connut son apogée à votre époque. Le seizième siècle est aussi celui d'Agrippa, Zachaire, Dee, Khunrath et j'en passe. Paracelse et Van Helmont vécurent en Brabant, ils étaient vos voisins. Charles Quint, dont vous étiez le sujet, encourageait les recherches alchimiques. Oui, le sens ultime de votre œuvre est alchimique. Il suffit pour s'en convaincre, de lire les études très documentées de Jacques van Lennep, attaché aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, qui démontre avec beaucoup d'érudition qu'on retrouve dans vos tableaux et dessins tous les symboles chers aux Alchimistes. Par exemple l'arbre creux, symbole du fourneau des Alchimistes, la barque, symbole de l'athanor, la sphère, symbole du vase alchimique, l'image de l'œuf, du poulet et du nid, etc. etc.

Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans une analyse détaillée de tous ces symboles dans votre œuvre. Si je rends cette lettre publique, c'est pour attiser la curiosité des amoureux de votre peinture. Peut-être ignorent-ils totalement la profondeur, le sens caché de votre propos ? Savent-ils que votre ami Abraham Ortelius, célèbre géographe, a dit de vous : « Il a peint bien des choses que l'on ne peut pas peindre. Dans toutes ses œuvres on doit comprendre plus qu'il n'est peint. »

Savent-ils, que sentant votre mort approcher, vous avez ordonné à votre épouse de brûler des dessins trop hardis qui auraient pu lui attirer des ennuis ? Sans doute craigniez-vous que votre attachement à la science hermétique, à la science alchimique, ne fût pas suffisamment dissimulé aux yeux des inquisiteurs ?

Quoiqu'il en soit, très cher Pierre Brueghel, le trésor que vous nous avez laissé, même si nous n'en avons pas la clef, fait frémir notre esprit, notre cœur, notre âme.

Soyez-en chaleureusement remercié. Mais nous avons encore besoin de vous. Inspirez-nous et nous serons comblés.





Louis Cattiaux, *Les trois nuits de l'Être*.

La Matière

Louis Cattiaux¹⁴¹

Transcription : Lorraine de Coppin

La matière picturale est à l'œuvre peinte ce que le vocabulaire est à la production de l'écrivain ; et la qualité, la variété du matériau employé conditionnent la pérennité de l'ouvrage, et permettent à égalité de talent une expression supérieure.

La peinture dite à l'huile souffre particulièrement de la disparition des connaissances physiques, qui forment le support indispensable à la projection magique de la vision artistique.

Ce manque a suscité depuis un siècle une telle inquiétude parmi les peintres conscients de la réunion nécessaire du corps et de l'esprit dans leurs œuvres, que leurs recherches ont abouti à des révolutions plastiques (impressionnisme) dont l'intellectualisation ultérieure (cubisme) tenta de sauver ce qui se refusait à exister physiquement ; l'évasion symboliste, dont la dernière manifestation est le surréalisme, marque l'abandon complet de toute recherche du corps pictural proprement dit.

Aussi, il faut bien constater que seule la perte de la tradition du métier de peintre a engendré les convulsions étonnantes des vivants empêchés de s'exprimer librement. Certains forçant une technique particulière jusqu'à la démonstration par l'absurde ; d'autres s'égarant dans les

¹⁴¹ Article paru dans Gaston DIEHL, *Les problèmes de la peinture*, Paris, Confluences, 1945.

apparences d'un procédé stérilisé à l'extrême ; mais tous employant une matière opaque, lourde ou morte.

L'échec pictural se trouve ici momentanément masqué par l'originalité à laquelle aboutit nécessairement la quête d'un nouveau métier. Cependant, le temps se charge de nous rappeler la pauvreté des moyens employés, en détruisant les œuvres des plus grands et des plus petits peintres du siècle passé et du temps présent. Avant cent ans nous ne posséderons plus comme témoignage valable de la peinture actuelle que les reproductions en couleur, conservées fortuitement par des bibliophiles étonnés de leur succès.

Il existe des exceptions à ce naufrage général, les peintres qui se sont efforcés à demeurer proches du métier traditionnel, disparu pendant les XVIII^e et XIX^e siècles. L'exemple de Delacroix et quelquefois celui de Derain serviront à illustrer notre pensée.

Certains peintres contemporains essayent depuis peu de restaurer un métier, devenu par le mépris et l'ignorance d'une foule d'exécutants occasionnels, inférieur à celui du peintre en bâtiment. Goerg, le premier à notre connaissance, Dufy ensuite et récemment Rouault et Marchand ont fait un effort peu remarqué bien que très visible, pour renouveler l'art de peindre en « profondeur ». Combien sont-ils parmi les peintres, les critiques et les amateurs d'art, nous ne disons pas à connaître, mais simplement à se préoccuper de la qualité physique des œuvres peintes ?

Les professeurs Berger, Doerner, Ostwald et Laurie, se sont penchés sur le secret des frères Van Eyck, et ont conclu à l'emploi d'une technique mixte, à l'œuf et à l'huile, sans pouvoir cependant rien reconstituer d'utile.

Plus récemment Ziloty¹⁴², dans une remarquable synthèse des études précédentes, penche pour l'emploi des résines associées à l'huile et aux essences végétales, mais ne peut également rien établir pratiquement.

Tout demeurerait dans le domaine de la supposition, si un restaurateur de tableaux à Paris n'utilisait pour son travail une matière ressemblant étrangement par ses effets à celle des peintres anciens. Ce sage conserve jalousement sa trouvaille, estimant avec justesse qu'une perle aussi rare ne doit pas être livrée à la masse des artistes, devenus si orgueilleux de leur ignorance.

Un ancien aide, moins discret, nous a livré le secret, ou plutôt ce qu'il croit tel, avec le concours d'une publicité artistique et commerciale si appuyée, qu'il fallut bien constater qu'il s'agissait avant tout d'une « affaire » tout court. Ce produit, qui semble être une association de caséine, d'huile et d'alumine, possède des qualités évidentes mais éphémères ; il a été employé par la plupart des peintres, et généralement appliqué sur des fonds impropres à le recevoir. Cette actualisation du soi-disant secret des Van Eyck, est surtout une réussite pour le fabricant, et ne satisfait pas les chercheurs sérieux, qui constatent la reproduction des divers accidents qui affligent la peinture à l'huile depuis trop longtemps.

Ainsi les peintres sont toujours réduits à « envier vertueusement » les frères Van Eyck et leurs héritiers ; nous voulons nommer ceux qui sont assez curieux et instruits de leur art, pour rechercher, au delà de la « croûte » habituelle, la mer lumineuse et vivante où l'œil se perd confondu et ravi.

Il y a là une initiation renouvelée qui progresse lentement au sein de quelques milieux d'artistes cultivés ; elle atteint l'élément critique différencié du journalisme vulgaire, et il est permis d'espérer qu'elle arrivera à toucher les amateurs

¹⁴² Alexandre ZILOTY, *La découverte de Jean Van Eyck et l'évolution du procédé de la peinture à l'huile du Moyen-Age à nos jours*, Paris, Flourit, 1941.

d'art exigeants, et peut-être à s'entendre citer un jour à l'école des Beaux-Arts.

La démonstration la plus concluante de cette connaissance unique est la présentation de travaux présentant les mêmes caractéristiques physiques que ceux des anciens.

Nous ne doutons pas que les jeunes peintres viennent demander aux auteurs de telles œuvres les conseils techniques capables de prolonger efficacement la durée de leurs productions.

Nous ne ferons pas ici le procès de la pauvreté matérielle de la peinture contemporaine, ce serait dénoncer l'évidence de la mort. Nous donnerons de préférence les caractères éprouvés de la matière « médiate » des anciens, et quelques indications générales susceptibles d'améliorer la technique des artistes, amoureux de peinture.

Indiquons en passant que les « recettes » des anciens maîtres n'ont jamais été rendues publiques, mais furent transmises oralement au meilleur disciple, comme la science hermétique, avant que des ignorants curieux aient songé à codifier le résultat de leurs trouvailles fortuites sous le nom de « chimie ». Ainsi, la détention d'une parcelle de la vérité demeure-t-elle à travers tous les temps l'apanage de quelques privilégiés, et cela en dehors de toute raison et de toute justice apparente.

Revenant à notre préoccupation majeure, nous signalerons que l'emploi abusif de l'essence térébenthine est la principale cause de la destruction des ouvrages contemporains ; les terpènes contenus dans l'essence térébenthine (90%) détruisent la linoléine de l'huile qui de ce fait perd son brillant, sa cohésion, et devient noire et pulvérulente en séchant. (Rubens palliait ce défaut, en employant des huiles concentrées riches en linoléine et résine).

La seconde cause de destruction réside dans le choix défectueux et la mauvaise préparation des supports qui forment

les fonds mouvants, absorbants et noircissants du commerce actuel. Les panneaux préparés avec le véritable blanc gélatineux constituent le support idéal pour la peinture et demeurent blancs et imperméables à l'huile, grâce à leur ultime couche de colle isolatrice. L'adjonction à chaud de résines dans l'huile ou sa concentration naturelle constituent les procédés d'embaumement les plus efficaces, parmi ceux qui nous sont habituellement connus. Rubens en tira le parti qu'on peut admirer dans les toiles petites et moyennes.

Nous mettons les artistes pressés en garde contre l'emploi des huiles épaissies sur des litharges de plomb, qui forment des siccatifs pulvérulents et noirs, aussi contre l'adjonction de cire dans les couleurs préparées, qui rompt l'homogénéité du véhicule huileux.

Avant l'application des couleurs, il y a avantage à « imprimer » le fond blanc avec une couche mince et transparente de terre naturelle, qui laisse apparaître le dessin et qui permet la différenciation des lumières et des ombres dans le travail.

La Sainte-Barbe inachevée de Van Eyck au musée d'Anvers nous donne la mesure de transparence exigée dans la matière d'exécution. Le fini extraordinaire du dessin serait en effet sans raison, si on ne pouvait le percevoir à travers les couches successives de couleurs, jusqu'à l'achèvement du tableau.

Cette technique en « pelures d'oignons » conserve le bénéfice de la luminosité du fond qui se fait particulièrement sentir dans les ombres, mais complique le problème pictural, par l'emploi simultané de la juxtaposition et de la superposition des tons.

Un peintre de talent nous disait récemment à ce sujet : « Au diable tous vos soins, nous vendons plus que nous ne pouvons produire, et on nous demande de plaire, pas d'être vrais ».

Son ami précisa :

« Un cocu qu'on flatte devient le plus généreux des protecteurs ».

Nous dédions ces réflexions trop lucides aux amateurs et aux fonctionnaires, apparemment si insoucieux du précieux travail des anciens. Sait-on oui ou non que les œuvres du siècle dernier se dégradent et noircissent à une allure qui n'est dépassée que par la détérioration record des ouvrages actuels ?

Renoir, pour avoir conservé le souvenir de ses premiers travaux sur porcelaine, et tenté de restituer cette transparence mouvante à ses œuvres nouvelles, a prolongé l'existence de sa peinture pour plus de cent ans. Il ajouta simplement l'huile à l'huile.

Cette technique du libre passage de la lumière nous rend accessibles les enseignements des anciens maîtres.

- Tons chauds obtenus en appliquant une couleur translucide foncée sur un fond clair.

- Tons froids réalisés en posant une couleur transparente claire sur un fond obscur (phénomène d'opalescence).

- Chaleur et transparence augmentées, par la superposition d'un ton sur un autre ton de même nature.

- Vigueur et opacité obtenues par la pose d'un ton sur un autre ton complémentaire.

- Et la suprême recommandation : n'employer qu'entre elles les couleurs naturelles transparentes pour les ombres, à l'exclusion du blanc et du noir qui « bouchent » tous les tons.

Tout cela exige une patience et un travail que ne nécessite pas la peinture actuelle à l'essence et au mortier. Peindre vingt fois la même surface semble moins avantageux que recouvrir vingt toiles différentes ; c'est pourtant le prix qu'il

faut consentir au temps, pour éviter les coups prématurés de sa tranchante justice.

Il n'y a plus que certains cuistres impénitents pour reprendre la crétinisante chanson « Il faut copier la nature », au lieu de l'enseignement philosophique qui dit : « Il faut imiter les procédés de la nature ». Donc ne pas stérilement contrefaire la surface des choses, mais tenter d'obtenir une équivalence ; comme pour la perle ou l'oignon, dont les orients sont constitués par la superposition de pellicules transparentes, qui laissent pénétrer la lumière et la renvoient décomposée en une infinité d'arcs-en-ciel, dispensateurs de la vie colorée.

Si Van Eyck et Rubens sont les pôles de la peinture entre lesquels sont contenues toutes les perfections et toutes les puissances de l'art, la maîtrise et l'inspiration réunies à ce point ne demeurent entières que par la grâce d'une synthèse définitive, réunissant la plus lumineuse matière et l'esprit le plus délié qui soient.

De quels encouragements reconnaissants nos Beaux-Arts assoupis ne devraient-ils pas aider la recherche souvent impécunieuse de ses croyants, persuadés qu'il reste quelque chose à redécouvrir dans le domaine magique de l'art de peindre. Cette base, ce corps diaphane et cohérent sans lequel tout demeure dans l'opacité froide de la mort.

Il est peut-être opportun maintenant d'essayer de sauver, et de placer en évidence, la portion survivante de l'intelligence et de l'amour, qui veille encore parmi nous.

Nous donnons ci-dessous à titre d'indications pour les artistes de bonne volonté qui ne manquent pas, quelques caractéristiques de la matière « médiate » employée par le praticien cité plus haut.

- D'un maniement et d'une couleur rappelant la mayonnaise et le miel réunis, cette matière se mélange si intimement aux couleurs ordinairement préparées à l'huile,

qu'aucun procédé mécanique, physique ou chimique ne peut séparer les pigments du véhicule sans destruction du corps.

- Les proportions du mélange s'établissent depuis la saturation de la couleur sans diminution de la teinte, jusqu'à la plus infime adjonction de pigments colorés, qui fournit un glacis épais presque insaisissable à l'œil.

- On aperçoit au microscope les particules colorées, régulièrement réparties dans la masse transparente, comme par un phénomène d'ionisation produit ordinairement dans les dynamisations homéopathiques. Cette homogénéité prouve le parfait équilibre de l'huile et des résines associées.

- Ces pigments, ainsi séparés et « embaumés », demeurent à l'abri des réactions de l'air et laissent aisément passer la lumière, qui, réfléchissant sur le fond blanc du tableau, illumine la masse colorée.

- (Il est intéressant de remarquer ici que le phénomène opposé se produit dans la peinture à l'huile courante, où les particules colorées se réunissent en blocs opaques, hors du véhicule huileux qui se fend, s'oxyde et noircit avant de tomber en poudre. Les peintres connaissent bien cette tendance à la décantation qui apparaît même à l'intérieur des tubes de couleur avant tout emploi).

- L'indice de réfraction du véhicule séché qui approche de 1,52 prouve l'emploi massif de résines, et l'élasticité de la pâte démontre la parfaite conservation de la linoléine de l'huile.

- La ductilité est remarquable, et la matière colorée se détache facilement du pinceau.

- La possibilité de superposer les touches à frais indéfiniment sans les effacer, constitue un des avantages majeurs de l'emploi de ce procédé, qui permet donc aussi le modelage de la pâte. Les couleurs peuvent à nouveau se travailler dans le frais en trempant le pinceau dans l'essence d'aspic ou l'huile, qui sont les dissolvants préférés (remarquons

en passant que l'essence d'aspic ne contient que 10% de terpènes) ; on obtient ainsi simultanément l'association des couleurs en profondeur et en étendue.

- L'adhésion absolue au support et entre chaque couche, le séchage progressif et complet permettent un travail homogène, accéléré, ou recueilli, au choix, et seulement interrompu par la fatigue de l'exécutant.

- La couleur sèche devient de plus en plus transparente et comme émaillée ; fait étonnant, elle résiste aux dissolvants ordinaires, y compris les décapants du commerce.

- Aucune craquelure ne se produit jamais même en employant les laques.

- La couleur, difficile à rayer, redevient rapidement brillante et tend à combler sa blessure ; chauffée, elle boursoufle et se détache en une seule couche souple ; soumise aux basses températures, elle se voile, et redevient progressivement claire avec la cessation du froid.

Voici les principales remarques que nous avons pu faire sur ce véhicule si ordinaire en apparence. L'analyse conclut à la présence d'huiles et de résines, sans pouvoir toutefois donner le procédé de reconstitution du produit.

Nous nous estimerons satisfaits si nous avons réussi à attirer l'attention du public cultivé, et à susciter l'intérêt des artistes passionnés pour leur art vers un problème tellement important, qu'il assure la sauvegarde du patrimoine pictural quand il est résolu.

En consolation à ceux qui penseraient faire aussitôt des « miracles » en utilisant ce matériau ancien, nous dédions le mot du praticien qui l'emploie depuis plus de dix ans :

*J'ai comme réinventé et reconstruit un clavecin
magnifique et je joue au clair de la lune... avec un seul
doigt.*

Pour terminer, nous proposons aux critiques, aux amateurs et aux jurys un moyen inédit de juger l'œuvre peinte, en la dépouillant de son vêtement d'actualité, qui égare tant d'habiles gens.

Il s'agit d'un examen « physique », qui devrait obligatoirement précéder le choix esthétique, afin d'éviter le ridicule des discussions basées sur le vide.

Tout le monde lutte pour aboutir à un classement en « isme », sans se préoccuper s'il s'agit réellement de peinture au départ.

On imagine difficilement l'absurdité du choix qui consisterait à n'accepter en paiement que de la monnaie d'une certaine forme, sans s'occuper si celle-ci est en plomb ou en or, ou à choisir un vêtement sur sa coupe sans s'assurer s'il est en papier ou en drap. C'est, à l'objet près, ce qui se produit tous les jours dans les jugements portés sur la peinture.

Mais voici la recette pour connaître avec certitude et sans distraction possible la valeur intrinsèque du travail examiné.

Découpez, dans une feuille de papier gris foncé, un rectangle de 12 centimètres sur deux environ, et appliquez-le au hasard sur l'œuvre proposée. Examinez alors, attentivement, pendant deux minutes au moins et à la grande lumière, la surface peinte ainsi délimitée. Recommencez trois fois l'expérience, et vous pourrez alors vous préoccuper de savoir s'il s'agit d'un paysage, d'une nature morte, d'un nu, ou d'une invention gratuite.

Nous insistons pour que soient respectées absolument les trois données prescrites ci-dessus, parce que l'espace, le temps et le nombre régissent les fonctions humaines qui engendrent la connaissance et le choix, manifestation de la vie différenciée, intelligente.

La magie dans l'œuvre de Louis Cattiaux, peintre et hermétiste

Odile Dapsens¹⁴³

Introduction

Le peintre et alchimiste Louis Cattiaux, né à Valenciennes en 1904 et disparu à Paris en 1953, est une figure-clef de la tradition hermétique et magique du XX^e siècle. C'est certainement la profonde originalité de sa pensée, tant dans le domaine des arts que de l'hermétisme, des sciences occultes et de la magie, qui explique qu'il a résisté longtemps aux études académiques. Il commence en effet seulement à attirer l'attention des chercheurs, six ou sept décennies après sa disparition, et alors que son ouvrage a été publié plus de vingt-cinq fois.

Nous devons à Raimon Arola (Université de Barcelone) d'avoir entrepris de mettre à l'honneur, au début des années 2000, l'étude de ce personnage – tant du point de vue de sa peinture que de ses idées, de ses pratiques et de sa doctrine¹⁴⁴.

Louis Cattiaux ne s'est de fait pas cantonné à une discipline. Il était peintre de profession, mais sur sa carte de visite, on lisait « poète, peintre et mire », et c'est finalement par

¹⁴³ Conférence donnée lors du colloque « Magie, féerie, sorcellerie » organisé à l'université de Picardie (Amiens) les 13, 14 et 15 mars 2019.

¹⁴⁴ Cf. e. a. Raimon AROLA, *La Cábala y La Alquimia en La Tradición Espiritual de Occidente*, Palma de Mallorca, José J. de Olañeta, 2002 ; ID., *Creer lo increíble o lo antiguo y lo nuevo en la historia de las religiones*, Tarragona, Arola Editors, 2006 ; ID., « L'Art pictural de Louis Cattiaux », dans *Via Hermetica*, 5 (2008) ; ID., *El Simbolo Renovado*, Barcelone, Herder, 2013.

son œuvre philosophico-hermétique, le *Message Retrouvé*, qu'il s'est fait le plus connaître¹⁴⁵.

L'objet de la présente étude est de déterminer l'importance de la magie dans la pensée et l'œuvre de Cattiaux. Pour répondre à cette question, nous tenterons, après avoir présenté les sources disponibles, de mettre en évidence la vision que l'auteur avait des différentes disciplines « occultes », la façon dont il les catégorisait, et la forme sous laquelle on les retrouve dans le *Message Retrouvé*. Nous traiterons enfin d'une discipline à laquelle Cattiaux semble attribuer le même statut qu'aux autres disciplines envisagées dans cet article : l'art.

Les sources disponibles

Quatre sources publiées permettent la présente étude :

1. Le *Message Retrouvé, ou l'horloge de la nuit et du jour de Dieu*¹⁴⁶ : son œuvre maîtresse, à laquelle il a consacré les quatorze dernières années de sa courte vie. Cet ouvrage se présente comme un vaste recueil de sentences, ou versets, qu'il est bien malaisé de qualifier en un seul adjectif, tant il est original et transcende les catégories habituelles. Les termes « hermétique » et « philosophique » nous paraissent à ce stade les moins réducteurs. En tête et en fin de chacun des quarante livres qui composent cet ouvrage, Cattiaux a inséré deux citations en lien avec son propos. Ces citations, dont le but semble être de mettre en évidence l'universalité de sa pensée, sont tirées de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, du *Coran*, du *Corpus Hermeticum*, de la tradition égyptienne, bouddhiste, védique ou zoroastrienne, des écrits de Lao T'seu, d'Omar ibn

¹⁴⁵ Voir à ce propos Charles D'HOOGHVORST, « Le Verbe perdu et retrouvé » dans Raimon AROLA, *Croire l'Incroyable, ou l'Ancien et le Nouveau dans l'histoire des religions*, Grez-Doiceau, Beya, 2006, pp. 194-195.

¹⁴⁶ Dont les douze premiers livres ont été publiés une première fois en 1946. La première édition complète date de 1956. Cf. Louis CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, Paris, Denoël, 1956.

al Faridh, d'Héraclite, d'Ambroise de Milan, de Louis-Marie Grignion de Monfort, etc.

2. *Physique et Métaphysique de la Peinture*, un essai sur l'art de la peinture, rédigé en 1951. Après s'être étendu sur des données techniques, comme les pigments, supports, et médiums à utiliser, Cattiaux y définit ce que sont à ses yeux le vrai Art, et le véritable Artiste. Or, nous allons voir que sa définition de l'art rapproche celui-ci de la magie de manière inattendue, et nous apporte des éléments de compréhension de la façon dont il envisage cette dernière.

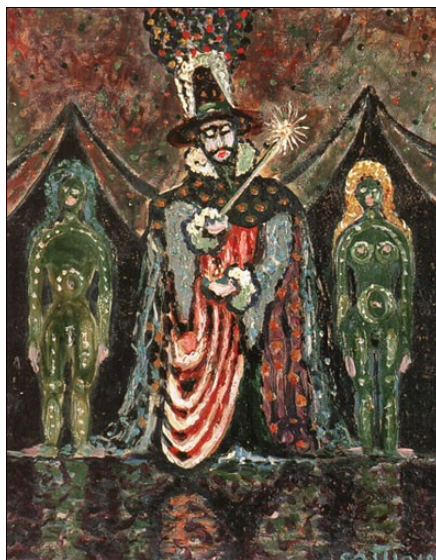


Figure 1 - Louis Cattiaux, *Le mage et les golem*.

3. Sa correspondance, avec des hommes tels que James Chauvet, René Guénon, ou Emmanuel d'Hooghvorst¹⁴⁷, a été en grande partie publiée, aux éditions Beya¹⁴⁸ et aux éditions du Miroir d'Isis¹⁴⁹. On découvre dans cette

¹⁴⁷ Emmanuel d'Hooghvorst (1914-1999) entretint une amitié intense avec Louis Cattiaux entre 1949 et 1953. Il consacra ensuite son existence à l'étude du *Message Retrouvé* et de la Tradition en général, à travers l'hermétisme, l'alchimie, la mythologie, la tradition rabbinique, etc. Les articles qu'il a publiés tout au long de sa vie ont été rassemblés en un recueil intitulé *Le Fil de Pénélope*, paru aux éditions de la Table d'Émeraude en 1996, et republié dans une version augmentée aux éditions Beya en 2009 (cf. Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Grez-Doiceau, Beya, 2009).

¹⁴⁸ Louis CATTIAUX, « Florilège épistolaire », dans Raimon AROLA, *Croire l'Incredible*, op. cit., pp. 237-420.

¹⁴⁹ ID., *Paris - Le Caire, Correspondance entre Louis Cattiaux et René Guénon*, Wavre, Le Miroir d'Isis, 2011 ; et ID., *Correspondances de Louis Cattiaux avec James Chauvet, Gaston Chaissac et Serge Lebbal*, Wavre, Le Miroir d'Isis, 2016.

correspondance toute une panoplie de centres d'intérêt liés à la magie, qui vont de la géomancie aux pratiques vaudoues, en passant par l'alchimie.

4. Une œuvre poétique, qu'il a intitulée « Poèmes du fainéant »¹⁵⁰.

Son œuvre picturale est également une source de premier choix pour l'étude de sa pensée, d'une part parce que les sujets représentés commencent à refléter, à partir de 1936, son intérêt pour la magie, l'hermétisme et l'alchimie (cf. *figures 1 et 2*)¹⁵¹ ; d'autre part parce que, comme nous l'avons annoncé, le lien entre magie et peinture est explicitement tracé dans *Physique et métaphysique de la peinture*¹⁵².

Typologie des sciences occultes

Dressons premièrement la liste des sciences « occultes » mentionnées dans son œuvre.

1. L'alchimie, discipline la plus fréquemment mentionnée dans sa correspondance, semble avoir été au cœur de ses recherches. Son approche était manifestement intellectuelle, spirituelle, mais aussi pratique, puisqu'il possédait un athanor qu'il chargeait sa femme de surveiller. Cet intérêt pour l'alchimie transpire dans le *Message Retrouvé*, dans des versets tels que : « L'étude des transmutations est le commencement et la fin de la sagesse. 'Qui rendra consistant l'esprit moyen du ciel et de la terre ?' »¹⁵³ ou « Le blanc dans le

¹⁵⁰ ID., *Poèmes*, Bruxelles, La Table d'Émeraude, 2003.

¹⁵¹ Bernard DORIVAL, (dir.), *Catalogue de l'exposition Louis Cattiaux au musée des Beaux-Arts de Valenciennes*, Valenciennes, Musée des Beaux-Arts, 1963, p. 10, cité dans Raimon AROLA, « L'Art pictural de Louis Cattiaux », *op. cit.*, p. 1. Voir e. a. *Le Mage et les Golems* ; *La Pierre Philosophale* ; *La Belle au bois dormant* ; et *La force des pentacles*.

¹⁵² Louis CATTIAUX, *Physique et Métaphysique de la Peinture*, Bruxelles, Les Amis de Louis Cattiaux, 1998, pp. 43-49.

¹⁵³ *Le Message Retrouvé*, IV, 50.

noir et le rouge dans le blanc, voilà toute la création présente »¹⁵⁴. On la retrouve également dans sa peinture (cf. *figure 2*).



Figure 2 - Louis Cattiaux, *La Pierre philosophale*.

2. « Hermétisme » est un terme très récurrent lui aussi dans la correspondance, mais l'on sait combien sa définition peut être floue, et il conviendrait de définir son étendue sémantique dans le cadre de l'œuvre de Cattiaux, ce qui sort du cadre de la présente étude.

3. La magie et la divination, dont les contours ne sont pas moins vagues, mais sous lesquelles on peut classer toute une série de disciplines plus précises :

- la magie talismanique et astrale : l'auteur explique par exemple dans ses lettres comment charger un métal en fusion sous influence astrale pour réaliser un talisman¹⁵⁵ ; ou

¹⁵⁴ *Ibid.*, IV, 47.

¹⁵⁵ Louis CATTIAUX, « Florilège épistolaire », *op. cit.*, extrait n°319, p. 419.

comment utiliser les rayons lunaires et solaires pour charger un corps¹⁵⁶,

- une magie plus « démoniaque », Cattiaux expliquant comment dissoudre les larves et autres manifestations de l'astral avec une pointe métallique, et comment les attirer avec du sang¹⁵⁷,

- l'astrologie,

- la géomancie¹⁵⁸,

- la chiromancie¹⁵⁹,

- la magie faisant appel aux noms divins¹⁶⁰,

- le culte Vaudou¹⁶¹,

- l'emploi du *peyotl*, cactus utilisé au Mexique pour obtenir des hallucinations.

Un critère insolite : offrir un gîte à l'âme du monde

Si ces différentes disciplines sont mentionnées par Cattiaux, il ne les hiérarchise pas de façon systématique, et n'exprime pas nécessairement l'importance qu'il leur accorde. Une question s'impose dès lors : comment, et selon quels critères interroger nos sources de façon objective pour définir l'importance et le sens que Cattiaux conférait aux différentes disciplines « occultes » ? Ou, pour poser la question autrement, quelle hiérarchie en aurait-il proposé si la question lui avait été posée ? Nous ne craignons pas de dire que la pensée de Cattiaux résiste, par sa profondeur et son originalité, aux typologies et grilles de lecture habituelles. Bien souvent, satisfait d'avoir trouvé l'un ou l'autre critère fiable, on tombe aussitôt sur un passage contradictoire qui le balaye d'un revers de main.

¹⁵⁶ *Ibid.*, extrait n°83, pp. 305-307.

¹⁵⁷ *Ibid.*, extrait n°83, p. 306.

¹⁵⁸ Louis Cattiaux serait en effet l'auteur d'un traité inédit de géomancie, ainsi que d'un traité de chiromancie.

¹⁵⁹ Voir note précédente.

¹⁶⁰ *Ibid.*, extrait n°4, p. 248.

¹⁶¹ *Ibid.*, extrait n°267, p. 397.

Un critère semble toutefois omniprésent et surtout déterminant dans ses écrits. Il est particulièrement mis en évidence dans les deux passages suivants :

Les extases provoquées par les drogues ou par la danse sont dangereuses car elles peuvent livrer le sujet aux démons qui errent partout à la recherche d'un gîte, pensez-y bien. Il vaut mieux attendre que Dieu nous l'envoie au moment voulu et même s'en passer si la chose ne se produit pas d'elle-même, et je dirai plus 'contre notre volonté'. Il nous appartient, bien entendu, d'attirer Dieu en nous et de lui ouvrir la porte, mais nous devons prendre bien garde de ne pas ouvrir cette porte à n'importe qui dans la hâte où nous sommes de ne plus nous sentir seuls dans la maison de notre esprit.¹⁶²

Le culte vaudou ressortit surtout à la magie de la consécration par le sang, c'est intéressant à connaître mais nos maîtres nous proposent tellement mieux que cette voie de garage !¹⁶³

Cattiaux reconnaît donc et croit manifestement à l'existence d'un art faisant appel à des démons¹⁶⁴, mais le considère comme une « voie de garage » à côté d'un autre type de magie qui retient toute son attention : celle qui consisterait à donner un « gîte » à Dieu lui-même.

Cette distinction n'est pas sans rappeler celle que l'on trouve chez certains auteurs médiévaux ou renaissants comme Henri-Corneille Agrippa (1486-1535), qui dit que la magie est « la véritable science, la philosophie la plus élevée et la plus mystérieuse, en un mot, la perfection et l'accomplissement de

¹⁶² *Ibid.*, extrait n°54, p. 284.

¹⁶³ *Ibid.*, extrait n°267, p. 397.

¹⁶⁴ Dans le cadre du Vaudou, ils sont appelés *loa*, terme habituellement traduit par « dieu », mais qui désigne aussi bien les anciennes divinités africaines que les esprits des ancêtres et d'autres génies autochtones (« créoles ») de création plus récente. Voir à ce propos André METRAUX, *Le Vaudou Haïtien*, Paris, Gallimard, 1958, pp. 71-73.

toutes les sciences naturelles »¹⁶⁵ ; Agrippa, qui affirme ailleurs, rappelons-le, que tout culte et tout honneur adressé à Dieu et qui n'a pas été enseigné à l'homme par Dieu, est une superstition¹⁶⁶.

Les diverses expressions d'une science « divine »

Si Cattiaux envisage la magie comme science inspirée de Dieu, une science qui serait l'accomplissement de toutes les autres, cette science « supérieure » trouve, paradoxalement, plusieurs expressions.

Passons-les en revue, en soulignant d'emblée qu'elles ont deux éléments pour dénominateur commun : elles se font toujours par l'union avec Dieu, et la voie pour les atteindre est la méditation des maîtres spirituels.

1. La première expression de cette science « divine » est la magie opérant par les noms secrets, à propos desquels Cattiaux écrit :

'Celui qui modèle la lumière à sa voix'¹⁶⁷, c'est celui qui dispose de la lumière concentrée et qui peut créer avec Dieu, ce qui peut sembler formidable et inimaginable car il est coadjuteur de Dieu à ce moment-là. Autrement, à un degré moindre, il est possible de modeler la lumière éparse par résonance, ce qui se fait par les noms secrets.

Ainsi, si vous découvrez un des noms secrets donnés par Adam aux êtres créés par Dieu, vous pouvez disposer de cet être ou de cette chose, à condition de l'énoncer comme il faut.¹⁶⁸

¹⁶⁵ Henri-Corneille AGRIPPA, *La Philosophie occulte ou la magie*, t. 1, Paris, Éditions Traditionnelles, 1981, p. 3.

¹⁶⁶ *Ibid.*, t. 2, pp. 13-14. Voir également Thomas VAUGHAN, *Œuvres complètes*, La Table d'Émeraude, 1999, pp. 159, 162 et 163.

¹⁶⁷ *Le Message Retrouvé*, X, 63'.

¹⁶⁸ Louis CATTIAUX, « Florilège épistolaire », *op. cit.*, extrait n°4, p. 248.

Cattiaux envisage donc une hiérarchie entre celui qui œuvre avec les noms qu'Adam a donnés aux êtres de la Création, et celui qui modèle la lumière de Dieu à sa voix, et qu'il n'hésite pas à qualifier de « coadjuteur de Dieu ».

2. À propos de la Jérusalem céleste, mais aussi des religions et de l'occultisme, on lit dans ses lettres :

Quant à la Jérusalem céleste, bien peu l'ont vue ici-bas et bien peu y ont goûté, mais presque personne ne connaît son origine cachée et la façon dont elle se manifeste au monde visible. Ceux qui en ont disposé réellement étaient maîtres des miracles et, en quelque sorte, de la création, c'est-à-dire coadjuteurs de Dieu. Imaginez quels hommes, je devrais dire quels dieux ils étaient, et mieux, ils sont, pour obtenir cette confiance ultime de l'Unique. Toutes les religions, tout l'occultisme tourne autour de ce secret formidable, et les rites et pratiques de toutes sortes qui subsistent, rappellent d'abord le mystère de la Vie et de Sa manifestation différenciée des ténèbres.

*Ainsi, beaucoup ont parlé et parlent par ouï-dire et une infime minorité parle de visu si j'ose dire, et ce sont ceux-là qu'il faut étudier surtout.*¹⁶⁹

Nous lisons donc à nouveau une hiérarchisation entre ceux qui disposent de la Jérusalem céleste, eux aussi qualifiés de coadjuteurs de Dieu, et les autres, ceux qui parlent par ouï-dire. Cet extrait nous informe également sur ce qui définit les fameux maîtres dont Cattiaux recommande l'étude : ils seraient cette infime minorité qui parle *de visu*.

3. À propos de l'alchimie, il écrit :

Malheureusement, beaucoup de ceux qui l'abordent le font dans un esprit de lucre qui les égare irrémédiablement, et toute leur malice se tourne contre eux, les ruine de toutes façons et les fait piétiner devant

¹⁶⁹ *Ibid.*, extrait n°5, pp. 248-249.

*le mur de la raison raisonnante pendant toute leur vie, malgré leur foi remarquable en la réalité de la science divine. C'est pourquoi, il faut prier et attirer les maîtres qui ont possédé cette science sainte à fond, afin d'être inspiré par eux dans sa recherche si longue et si difficile qu'à peine un ou deux hommes sur des milliards d'individus y parviennent sans l'instruction d'un maître vivant, je veux dire incarné, car les maîtres justement, sont les vivants par excellence comme le Christ.*¹⁷⁰

Soulignons l'importance des maîtres ressortant de cet extrait.

4. Dans une lettre dans laquelle il explique comment guérir par la prière et la visualisation du malade guéri, il ajoute :

*Christ opérait comme un bon nageur qui lie tous ses mouvements, c'est-à-dire qu'il opérait instantanément, alors que nous épelons à peine quand nous nous croyons très instruits, au lieu de lire couramment comme il faisait.*¹⁷¹

Dans ces deux derniers passages, le parfait alchimiste ou le parfait guérisseur n'est plus seulement inspiré par Dieu, mais est même apparenté au Christ.

5. Cattiaux écrit encore, à propos de l'hermétisme, que « seuls les hermétistes peuvent parler réellement du contact avec Dieu »¹⁷².

Le magicien, le religieux, l'occultiste, l'alchimiste, le guérisseur et l'hermétiste ont donc ceci de commun que dans leur plus parfaite expression, ils peuvent d'une part être qualifiés de « coadjuteurs de Dieu » et comparés au Christ ; et sont d'autre part en contact direct avec Dieu qu'ils ont attiré par l'intermédiaire de maîtres. Ces maîtres eux-mêmes ont

¹⁷⁰ *Ibid.*, extrait n°24, p. 259.

¹⁷¹ *Ibid.*, extrait n°121, pp. 326-327.

¹⁷² *Ibid.*, extrait n°58, pp. 287-288.

connu la Jérusalem céleste *de visu* – ce qui pourrait être une autre façon d'exprimer le contact avec la divinité.

Un cas particulier : l'art

Une particularité de la vision de Cattiaux est qu'à côté de ces disciplines magiques et occultes, il en envisage une qui pourrait à première vue sembler relever d'un autre registre. Il s'agit de l'art.

Il écrit en effet dans *Physique et Métaphysique de la Peinture* :

*L'artiste doit demeurer immuable au milieu du mouvant, libre dans le monde, coadjuteur de Dieu créant l'Univers.*¹⁷³

*L'artiste offre tout ce qu'il a afin de n'être possédé par rien ; il renouvelle la création pour son propre plaisir ; sa folie ressemble à la sagesse divine. Il crée dans l'oubli de lui-même quand il rejoint la source lumineuse de l'Être où tout se fait et se défait perpétuellement. Il demeure en contact par la prière avec les maîtres spirituels qui lui sont chers, car il sait que l'inspiration vient de Dieu par leur ministère, et ceci est un secret que bien peu connaissent.*¹⁷⁴

Notre auteur dit donc du véritable artiste ce qu'il disait du véritable alchimiste, hermétiste, occultiste ou magicien : il est coadjuteur de Dieu ou inspiré par Dieu, qu'il a attiré par le ministère de maîtres spirituels.

Le chapitre de *Physique et Métaphysique de la peinture* consacré à l'origine de l'art nous aide à comprendre cette particularité de la pensée de Cattiaux. Il y explique en effet que « l'origine de l'art ne ressortit pas, comme on le croit

¹⁷³ Louis CATTIAUX, *Physique et Métaphysique de la Peinture*, op. cit., p. 113.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 116.

communément, à un besoin esthétique, mais bien à une nécessité de domination magique »¹⁷⁵.

Selon lui, on peut apercevoir sur certaines fresques préhistoriques des signes de l'utilisation de ces images dans des rituels magiques : présence de sang, traits et points sur le garrot des bêtes, etc. Il soutient que « la musique elle-même, le chant et la danse ne furent à l'origine que le support de la pensée magique se conciliant le monde hostile ou lui commandant »¹⁷⁶.

Cette théorie, outre son intérêt historique, nous permet de mieux comprendre la raison du lien établi par Cattiaux entre art et magie, puisqu'il en conclut :

*Ainsi, tous les arts prennent leur origine de l'obligation première pour l'homme incarné, de se défendre sur les trois plans du monde créé. Ce n'est qu'après le rite terminé qu'il a pu prendre conscience de la gratuité de l'art par le jeu des formes, des sons, des couleurs, des mouvements, et élever sa magie jusqu'à essayer par son intermédiaire de communier avec la grande âme du monde que les hommes appellent Dieu. Nous dirons alors que la magie particulière s'est élevée à la magie générale, et que l'art est le conduit qui nous fait communiquer avec l'Universel.*¹⁷⁷

L'art serait donc pour Cattiaux, semblablement à l'alchimie, la magie, la religion ou l'occultisme, un moyen de communiquer avec l'Universel et de communier avec lui¹⁷⁸.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 116, p. 43. À ce propos, voir aussi Raimon AROLA, « L'Art pictural de Louis Cattiaux », *op. cit.*, p. 9.

¹⁷⁶ Louis CATTIAUX, *Physique et métaphysique*, *op. cit.*, p. 44. Voir à ce propos e. a. les travaux de Henri Breuil, Jean Clottes, et David Lewis-Williams.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 45.

¹⁷⁸ Il est intéressant d'observer que dans le monde arabe médiéval, l'alchimie n'est jamais désignée par le terme « *kimiya'* » (كيمياء), mais bien par celui de « *ṣan'a* » (صناعة), l'art.

Conclusion

Nous sommes loin d'avoir fait le tour de la question, et il y aurait encore mille choses à dire, mais nous pensons avoir déjà pu poser un jalon important pour l'étude de Cattiaux. Nous avons en effet mis en évidence le fait que celui-ci, plutôt que d'insister sur la distinction entre les différentes sciences dites « occultes » selon les catégories habituelles (alchimie, hermétisme, astrologie, chiromancie, géomancie, magie astrale, talismanique ou démoniaque), semble faire une bien plus grande distinction entre d'une part ces disciplines réalisées par l'homme seul, d'autre part les mêmes disciplines pratiquées par l'homme uni à Dieu – homme qu'il n'hésite pas à qualifier de « coadjuteur de Dieu » et à comparer au Christ.

Chacune de ces disciplines, ainsi que l'art, pourrait donc être en quelque sorte sublimée par l'homme en Dieu. Ce point nous paraît capital pour la compréhension de l'œuvre de Cattiaux, puisqu'il contribue peut-être à expliquer pourquoi le *Message Retrouvé* est, comme nous le disions dans notre introduction, si difficile à qualifier.

Cet ouvrage, auquel Cattiaux consacra une grande partie de sa vie, et à propos duquel il écrit dans une de ses lettres : « je suis le secrétaire maladroit du Seigneur »¹⁷⁹ serait, de son point de vue, comme la sublimation en Dieu de tous les arts auxquels il s'est intéressé et qu'il a pratiqués. Il ne peut ni être catégorisé comme de l'alchimie pure, ni comme de l'hermétisme pur, ni comme de la magie pure ; mais ces disciplines sont comme le support effacé devant la profondeur de la pensée que Cattiaux désirait exprimer.

Sur le plan méthodologique, ce critère d'analyse est propre à Cattiaux, et ne peut bien sûr pas être appliqué tel quel à d'autres auteurs, mais il serait intéressant de chercher dans

¹⁷⁹ Louis CATTIAUX, « Florilège épistolaire », *op. cit.*, extrait n°74, p. 298.

des traités médiévaux et renaissants si l'on ne retrouve pas, plus souvent qu'attendu, de semblable distinction. La question se pose d'autant plus que – le lecteur l'aura remarqué – la vision du monde de Cattiaux semble, sous certains aspects, plus proche de celle de certains auteurs anciens que de celle de ses contemporains.



À propos des épigraphes du livre I du Message Retrouvé

Odile et Grégoire de Meeûs

Ces deux citations ont été choisies par Louis Cattiaux comme épigraphes au premier livre du *Message Retrouvé* :

*La pluie rend la vie à la terre stérile, image de la
résurrection. Coran*

*Jour de ténèbres et d'obscurité. Jour de nuages et
de sombres nuées. Joël*

Malgré leur différence apparente, elles sont très liées, puisqu'elles semblent parler du même moment : le jour du jugement.

Le thème du jugement est épineux, car si tous seront jugés, certains le seront pour être sauvés, d'autres pour être damnés, certains le seront au cours de leur vie ici-bas, d'autres après leur mort charnelle. Il est dès lors toujours difficile de savoir à quel jugement un auteur fait allusion. Le jugement dont nous allons parler ici est celui que de très rares hommes connaissent avant leur mort charnelle, ces rares hommes qui deviendront, à ce moment, des saints.

Prenons le second épigraphe. Il est extrait de la première partie du *Livre de Joël*, qui décrit le jugement de Dieu, qu'il appelle aussi « jour d'Adonaï ». Le jugement est lié à la sécheresse et à l'humidité, comme l'a montré Emmanuel d'Hooghvorst :

*Le caractère de sécheresse et d'humidité joue un
rôle important. Jésus sur la croix a dit « sitio »¹⁸⁰, « j'ai*

¹⁸⁰ Jean, XIX, 28.

soif ». C'est le dessèchement de l'homme charnel avant la résurrection. L'humidité est rendue par les saintes femmes qui oignent le corps au moment de la mise au tombeau, en vue de la résurrection. La femme est toujours en rapport avec le volatil, c'est-à-dire l'eau, la rosée. C'est aussi l'image de la Mater Dolorosa de la liturgie catholique, qui pleurait sur son enfant :

Stabat Mater dolorosa,
Iuxta crucem lacrimosa,
Dum pendebat Filius.

*La Mère se tenait debout en douleur,
Près de la croix, en pleurs,
Pendant que pendait le Fils.*

*Le Fils est juge ; la Mère est avocate, et ses larmes permettent au juge de juger à droite après avoir été en suspens.*¹⁸¹

Au moment du jugement, nous avons donc besoin de l'intercession de la Vierge, qui tempère par son eau le feu desséchant du Père. Le *Livre de Joël* nous le confirme, puisque dans la deuxième partie (qui décrit ce qui se passe après le jugement décrit plus haut), Dieu a pitié de son peuple, et dit :

*Et Vous, fils de Sion, réjouissez-vous, délectez-vous dans le Seigneur, votre Dieu, car il vous donne la pluie d'automne (מורה, moré) pour la justice, il fait tomber pour vous les pluies d'automne et de printemps (גשם מורה ומלקוש, geshem moré oumalkosh) en premier.*¹⁸²

C'est exactement ce que dit l'épigraphe tiré du Coran :
« La pluie rend la vie à la terre stérile, image de la résurrection ».

Il est intéressant de noter que Joël parle de deux pluies : l'une d'automne et l'autre de printemps. Selon Charles

¹⁸¹ Notes privées du cours d'hébreu d'Emmanuel d'Hooghorst (n°59). Notons que le mot *pendebat* peut être traduit de deux façons différentes. Il peut venir de *pendère*, « être en suspens », tel un juge étant sur le point de trancher avec son marteau ; ou de *pendère*, « pendre », tel Jésus à la croix.

¹⁸² *Joël*, II, 23.

d'Hooghvorst, la pluie de printemps est subtile et celle d'automne est plus épaisse et grasse.

Penchons-nous un instant sur les différents termes hébreux qui dans ce passage désignent la pluie. Le terme מורה (*more*) signifie à la fois « pluie d'automne » et « maître », tandis que son féminin מורה (*mora*) signifie « maîtresse », mais aussi « épouvante », « terreur », « destruction », « rasoir », « ciseau ». Quant au terme traduit par pluie de printemps, il s'agit de מלקוש (*malkosh*). Or, ce terme est lui aussi lié à l'automne et à l'arrière-saison, puisque לקש (*lakash*) signifie « ramasser du raisin », « cueillir des fruits tardifs ». Il est intrigant d'observer que le dictionnaire *El Maleh* ne traduit מלקוש (*malkosh*) par « pluie de printemps » que dans le cas de la citation de ce passage de Joël. S'agirait-il là d'une tradition rabbinique ? Quant au mot qui désigne la pluie, גשם (*geshem*), il signifie également « corps », « substance », « matière », et est apparenté au verbe signifiant « incarner ».

S'il est difficile de tirer des conclusions, ce passage nous parle manifestement, sous le couvert de la description des pluies, de l'épouvante (qui pourrait bien être celle du jugement), de la transmission et de l'incarnation. Il semblerait qu'il y ait une première pluie, donnée par le maître, l'adepte, et qui est encore subtile, comme ce qu'a dit Gabriel à Marie. On dit qu'elle ne comprend pas ce qu'elle reçoit tant que le Christ n'est pas là. La véritable venue du Christ correspondrait alors à une pluie plus matérielle et corporelle.

Dans le *Message Retrouvé*, Cattiaux fait lui aussi allusion à ces deux pluies :

*Pleus, pleus, Seigneur de bénédiction, afin que nous
resplendissions de ta lumière de vie et afin que nous
soyons refaits à ton image sainte et parfaite.*¹⁸³

¹⁸³ *Le Message Retrouvé*, XXXVI, 108'. On retrouve peut-être aussi une allusion aux différentes pluies successives dans les trois étapes mentionnées :

On dit de même qu'il y a deux bénédictions. L'une des pluies correspondrait à la première, les larmes de la Vierge qui sauveront le saint/candidat au jour du jugement. Ses péchés sont alors pardonnés. Lors de la seconde bénédiction ou pluie, qui arrive plus tard, ses péchés sont miraculeusement ôtés. C'est ce que l'on peut lire dans le *Message Retrouvé* :

Dès que nous nous tournerons sincèrement¹⁸⁴ vers le Très-Haut, nos péchés nous seront pardonnés. Et dès que nous l'atteindrons, en vérité, ils nous seront miraculeusement ôtés.¹⁸⁵

Précisons encore la nature de cette deuxième bénédiction. Emmanuel d'Hooghvorst commentait le verset : « L'homme marié est doublement béni de Dieu cependant »¹⁸⁶ en disant : « Pourquoi cette bénédiction est-elle double ? Une première fois quand il se fiance avec Dieu ; une seconde fois quand il se marie avec lui. »¹⁸⁷

Mais comment faire en sorte que, si ce jugement nous arrive, nous aimantions cette pluie subtile qui fera germer notre terre stérile ? Selon Charles d'Hooghvorst, nous devons travailler notre terre :

Le Midrache souligne qu'il existe deux façons de travailler la terre, ou deux cultures de deux terres différentes : l'une a trait à la terre commune (ארץ, erets), et l'autre à la terre que la Bible nomme « sol » (אדמה, adamah) et que le Midrache met en rapport avec la Torah.[...] Cultiver la Torah, c'est travailler la terre de laquelle Adam a été formé. Il s'agit de la véritable agriculture céleste dont les travaux des agriculteurs ne sont que l'image obscurcie. [...] Ce travail consiste à cultiver sa propre terre et à implorer la pluie de la

resplendir de la lumière de vie ; être refaits à l'image sainte ; être refaits à l'image parfaite.

¹⁸⁴ Notons que « sincèrement » vient du latin *sincerus*, « blanchi par un feu violent », ce qui n'est pas sans rappeler ce feu du jugement.

¹⁸⁵ *Le Message Retrouvé*, XXXIV, 1 et 1'.

¹⁸⁶ *Ibid.*, XXVII, 52".

¹⁸⁷ Commentaire oral d'Emmanuel d'Hooghvorst, notes privées (12.09.63).

*bénédiction céleste afin que cette terre puisse ensuite
germer et fructifier.*¹⁸⁸

Emmanuel d'Hooghvorst semble dire que travailler cette terre, c'est chercher le Seigneur ; tout en sachant que tant qu'on n'a pas obtenu cette pluie, qui est la grâce, cette étude ne sert à rien et notre terre reste stérile :

*L'eau sainte semble bien venir d'En Haut. Tout
homme possède en lui une semence divine. Mais une
semence qui serait dans le désert. Il faudrait que la
pluie la fasse reverdir. Prions donc pour germer. Cela
ne nous sera possible que par le moyen de la Grâce. Les
études et la recherche n'y sont pour rien, tant qu'elles
n'aident pas à attirer la Grâce.*¹⁸⁹

Adonnons-nous donc à notre Quête et prions, car si notre terre est stérile, peut-être que nos efforts maladroits lui permettront d'aimer, au jour du Jugement, cette pluie si nécessaire ! Et si nous ne connaissons ce Jugement qu'après notre mort charnelle, prions pour qu'un sage connaissant ces deux pluies y soit notre avocat !



¹⁸⁸ Charles D'HOOGHVORST, *Le Livre d'Adam*, Grez-Doiceau, Beya, 2008, p. 44.

¹⁸⁹ Commentaire oral d'Emmanuel d'Hooghvorst, notes privées (12.02.71).



Hermès Trismégiste.

À propos du M+R, I, 11.

Adel

Le texte que vous allez lire n'est qu'un modeste essai sur un ton traditionnel. Nous nous sommes amusé à remettre ensemble des notes éparses dans un récit suivi. Que nous soient pardonnées nos maladresses ou les incohérences quant au fond.



*Le sage enseigne seulement les hommes de sa
trempe. Le feu s'allie au feu pour durcir le sang de
la terre.*¹⁹⁰

Dégoûté du monde et de la vanité des hommes et épuisé par d'intenses prières qui me semblaient demeurer sans réponse et me privaient de repos, je me sentis comme appelé par une force inconnue qui me contraignit à sortir de mon humble demeure.

J'errai alors sans but, aveugle et comme absent de moi-même, perdu entre la terre et le ciel. Après avoir traversé une dense forêt, j'aboutis par un étroit sentier dans un village qui m'était inconnu et dont le charme m'étonna.

Alors que je m'interrogeais quant à cet endroit mystérieux, le ciel se mit tout à coup à gronder et semblait vouloir punir la terre de mille feux. Je croyais le jugement et ma fin arrivés tant le ciel était sombre, noir et coléreux.

Je pris alors refuge dans une petite église presque en ruines. Trempé jusqu'aux os, je tentai de reprendre mon souffle et de rentrer en moi-même par quelque imprécation que mon

¹⁹⁰ *Le Message Retrouvé*, I, 11 et 11'.

maître m'avait enseignée tandis que la foudre frappa le toit qui s'écroula et manqua de m'occire tout net.

Une poutre de chêne fort lourde s'abattit à mes pieds dans un immense fracas et rompit une dalle dont je m'aperçus ensuite qu'elle dissimulait un étrange coffret. Je n'en avais jamais vu de pareil sinon dans les livres saints. Il était orné de nombreuses pierres précieuses, d'améthystes, de perles et rubis, d'or et d'argent, paraissant venir d'un autre temps.

Après avoir séparé la poussière et les cendres, je le saisis avec tremblement et malgré son poids fort important, je l'ouvris heureusement. À mon grand étonnement, en soulevant le couvercle, il s'en dégagea un parfum presque divin qui m'enivra et me plongea dans une sorte d'extase.

Une fois mes esprits rassemblés, je me saisis du rouleau qui s'y trouvait et dont la lecture me fit oublier l'état lamentable dans lequel je me trouvais. Voici ce qui y était rédigé, d'une plume fort belle, à l'encre verte et dans un langage qui me semblait venir tout droit du plus haut Olympe...

« Ô mon fils, sache que mon nom est Hermès Trismégiste, aux amis puissants, messenger de Zeus mon père, qui est source de la vie et principe conducteur du monde. Lui qui m'envoie aux hommes exilés afin de faire naître en eux le désir philosophique de la Patrie, c'est-à-dire du monde intelligible, vraie patrie des âmes.

Reçois mes paroles et ma raison et tu vivras et bénéficieras de ma protection. Plus rien ne sera caché à tes yeux, l'union du ciel et de la terre se dévoilera et par la rapidité de ma voix te sera manifeste l'intelligence des choses cachées : la réalité sera dévoilée à tes sens.

J'ai entendu tes prières, mon élu, toi qui aspires ardemment à la sagesse, qui souhaites anticiper le jugement de Dieu et distinguer la vie et la mort, l'être du non-être. Ce que tu demandes il faudra le recevoir de Dieu, car l'évidence de la création et le mystère de l'enseignement des sages ne peuvent

être entendus sans son aide. Mais sache avant tout que personne ne peut voir la Lumière sans mourir. Si tu veux unir ce qui est haut avec ce qui est bas, il te faudra lutter, vaincre et bénir Samaël.

Le sâr d'Esau vaincu, l'aurore poindra. Le mâle d'en haut, la force de toute force, t'apparaîtra dans une vision, le coq chantera et tu ne craindras plus, Ève sera convertie et tu seras désormais seul.

Une fois la Torah descendue en tes mains et l'alliance conclue, tu recevras le mystérieux miroir obscur des cabalistes, le secret de la nuit qu'il te faudra cuire avec grande industrie et patience, en imitant la création et l'Art de la sainte Nature tel qu'enseigné dans le Livre de Moïse.

Ainsi sera ton commencement, tu entendras les paroles des sages qui enseignent seulement les hommes de leur trempe. Par ce baptême de l'eau tu seras alors en mesure de saisir quelles sont les justes proportions des soufre et mercure. Après avoir dissous et fait couler le métal divin, et une fois le métal trempé et coagulé par le feu, tu goûteras le sel de Sapience. Qu'il ne t'ennuie pas de cuire...

*Cette Alliance, qui permet à la divinité de se connaître et se définir, Moïse l'a révélée à son peuple par le premier mot de la Genèse. Apprends que tout le mystère se trouve dans ce seul mot et que le reste du Livre n'en est que le commentaire : le commencement, le Bereshit, **בראשית**, lis-le Berit Esh, **ברית אש**, « Alliance de Feu ».*

Viens et vois mon fils, voici la clef : le feu s'allie au feu pour durcir le sang de la terre. Par chymie, prends le feu de nature, ennemi de la génération qui brûle et tue tout, ce voleur et assassin qui vient des planètes et que tu inspiras dès ton premier souffle. Il est ton guide et détruit tout, vit à tes dépens depuis qu'Ève et Adam furent chassés du jardin d'Éden par une erreur de jugement, privés de la vision de Dieu par un voile obscur.

Prends ce feu, dis-je, et mêle-le à celui de la Bénédiction qui l'assagira peu à peu et éteindra le dol d'Enfer.

Ce feu, ou eau ardente, c'est l'esprit enclos dans les choses, les raisons vitales, enfermées au fond de l'obscur substance, informe et frigide. L'étincelle vitale communiquée par le Créateur à la matière inerte.

Comme je te l'ai enseigné, cette fois tu verras l'Azoth des Philosophes et après avoir franchi la barrière de feu liquide, Isis te sera manifeste. Elle te remettra l'anneau d'or, et te marquera de son signe, gage de fiançailles et espérance de foi vive ! Réjouis-toi mon fils et médite sur le Rien dont est sorti le Tout ! Dispose la semence et Dieu l'ouvrira par le moyen de l'eau et du feu.

Bois le vin que les sages ont nommé sang de la terre, venant de la matière une et catholique des Philosophes. Tu comprendras le LIEN par lequel l'Âme est liée au Corps et réunie en une seule masse qui se relâchera et se dissoudra. L'ESPRIT et l'ÂME s'éloigneront peu à peu et se sépareront insensiblement du corps ; alors le fixe est rendu volatil, et le corps immonde, de jour en jour, se corrompt, se détruit, se meurt, noircit et s'incinère. Cette cendre, ô mon fils, ne la crois pas vile ; elle est le diadème de ton corps ; en elle se cache notre pygmée qui vainc et terrasse les géants. Tu lieras l'âme, l'esprit et le corps en Dieu et tu surmonteras la première et la seconde mort.

Le vin de cette vigne, produit de l'eau et du feu, libérera le secret et réveillera en toi la Parole perdue. Les Muses t'accompagneront et instruiront ta mémoire, mais n'oublie pas : ce vin de la communion n'est destiné qu'aux fils de Melchisédech. Garde-le donc secret et ne te risque pas de le profaner de crainte que ta colonne ne soit brisée. L'homme sage emploie le feu pour mûrir ; les autres s'en servent pour tuer.

Quand tu l'auras pressenti dans ton cœur, rien ne pourra jamais te le faire oublier. Mais quand tu l'auras goûté dans ton

corps, rien ne pourra jamais t'en séparer, car tu seras en lui en esprit, et lui sera en toi en acte. »

Qu'il en soit Ainsi !

La vie du sage sort de la mort du saint comme la vie du papillon sort de la mort de la chenille qui devient chrysalide et ensuite, miracle de résurrection.

Nos vies ressortiront semblablement du chaos de la lyse ténébreuse où se renouvelle le divin mystère de la création de Dieu. Que ceux qui savent réfléchir se penchent sur ce miroir obscur !¹⁹¹



¹⁹¹ *Le Message Retrouvé*, XXV, 27.



Jean-Baptiste Massard, *Portrait d'Homère*, 1816.

Petite étude sur l'étymologie traditionnelle

Hans van Kasteel

Introduction

Le terme « étymologie » peut donner lieu à de sérieux malentendus. Il existe en effet *deux* sciences qui portent ce nom, mais l'une diffère fondamentalement de l'autre.



À l'origine, l'étymologie est la science de la *vraie parole*, ou du *parler vrai*, du grec ἔτυμος, « vrai », et de λόγος, « parole ». Cicéron traduit ἐτυμολογία en latin par *veriloquium*, de *verus*, « vrai », et de *loqui*, « parler »¹⁹².

Elle s'occupe plus précisément de l'étude du *vrai sens* des mots, appuyée par une analyse plus ou moins rigoureuse. Ainsi, le terme « étymologie » désigne, outre la science étymologique en général, le *vrai sens* d'un mot en particulier.

Cette science, on s'en doute, était pratiquée dans l'Antiquité par les grands lettrés, plus exactement par les poètes et les philosophes. On en trouve les premières traces, déjà en grand nombre, dès Homère (IX^e siècle avant J.-C.). Les grands tragédiens Eschyle, Sophocle et Euripide (V^e siècle) la pratiquent couramment. Le philosophe Platon (IV^e siècle) s'y avère très doué. Chez les Latins, les poètes Virgile et Ovide donnent bien des spécimens de leur savoir étymologique, ainsi que, dans sa *Langue latine*, le philosophe Varron (I^{er} siècle avant J.-C.). Ce ne sont que quelques exemples.

¹⁹² Cf. CICÉRON, *Topiques*, 35.

Cette science est *traditionnelle*, soulignons-le, c'est-à-dire transmise fidèlement. Elle est donc tenue pour parfaite dès son origine. Une étymologie formulée au ^v^e siècle avant J.-C. sera considérée comme toujours valable au ^v^e siècle après J.-C.

Ainsi, une vingtaine de siècles séparent Homère et le volumineux dictionnaire byzantin *Etymologicon magnum* (^{xii}^e siècle après J.-C.), sans qu'on observe la moindre évolution dans la manière d'aborder l'explication des mots. Dans le monde latin, environ sept siècles éloignent Varron d'Isidore de Séville (^{vii}^e siècle après J.-C.), auteur d'une compilation intitulée *Étymologies*, qui reste fidèle à ses sources.

Même si un étymologiste plus récent comme Bebescourt, à la fin du ^{xviii}^e siècle, semble a priori s'écarter des voies traditionnelles, on constate, en l'examinant de plus près, qu'il s'aligne fidèlement sur elles.



La *deuxième* science porteuse du nom « étymologie » est apparue dans l'histoire assez récemment, plus ou moins au début du ^{xix}^e siècle, avec la comparaison systématique et minutieuse des langues indo-européennes.

Elle a rompu avec la première de façon presque radicale. L'accent n'y est plus mis sur le sens des mots employés dans un cadre traditionnel, mais sur l'histoire et la préhistoire de leur formation et, le cas échéant, sur leur parenté dans les différentes langues considérées comme voisines.

Les lois formulées par elle sont généralement très, voire tout à fait différentes de celles invoquées par l'étymologie traditionnelle, au point qu'il est inutile et même absurde d'aborder une de ces deux sciences en s'appuyant sur les lois de l'autre : ce serait comme si un mathématicien jugeait de la valeur de la poésie en se bornant strictement à des lois mathématiques, ou si un poète jugeait ces mêmes lois

uniquement d'après la valeur poétique des formules qui les énoncent ; l'exercice aboutirait vite à l'impasse.

Un ouvrage de référence tel que le *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, d'Ernout et Meillet, paru en 1932, est en ce sens sans commune mesure avec la *Langue latine* de Varron.



Donnons, pour illustrer le gouffre qui sépare les deux sciences, un exemple, celui des mots signifiant « nuit » :

– Selon l'étymologie traditionnelle, le latin *nox* (*noctis* au génitif) doit être rattaché au verbe *nocere*, « nuire », « parce que la nuit nuit aux yeux »¹⁹³ ; le grec νύξ (*nyktós* au génitif), au verbe νύσσω (*nýssō* au futur), « frapper » ou « heurter », « du fait que ceux qui se promènent à ce moment-là se heurtent et se cognent »¹⁹⁴. Le rapport entre *nox* et νύξ n'est pas nié¹⁹⁵, mais ce qui intéresse ici en tout premier lieu, c'est leur *sens vrai*.

– L'étymologie moderne met l'accent sur l'origine commune de mots tels que *nox*, νύξ, le védique *nák*, le gothique *nahts*, le lituanien *naktis*, etc. Elle ne mentionne aucun lien avec *nocere* ou νύσσω, ou si elle le fait, c'est pour le déclarer sans valeur¹⁹⁶ ; elle n'explique pas non plus *autrement* le sens vrai de ces mots, mais s'arrête à leur traduction commune : « nuit ».



Nous insistons sur l'importance de bien distinguer les deux sciences décrites : chacune a son domaine spécifique et ses règles propres. La confusion qui règne autour de l'emploi du

¹⁹³ SERVIUS, *Commentaires sur l'Énéide*, I, 89 ; ISIDORE, *Étymologies*, V, 31, 1 ; cf. VARRON, *Langue latine*, VI, 6.

¹⁹⁴ *Etymologicon magnum*, 609, 3 à 5.

¹⁹⁵ Cf. VARRON, *Langue latine*, VI, 6.

¹⁹⁶ Cf. ERNOUT-MEILLET, *Dictionnaire de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1932, p. 448 ; voir aussi le commentaire de P. Flobert dans VARRON, *La Langue latine*, VI, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 66.

mot « étymologie » amène parfois les représentants de la science moderne à juger de la traditionnelle selon les règles qui sont en vigueur dans la moderne ; ce qui, nous l'avons dit plus haut, est vain et absurde¹⁹⁷.

Pour distinguer nettement les deux domaines, nous proposons d'appeler la science venue des Anciens : « étymologie traditionnelle »¹⁹⁸.



Puisque, dans cette étude, nous comptons parler de l'étymologie traditionnelle, il convient d'en énumérer d'abord quelques règles et habitudes :

– Le même mot peut être expliqué de différentes manières (deux, trois, quatre, voire plus), sans que ces explications soient pour autant contradictoires entre elles¹⁹⁹.

¹⁹⁷ Citons un exemple : Jean Collart, dans sa publication de VARRON, *De Lingua Latina*, v, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. XIX, déclare au sujet de l'ouvrage latin qu'il « est trop facile d'en relever le caractère suranné ». Comme pour le démontrer, il ajoute aux 60 pages que comporte le texte du livre v, pas moins de 106 pages de « Notes explicatives » (imprimées en caractères plus petits), où les commentaires étymologiques de Varron sont presque toujours condamnés pour être « rectifiés » par des explications étymologiques modernes.

¹⁹⁸ Certains linguistes ont proposé la formule « étymologie ancienne » ou « antique », mais elle ne convient pas exactement : l'étymologie traditionnelle est pratiquée à travers toute l'histoire, y compris de nos jours, et n'a pas été supplantée par l'étymologie moderne. Une autre formule, d'usage cependant courant, devrait être absolument évitée pour qualifier la science traditionnelle et ses procédés : « étymologie populaire », au sens de « issue du peuple » (*Volksetymologie* en allemand et en néerlandais). Il n'existe pas plus de raison de l'appliquer à la science pratiquée par l'élite lettrée des poètes et des philosophes, qu'il n'y en aurait pour qualifier ainsi l'étymologie pratiquée par les linguistes actuels.

¹⁹⁹ Le procédé est pour ainsi dire inexistant dans la science étymologique moderne. Ainsi, nous l'avons vu plus haut, les mots *nox* et *vōx* ne sont pas expliqués de manière identique par les anciens auteurs cités ; et il en existe d'autres étymologies que nous n'avons pas reproduites plus haut (cf. par exemple *Etymologicon magnum*, 608, 56 à 609, 3). Ces explications ne se contredisent pas plus que si, à la question récurrente : « Pourquoi es-tu si maigre ? », la même personne donne, à quatre reprises, une réponse a priori bien différente des trois autres, mais invariablement vraie : « Parce que je n'ai rien mangé », « parce que j'ai décidé de jeûner », « parce que j'ai adopté un style

– Le même mot peut être analysé, c'est-à-dire découpé, de différentes manières²⁰⁰.

– L'entièreté ou la partie d'un mot peut être expliquée en se référant à une autre langue²⁰¹.

– Enfin, l'analyse des mots s'aide souvent de règles de grammaire et de phonétique précises²⁰².



Notre intention, dans les pages qui vont suivre, est d'illustrer ce que nous venons d'exposer, au moyen d'une étude plus ou moins systématique d'une certaine catégorie de mots, à la lumière de l'étymologie traditionnelle.

de vie ascétique », « parce que je ne me suis pas préparé de plat depuis huit jours ».

²⁰⁰ Procédé incompatible avec les règles que s'est imposées l'étymologie moderne. Ainsi, le mot ἀλήθεια, « vérité », est lu tantôt ἄ-λήθεια, avec un α initial privatif et une seconde partie associée à des mots tels que λήθη, « oubli », et λαθεῖν, « être caché », être latent » (*Etymologicon magnum*, 62, 51), tantôt ἄληθεία, « mouvement divin » (PLATON, *Cratyle*, 421b ; BEBESCOURT, *Les Mystères du christianisme*, Londres, 1775, t. II, p. 57).

²⁰¹ Si la méthode est parfois admise dans l'étymologie moderne, en premier lieu pour les mots directement empruntés à une autre langue (le mot « philosophie » sera expliqué d'après son origine grecque, φιλοσοφία, et non en se référant à d'autres mots français), l'étymologie traditionnelle la pousse beaucoup plus loin. Ainsi, il n'existe aucun doute sur l'origine grecque d'un mot latin comme *harpax/arpax*, de ἄρπαξ, « rapace », « rapine » ou « grappin », à son tour lié au verbe ἀρπάζω, « ravir » ; Isidore (*Étymologies*, XX, 15, 4) en donne cependant l'explication suivante : « On dit *arpax* ("grappin"), parce qu'il arrache (*arripit*) », en se référant donc au verbe purement latin *arripere* (*adripere*), un composé de *rapere*, « ravir ». Bebescourt excellera dans ce genre de procédé, au point d'expliquer par exemple un nom grec d'origine égyptienne ou hébraïque par le biais du grec uniquement.

²⁰² Ces règles ne sont pas nécessairement celles de la linguistique, mais elles existent bel et bien, même si elles ne sont pas toujours explicitement invoquées. *L'Etymologicon magnum* s'y réfère assez fréquemment ; Bebescourt est conséquent et d'une extrême rigueur dans ses analyses étymologiques. Le point mérite d'être souligné, car de nombreux linguistes se plaisent à évoquer un joyeux « n'importe quoi » dans le domaine de l'étymologie traditionnelle, comme si ses représentants procédaient d'une manière purement hasardeuse.

Le νοῦς

En grec, un grand nombre de noms et d'adjectifs masculins et féminins finissent respectivement en -νος et en -νη ou -να, de même que le latin offre une riche palette de mots finissant en -nus ou -na.

Comme on va le voir, l'étymologie traditionnelle rattache souvent cet élément au nom grec νόος (contracté en νοῦς), dont il convient d'abord de préciser le sens.



Le νοῦς représente la partie la plus noble de l'esprit humain.

Selon les occurrences, on traduit le mot simplement par « âme » ou « esprit ».

Dans la mesure où il est associé à la faculté « intellectuelle » de l'esprit, il peut être rendu aussi par « intellect », « intelligence », « raison », « pensée ».

Ces traductions ne sont pas nécessairement à prendre dans un sens cartésien. En fait, chez les philosophes, le νοῦς désigne généralement l'organe sensoriel divin. De même que les cinq sens ordinaires mettent l'homme en contact avec le monde sensible, de même le νοῦς lui permet d'appréhender le monde dit « intelligible ». C'est pourquoi νοῦς est souvent traduit aussi par « sens »²⁰³.

Les auteurs latins rendent νοῦς, selon les cas, par *mens* (génitif *mentis*, le « mental »), *animus*, *intellectus* ou *sensus*.

L'*Etymologicon magnum* (EM) donne l'étymologie suivante :

²⁰³ À remarquer qu'en français, « intelligent » et « sensé » fonctionnent plus ou moins comme des synonymes. Le mot νοῦς peut désigner encore le *sens* ou l'*intention* d'un texte.

D'où vient le mot νόος ? De νέω, « aller » ; car rien n'est plus rapide que l'esprit (νόος). Homère écrit : « Comme quand s'élance l'esprit (νόος) d'un homme ».²⁰⁴

L'activité du νοῦς est exprimée par le verbe νοέω ou νοῶ, (νοήσω au futur), « penser », « concevoir », « apercevoir » (*sentire* en latin), « comprendre », et par le substantif νόησις, « faculté de penser », « conception », « intelligence »²⁰⁵.

Le νοῦς est ainsi la source de toute véritable connaissance²⁰⁶, comme l'illustrent ces deux commentaires du *EM* :

Ἀγνοῶ (« ignorer ») : de νοῶ (« concevoir »), on obtient par ajout du γ : γνοῶ (« connaître »), puis du α privatif : ἄ - γνοῶ (« ignorer »).²⁰⁷

Γινώσκω (« apprendre à connaître ») : il existe le verbe νοῶ (« concevoir »), au futur νοήσω, et par crase du ο et du η, νόσω, de même que ὀγδοήκοντα (« quatre-vingts ») devient ὀγδώκοντα ; par ajout du κ, on obtient νόσσω, de même que ὀλέω (« faire périr ») donnera ὀλέσσω²⁰⁸, les verbes de ce genre adoptant un sens présent, car la lettre κ n'est pas caractéristique du futur des verbes dont la dernière syllabe est sans accent²⁰⁹ ;

²⁰⁴ *EM*, 606, 29 à 31. La citation homérique concerne *Illiade*, xv, 80. Voici le contexte (*ibid.*, 80 à 83) : « Comme quand s'élance l'esprit (νόος) d'un homme qui, ayant abordé beaucoup de pays, pense (νοήσῃ) en son for intérieur : "Puissé-je être là ! ou là !" », songeant à bien des choses, aussi rapidement en son ardeur s'envola la puissante Héra ». Cf. aussi *EM*, 748, 51.

²⁰⁵ Husserl et Sartre ont réintroduit, dans le langage philosophique moderne, le mot « noèse ».

²⁰⁶ « À l'époque hellénistique, νοῦς signifiait "sens" signifiant *connaissance* car il n'y a de connaissance que sensible » (E. d'Hoogvorst, lettre du 27/6/1984).

²⁰⁷ *EM*, 12, 6 à 8 ; nous nous permettons parfois, ici comme ailleurs, d'introduire des traits entre les syllabes, pour davantage clarifier l'exposé. Le phénomène de l'ajout du γ, devant le ν, n'est pas inconnu en latin, où l'on trouve à la fois *na-sco* et *gna-sco* (cf. γί-νο-μαι et γί-γνο-μαι) pour « naître », *no-sco* et *gno-sco* (cf. γι-νώ-σκω et γι-γνώ-σκω) pour « apprendre à connaître », *navo* et *gnavo* pour « s'empresse », etc. On pourrait comparer le phénomène à ce qui rapproche la prononciation du ñ espagnol de celle de gn en français, dans des mots tels que « gnognote ».

²⁰⁸ Le futur de ὀλέω (ou ὀλλυμι) est ὀλέσω.

²⁰⁹ La forme ὀλέσσω se traduit donc par : « je *fais* périr », alors que celle dont elle dérive, ὀλέσω, signifie : « je *ferai* périr » ; de même, νόσσω signifie :

par ajout du γ, on obtient γνώσκω ; avec redoublement, γι-γνώσκω²¹⁰ ; et avec rejet d'un des γ, γι-νόσκω.²¹¹

Dans la même perspective, Euripide écrit :

On l'appelle Théonoé (Θεο-νόη), car elle savait toutes les choses divines (θεῖα) qui sont et seront.²¹²

Noms communs et adjectifs en -voς

Les adjectifs finissant en -voος ou -vouς et les noms en -voia sont unanimement reconnus comme étymologiquement liés à νοῦς²¹³.

Il n'en est plus de même pour les mots en -voς/-vη/-va ou -nus/-na. Si l'étymologie traditionnelle les y rattache souvent, elle propose aussi plusieurs autres explications auxquelles nous ne nous attarderons pas ici²¹⁴.

« j'apprends à connaître », tandis que la forme νόσω a le sens futur de : « je concevrai ».

²¹⁰ On entend par « redoublement » la répétition de la première consonne d'un radical verbal, augmentée d'un ι au temps présent, d'un ε au temps parfait (l'équivalent de notre passé composé) ; par exemple, δι-δω-μι (« je donne », radical δω) et δέ-δω-κα (« j'ai donné »).

²¹¹ *EM*, 231, 31 à 37.

²¹² EURIPIDE, *Hélène*, 13 et 14 ; cf. *ibid.*, 819 à 823.

²¹³ Par exemple, ἀμαρτί-vouς ou -voος (« qui manque d'intelligence »), de ἀμαρτῶ (« manquer ») ; ἄ-voia (« démence », *a-mentia* ou *de-mentia* en latin), avec le α privatif ; ἀπό-vοia (« dé-raison »), la préposition ἀπό (« à l'écart de ») exprimant la séparation ou l'éloignement ; διά-vοia (« dis-cernement »), la préposition διά (« à travers ») exprimant une discursivité (cf. *di* ou *dis* en latin) ; etc.

²¹⁴ Contentons-nous des quelques indications suivantes :

– La terminaison est liée à νη-ῦς ou να-ῦς (« navire »), cf. par exemple ESCHYLE, *Agamemnon*, 681 à 690, où le nom d'Hélène (Ἑλέ-να) est expliqué comme signifiant ἐλέ-νας, « qui ravit (ἐλεῖν) les navires ». En latin, on explique *caverna*, « cale », par « cavité (*cavea*) de navire (*navis*) », cf. VARRON, *Langue latine*, V, 20, et la notice de Collart dans l'édition des Belles Lettres.

– Elle est liée à vé-ω ou νά-ω (νή-σω au futur), « couler » (au sens de « s'écouler » ; compris aussi au sens de « nager »), cf. par exemple *EM*, 621, 19, où ὠκεα-νός (« océan ») signifie « qui coule (νάειν) rapidement (ὠκέως) ». En latin, *ve-na* (« veine ») est la « voie (*via*) où nage (*nare*) » le sang, cf. ISIDORE, *Étymologies*, XI, 1, 121. – Il faut noter que ce genre d'explication est étroitement lié au précédent, puisque selon l'étymologie traditionnelle, ναῦς (« navire ») vient précisément de νάω, « nager » (*EM*, 598, 17 et 605, 23). On remarquera

Voici à présent une petite liste de mots grecs dont la terminaison en -voς/-vη est reliée à νόος :

Γλή-vη signifie « pupille de l'œil ». Il s'agit d'une sorte de γαλήνη, « sérénité », mot qui par syncope devient γλήνη. Le mot vient du fait qu'à travers la pupille, l'esprit est rasséréné (γαληνιοῦσθαι τὸν νοῦν) par la diversité des choses vues.²¹⁵

Εἰρή-vη (« paix ») : [...] du fait que l'esprit est en repos (ἡρεμεῖν τὸν νοῦν).²¹⁶

Θρή-vος (« lamentation ») : du fait d'avoir l'esprit déchiré (θραύειν τὸν νοῦν) viennent les mots θράνος et θρήνος²¹⁷ ; ou bien du fait d'avoir l'esprit brûlant (θέρειν τὸν νοῦν).²¹⁸

aussi que νέω, qui signifie à la fois « couler », ou « nager », et « aller », nous renvoie à l'étymologie proposée plus haut pour νοῦς. Enfin, le verbe νέω a encore le sens d'« entasser » et est relié, précisément avec ce sens-là, à νηῦς (« navire »), cf. HOMERE, *Iliade*, IX, 137 et 279, et le commentaire de EM, 598, 18 et ss.

– Elle est rattachée à νέος, « nouveau », cf. par exemple EM, 709, 25, οὐ σελή-νῃ (« lune ») doit son nom au fait d'avoir un « éclat (σέλας) nouveau (νέον) » (cf. aussi PLATON, *Cratyle*, 409a et ss.). En latin, *an-nus* (« année ») est expliquée d'après le grec ἀνα-νεοῦσθαι, « se re-nouveler » (ISIDORE, *Étymologies*, v, 36, 2).

– À noter, une fois encore, que νέος (« nouveau »), comme νόος (« esprit »), est rattaché à νέω, « aller », cf. EM, 600, 40 ; 602, 37 ; 748, 51. Citons aussi ce commentaire de PLATON, *Cratyle*, 411d et e : « L'intelligence (νόησις), précisément, c'est le désir du nouveau (τοῦ νέου ἔσις). [...] Anciennement, d'ailleurs, l'appellation n'était pas νόησις, mais νοέ-εσις [pour νεό-εσις], avec la prononciation de deux ε au lieu du η. »

– Ce n'est pas toujours à -voς qu'on coupe le mot. Ainsi, on explique μέν-ος, « courage », « résistance », par le verbe μέν-ω, « rester », « résister » (EM, 225, 41 ; 319, 6 ; PORPHYRE, *Questions homériques*, I, 1 ; cf. ESCHYLE, *Agamemnon*, 151 à 155) ; ποί-μνῃ, « troupeau paissant », du fait de « rester (μένειν) dans le pâturage (πόα) » (EM, 678, 51 à 54) ; etc.

²¹⁵ EM, 233, 56 à 234, 1.

²¹⁶ EM, 303, 42.

²¹⁷ Comparer à ISIDORE, *Étymologies*, XI, 1, 41 : « Selon certains, le mot *lacrimae* (“larmes”) vient de *laceratio mentis* (“déchirement de l'esprit”) ». Le même auteur rappelle (*op. cit.*, VI, 2, 23) que les Θρήνοι de Jérémie s'intitulent en latin *La-menta*, terme qui se rapproche de l'étymologie de *lacrimae*.

²¹⁸ EM, 454, 47 et 48.

*Oi-vos (« vin ») : parce qu'il enfle l'esprit (οἶει τὸν νοῦν)
et en émousse la vue.²¹⁹*

*Oi-vos (« vin ») doit son nom au fait qu'à la plupart
de ceux qui en boivent, il fait croire (οἰεσθαι) qu'ils ont de
l'esprit (νοῦν), alors qu'ils n'en ont pas ; à très juste titre
on pourrait l'appeler οἰόνους.²²⁰*

*Πλά-νη (« erreur ») : du fait d'égarer l'esprit
(πλαγιάζειν τὸν νοῦν).²²¹*

*Πόρ-νη (« prostituée ») : [...] appliqué à l'homme²²², le
mot vient du fait d'avoir un esprit devenu calleux
(πεπωρωμένον τὸν νοῦν), c'est-à-dire obscurci.²²³*

*Τερπ-νός (« réjouissant ») : [...] du fait de réjouir
l'esprit (τέρπειν τὸν νοῦν).²²⁴*

*Τέχ-νη (« art ») ne signifie-t-il pas la possession du
sens (ἔξιν νοῦ), si l'on enlève le τ, et si l'on insère un ο
entre le χ et le ν, et entre le ν et le η ?²²⁵*

*Υπ-νος (« sommeil ») : [...] à partir de la préposition
ὑπό (« sous »)²²⁶ et de νοῦς ou νοός, on obtient ὑπό-νοος,
et par syncope, ὕπ-νος ; car dans le sommeil, l'esprit se
retire (ὁ νοῦς ὑποχωρεῖ).²²⁷*

²¹⁹ Commentaire tiré d'un codex, cité en note dans *EM*, 618, 22.

²²⁰ PLATON, *Cratyle*, 406c.

²²¹ *EM*, 674, 18.

²²² Sous la forme πόρνος, « prostitué ».

²²³ *EM*, 683, 36 à 40. Dans la tradition judéo-chrétienne, tout homme déchu est assimilé à Ésaü et à un prostitué (πόρνος), cf. *Hébreux*, 12, 16. L'obscurcissement du νοῦς est commenté dans l'excellent article de J.-M. D'ANSEBOURG, « Le calus du cœur chez St Paul », dans *Le Fil d'Ariane*, n° 3, Walhain-St-Paul, 1973, pp. 35 à 41.

²²⁴ *EM*, 753, 37.

²²⁵ PLATON, *Cratyle*, 414b et c. Le sens de τέχ-νη devient donc plus évident sous la forme ἐχο-νοή. Le verbe ἔχειν signifie « avoir », « posséder ». « Oui, Platon parle excellemment de l'Art dans le *Cratyle*. Il est bien vrai que pour accomplir le Grand Œuvre, il nous faut un νοῦς tout nouveau ! » (E. d'Hooghvorst, lettre du 8/2/1985).

²²⁶ Cette préposition exprime aussi, comme c'est le cas ici, l'idée de se « soustraire », de s'éclipser.

²²⁷ *EM*, 780, 55 à 57.

Φω-νή (« voix ») : de φῶς (« lumière ») et de νοῦς (« esprit »), car elle met en lumière ce qu'on a dans l'esprit ; ou encore, elle est la lumière (φῶς ou φάος) de l'esprit ; car c'est par la voix que nous connaissons les pensées de l'esprit ; elle est en quelque sorte φαν-νή, devenant φω-νή.²²⁸

Quelques cas moins explicites :

Βάσα-νος (« pierre de touche ») : de βιάζω (« traiter avec violence »), au futur βιάσω, vient βιάσανος, puis βάσανος.²²⁹

Ὀδύνη (« douleur ») : du fait qu'elle ronge (ἔδειν) l'esprit.²³⁰

Les dieux homériques estiment abominable et horrible cette eau²³¹ qui, selon la doctrine séthienne, est redoutable pour l'intellect (voï).²³²

Un cas également moins explicite tiré du latin :

Mu-nus (« cadeau ») vient du fait que ceux qui se portent mutuellement de l'affection (mutuo animo), s'en donnent un par obligeance.²³³



Il est intéressant de noter que les mots latins neutres finissant en *-men* ou *-mentum* sont susceptibles de s'expliquer

²²⁸ EM, 803, 51 à 55.

²²⁹ EM, 188, 52. Cette notice ne fait pas d'allusion à νόος, mais on lit chez PINDARE, *Pythiques*, X, 67 et 69 : « À celui qui l'éprouve sur la pierre de touche (βάσα-νο), l'or se révèle, ainsi que l'esprit (νόος) droit ».

²³⁰ EM, 615, 33 ; le mot traduit par « esprit » est ici ψυχή.

²³¹ « L'eau du Styx (Στυγός) », cf. HOMÈRE, *Iliade*, XV, 36 à 38 et *Odyssée*, V, 184 à 186.

²³² Hippolyte DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, V, 20. L'auteur fait probablement allusion à στυγ-νός (« haïssable ») : « haï (στυγεῖν) de l'intellect ».

²³³ VARRON, *Langue latine*, V, 179. Littéralement : « ceux qui sont d'esprit réciproque », où *animus* traduit sans doute νοῦς.

eux aussi par leur rapport avec *mens* (*mentis* au génitif), un des équivalents de νοῦς²³⁴ ; quelques spécimens :

Car-men (« chant ») : le vocable est dû au fait [...] qu'on estimait que ceux qui chantaient manquaient d'esprit (*carere mentem*).²³⁵

Com-mentaria (« commentaires ») : on les appelle ainsi, parce qu'on les fait avec subtilité (*cum mente*). Ce sont en effet des interprétations, par exemple les commentaires (*com-menta*) juridiques, ou les commentaires (*com-menta*) de l'Évangile.²³⁶

Monu-mentum (« monument funèbre ») : le nom vient de ce qu'il exhorte l'esprit (*mentem moneat*) à se souvenir du défunt.²³⁷

Tor-menta (« instruments de torture ») : parce que c'est en le torturant (*torquendo*) qu'on trouve [ce que quelqu'un a à] l'esprit (*mentem*).²³⁸

Noms propres en -νος

Dans le domaine des noms propres, citons une nouvelle fois l'exemple d'Hélène :

Hélas ! hélas ! Hélène, toi qui égares l'esprit (*παράνοος Ἑλένα*), tu as perdu, seule, de nombreux, de très nombreux esprits (*ψυχάς*) sous Troie !²³⁹

²³⁴ Cf. *supra*, note 217.

²³⁵ ISIDORE, *Étymologies*, I, 39, 4. L'auteur fait allusion à un phénomène commenté surtout par Platon : quand les poètes sont divinement inspirés, ils n'ont plus leur propre esprit, celui-ci étant dominé ou remplacé par le souffle divin. Dans la même optique, l'authentique chrétien (Χριστία-νός) est celui qui, tel l'apôtre Paul, « possède (ἔχειν) l'esprit (ou : le sens) du Christ » (νοῦν Χριστοῦ), cf. I Corinthiens, 2, 16, et *supra*, note 225.

²³⁶ ISIDORE, *Étymologies*, VI, 8, 5.

²³⁷ *Ibid.*, XV, 11, 1.

²³⁸ *Ibid.*, V, 27, 22.

²³⁹ ESCHYLE, *Agamemnon*, 1454 à 1456. L'étymologie du nom d'Hélène est ici partiellement sous-entendue. Le poète en avait déjà associé la première partie (ἑλε-) au verbe ἐλεῖν, « prendre », « ravir », « tuer », cf. *ibid.*, 681 à 690 ; la seconde partie (-να ou -νη) trouve son écho dans la seconde partie de l'adjectif

Quant aux noms des dieux, voici quelques commentaires particulièrement intéressants :

Κρό-νος (« Cronos ») : Cronos est le donneur de la vie intellectuelle (νοεράς), le rassasiant (κόρος) de l'intellect (νοῦ)²⁴⁰ ; ou plutôt, il est l'intellect propre (κορός νοῦς) et pur. Tous ceux, donc, qui vivent intellectuellement (νοεράς), ont un mode de vie saturnien (Κρονίαν) ; ce qui fait dire que Saturne (Κρόνος) est leur maître.²⁴¹

Le nom phénicien Sa-tur-nus exposait à la vue du cabaliste σά-ων τύρ-αννος νοῦς, « l'esprit roi des vivants ». Nous sentons par nous-mêmes que c'est l'esprit terrestre qui nous gouverne ; d'où il est sans contredit « l'esprit roi des vivants ». Il y a de plus un second sens renfermé dans le nom Satur-nus ; il est tiré du verbe grec et syriaque σατυρ-άω, dont les Latins ont formé satur-are, « rassasier ». Dans ce sens, il annoncerait l'esprit (νοῦς) qui doit perpétuellement être rassasié (satur-ari) d'une substance aérienne, pour

παρά-νους (« qui égare l'intellect »). Le lien entre Ἐλένη et ἐλεῖν est établi encore par EURIPIDE, *Iphigénie en Aulide*, 68, 70 et 488 ; *Hécube*, 441 et 442 ; *Troyennes*, 890 et 891, 1214 ; *Andromaque*, 104 à 106. Voir aussi SOPHOCLE, *Philoctète*, 1337 et 1338, pour le rapprochement entre le nom masculin Ἐλενος et ἀλοῦς (« pris »). En outre, quand Théocrite déclare « Arsinoé (Ἀρσινόα) semblable à Hélène » (*Syracusaines*, 110 et 111), c'est également en un sens étymologique, ἄρσις signifiant « élévation », mais aussi « enlèvement », « suppression ». Enfin, le lien entre Ἐλέ-νη et Ἐπί-νοια (« Pensée ») apparaît chez l'hérésiarque Simon, cf. Hippolyte DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, VI, 19 ; son nom est peut-être associé aussi à Πρό-νοια (« Providence ») dans *EM*, 328, 5 à 9.

²⁴⁰ Le nom κόρος (avec l'accent tonique sur la première syllabe) est lié à celui de κορεῖν, « rassasier » ; on peut traduire aussi : « le rassasié de l'intellect ». *EM*, 278, 23, prête à κορεῖν encore le sens de ἐπιμελεῖσθαι, « avoir soin de », « veiller à », « être préposé à », si bien que κόρος pourrait être un synonyme de κοίρανος, « maître », « chef », « commandant », « roi » ; Cronos serait le « maître de l'intellect », qui est « préposé à l'intellect ». Le rapport avec κορεῖν est confirmé par le rapprochement qui va suivre, entre Κρόνος et l'adjectif κορός (portant l'accent sur la dernière syllabe, bien que Platon, dans le passage du *Cratyle* cité *infra*, mette l'accent sur la première), « propre », « pur », lié au verbe homonyme κορεῖν, « nettoyer ». Enfin, κόρος signifie aussi « fils ».

²⁴¹ *EM*, 540, 4 à 8. « Leur maître » : littéralement « leur roi » ; allusion astrologique : la planète maîtresse exerce une influence prépondérante sur la vie de celui dont elle marque l'horoscope.

effectuer la germination et la reproduction des êtres végétaux et minéraux.²⁴²

Que Zeus soit fils de Cronos (Κρό-νου), cela peut sembler, à qui l'entend dire, outrageant au premier abord, mais il est bien logique que Zeus (Δία) soit issu d'une grande intelligence (δια-voίας), car le nom de Cronos désigne le κόρος de l'intellect (νοῦ), κόρος non au sens de « fils », mais au sens de ce qui est « pur et sans mélange ». Par ailleurs, lui-même est, dit-on, fils d'Uranus (Οὐρα-νοῦ, « du Ciel »). Or le regard levé vers le haut est à juste titre appelé du nom « céleste » (οὐρ-αρία), c'est-à-dire qui voit les choses situées en haut (ὀρᾶσα τὰ ἄνω). C'est donc de lui qu'aux dires des météorologues, naît l'intellect pur, ce qui justifie le nom d'Uranus (Οὐρα-νῶ).²⁴³

Le nom de Iu-no (« Junon », qui lui est donnée [à Jupiter] pour femme, signifie exactement « la pensée de Dieu », en grec Ἰου νόος, mens Unici (« pensée de l'Unique »)²⁴⁴. Dans le fait, si l'esprit de l'air (que les philosophes nomment plus communément « l'esprit de l'univers ») n'agit que selon la volonté de l'être unique, ou de Dieu²⁴⁵, ainsi que nous n'en saurions douter, il faut bien que la pensée de Dieu soit comme mariée avec cet esprit aérien ; et l'on conçoit, à l'égard du feu vital, dont ce même esprit est appelé le père, qu'il n'y a que la pensée de Dieu qui puisse naturellement l'avoir enfanté.²⁴⁶

²⁴² BEBESCOURT, *op. cit.*, t. I, pp. 108 et 109. Cf. *ibid.*, p. 205.

²⁴³ PLATON, *Cratyle*, 396b et c. *EM*, 642, 9 et 10 et 828, 14 et 15, fait lui aussi venir οὐρανός (« ciel ») de ὀρᾶ (« voir ») et de ἄνω (« en haut »). Il est possible que vers la fin de la citation, Platon sous-entende une autre étymologie, et qu'il voie en Uranus (Οὐρα-νός) celui qui engendre (οὐρεῖν) l'intellect (νοῦς).

²⁴⁴ Selon un exposé antérieur de l'auteur, les noms « Dieu » et « Unique » désignent Vulcain, le feu vital, engendré par Jupiter (Ἰου πάτηρ, « père de l'Unique »).

²⁴⁵ Les formules « l'esprit de l'air » et « l'esprit de l'univers » désignent Jupiter, qui n'agit que selon la volonté du Dieu suprême, ou de l'Unique.

²⁴⁶ BEBESCOURT, *op. cit.*, t. I, pp. 65 et 66. Voir *ibid.*, p. 129 : « J'ai déjà dit que ce nom [de Jupiter] signifie "le père de l'Unique", et que celui de Juno exprime "la pensée du même Dieu Unique", laquelle on nous dit femme de Jupiter, parce que les volontés de l'Éternel s'accomplissant par cet esprit, la pensée de l'Éternel semble de là former la moitié de son être » ; et *ibid.*, pp. 151, 380 et

Le dieu Neptune [...] est annoncé comme ayant le souverain empire des eaux. La cabale du nom Neptune donne vé-α πτύ-ων νοῦς, « l'esprit qui crache tout ce qui naît », en latin, nova spuens animus²⁴⁷. Voilà sans contredit l'eau prolifique, ou le principe aqueux, dont l'animation doit sans cesse régénérer la nature.²⁴⁸

Ἀθηνᾶ (« Athéna ») : c'est comme si elle était ἀθρη-νᾶ, dont l'intellect perçoit (τὸν νοῦν ἀθρεῖν).²⁴⁹

Les Anciens semblent avoir sur Athéna la même conception que les actuels spécialistes d'Homère. En effet, la plupart de ces derniers, en expliquant le poète, disent qu'il a fait d'Athéna (Ἀθηνᾶν) l'intellect (νοῦν) et le discernement (διάνοιαν) même. Le créateur des noms semble avoir eu d'elle une idée comparable : en renchérissant, il en fait la pensée de Dieu (θεοῦ νόησιν), disant en quelque sorte qu'elle représente à θεο-νόα (« la pensée de Dieu »), après avoir remplacé le η par le α, à la manière des étrangers, et supprimé le ι et le σ²⁵⁰. Mais peut-être son idée n'était-elle pas celle-là, et l'a-t-il appelée Θεο-νόη, parce qu'elle connaît les choses divines (τὰ θεῖα νοούσης) mieux que les autres²⁵¹. Enfin, rien n'empêche que, cette déesse étant identifiée par lui avec la pensée innée (τὴν ἐν τῷ ἡθεὶ νόησιν), il ait voulu la nommer Ἥθο-νόη, et que, croyant embellir ce nom, il l'ait modifié, lui ou d'autres après lui, pour l'appeler Ἀθην-νᾶ.²⁵²

Le nom Ve-nus représentait Ὑε-τοῦ νοῦς, « l'esprit de la pluie ». Il est facile de reconnaître, à cette définition, l'esprit aérien lequel doit s'incorporer dans la substance des exhalaisons terrestres que les rayons solaires convertissent en eau, et dont l'incorporation

381. Pour le rapprochement, d'origine homérique, entre Héra, ou Junon, et le νοῦς, cf. *supra*, note 204.

²⁴⁷ Littéralement : « esprit crachant des choses nouvelles ».

²⁴⁸ BEBESCOURT, *op. cit.*, t. I, p. 119.

²⁴⁹ *EM*, 24, 43 et 44. « Dont l'intellect perçoit », ou : « qui perçoit l'intellect (le sens) ». Cf. CORNUTUS, *Survol de la tradition théologique grecque*, 20.

²⁵⁰ Changeant ainsi l'article ἡ en α (comme c'est le cas dans les dialectes grecs autres que l'ionien et l'attique), et -νόησις en -νόα.

²⁵¹ Comparez avec la citation d'Euripide, faite *supra* (appel de note 212).

²⁵² PLATON, *Cratyle*, 407a à c.

*rend cette substance capable de reproduire les espèces végétales et minérales dont elle est tirée. Mais ce que je dois faire observer à mon lecteur, c'est que la génération des hommes et des animaux, qui ne peut s'opérer par une rosée ou pluie tombante du ciel, s'effectue néanmoins par une sorte de pluie, ou de rosée, également nécessaires pour faire fructifier les terres diverses que nous savons être destinées à leur reproduction particulière. Voilà pourquoi Vénus fut proclamée par tant de peuples, la déesse de toutes générations.*²⁵³

Conclusion

Nous espérons avoir fait œuvre utile, en montrant, au moyen d'une série d'exemples, en quoi l'approche étymologique traditionnelle des mots diffère absolument de l'approche linguistique actuelle ; que les règles observées par la première, pour être différentes, ne sont pas plus absurdes, ou moins sensées, que celle de l'étymologie moderne ; que, sœur de la philosophie traditionnelle, elle jette une lumière passionnante sur les mots et noms tels que les poètes et autres hommes lettrés les comprennent et utilisent²⁵⁴.

²⁵³ BEBESCOURT, *op. cit.*, t. I, pp. 141 et 142. Cf. *ibid.*, pp. 183, 202 et 381. La « pluie » qui engendre les hommes se retrouve dans l'antique étymologie de *νίος* ou *ύός*, « fils », de *ύω*, « pleuvoir », et dans celle de *ύπύω*, « épouser (une femme) », de *ύω*, « pleuvoir », et *ύπή*, « trou » (comparer à l'étymologie de l'hébreu *neqebah*, « femme », de *neqeb*, « trou »). ISIDORE, *Étymologie*, VIII, 11, 79, commente le mythe de la création de Vénus en ces termes : « Car si l'humeur (*humor*) ne descend du ciel en terre, rien ne se crée ». – L'équivalent grec de *Venus* est *Άφροδίτη*, dont le nom, associé à l'amour « vulgaire », est souvent expliqué comme désignant la « démence », *ά-φροσύνη*, « absence (α privatif) d'intelligence (*φρόνησις*) », cf. par exemple EURIPIDE, *Troyennes*, 989 et 990. Il est tentant de décomposer *Ve-nus* en la particule *ve-*, au sens privatif (cf. *ve-cors*, « sans cœur », *ve-grandis*, « petit », *ve-sanus*, « non sain d'esprit », « forcené »), et *νοῦς*, « intelligence ». Un linguiste ne manquera pas d'objecter, pour commencer, que la voyelle *e* de *Venus* est brève, alors que celle de la particule est longue ; le passage d'une voyelle brève à une longue, et inversement, est fréquente dans le domaine de l'étymologie traditionnelle.

²⁵⁴ Nous ne pourrions conclure cette étude sans mentionner le *Dictionnaire étymologique* de Caroline Thuysbaert, régulièrement mis à jour, qui propose, pour quantité de mots français, latins, grecs et hébreux, l'étymologie

Les païens décryptés par un jésuite

Caroline Thuysbaert

*Plusieurs portant le Thyrses,
et bien peu de Bacchus.²⁵⁵
Plusieurs portant l'habit religieux,
et bien peu de Christ.²⁵⁶*

À propos de Michel Mourgues, *Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement aux ouvrages polémiques des Pères contre les païens*, 2 tomes, chez Jacques Vincent, Paris, 1712²⁵⁷.



Le style de l'ouvrage, remarquable et clair, ne laisse place à aucune ambiguïté pour le lecteur attentif : les philosophes païens ont enveloppé la science ou gnose dans un vêtement bien ajusté, mais folklorique, et les jésuites l'ont niée sous une draperie de mauvaise foi savante.

Le révérend père Michel Mourgues, membre de la célèbre Compagnie de Jésus, est tout imprégné des préceptes de son institution créée quelque 170 ans plus tôt : remettre l'Église, catholique il s'entend, au milieu du village.

La Contre-Réforme nourrissait l'espoir de faire reculer l'avancée protestante fulgurante, mais souhaitait également

traditionnelle ; c'est une mine de renseignements, que nous recommandons vivement !

²⁵⁵ Proverbe antique.

²⁵⁶ Variante du même proverbe.

²⁵⁷ Cet ouvrage est facilement téléchargeable sur internet.

recupérer et émasculer la philosophie païenne, qui séduisait à nouveau grand nombre de chercheurs depuis la si vivante Renaissance.

Le titre que le père Mourgues choisit est éloquent : « Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement aux ouvrages polémiques des Pères contre les païens ».

Ce professeur toulousain a le mérite d'offrir aux lecteurs de nombreux extraits de la docte Antiquité et de la Patristique, et, de ce point de vue, le livre est passionnant. Si on en supprimait les multiples invectives et commentaires désobligeants envers les Grecs et les Latins, son œuvre serait bien moins volumineuse, il est vrai. Le livre se compose de 12 lettres adressées à un certain monsieur Laloubère de l'Académie Française, dont les 5 premières et la dernière surtout contiennent des enseignements magnifiques.



Son postulat de départ se formule en quelques mots : « la Divinité de la Religion Chrétienne, et l'illusion de toutes les autres sortes de Religion » (p. VI). Il lui reste alors à justifier comment les païens ont pu exprimer quelques vérités ; les trois extraits qui suivent résument l'hypothèse qui sous-tend toute sa démonstration :

La vanité des Grecs était le plus grand obstacle à leur conversion : l'enflure était leur maladie, comme parle Théodore²⁵⁸. De disciples des Philosophes, ils ne voulaient pas devenir disciples des Pêcheurs. Leurs Théologiens étaient Orphée, Homère, Hésiode, Solon, Thalès, Phérécyde, Pythagore, Héraclite, Empédocle, Anaximène, Socrate, Platon, qu'ils opposaient fièrement à des Galiléens inconnus. Ils ignoraient cependant, ce

²⁵⁸ Père grec du V^e siècle dont Mourgues a traduit l'ouvrage, *La Thérapeutique*, publiée dans un tome annexé à l'ouvrage présenté ici.

qui était constant par les plus anciens monuments de l'Histoire, que les Théologiens avaient eu les Hébreux pour leurs premiers maîtres, dont ils avaient toutefois pitoyablement défiguré la Doctrine, soit parce qu'ils ne l'avaient reçue que par le canal des Égyptiens qui l'avaient déjà altérée, soit parce qu'ils y avaient encore mêlé eux-mêmes leurs erreurs populaires. La Gentilité moderne ayant laissé tomber les preuves de ce fait peu glorieux pour elle, les Pères ont fait un de leurs principaux soins de le bien éclaircir, et de le rappeler aux Grecs de leur temps, indociles à proportion de leur vanité, et vains à proportion de leur ignorance.

En lisant ce que les Pères ont écrit sur cette matière, il n'est personne qui ne voie encore aujourd'hui avec plaisir la doctrine des Patriarches et des Prophètes honorés de la familiarité du Seigneur, couler toute pure dans le Christianisme par le Judaïsme, comme par son canal naturel, et s'épancher pour ainsi dire sur le rivage par quelques filets dérobés dont elle arrose le Paganisme, bien qu'elle s'y corrompe presque aussitôt, reçue dans des ruisseaux pleins de boue. On a, dis-je, la consolation de voir le premier Peuple instruit immédiatement par les Oracles de Dieu même instruire pleinement le Peuple Chrétien qui est dans sa descendance directe, et laisser toujours échapper quelques rayons des vérités célestes sur la Gentilité, sa postérité collatérale, qui avait eu le malheur de dégénérer, communiquer d'abord quelques sentiments de Religion à l'Égypte, qui n'adorait que des monstres dans ces temps reculés, où la Grèce n'étant encore qu'une Barbarie n'adorait rien, humaniser et polir ensuite les Grecs par les Égyptiens, et les Italiens par les Grecs. Car les Pères ont justifié par une curieuse recherche de l'Histoire, que ces trois Nations qui ont passé pour les plus éclairées, doivent aux Hébreux et aux Chaldéens les premières connaissances des choses Divines, humaines et naturelles. (pp. VIII à X)

Je considère d'abord que tous les Pères de l'Église, que tout le corps des Évêques assemblés dans les premiers Conciles, que l'Église primitive en un mot, a reconnu et déclaré qu'Abraham, que Moïse, que David et quelques autres Prophètes, ont eu connaissance de

l'Unité et de la Trinité Divine. Il n'y a au monde ni lumière, ni savoir, ni raisonnement, ni hardiesse, si la Religion lui donne quelques bornes, qui puisse aller contre cette autorité. Le nouveau Testament qui expose plus nettement ce Mystère ineffable, l'expose quelquefois par le texte de l'ancienne Écriture. (...)

Je considère en second lieu avec le juste respect qu'il mérite, ce jugement unanime des Pères qui ont parlé de Platon ; savoir qu'il a pris quelque idée, quoique défectueuse, du mystère de la Trinité, soit par quelque communication qu'il peut avoir eue de nos Écritures qu'il n'a pas bien entendues, soit par quelque tradition des dogmes de Moïse restée en Égypte, où ce Philosophe alla s'instruire sur la Religion, comme avait fait Pythagore avec qui il est toujours d'accord. (...) Je crois ou que Platon n'a jamais parlé d'un seul Dieu en trois Hypostases, ou qu'il en a parlé sur la foi de Moïse ou des Égyptiens suffisamment imbus de quelques articles capitaux de la Théologie d'un homme si fameux dans leur ancienne histoire. (...) [Cela] me paraît prouver deux choses : l'une que Platon et sa Secte étaient subjugués par une autorité dominante, savoir celle de nos Écritures, l'autre que le dogme qu'elles proposent est si certain et si supérieur à toute la raison naturelle, qu'on ne peut ni le rejeter si l'on raisonne ni le bien entendre si l'on s'en tient au simple raisonnement. Car les Philosophes grecs ne se seraient jamais tourmentés à éclaircir un mystère si impénétrable, s'ils avaient pu se dire : « peut-être ce n'est là qu'une pure vision des Égyptiens ou des Hébreux », et la tentative que de si sublimes Philosophes ont faite pour en donner l'éclaircissement, ne leur aurait pas si mal réussi, supposé que cette matière eût été à la portée de l'esprit humain. Mais il reste toujours à expliquer comment une tradition, devenue languissante en Égypte dans le cours de près de douze cents ans depuis la sortie de Moïse jusqu'au voyage de Platon, a pu néanmoins entrer avec tant de force dans son esprit, et comment, à raisonner juste, on ne peut, comme j'ai osé le dire, rejeter la créance d'un mystère qui passe toutes les lumières de la raison. (pp. 139 à 142)

Il serait beau de démontrer immédiatement que les hommes qui ont parlé les premiers de choses qui sont si fort au-dessus de l'homme, n'ont pu parler que de la part de Dieu, et que par conséquent la Religion des Hébreux, incontestablement la plus ancienne, continuée et perfectionnée par le Christianisme, est suffisamment prouvée par la simple proposition de ses dogmes tout surhumains, tout inconcevables, tout inimaginables, tout au-dessus de l'invention et de la fiction humaine, et par une suite nécessaire, tout divins et tout vrais, en sorte que l'homme retiré loin du tumulte du monde, et excité et frappé par le langage si sublime, fut comme forcé de s'écrier : « C'est là votre langage, Seigneur, un mortel ne saurait le copier, les choses que vous dites sont les témoignages de votre parole et vos témoignages sont devenus croyables plus qu'il ne faut. » Pourrait-on dire que c'est de cette manière que Dieu a manifesté quelques mystères de sa doctrine à Orphée, à Pythagore, à Platon, lorsqu'ils ont su en Égypte ce que c'était que la Religion de Moïse ? Car ces gens qui ont tenu injustement la vérité de Dieu captive, pour parler avec saint Paul, ont connu quelque chose de Dieu, aussi Dieu le leur a-t-il manifesté. (...) [Saint Justin] prétend que d'aussi grandes choses et aussi divines que celles que ces Philosophes ont débitées ne peuvent être nées dans leur esprit et qu'il faut nécessairement qu'ils les aient apprises d'autres Maîtres qui les tenaient de Dieu même, c'est-à-dire de Moïse et de nos autres Prophètes. (pp. 145 et 147)

En un mot, tout ce que les païens ont dit de vrai, ils l'ont volé à Moïse (d'ailleurs, Platon n'est-il pas appelé *pour cette raison* un Moïse parlant grec ?), et toutes leurs erreurs sont dues à leur esprit épais. Le dogme, plus que péremptoire, élude en un revers de main la question de l'universalisme de la Tradition et de la *Scientia Perennis*, qui représente le danger le plus farouche pour le monopole du fromage particulier de l'Église catholique et pour son sectarisme anti-gnostique.

Mourgues cite deux Pères de l'Église pour sceller le tombeau de ses certitudes :

*S'il se trouve que quelqu'un d'entre [les Grecs] ait dit ce que Jésus-Christ a dit aussi, nous en félicitons ce philosophe, mais ce n'est pas lui que nous suivons.
(Saint Augustin)*

Je ne veux être que chrétien, dit saint Justin, non que la Doctrine de Platon soit éloignée de celle de Jésus-Christ ; il suffit qu'elle n'y est pas entièrement conforme. (p. XIII)

Religion savante et religion populaire ; monothéisme et polythéisme

Toute tradition repose sur une Église et sur une École, sur un enseignement exotérique et sur un ésotérique. Cohabitent donc au sein de chaque religion : un corps de doctrine et de rituels capable de maintenir le peuple des croyants dans la piété et l'obéissance ; un enseignement plus profond destiné aux chercheurs. Mourgues ne le nie pas.

On peut appliquer ce constat à la théorie du monothéisme *versus* le polythéisme. L'opinion généralement répandue est celle que les païens étaient des polythéistes purs et durs. L'auteur nous montre, au contraire, que les philosophes savants reconnaissaient tous l'existence d'un Dieu unique et suprême (même si ce serait par larcin fait aux Hébreux).

Voici quelques magnifiques extraits païens cités par leur ennemi juré :

*Il n'est qu'un Dieu dont le Ciel est l'Ouvrage
La vérité n'en veut pas davantage
Il fit la terre, et ses champs spacieux
La vaste mer et les vents factieux.
Faibles esprits, sur des espoirs frivoles,*

*En pierre, en bois nous taillons des idoles,
D'ivoire, et d'or nous peuplons les saints lieux
Fêtes, autels fumants pour tous ces dieux.
Et là-dessus notre âme se figure
Quitte envers Dieu, religieuse et pure.
(Sophocle, p. 14)*

*Toutes choses étaient pêle-mêle, quand
l'Intelligence survint qui les mit en ordre. (Anaxagore,
p. 15)*

*Il n'y a qu'un Dieu. Il ne faut pas le concevoir hors
du Monde, comme font quelques-uns, mais comme
renfermé en lui-même, tout dans toute la Sphère du
Monde, unissant en lui toutes les durées, puissant et
actif par lui-même, principe de tout, Unité. Source de
lumière dans le Ciel et Père de toutes choses.
Intelligence et Âme de l'Univers, Moteur de toutes les
Sphères. (Pythagore, p. 18)*

*Pour Platon, qu'on peut appeler le Secrétaire et le
substitut de Pythagore, sa plume et sa langue [...]. Il
faudrait ne pas connaître Platon pour ignorer qu'il
reconnaît un Dieu éternel, Auteur ou Créateur du
Monde, Roi et Père commun, le Père du Verbe, le Verbe
très-divin, et l'Âme divine, Intelligence, Sagesse,
Providence, qui règle et gouverne toutes choses :
principe et cause de tout ce qui se fait dans le Monde,
en ayant le commencement, le progrès et la fin en sa
disposition, le bon, le vrai, le beau, le parfait, l'Essence
même, toujours le même en tous sens, l'Être uniforme,
toujours le même par lui-même selon les mêmes choses,
et d'une même manière, ne recevant jamais par aucun
endroit aucun changement d'aucune sorte, Unité
immuable par rapport à quelque genre de mutation que
ce soit, Égalité même. (pp. 18-19)*

*Le premier, dit Plotin, le Très-Parfait, le Bon, le
Beau, le Roi de tout le Monde, Dieu en un mot, est le
Principe et la fin de toutes choses : il est immortel,
éternel, immuable, ineffable. Il est par tout, présent à
tout, réglant tout. Il n'est pas bon, mais la Bonté même.
(pp. 19-20)*

[Cicéron] nous fait dire par ces deux Écrivains distingués chacun dans sa nation, je parle d'Ennius et d'Euripide, que le Dieu très-bon et très-grand, Deus Optimus, Maximus, le Dieu que toutes les prières et tous les serments ont pour objet, le Père des Dieux et des Hommes, que Jupiter en un mot, n'est autre chose que le Monde ou le Ciel.

*« Vois ce suprême Ciel parsemé de lumières.
C'est Jupiter, l'objet de toutes les Prières...
Je lui serai ferment par la clarté des Cieux
Qui donne tout le Monde en spectacle à nos yeux...
Vois-tu l'humide Éther qui tendrement resserre
Dans son immense sein le globe de la Terre ?
C'est le plus grand des Dieux, c'est le vrai Jupiter. »*

Cicéron nous dit de son chef, et dans le plus grand détail qu'il se puisse, que Junon, Neptune, Pluton, Cérès, Mars, Janus, Vesta, Apollon, Lucine, Vénus, et jusqu'aux Dieux Pénates, que toute cette troupe divine n'est au bout du compte qu'une pure allégorie pour donner un air de personnage aux Éléments, aux Astres, aux Saisons, et aux autres choses ou remarquables ou utiles du Monde, qui est toujours son seul Dieu. (pp. 22-23)

Même s'il y a un seul Dieu unique, celui-ci a créé plusieurs Dieux philosophiques : les visibles (le Monde et les Astres) et les invisibles (les Génies). Le peuple a besoin d'une pluralité d'images, se plaît à adorer de nombreux dieux, et à rendre des cultes variés, tandis que les savants révéraient le seul Dieu Un, qui résumait tous les autres.

*Jupiter et Bacchus, le Soleil et Pluton,
Ce n'est en tout qu'un Dieu qui porte plus d'un nom.
(Orphée, p. 10)*

Quant aux dieux de la fable ou de la mythologie, les dieux populaires, les philosophes en font des interprétations allégoriques, auxquelles le peuple ne doit pas avoir accès. Mourgues transcrit à ce sujet quelques lignes d'une lettre écrite par Denys d'Halicarnasse :

Quant à ces Fables, qui contiennent en quelque sorte des blasphèmes et des accusations contre les Dieux, Romulus les jugea dangereuses, inutiles et indécentes, telles en un mot que ni les Dieux ni même les gens de bien ne sauraient les tenir à l'honneur. Il rejeta donc tous ces contes. Qu'on ne s'imagine pas que j'ignore l'usage qu'on peut faire de quelques fables grecques, dont les unes exposent l'action et les ouvrages de la Nature sous des termes allégoriques, et les autres sont propres ou à nous consoler parmi les disgrâces humaines, ou à bannir de nos esprits certains troubles, certaines terreurs, certaines opinions mal fondées ; et les autres utilement inventées pour quelque autre fin. Instruit de toutes ces utilités autant qu'un autre, j'y renonce par un motif de Religion, et m'en tiens à la Théologie des Romains, étant persuadé que l'avantage qu'on peut tirer des fables grecques est peu de chose et à la portée de peu de gens, c'est-à-dire seulement de ceux qui sont bien entrés dans le but des inventeurs de ces fables, ce qui est donné à peu de personnes. La multitude, qui ne se pique pas de philosophie, aime à donner le plus mauvais sens à tout ce qu'on lui conte des Dieux, et tombe dans l'un ou l'autre de ces deux inconvénients, ou de mépriser les Dieux comme sujets à de grandes misères, ou de ne se garder de rien, quelque criminel qu'il puisse être, voyant que les Dieux sont sujets à de semblables dérèglements. (pp. 298-299)

Les païens les plus instruits s'insurgeaient contre l'idolâtrie vulgaire : « Il n'y a que les insensés qui parlent aux pierres et aux murailles », disait Héraclite.

La question du polythéisme et de l'idolâtrie des Anciens ne doit donc pas être traitée trop rapidement, comme le reconnaît l'auteur même.

Réminiscence ou Dieu intérieur ?

L'immortalité de l'âme ne fait aucun doute, ni pour les païens, ni pour les chrétiens.

Avant d'entrer dans le corps, l'âme préexiste. Voici le raisonnement de Socrate : si on interroge des gens peu instruits sur les matières des sciences les plus difficiles et inconnues, ils parviennent néanmoins à trouver des bonnes réponses. L'Athénien explique ce phénomène par la réminiscence. Philosopher n'est que se ressouvenir, selon les mots de son disciple Platon. L'âme, avant de descendre ici-bas, a connu les choses purement intelligibles et a contemplé les Idées dans leur prairie. L'étymologie permet de bien comprendre le mot « idée » : la racine « id » vient du grec $\iota\delta$, radical de l'aoriste second du verbe $\acute{o}\rho\alpha\omega$, « voir », à l'origine de *videre* en latin (puisque l'ancienne racine grecque était $\phi\iota\delta$, prononcé « wid »). Les idées des Anciens ne se réduisaient donc pas à des concepts abstraits, mais incarnaient des réalités que l'âme pouvait *voir*. Avant de s'incarner, l'âme est contrainte de boire l'eau du Léthé (du grec $\lambda\acute{\eta}\theta\eta$, « oubli ») qui engloutit sa connaissance dans les limbes de l'oubli, d'où il faudra ensuite la retirer à nouveau. Ces limbes semblent plus impénétrables chez les uns que chez les autres.

Saint Augustin refuse ce raisonnement du Sage-Homme spécialisé en maïeutique, et explique autrement la connaissance innée :

Les hommes, reprend saint Augustin, ont tous au-dedans d'eux-mêmes un Maître commun de toute vérité, qui est Dieu. Quand on nous parle ou qu'on nous interroge sur les sujets purement intelligibles, tels que sont les principes communs et invariables des sciences, on nous avertit de nous recueillir en nous-mêmes, et de consulter ce Maître intérieur qui est la Vérité même, et qui nous instruit sur le champ à proportion que nous sommes appliqués, et que nous nous rendons attentifs.
(p. 444)

L'âme qui préexiste et qui s'incarne dans notre corps n'est-elle pas en lien avec notre Maître commun, notre Dieu qui doit se réveiller pour nous communiquer la science qu'il possède et ainsi s'en ressouvenir en quelque sorte ? Pourquoi

opposer ces deux visions, sinon en vue de démontrer la supériorité des chrétiens ?

Il me paraît, Monsieur, que par cette critique, saint Augustin se met beaucoup au-dessus de Platon, non seulement en tournant contre la préexistence des Âmes la réminiscence que Platon en croyait être une preuve, mais encore en substituant à cette prétendue réminiscence l'illustration actuelle de la lumière divine, toujours prête à éclairer notre intelligence sur les objets purement intelligibles, objets toujours les mêmes, vérités immuables, comme ce Père les nomme, du nombre desquelles sont les principes des sciences, qui se présentent dans cette lumière incorporelle à tout esprit attentif, en sorte qu'interrogé sur ces matières, il y trouve, il y lit les vraies et bonnes réponses qu'il donne aux questions proposées, quand elles lui seraient alors proposées pour la première fois, n'eût-il auparavant rien su en ce genre. (pp. 445-446)

Cette argumentation ne semble pas convaincante du tout. On trouve ensuite d'autres discutailles du même genre sur l'immortalité de l'âme entre autres.

Le pari de Socrate

Socrate exprime, bien avant Pascal, le pari qu'il est bon de faire en ces matières : mieux vaut croire que ne pas croire :

Au reste, je ne dois pas oublier qu'avant que de démontrer l'immortalité de l'Âme, Socrate avait démontré l'utilité de la croire immortelle par ce raisonnement capable de faire impression sur tous les esprits. « Si ce que je dis se trouve vrai, il est très bon de le croire ; et si après ma mort, il ne se trouve pas vrai, j'en aurai toujours tiré cet avantage dans cette vie, que j'aurai été moins sensible aux maux qui l'accompagnent ordinairement. » La note de M. Dacier sur cet endroit est très belle. C'est comme si Socrate disait : « Si cela est vrai, je gagne tout en n'exposant que peu de chose, et s'il est faux, je ne perds rien ; au contraire, j'ai gagné beaucoup. Car outre que cette espérance m'a soutenu

dans mes maux, dans mes infirmités, dans mes faiblesses, j'ai été fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, véritable, et je n'ai quitté que des plaisirs empestés et faux pour des plaisirs réels et solides. M. Pascal a étendu cette vérité dans son article VII et en a fait une démonstration d'une force infinie. (...) [Socrate a aussi dit :] Quand l'Âme et le Corps sont ensemble, la nature n'ordonne-t-elle pas à l'un d'obéir en esclave, et à l'autre d'avoir l'empire et de commander ? Ne trouvez-vous pas que ce qui est divin ou qui ressemble à Dieu est seul capable de commander ? L'Âme est donc plus durable que le corps, car elle me paraît infiniment plus excellente. » Se peut-il qu'elle soit moins durable que les os et la poussière du corps qu'elle a animé ? N'oublions pas celle-ci, puisque Socrate n'oublie rien. « Il n'arrive d'être dissoutes ou dissipées qu'aux choses qui sont composées. Or l'Âme est un être simple, ou exempt de composition. » La manière dont il le prouve est d'une élévation qui étonne. (pp. 457-458)

Qui étonne Michel Mourgues du moins...

Conclusion

Ce *Plan Théologique* engendre une réelle envie d'approfondir la pensée et la philosophie des Anciens, si proches de la religion chrétienne, quoi qu'en disent certains jésuites aveuglés par leurs préjugés.

L'ironie du sort se retourne contre les malhonnêtes : les Pères de l'Église ont sauvé quelques pages des Païens, alors que leur intention était de les faire disparaître dans le néant (leur acharnement est à la mesure de la crainte que ces écrits leur inspiraient) ; Michel Mourgues a démontré, contre son gré, la parenté entre le paganisme et le christianisme.



Que la *Scientia Perennis* ressorte toujours victorieuse du sectarisme, et que les chercheurs et les croyants puissent la reconnaître à travers tous les âges, sous tous ses vêtements, même encore aujourd'hui !

*Il est cruel que la révélation de Dieu ait finalement engendré
chez les croyants un sectarisme tellement
aveugle qu'il fait obstacle à la révélation même.
« Plus ils se croient instruits, plus ils deviennent ignorants. »*

*C'est une dure punition que de garder l'écorce et d'ignorer
l'amande à cause d'une fidélité aveugle et sourde.
« L'idolâtrie des personnes empêche la compréhension
profonde du mystère divin et sa réalisation ici-bas. »²⁵⁹*



²⁵⁹ *Le Message Retrouvé*, XXV, 14 et 14'.



Louis Cattiaux, *Vierge enceinte du soleil*.

La Vierge Marie au fil du temps

Aliénor Forget

Introduction

Les Évangiles, surtout les apocryphes, décrivent la vie de la Vierge Marie et son extraordinaire aventure. Dès les origines du christianisme, le culte de la Vierge s'est très largement développé, et si on connaît la dévotion catholique et orthodoxe envers Marie, il ne faut pas oublier que les musulmans y attachent aussi énormément d'importance : le Coran la mentionne non moins de trente-trois fois, et la sourate dix-neuf lui est entièrement consacrée. Le prénom « Mariam » est d'ailleurs très répandu en islam.

Mais si la Vierge Marie d'il y a deux mille ans est restée omniprésente jusqu'à ce jour dans les cœurs des croyants, peut-être est-ce parce que son mystère, celui d'une créature humaine qui met au monde un dieu, est un mystère qui se répète au fil du temps. La même aventure aurait dès lors été vécue par d'autres êtres humains, à d'autres époques et en d'autres lieux, et puis voilée ou révélée, par d'autres mots, dans d'autres langages. Qu'on ne s'étonne donc pas de trouver tout au long de cet article, des recoupements entre le christianisme et le judaïsme, l'alchimie et le paganisme, car ce ne sont, selon cette hypothèse, que différentes façons de parler d'une seule et même expérience.

De plus, si on admet que l'incarnation de Dieu dans une créature humaine telle que la Vierge Marie a eu lieu de nombreuses fois dans l'Histoire, on peut se demander ce qu'il en est actuellement. Y a-t-il une Vierge Marie quelque part dans le monde ? Et si c'était le cas, comment la reconnaître ? Pouvons-nous, nous aussi, faire l'expérience de la Vierge

Marie ? Il y a un peu plus d'un demi-siècle, un Français inconnu, Louis Cattiaux, renouait avec la Tradition Primordiale et réactualisait le mystère de la Vierge Marie, « dans l'indifférence générale du public de langue française »²⁶⁰... Espérons qu'une Vierge Marie ne soit pas, aujourd'hui encore, en train de souffrir de l'indifférence de ses contemporains. Il faut garder en mémoire que la mère de Jésus a accouché dans l'anonymat, et que sa famille était même persécutée par certains de manière très virulente. On ne peut pas dire que son fils ait subi un sort terrestre très confortable...

Espérons aussi que la divinité ne soit pas en train de chercher désespérément un candidat au mystère marial sans que personne n'y aspire.

Les thèmes de l'Annonciation, de la grossesse et de l'éducation du Christ seront ici abordés. Ensuite, un chapitre sera consacré au rapport particulier entre le Christ et la Vierge, et enfin, une interprétation des dernières paroles du Christ à sa mère sera proposée.

L'Annonciation

Le texte

Avant d'attirer l'attention sur certains aspects particuliers de l'Annonciation, il est bon de rappeler les paroles qu'échangèrent l'ange Gabriel et la Vierge Marie (notre traduction est basée sur le texte de la Vulgate, et se veut la plus littérale possible) :

L'ange entra chez elle et dit : 'Je te salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les femmes.' Marie, l'ayant écouté, fut troublée par sa parole, et réfléchissait à ce que pouvait être cette salutation. L'ange lui dit : 'Ne crains point, Marie, tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu concevras

²⁶⁰ Cf. « Préface » dans Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. XI.

dans ton utérus, et que tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il règnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.' Marie dit à l'ange : 'Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?' L'ange lui répondit : 'L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. Voici qu'Elisabeth, ta parente, a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et ceci est le sixième mois pour elle que l'on appelle stérile : car aucune parole ne sera impossible auprès de Dieu.' Marie dit alors : 'Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole.' Et l'ange la quitta.²⁶¹

La crainte

La plupart des représentations modernes de l'Annonciation montrent une Vierge neutre ou souriante ; c'est faire fi du texte ci-dessus. En effet, devant la réaction de Marie,



Simone Martini, *L'Annonciation et deux Saints* [détail], 1333 (Galerie des Offices).

²⁶¹ Luc I, 28 à 38.

Gabriel lui dit de ne pas craindre, ce qui enseigne clairement qu'elle était effrayée. En outre, saint Jérôme explique que la Vierge a cru mourir lors de la visite de l'ange.

Le retable ci-dessus présente quant à lui une Annonciation plus traditionnelle (plusieurs détails de l'image seront analysés par après) ; on y voit une Vierge apeurée ou même dégoûtée.

On comprend mieux ce verset du *Message Retrouvé* : « Vierge sublime revêtue de terreur [...] »²⁶² : celui qui devient comme la Vierge commence par avoir peur !

Le texte grec précise que la Vierge a été « troublée », διαταράχθη. Ce trouble n'est-il pas le même que celui des phalanges (ou littéralement « rouleaux ») décrites dans la *Théogonie* du poète Hésiode ? Selon l'auteur, ces armées mènent un combat terrible entraînant deux peurs simultanées chez les soldats : φοβος donne envie de fuir et δειμος retient en place. Voici un exemple pour mieux saisir ce dont il s'agit : celui qui se trouverait au milieu d'une pièce pris dans un incendie tout en sachant qu'il y a une porte de sortie quelque part, craindrait à la fois de ne rien tenter pour sortir et à la fois de bouger... Quelle frousse !

Une lecture attentive d'un extrait du *Traité de la Vraie Dévotion à la sainte Vierge Marie*, de Louis-Marie Grignion de Montfort, en apprend davantage sur la crainte de la Vierge :

Les réprouvés ne se soucient guère de la dévotion à la sainte Vierge, la mère des prédestinés. Il est vrai qu'ils ne la haïssent pas formellement, ils lui donnent quelquefois des louanges, ils disent qu'ils l'aiment, ils pratiquent même quelque dévotion en son honneur, mais au reste, ils ne sauraient souffrir qu'on l'aime tendrement, parce qu'ils n'ont pas pour elle les tendresses de Jacob. Ils trouvent à redire aux pratiques de dévotion auxquelles ces bons enfants et serviteurs

²⁶² *Le Message Retrouvé*, III, 78'.

se rendent fidèles pour gagner son affection parce qu'ils ne croient pas que cette dévotion soit nécessaire à leur salut, et pourvu qu'ils ne haïssent pas formellement la sainte Vierge, ou qu'ils ne méprisent pas ouvertement ces dévotions, c'en est assez, et ils ont gagné les bonnes grâces de la sainte Vierge, ils sont ses serviteurs, en récitant et marmottant quelques oraisons en son honneur sans tendresse pour elle.²⁶³

Les réprouvés se satisfont des rites, sans comprendre qu'ils ne sont que l'image d'une véritable expérience, celle qui consiste à « avoir pour la Vierge les tendresses de Jacob ». Quel anachronisme quand on prend la chose à la lettre ! Il faudrait, en vue de devenir un bon enfant et serviteur, être comme Jacob. Or, on le sait, Jacob est celui qui a lutté toute une nuit avec un ange. Le bon enfant et serviteur passe donc par un véritable combat.

Par ailleurs, l'Annonciation et l'aventure de Jacob offrent d'étranges points communs : elles commencent par la venue nocturne d'un ange effrayant, et elles se terminent par la réception d'un nouveau nom : Jacob devient Israël et la Vierge, ou plutôt, celle qui était appelée EVA, ou Ève, devient AVE, comme en témoigne cet hymne médiéval à la Vierge Marie, *Ave Maris Stella* : [...] *Sumens illud ave Gabrielis ore funda nos in pace mutans Evae nomen* [...] : « En prenant cet *ave* de la bouche de Gabriel et en changeant le nom d'Ève, établis-nous dans la paix ». Ève doit donc se convertir pour devenir Ave, la Vierge Marie.

On trouve une idée similaire dans la tradition juive : la cabale enseigne que le Saint-béni-soit-Il a cinq qualités exactement inverses à celles de l'homme ; l'une d'elle est qu'il ne se sert que d'outils cassés (contrairement aux hommes qui se débarrassent de tels objets). Ainsi, il est probable qu'Ève ait dû être brisée pour devenir Vierge Marie. En hébreu, le nom Marie, ou Myriam, signifie « l'amère », et en latin, *Maria* est

²⁶³ Louis-Marie GRIGNION DE MONTFORT, *Traité de la Vraie Dévotion à la sainte Vierge Marie*, paragraphe 188.

apparenté à *amara* qui a la même signification : son amertume viendrait-elle de cette terrible expérience ?

Elle n'a pas compris la salutation

L'Évangile de Luc rapporte que la Vierge Marie « réfléchissait à ce que pouvait être cette salutation » ; pourtant, elle finit par dire à l'ange : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». Elle n'a donc pas compris ce qui lui arrivait, mais elle accepta tout de même la parole de l'ange.

La tradition juive donne un éclairage allégorique sur cet aspect : le récit biblique relate que Jacob passe le gué du Yabboq (la racine de ce mot signifie « passer ») avec sa famille et ses troupeaux, avant d'y rester seul et de lutter avec l'ange. Voici comment les rabbins commentent ce passage : Jacob au gué est comparable à un pasteur qui fait traverser ses moutons ; arrivé sur l'autre rive, il réalise qu'il lui manque une bête et rebrousse chemin pour la ramener. Il fait chaque fois passer une nouvelle bête. Lors d'un cours d'hébreu, Emmanuel d'Hooghvorst expliqua que le pasteur passait en revue sans cesse un même événement, et y découvrait de nouveaux détails au fur et à mesure.

C'est comparable à une femme enceinte : la Vierge Marie comprit de mieux en mieux ce qui eut lieu lors de la fécondation au fil de sa grossesse, en sentant l'enfant remuer dans son ventre, et surtout, en le mettant au monde.

*Mais nous savons que ton jour est proche, car nous
sentons ta lumière remuer en nous comme l'enfant qui
va naître.*²⁶⁴

La réception d'une matière

« La vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre », annonce l'ange Gabriel. Le terme « ombre » se traduit en hébreu

²⁶⁴ *Le Message Retrouvé*, XXXI, 54'.

par *tselem*, mot qui signifie aussi « ressemblance ». Or, selon la Genèse, l'homme a été créé à l'image (*demout*) et à la ressemblance (*tselem*) de Dieu. Les exégètes juifs expliquent que lors du péché originel, l'image est restée dans l'homme, tandis que la ressemblance s'en est allée en laissant l'image comme un dessin sans couleur. L'enjeu de l'incarnation de l'homme est de parvenir à réunir le dessin à son ombre lumineuse. Ainsi, on peut comprendre que quand la vertu du Très-Haut couvre la Vierge de son ombre, elle lui rend le *tselem* qu'elle avait perdu en tombant ici-bas.

« Ô Fou-Rire bu, sage Marie te lut en finesse »²⁶⁵ : Marie boit un Fou-Rire avant de le lire en finesse. On imagine que le fait de boire le rire a lieu lors de l'Annonciation, alors que la lecture en finesse serait comme la lente grossesse puis l'éducation du Christ jusqu'à la « fin » de sa croissance. En latin *imbuere*, qui a donné « imbu, imbibé », et donc « boire », signifie littéralement « initier », ce qui pourrait sous-entendre que l'initiation consiste à absorber un liquide. Marie commence donc par boire une parole liquide.

Les alchimistes expliquent que l'état de la matière évolue au fil du Grand Œuvre, et si elle est reçue liquide, il est fort probable qu'elle se solidifie lors de la cuisson. C'est le sens de la célèbre devise alchimique *Solve et Coagula* (dissous et coagule) : la réception d'un liquide permet de dissoudre une chose solide, et après cette opération, le mélange se coagule.

Cette progression de la matière fait songer à l'expression latine : *deducere carmen*. Le dictionnaire Gaffiot donne plusieurs sens intéressants au mot *carmen* : il peut s'agir d'un chant en vers, de poésie, ou bien d'un charme magique, c'est-à-dire d'une substance qui permet d'envoûter un être aimé, ou encore d'une carde, d'un peigne à carder la laine. Quant au verbe *deducere*, il signifie « conduire de haut en bas ». L'expression voudrait donc dire « carder la laine (ou la poésie)

²⁶⁵ Emmanuel D'HOOGHVORST, aphorisme 82.

en la faisant descendre », avec l'idée sous-jacente que cette laine ou poésie est comme un philtre d'amour. Il semble que la prophétie vienne comme des flocons de laine et que le poète doive la peigner pour en faire des fils ou des vers. La matière descend donc dans un état grossier, épais, et l'œuvre de l'alchimiste est de l'amincir. La parole liquide de l'ange qui se solidifie pourrait être comparée à ces flocons de laine qui s'affinent (pour être lus « en finesse », selon les termes de l'aphorisme), car tous deux changent d'état.

C'est peut-être en référence à cet enseignement que la Vierge Marie est parfois représentée avec une pelote de laine ou du fil rouge en main lors de l'Annonciation. La couleur rouge fait allusion au sens²⁶⁶, à l'incarnation de cette poésie qui descend sous forme spirituelle mais qui se densifie et se coagule peu à peu.

Le salut de l'ange

Sur les images traditionnelles de l'Annonciation, l'ange est représenté plus bas que Marie, il la salue d'en bas ou pose un genou à terre. Cette humilité enseigne peut-être que, malgré sa nature céleste, l'ange a aussi un côté « terrestre » et matériel. Les ailes des anges sont dans leur dos, on dirait qu'elles ont poussé à partir de leur colonne vertébrale, ce qui attire encore l'attention sur le caractère bien physique de ces créatures. La vision de l'ange était donc tout sauf un rêve.

Pour approfondir ce thème, voici un passage du *Midrach Tanhouma* sur Genèse 47, 29 :

De même, lorsque Jacob s'approchait de la mort, il commença par s'humilier lui-même devant Joseph, car il est dit : 'Et il lui dit : si, je t'en prie, j'ai trouvé grâce à tes yeux' (Genèse 47, 29). Quand ? Lorsqu'il

²⁶⁶ cf. « Les tarots I », dans Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, Beya, Grez-Doiceau, 2009.

s'approchait de la mort, car il est dit : 'Et les jours d'Israël s'approchèrent pour mourir' (Genèse 47, 29).

Ici, c'est le père qui s'humilie devant son fils ; il y a donc une sorte d'inversion des rôles. L'humiliation ou « l'abaissement » du père est peut-être due au fait qu'il transmet son héritage et ses pouvoirs à sa descendance. L'ange Gabriel était-il comme un père pour la Vierge Marie ? Un père qui aurait marié sa fille à l'Esprit Saint ?

L'immaculée conception

Dans la tradition orthodoxe, la Vierge Marie devient immaculée conception à partir de l'Annonciation ; elle n'est donc pas considérée comme telle depuis sa naissance, comme le soutient l'enseignement catholique. Selon cette doctrine, n'importe quel être humain devrait ainsi pouvoir, de maculé qu'il est, devenir immaculé comme la Vierge Marie grâce à la visite d'un ange. Avis aux amateurs !

La reine du ciel et de la terre

À partir de l'Annonciation, la Vierge Marie obtient tous les pouvoirs, elle devient la reine du ciel et de la terre, étant supérieure à la fois à toutes les créatures humaines car elle seule incarne la divinité, et à la fois à toutes les créatures divines qu'elle surpasse en humilité par son côté terrestre (le mot latin *humus*, qui a donné « humilité », veut dire « terre »).

Elle dit : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* : « Voici que désormais, toutes les générations me diront bienheureuse ». Le mot « génération » n'est pas à prendre à la légère : ceux qui ont été véritablement « engendrés » par Dieu ne sont autres que les anciennes « Vierge Marie » (ce mystère a lieu à toutes les époques, ne l'oublions pas !). Ainsi, on soupçonne que les prophètes précédents envient la Vierge Marie actuelle qui, contrairement à eux, n'est pas puissante uniquement dans le ciel, mais aussi sur la terre.

La grossesse

La virginité de la mère

Tant lors de la fécondation qu'après l'accouchement, Marie demeure vierge ; selon la nature de ce monde, le phénomène est bien entendu impossible. Voici l'une ou l'autre tentative d'explication :

- Sur les représentations traditionnelles de l'Annonciation, les paroles de l'ange se dirigent vers l'oreille droite de la Vierge Marie. D'autre part, le fils qu'elle met au monde est appelé Verbe. Peut-être a-t-elle reçu une parole par l'oreille, et mis au monde une autre parole, un Verbe, par la bouche.

- D'autre part, il semble curieux que dans le texte biblique, le fils et sa mère soient presque toujours ensemble. Faudrait-il en conclure que le Christ n'est jamais sorti de la Vierge, mais qu'elle est devenue de plus en plus transparente au fur et à mesure de la grossesse, pour le laisser paraître ? Elle serait alors comme un cristal protégeant une lampe, comme une lumière englobant une autre lumière, selon la description de ce verset magnifique de la sourate de la Lumière :

*Allah est la Lumière des cieux et de la terre. Sa lumière est semblable à une niche où se trouve une lampe. La lampe est dans un cristal et celui-ci ressemble à un astre de grand éclat ; son combustible vient d'un arbre béni : un olivier ni oriental ni occidental dont l'huile semble éclairer sans même que le feu la touche. Lumière sur lumière. Allah guide vers Sa lumière qui Il veut. Allah propose aux hommes des paraboles et Allah est Omniscient.*²⁶⁷

- Une lumière dans un cristal dans une niche... en termes chrétiens, un Christ dans une Vierge, elle-même portée par « l'adepte Joseph » (selon les termes de Louis Cattiaux, cités

²⁶⁷ Coran, XXIV, 35.

de manière plus complète au chapitre sur l'éducation du Christ) ?

- Dans *La Bible mariale*, saint Albert le Grand informe que la Vierge a conçu et enfanté *in utero*, alors qu'on se serait plutôt attendu à l'expression *in uterum* ; en effet, quand la préposition *in* est suivie d'un accusatif (ici *uterum*), elle indique un mouvement, un déplacement, ce qui n'est pas le cas quand elle précède un ablatif (*utero*) : le fils n'a donc jamais quitté le ventre maternel.

La matrice

« Voici que tu concevras dans ton utérus », est la prédiction de l'ange.

Les alchimistes font observer que la nature est une matrice, et que par conséquent, son rôle est de mettre au monde ce qu'elle a dans son ventre ; elle a la capacité formidable de différencier d'elle une chose qui est en son sein. Par exemple, bien que les poissons naissent dans l'eau et se dissolvent à nouveau en eau à la fin de leur existence, ils ne sont pas de l'eau. De même, si nos pensées et nos paroles se réalisent constamment, c'est peut-être parce que, sans que nous nous en rendions compte, elles arrivent directement dans la matrice du monde, qui leur donne naissance. Cette explication donne un autre éclairage à ce verset du *Message Retrouvé* :

*Tout ce que nous pensons, nommons et faisons
prend corps et se précipite vers nous. Faisons donc bien
attention à nos pensées, à nos paroles et à nos actions,
afin de ne pas créer notre propre malheur sans le
savoir.*²⁶⁸

Les alchimistes poursuivent leurs explications : la matrice du monde a un défaut et ne produit donc que des êtres mortels, entachés de défauts. Elle a besoin d'une main humaine pour être rétablie dans son état primordial, la rendant capable

²⁶⁸ *Le Message Retrouvé*, XIX, 39'.

de produire des dieux. Dieu a donc besoin de l'homme. C'est le sens du début de l'article « Chromis et Mnasyllus in antro » d'Emmanuel d'Hooghvorst : « L'art ajoute à la nature ce qui lui manquait pour atteindre la perfection de sa création. [...] La nature donna le sol, l'air, la lumière, la chaleur, la vigne et le raisin ; mais c'est l'art qui fit le Clos de Vougeot 1964. » Il faudrait qu'un homme pratique un certain Art pour obtenir une matrice, un utérus, capable de mettre au monde le Christ. Cette matrice serait-elle comparable au précieux athanor maintenant le Grand Œuvre à température constante ?

Certains tableaux représentent la Vierge avec un pot rempli de fleurs. Le pot est peut-être une allusion au fait que la Vierge elle-même est un réceptacle, une matrice dans laquelle grandit une chose qui en est dissemblable. Quant aux fleurs, feraient-elles allusion au début de la prophétie ? C'est ce qui semble ressortir du verset 60 du deuxième livre du *Message Retrouvé* : « L'eau sort de terre et retourne en terre jusqu'à l'épanouissement de la fleur blanche et jusqu'au mûrissement du fruit pourpre. » En effet, en alchimie, le blanc précède le rouge, et au printemps, les fleurs bourgeonnent avant le mûrissement des fruits.

L'incubation

La Vierge Marie est souvent représentée assise sur un cube, comme il appert entre autres dans l'Annonciation de la Galerie des Offices. Or, sur ce même tableau, elle montre aussi son coude. Les mots « cube » et « coude » (*cubitus* en latin) ont la même racine, tout comme le terme « incubier ». Ce retable fait donc manifestement allusion au fait que la Vierge incube, « couve » le Christ.

Les mêmes caractéristiques se retrouvent sur une partie du stuc de la basilique souterraine de la Porte Majeure à Rome, qui, selon une thèse récente, représente Didon et Énée. On y voit en effet une femme assise sur un cube et montrant son coude. Voici comment, par une étude approfondie de Virgile, Athanase Lynxe explique la racine latine en question :

Incubare signifie 'être couché pour obtenir un songe', en particulier un songe érotique. Le substantif incubo, en effet, désigne une 'apparition mâle avec laquelle la femme se souille'. [...] Enfin, incubare signifie 'couvrir un trésor' : veiller jalousement sur de l'or ou de l'argent, comme un avare.²⁶⁹

Le Message Retrouvé enseigne que c'est le propre du saint que d'incuber l'âme divine, tandis que le sage la manifeste : « Les croyants postulent l'âme divine, les saints et les sages l'incubent et la manifestent ici-bas ; mais les méchants et les brutes stagnent dans les limbes de l'oubli et s'amenuisent dans la périphérie ténébreuse. »²⁷⁰ La Vierge sur un cube est donc un saint couvant jalousement son trésor après avoir reçu un songe érotique du vrai « mâle de Dieu », l'ange Gabriel. Mais le saint doit encore devenir sage, et le cube doit être taillé en pyramide pour parvenir à la fin du Grand Œuvre.

De la femelle au mâle

L'évangile de Thomas dit de la Vierge : « nous en ferons un mâle ». Or, un mâle émet une semence, et une femelle la reçoit, est fécondée. Et pourtant, au terme d'une grossesse, une femme « émet » un enfant. C'est donc peut-être à ce moment que la Vierge Marie se transforme en mâle. Devient-elle aussi mâle que l'ange Gabriel, « le mâle de Dieu » ?

L'éducation du Christ

Lorsqu'elle se rendit auprès de sa cousine Élisabeth après l'Annonciation, la Vierge Marie chanta le cantique suivant : *Magnificat anima mea Dominum* : « Mon âme exalte le Seigneur ». *Magnificat* signifie littéralement « rendre grand ».

²⁶⁹ Raimon AROLA, *Images cabalistiques et alchimiques*, Grez-Doiceau, Beya, 2003, pp. 71-72.

²⁷⁰ *Le Message Retrouvé*, XVIII, 6.

Or, la cabale enseigne que la jeune torah, qui est tout à fait candide, doit être gardée et éduquée par un vieux rabbin. La torah est donc donnée comme une petite chose, qui doit être élevée et enseignée.

La torah serait comparable au petit enfant Jésus, magnifié et éduqué par la Vierge Marie et par saint Joseph le charpentier. « Pensez donc aussi à saint Joseph, l'accoucheur de la Vierge ! Saint Joseph le philosophe qui règle l'athanor » écrit Louis Cattiaux²⁷¹. Et encore : « Celui qui fait pousser le germe, c'est le feu lent, conduit et entretenu par l'adepte Joseph »²⁷². Le germe est probablement comme le Christ, et le feu lent qui le fait grandir serait la Vierge Marie, elle-même entretenue par Joseph le philosophe.

Le Christ et la Vierge

Sedes sapientiae

« Il [Jésus] sera grand, on l'appellera Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père », prédit Gabriel. Dans la Vulgate, le mot traduit ici par « trône » est *sedes*, plus littéralement « siège ». Or, la Vierge Marie est surnommée *sedes sapientiae*, « siège de la sagesse », et elle figure souvent assise avec le Christ sur ses genoux. Ainsi, le trône donné par le Seigneur Dieu à Jésus ne serait autre que sa mère, la Vierge Marie.

La fait que la Vierge soit comme un siège pour son fils fait songer à un extrait du Zohar, qui explique que pour trouver un roi en arrivant dans une ville inconnue, il faut demander aux habitants où est son palais, et non où est le roi lui-même. La Vierge Marie, la *sedes sapientiae*, est peut-être liée au palais du roi : un roi sur son siège dans un palais, ou le Christ dans la Vierge avec le philosophe Joseph ?

²⁷¹ « En quête de... » dans *Le Miroir d'Isis*, n°4, 2003-2004.

²⁷² « Questions-réponses », dans *Le Miroir d'Isis*, n°16, 2010.

Le soleil et la lune

Tota Pulchra es, O Maria, [...] Per te ortus est Christus Deus, sol justitiae. « Tu es toute belle, ô Marie, [...] Par toi est né le Christ Dieu, soleil de justice. » Le Christ est le soleil, comme l'indique entre autres ce chant de l'Église. Alors, qu'en est-il de la mère de cet astre splendide ?

Michael Maïer enseigne :

Que serait en effet le soleil sans son ombre ? Ce qu'est le battant sans la cloche. Certes, c'est le battant qui effectue le premier mouvement pour que le son soit rendu, mais c'est elle qui rend le son. Il est le plectre, elle est l'instrument ; il est la langue, elle est la vaste bouche.²⁷³

La Vierge reçut de l'ange Gabriel une ombre lumineuse, *tselem*, comme nous l'avions vu ; elle porte donc cette ombre en son sein, ou bien elle est elle-même devenue comme l'ombre. Dès lors, elle serait aussi la cloche qui vibre sous les coups du battant qui, lui, reste silencieux ; ou l'instrument que le plectre fait vibrer. Sans elle, le Christ est donc inutile ou inaccessible.

De même, il est impossible de regarder le soleil sans se brûler les yeux, il est donc inaccessible. Mais grâce à la lune, on peut voir sa lumière à travers elle. Pour donner une autre image : le Christ est comme un soleil brûlant détruisant toute vie, et sa mère est comme l'eau faisant l'oasis au milieu du désert.

Serait-ce pour cette raison que Marie est « avocate » dans cette prière de saint Alphonse de Liguori ?

Ô merveilleuse bonté de notre Dieu qui t'a choisie toi comme avocate parmi ses rois pour obtenir tout ce que tu voulais ! Si nous étions tous frères et pécheurs devant la justice divine, nous serions déjà condamnés à l'enfer par nos péchés ; sans nous désoler, nous

²⁷³ Michael MAÏER, *Atalanta fugiens*, XLV, 10.

*avons recours à cette Mère divine, protégeons-nous
sous son manteau, elle nous sauvera.*

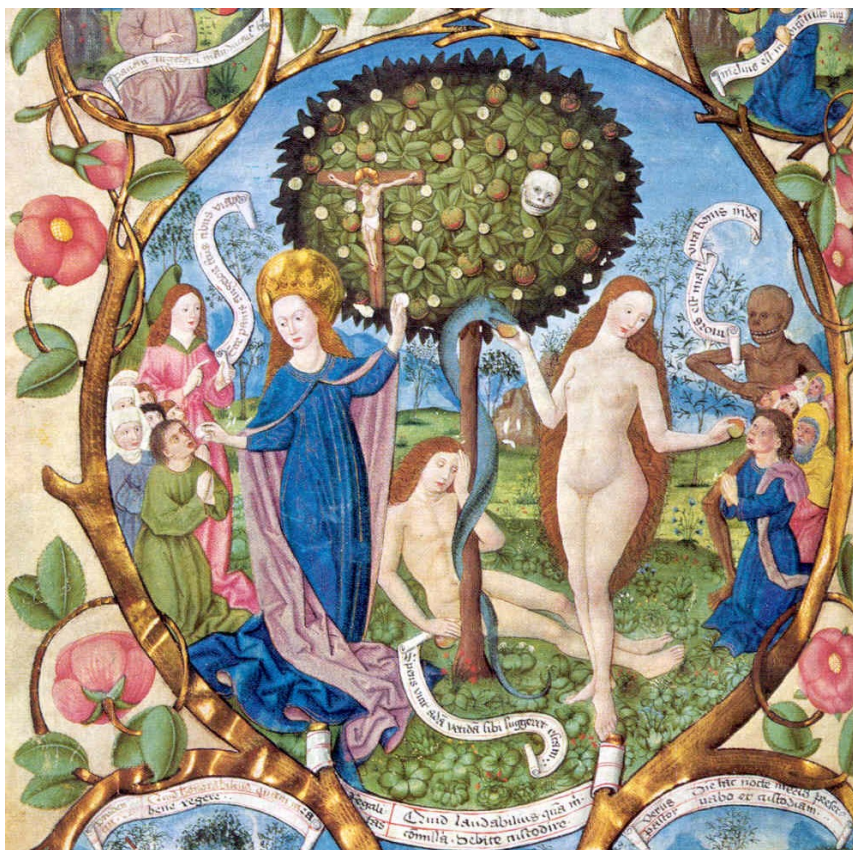
Le Christ était appelé « soleil de justice », dans le chant de l'Église mentionné au début de ce chapitre ; il est donc le juge devant lequel se tient la Vierge avocate. C'est aussi ce qu'enseigne le début du *Stabat Mater* : *stabat mater dolorosa juxta crucem lacrimosa dum pendebat filius* « la mère souffrante se tenait à côté de la croix en pleurant alors que son fils suspendait son jugement ». Le mot *pendebat* a deux origines possibles : *pendère* ou *pendre* ; le premier verbe signifie « être suspendu », et le second se traduit par « laisser pendre les plateaux d'une balance », « peser ». On peut donc comprendre que le fils pèse et juge, alors que sa mère pleure pour adoucir son jugement. Peut-être est-ce dans cette idée qu'elle est qualifiée de « confiture des croix » par Louis-Marie Grignion de Montfort.

Pour en revenir au soleil et à la lune, notons qu'en hébreu, le mot « lune » se traduit par *lebanah*, qui signifie littéralement « la blanche ». Le blanc se trouve en alchimie entre le noir et le rouge, et ces trois couleurs correspondent à des états successifs de la matière. C'est ainsi que Latone la noire, littéralement « celle qui est cachée », met au monde Diane, la lune, qui ensuite aide sa mère à enfanter Apollon, qui est rouge comme le soleil couchant. En termes chrétiens, Diane et Apollon seraient comme la Vierge et le Christ ; quant au noir, il est associé à sainte Anne, la mère de Marie toujours représentée en noir, ou encore à la Vierge noire.

Torah orale et torah écrite

Les rabbins distinguent d'habitude deux torah : la première est orale, ou plus exactement « sur la bouche », *בעל פה* en hébreu, et la seconde est écrite. Selon l'enseignement de Blaise de Vigenère, la torah orale est l'écorce de la torah écrite, et c'est la première qui permet l'accès à la seconde, de même qu'on ne parvient au centre d'un fruit qu'en passant par sa pelure.

Or, il existe une représentation d'Ève et Marie (en d'autres mots : EVA et AVE) cueillant toutes deux des fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, pour les distribuer ; mais Ève cueille des fruits avec pelure tandis que Marie cueille des fruits pelés. C'est donc par l'intermédiaire de Marie uniquement que l'on reçoit un fruit pelé, purifié.



Berthold Furtmeyer, *L'arbre de la mort et de la vie* (extrait du missel de l'archevêque de Salzbourg), 1481.

D'autre part, sur l'Annonciation des Offices, on voit la Vierge ouvrir un livre alors que les paroles de l'ange se dirigent vers son oreille. La torah orale, qui n'est autre que la tradition vivante, est peut-être comparable aux paroles que l'ange transmet à Marie, tandis que la torah écrite serait comme le

livre. Ainsi, l'ouverture du livre aurait lieu grâce à l'enseignement oral de l'ange.

De Jésus à Jean

Voyant près de sa croix sa mère et, le disciple qu'il aimait se tenant près d'elle, Jésus dit à sa mère : 'Femme, voici ton fils.' Puis il dit au disciple : 'Voici ta mère.' Dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui.²⁷⁴

Quel passage étonnant ! La Vierge Marie devenant mère de saint Jean ! Lorsqu'il la prit « chez lui », Jean, le « disciple » de Jésus, la prit-il en réalité « en lui » ? Voilà qui montrerait parfaitement que l'expérience de la Vierge Marie est un mystère qui se répète au fil du temps...

Puisse la sainte Vierge continuer de passer de maître à disciple à travers les âges, pour le bonheur des croyants et pour le maintien du monde !



²⁷⁴ Jean, XIX, 25 à 27.

Le Coq

Pseudo-Sacha

Cet article a pour objet le coq. Notre intérêt pour cet animal est apparu dès notre première lecture du *Phédon* de Platon. Ce dialogue rapporte en effet que les ultimes paroles de Socrate auraient été :

*Criton, nous devons un coq à Asclépios. Payez cette dette, ne soyez pas négligents.*²⁷⁵

La tradition platonicienne n'offre pas de commentaire de ce passage²⁷⁶, ce qui nous a toujours étonnée. Seul l'inconséquent Friedrich Nietzsche a glosé à ce propos²⁷⁷, ce qui nous a laissée perplexe. Voilà pourquoi nous avons choisi de présenter une étude consacrée au coq. Dans celle-ci, il sera question d'un œuf couvé, d'un coq blanc, du chant du coq et de la poule grise.

L'œuf couvé

Dans le *Message Retrouvé* de Louis Cattiaux, nous lisons le verset suivant :

²⁷⁵ PLATON, *Phédon*, 118a 5-9.

²⁷⁶ La tradition universitaire contemporaine quant à elle n'en manque pas. Voir, par exemple, J. CROOK, « Socrates' Last Words: Another Look at the Ancient Riddle », dans *Classical Quarterly*, 48 (1998), pp. 117-125; G. KLOSS, « Sokrates, en Hahn für Asklepios und die Pflege der Seelen. Ein neuer Blick auf den Schluss von Platons *Phaidon* », dans *Gymnasium*, 108 (2001), pp. 223-239 ; J. LABARDE, « Dernières paroles d'anciens Grecs, dernières paroles de Socrate », dans *Bulletin de l'Académie Royale Belge*, 1 (1990), pp. 189-222 ; R. LEIMBACH, « Was hat Asklepios für Sokrates getan ? », dans *Hermes*, 136 (2008), pp. 275-292 ; C. WELLS, « The Mystery of Socrates's Last Words », dans *Arion*, 16, 2 (2008), pp. 137-148.

²⁷⁷ Friedrich NIETZSCHE, *Götzen-Dämmerung oder Wie man mit dem Hammer philosophiert*, Leipzig, Naumann, 1889.

*De l'œuf couvé sort un poulet mais personne n'y prend garde.*²⁷⁸

Qu'est-ce que l'œuf ? Qui le couve ? Que devient ce poulet auquel on ne prête pas attention ?

Antoine-Joseph Pernety, auteur du *Dictionnaire mytho-hermétique*, nous renseigne sur ce que les Sages entendent, selon lui, par l' « œuf des Philosophes »²⁷⁹ :

*Ils [les Sages] ont entendu par les termes d'œuf des Philosophes, non le contenant mais le contenu, qui est proprement le vase de la Nature, et cela même pendant la putréfaction ; parce que le poulet philosophique y est renfermé, et que le feu interne de la matière excité par le feu extérieur, comme le feu interne de l'œuf excité par la chaleur de la poule, se ranime peu à peu, et donne la vie à la matière dont il est l'âme, d'où naît enfin l'enfant philosophique, qui doit enrichir et perfectionner ses frères.*²⁸⁰

Un peu plus loin, il donne une seconde explication de l'œuf :

*Œuf signifie plus communément la matière même du magistère qui contient le mercure, le soufre et le sel. [...] Cette matière est appelée œuf, parce que rien ne ressemble mieux à la conception et à l'enfantement de l'enfant dans le ventre de sa mère et à la génération des poulets, que les opérations du magistère, et de la pierre philosophale : ce qui devrait servir de guide aux Artistes, et non aux règles inventées de la Chimie vulgaire, qui détruit tout au lieu d'édifier.*²⁸¹

²⁷⁸ *Le Message Retrouvé*, III, 9.

²⁷⁹ Aussi appelé « Bodid », « Calcinatoire », « Ethel », « Maison de verre », « Phiole philosophale » ou « Prison du roi » par A-J Pernety.

²⁸⁰ Antoine-Joseph PERNETY, *Dictionnaire mytho-hermétique : dans lequel on trouve les allégories fabuleuses des poètes, les métaphores, les énigmes et les termes barbares des philosophes hermétiques expliqués*, texte conforme à l'édition de 1787, Paris, Denoël, 1972, à l'entrée « œuf ».

²⁸¹ *Ibid.* Voir aussi à l'entrée « ventre ».

Nous nous permettons de rapprocher cette citation du sonnet philosophique que Jean d'Houry avait mis au début de ses trois *Traité de la Philosophie Naturelle*²⁸² et qui conclut l'article d'Emmanuel d'Hooghvorst « À propos de la Turba Philosophorum »²⁸³.

Sonnet Philosophique

*J'enseigne librement à ceux de mon École
Que les quatre Éléments sont dans un œuf enclos
Et comme le poulet en chair et sang et os
Apparoist tout entier, qui court, et vit et vole.*

*Du dragon dévorant de Colchos ou Poussole
J'ay arraché les dents, mis le feu sur son dos
Et mourant peu à peu, il me disait ces mots
Garde de me brûler et prends bien ma parole.*

*D'or et d'argent en moy est un monde tout neuf
Aussi vray qu'une poule est tout entier en l'œuf
Par le feu naturel dont ma mère le couve.*

*Mais le feu naturel de ma mère est mon corps
En elle seulement mon feu secret se trouve
L'ayant tu posséderas mille et mille trésors.*

L'auteur inconnu de ce sonnet philosophique reprend plusieurs idées connues par ailleurs. Ainsi, comme l'observe Jacques van Lennep dans son ouvrage *Alchimie* :

*Le rapport entre l'œuf et le cosmos fut clairement
précisé dans la « Turba philosophorum » puisqu'il y fut
dit qu'il contenait ses quatre éléments, l'eau (son blanc),
l'air et le feu (son jaune), la terre (sa coquille) ainsi qu'un
cinquième correspondant à la quintessence (le germe).*

²⁸² Dans *Divers traitez de la philosophie naturelle. Sçavoir, La turbe des philosophes, ou le code de vérité en l'art. La parole delaissée, de Bernard Trevisan. Les deux traitez de Corneille Drebel Flaman. Avec Le tres-ancien duel de chevaliers*, Paris, Jean d'Houry, 1672.

²⁸³ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Paris, La Table d'Émeraude, 1996, pp. 317-327.

L'œuf était « la pierre qui n'est pas la pierre », c'est-à-dire la pierre philosophale, la synthèse de l'univers.²⁸⁴

Ceci corrobore les deux premières strophes du sonnet.

L'idée sous-jacente aux deux strophes suivantes se trouve très justement illustrée dans le commentaire qu'Emmanuel d'Hooghorst donne du conte *Riquet à la Houppe*²⁸⁵.

Voici la poule couvant son coq et la fille s'éduque de son Riquet.²⁸⁶

La poule couvant l'œuf couve tout ce que l'œuf contient. La poule couvant l'œuf attend, espère et prépare le coq. Ce que l'œuf contient doit être cuit pour qu'apparaisse le coq. Comme l'écrit Fulcanelli dans *Le Mystère des Cathédrales* :

Par le terme d'œuf, les Sages entendent leur composé, disposé dans son vase propre, et prêt à subir les transformations que l'action du feu y provoquera.²⁸⁷

Une étymologie du terme « coq » relevée par Caroline Thuysbaert dans *Le dictionnaire étymologique traditionnel*²⁸⁸ ne lui donne-t-elle pas pour racine *coquus* qui dériverait lui-même du verbe *coquere*, cuire ? N'est-ce pas en ce sens que nous pouvons lire l'Aphorisme 62 d'Emmanuel d'Hooghorst :

Qu'est IAVE ? Un coq qu'espère son Ève ?²⁸⁹

Notre Ève espère être bénie. Notre Ève espère trouver un mâle auquel s'accoupler. Notre Ève espère la cuisson.

²⁸⁴ Jacques VAN LENNEP, *Alchimie*, Bruxelles, Crédit communal, 1984, p. 37.

²⁸⁵ Emmanuel D'HOOGHORST, *Le Fil de Pénélope*, Paris, La table d'Émeraude, 1996, pp. 145-160.

²⁸⁶ *Ibidem*, p. 153.

²⁸⁷ FULCANELLI, *Le Mystère des Cathédrales*, Paris, Pauvert, 1964, p. 184.

²⁸⁸ Caroline THUYSBAERT, « Dictionnaire étymologique traditionnel », dans *Arca – Revue du Nouveau Monde ou Quelques perles pour Noël, Glossaire et Dictionnaire* (2016), pp. 198-330, à l'entrée « coq ».

²⁸⁹ Emmanuel D'HOOGHORST, *Les Aphorismes du Nouveau Monde & Le roi Midas*, Le Miroir d'Isis, 2008.

Le mariage du fixe (le mâle) et du volatil (notre Ève), c'est l'union de Gabrit et de Beya, du soufre et du mercure. Nous nous attarderons ici à mieux comprendre qui est Gabrit en suivant l'exposé d'Emmanuel d'Hooghvorst commentant un passage du *Talmud* dans l'article « À propos de la Turba Philosophorum »²⁹⁰.

*Celui qui dit : Tue ce coq car il chante le soir, ou cette poule car elle crie comme un coq (Gabrit) est coupable de pratiques amoréennes.*²⁹¹

Gabrit signifie donc « comme un coq ». Dans ce contexte, il donne un attribut masculin à une femelle.

*Le sens de ce texte est, donc, bien inattendu. Dans quelle intention un Philosophe a-t-il pu introduire ce Gabrit talmudique dans les textes alchymiques ? Il se définira comme un cri mâle, le cri du coq poussé par une poule, une poule qui le couve longtemps.*²⁹²

« De l'œuf couvé sort un poulet mais personne n'y prend garde »²⁹³ citions-nous en commençant. Et pourtant ! Ce poulet manifeste les choses cachées. Ce poulet pousse le cri. Non pas un cri féminin qui rappelle à Ève la voix de l'antique serpent qui l'a séduite, mais un cri masculin qui témoigne de son union bénie avec l'homme antique.

*Qu'est IAVE ? Un coq qu'espère son Ève.*²⁹⁴

Le coq blanc

Qu'est ce « coq qu'espère son Ève » ? L'Ancien Testament ne mentionne pas le coq. Homère tout comme Hésiode ignorent

²⁹⁰ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, Paris, La Table d'Émeraude, 1996, pp. 317-327.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 321.

²⁹² *Ibid.*, pp. 321-322.

²⁹³ *Le Message Retrouvé*, III, 9.

²⁹⁴ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Les Aphorismes du Nouveau Monde & Le roi Midas*, Le Miroir d'Isis, 2008, 62.

son existence. Son nom apparaît pour la première fois chez Théognis²⁹⁵. Comment a-t-il fait son entrée dans le monde hellénique ? Par quel chemin est-il parvenu à s'imposer parmi les croyances religieuses en Grèce et à Rome au point d'être révééré par Plutarque ?

*Le nom d'Osiris est composé de deux mots grecs dont l'un veut dire saint et l'autre sacré. Toutes les substances qui sont au ciel et dans les enfers ont un rapport commun ; et les anciens donnaient à celles-ci le nom de sacré et aux premières celui de saint. Le dieu qui fait connaître le rapport des substances célestes avec les substances de la région souterraine est appelé tantôt Anubis, tantôt Hermanubis ; le premier de ces noms désigne la relation des substances supérieures, et le second celle des substances inférieures. Ils sacrifient au premier un coq blanc, et au second un coq de couleur jaune. Le premier de ces animaux désigne la clarté et la pureté des substances célestes, l'autre marque le mélange et la variété qui caractérisent les substances souterraines.*²⁹⁶

Qu'est ce coq ? Les zoologistes ont montré que le *gallus gallinaceus* est originaire de l'Inde et s'est propagé à travers la Perse jusqu'à la Méditerranée. Quelles sont les croyances religieuses qui y ont trait ? D'où viennent-elles ? Il est vraisemblable qu'elles aient été en partie importées de l'Iran avec l'oiseau auquel elles s'appliquaient.

Le coq est pour les mazdéens un animal sacré²⁹⁷. Cette sainteté lui est attribuée surtout à cause de son chant matinal. L'essentiel du dualisme mazdéen est l'opposition de la lumière céleste et des ténèbres infernales. Lorsque la nuit étend l'obscurité sur la surface de la terre, celle-ci est envahie par les hordes de démons sortis des abîmes souterrains. Mais, lorsqu'à

²⁹⁵ « Mes amants me trahissent et ne veulent rien donner en présence des hommes, mais moi, voici que je m'avise : je sors le soir et rentre le matin, au cri des coqs qui s'éveillent. » dans THEOGNIS, *Elégies*, v. 863.

²⁹⁶ PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, édité et traduit par C. FROIDFOND, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 61.

²⁹⁷ Cf. Franz CUMONT, *Les Mystères de Mithra*, Bruxelles, Lamertin, 1900.

l'aube, le soleil darde ses premiers rayons, il met en fuite les esprits maléfiques, qui se réfugient dans leurs repaires ténébreux, et il purifie la création de leur présence qui la souillait. Le chant du coq annonce au monde la fin de la malfaisance des puissances pernicieuses et met un terme aux terreurs nocturnes des hommes.

Le passage le plus étendu de l'Avesta qui soit consacré à l'oiseau Parodarsh (le coq) enseigne que le coq est considéré comme un animal bienfaisant, même après la mort, préservant les esprits des justes contre toute attaque des démons hostiles.

Interroge-moi, ô homme pur, moi, le Créateur, le très bienfaisant, le très savant, qui sais le mieux donner réponse aux questions : interroge-moi, pour en être meilleur ; interroge-moi, pour en être plus heureux.

Zarathushtra demanda à Ahura Mazda²⁹⁸ :

Quel est le Sraoshà-varez²⁹⁹ du saint et fort Sraosha³⁰⁰, incarnation de l'obéissance, à l'arme étourdissante, qui est souverain.

Ahura Mazda répondit :

C'est l'oiseau nommé Parôdarsh que les gens qui parlent mal nomment Kahrkatâs, ô Spitama Zarathushtra ; l'oiseau qui lève la voix à l'heure de la puissante Ushah :

« Levez-vous, ô hommes : louez la Sainteté parfaite, conspuez les Daêvas : voici que se précipite sur vous Bûshiyâsta, aux longues mains : elle veut rendormir, aussitôt éveillé, tout le monde vivant : “Dors, pauvre homme (dit-elle) ; il n'est pas temps encore.”

À trois choses excellentes ne vous livrez point : à bonne pensée, bonne parole, bonne action. À trois choses très mauvaises livrez-vous tout entiers : à mauvaise pensée, mauvaise parole, mauvaise action. »

Au premier tiers de la nuit, Âtar, fils d'Ahura Mazda, appelle à son secours le maître de la maison :

²⁹⁸ Selon Zarathushtra, Ahura Mazda était celui qui rendait la lumière visible. C'est pourquoi il était souvent représenté comme étant le soleil.

²⁹⁹ Sraosha-varez = le prêtre de Sraosah.

³⁰⁰ Sraosha était connu comme étant l'oreille d'Ahura Mazda. En tant que tel, il était le moyen par lequel les adorateurs du dieu suprême pouvaient accéder à lui. En outre, il était le protecteur de l'ensemble de la création durant la nuit.

« Maître de la maison, lève-toi, ceins ta ceinture, lave tes mains, va prendre du bois, apporte-le-moi, fais flamber en moi du bois bien pur, pris avec des mains bien lavées. Voici qu'Âzi, créé des Daêvas, me consume et veut que j'abandonne le monde ».

Au second tiers de la nuit, Âtar, fils d'Ahura Mazda, appelle à son secours le laboureur :

« Laboureur, lève-toi, ceins la ceinture, lave tes mains, va prendre du bois, apporte-le-moi, fais flamber en moi du bois bien pur, pris avec des mains bien lavées. Voici qu'Âzi, créé des Daêvas, me consume et veut que j'abandonne le monde. »

Au troisième tiers de la nuit, Âtar, fils d'Ahura Mazda, appelle à son secours le saint Sraosha : « Viens, saint Sraosha, à la belle taille [alors il m'apporte du bois bien pur avec ses mains bien lavées] : voici qu'Âzi, créé des Daêvas, me consume et veut que j'abandonne le monde. »

Alors le saint Sraosha éveille l'oiseau nommé Parôdarsh, que les gens qui parlent mal nomment Kahrkatâs, et l'oiseau lève la voix à l'heure de la puissante Ushah :

« Levez-vous, ô hommes : louez la Sainteté parfaite, conspuez les Daêvas : voici que se précipite sur vous Bûshyâsta aux longues mains ; elle veut rendormir, aussitôt éveillé, tout le monde vivant : "Dors, pauvre homme [dit-elle] ; il n'est pas temps encore." »

À trois choses excellentes ne vous livrez pas : à bonne pensée, bonne parole, bonne action. À trois choses très mauvaises livrez-vous tout entiers : à mauvaise pensée, mauvaise parole, mauvaise action. »

Alors l'ami, couché sur le coussin, dit à l'ami : « Debout, le coq me fait lever. »

Celui des deux qui se lèvera le premier entrera au Paradis.

Celui des deux qui, le premier, avec des mains bien lavées, apportera du bois bien pur à Atar, fils d'Ahura Mazda, Âtar, satisfait, sans déplaisir, bien rassasié, le bénit :

« Puissent venir à toi troupeaux de bœufs et d'enfants mâles ! Puisse venir à toi le vœu de ton esprit, le vœu de ta conscience ! Puisses-tu vivre dans la joie de ta conscience toutes les nuits que tu vivras ! »

Telle est la bénédiction qu'Âtar donne à celui qui lui apporte du bois sec, que la lumière du jour a regardé, et purifié dans un pieux désir.

Et celui qui, avec une piété parfaite, donnera à un fidèle, ô Spitama Zarathushtra, un couple de l'oiseau Parôdarsh, mâle et femelle, c'est comme s'il lui avait donné un palais à cent colonnes, mille poutres, dix mille grandes fenêtres, dix mille petites.

Et celui qui donnera [à un fidèle] une quantité de viande égale au corps de ce mien oiseau Parôdarsh, je ne l'interrogerai pas deux fois au moment d'entrer au Paradis, moi, Ahura Mazda.³⁰¹

Or, la légende considère que Pythagore est un disciple de Zoroastre. Elle témoigne en tout cas des liens étroits entre pythagorisme et mazdéisme, entre la Grèce et l'Orient. Quand le coq a été introduit en Grande Grèce, il a conservé le caractère sacré qu'il avait pour les mazdéens. On trouve une trace de ces liens dans les *akousmata* attribués à Pythagore, commentés par Jamblique.

« Élève un coq mais ne le sacrifie pas : il est consacré à la lune et au soleil » nous conseille de soutenir, de vivifier, de ne pas laisser se perdre ou disparaître les grands signes de l'unité, de la réciprocité, de la sympathie, de la conspiration cosmique. Aussi nous exhorte-t-il à saisir la contemplation de l'univers et la philosophie. Car, du fait qu'elle est naturellement cachée, la vérité sur l'univers est assez difficile à prendre ; l'homme doit pourtant la chercher et la suivre à la trace, surtout au moyen de la philosophie. Par toute autre méthode, en effet, c'est impossible comme cela ; mais la philosophie prend à la nature des petites étincelles, elle en fait comme provision, les allume, les accroit et les rend plus efficaces par les mathématiques qu'elle fournit. Il faudrait « donc » philosopher.³⁰²

³⁰¹ *Le Zend-Avesta*, traduit par DARMESTETER, Paris, Musée Guimet, 1892, (Annales du Musée Guimet, tome 22).

³⁰² JAMBLIQUE, *Protreptique*, édité et traduit par E. DES PLACES, Paris, Les Belles Lettres, 1989, XXI, 17.

De la Grande Grèce au monde latin, de la tradition pythagoricienne à la tradition éleusienne, il n'y a qu'un pas. Nourries des sagesses antérieures et orientales, elles se complètent et se répètent comme le raconte Porphyre dans le *De Abstinencia*, IV, 16.

*Maïa est la même que Proserpine ; elle a été ainsi appelée parce qu'elle est la nourrice du genre humain, ainsi que Cérès. On a consacré le coq à celle-ci : c'est pourquoi les prêtres de cette déesse s'abstiennent des oiseaux domestiques. Il est ordonné à ceux qui sont initiés dans les mystères d'Éleusis de s'en abstenir aussi, de même que des poissons, des fèves, des pêches et des pommes. Ils ont une égale répugnance à toucher le tronc de ces arbres qu'un cadavre. Quiconque a étudié la matière des visions sait que l'on doit s'abstenir de toute sorte d'oiseaux si l'on veut être délivré du joug des choses terrestres et trouver une place parmi les dieux du ciel.*³⁰³

Qu'est ce coq ? Pourquoi était-il rituellement sacrifié à Asclépios ? Pour quelles raisons Socrate s'est-il soumis à ce rite malgré le conseil attribué à Pythagore ?

Selon la mythologie, « le coq se trouvait auprès de Leto, enceinte de Zeus, lorsqu'elle accoucha d'Artémis et Apollon »³⁰⁴, ce qui explique que ce gallinacé est consacré à la fois à la lune et au soleil. Il est cependant un attribut particulier d'Apollon, le dieu du jour qui naît. C'est au fils d'Apollon et dieu de la médecine, Asclépios, que l'on sacrifie rituellement le coq. Ce dieu, par ses médecines, avait opéré des résurrections sur terre. Le sacrifice du coq viendrait rappeler le rôle de divin psychopompe qui annonce l'autre monde et y conduit les défunts. Ce rôle de psychopompe explique aussi que le coq soit

³⁰³ PORPHYRE, *De Abstinencia*, édité et traduit par M. DE BURIGNY, Paris, de Bure, 1747, IV, 16.

³⁰⁴ Cf. Pierre CHAVOT, *Le bestiaire des dieux*, Paris, Dervis, 2013, à l'entrée « coq ».

attribué à Hermès, le messager. Mourir, pour Socrate, c'est renaître.

Le chant du coq

De renaissance, il est aussi question dans la tradition maçonnique. Le coq est l'un des symboles décorant le mur noir du cabinet de réflexion des francs-maçons. Il y est représenté avec les mots « vigilance » et « persévérance ».

Au-delà de la symbolique du coq associé aux mots « vigilance et persévérance », il y a les mots eux-mêmes. (...) Par-dessus tout, le coq annonce l'aube, et l'aube, c'est la lumière. Le coq est dès lors le signe de l'avènement de la lumière initiatique ; il fait allusion aux forces endormies qui s'éveillent ; il annonce la fin de la nuit et la victoire de la lumière des ténèbres.³⁰⁵

Quelles leçons tirer de la présence du coq dans le cabinet de réflexion maçonnique ? Que nous enseigne le reniement de Pierre ? Comment passer du chant du coq au chant du cygne ?

*Un jour un coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire :
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.*

*Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.³⁰⁶*

³⁰⁵ Philippe LIENARD, *Mais que font les francs-maçons en loge ?*, Paris, Jourdan, 2016. p. 23. Le coq ou l'aube de la lumière.

³⁰⁶ Jean DE LA FONTAINE, *Le coq et la perle*, Livre I, Fable 20.

La vigilance est de mise quand on aperçoit une perle que l'on souhaite s'approprier. La persévérance est de rigueur quand on découvre un texte susceptible de se livrer. Il ne faut pas croire que de tels ouvrages ne nous sont pas adressés.

*Notre passage ici-bas n'aura pas été inutile si nous avons réussi à redonner aux humains exilés dans l'agonie de ce monde l'espoir du salut de Dieu et le goût de la quête immédiate.*³⁰⁷

La quête est une quête immédiate qui concerne directement la science du salut. Cette connaissance qui nous habite doit être réveillée en nous par le Dieu tout puissant. Lorsque Pierre a renié Jésus jusqu'à trois fois, il disait vrai : il ne le connaissait pas. Au moment où le coq a chanté, toutes les images de la nuit ont disparu, l'aurore advint, la lumière se fit jour, Pierre connut la réalité.

*Un jeune coq, en cherchant sa nourriture sur un fumier, trouva une perle. « Précieux objet, dit-il, tu es là dans un lieu indigne de toi ! Si un avide connaisseur t'apercevait, il t'aurait bientôt rendu ton premier éclat. Pour moi qui t'ai trouvé, le moindre aliment me serait meilleur, je ne puis t'être utile et tu ne peux rien pour moi ». J'adresse cette fable à ceux qui ne comprennent pas.*³⁰⁸

« Je ne puis t'être utile et tu ne peux rien pour moi ». Tel est l'amour du pharisien sans la connaissance véritable des mystères. Tel est l'homme qui aime son Seigneur mais qui l'aime charnellement. Tel est Pierre. Jusqu'au chant du coq, il n'a vu que des images. Au moment où le coq a chanté, les images s'évanouirent. C'est alors que Pierre reconnut son Seigneur. Ce coq est le coq de Pâques.

³⁰⁷ *Le Message Retrouvé*, XXXVII, 25. Ce verset a été commenté par Emmanuel d'Hooghvorst. C'est son commentaire que nous paraphrasons dans le paragraphe suivant.

³⁰⁸ PHEDRE, Livre III, Fable XII.

Les chrétiens, nous dit Emmanuel d'Hooghvorst³⁰⁹, affirment qu'Abraham, David, Salomon ne sont que des images de Jésus-Christ sans s'apercevoir qu'on pourrait leur demander de quoi et de qui alors Jésus est l'image.

De qui Jésus-Christ est-il l'image ? Qui est l'homme que Pierre a juré par trois fois ne pas connaître ? Il est le prochain, celui qui va de Jérusalem à Jéricho, celui que seul le bon Samaritain reconnaît.

Si Dieu ne passe pas en nous et si nous ne passons pas dans notre prochain, nous ne pourrons pas recevoir et transmettre la bénédiction qui sauve de la mort.

*« Les méchants se punissent de leur méchanceté en repoussant le secours du Seigneur et celui des hommes saints et sages ».*³¹⁰

À propos de l'image, Platon, dans *La République*, a soulevé le même type de questionnement. La connaissance y est figurée par un segment de droite divisé en deux parties, selon une proportion quelconque, représentant le domaine de l'opinion et celui de la pensée. Chacune de ces deux parties est elle-même divisée selon la même proportion. Nous distinguons dans le domaine de l'opinion ce qui relève de l'illusion, c'est-à-dire les ombres, les reflets et plus largement les images, et ce qui relève de la certitude sensible, à savoir les objets perçus, vivants, naturels ou fabriqués. La démarche analogique nous permet d'entrevoir que le sensible est à l'intelligible ce que le reflet d'un arbre dans l'eau est à l'arbre perçu. Dans le domaine de la pensée, toutes les idées sont situées sur le même plan par rapport au sensible. Nous y distinguons cependant deux modes de connaissance : l'un lié aux mathématiques qui permet de retrouver des traces du divin en nous, l'autre lié au logos qui permet de nous lier au divin. Pierre se dégage ainsi de l'opinion

³⁰⁹ Cf. commentaire du *Message Retrouvé*, XVIII, 11 (notes privées).

³¹⁰ *Le Message Retrouvé*, XVIII, 61'. Ce verset a été commenté par Emmanuel d'Hooghvorst. C'est sur son commentaire que nous nous sommes basée pour le paragraphe précédent.

pour parvenir, guidé par l'intellect, à contempler l'intelligible dans le sensible.

Il [le premier principe] est réellement le seul qui soit capable de tirer doucement l'œil de l'âme, enfoui dans quelque borbier barbare, et de le guider vers le haut en ayant recours, pour le soutenir dans son mouvement de retournement, à ces arts que nous avons exposés.³¹¹

Annonciateur de la lumière et de la résurrection, le coq est aussi une mise en garde, comme en témoignent tant ces fables et les quatre Évangiles³¹², que commente Emmanuel d'Hooghvorst à travers le *Message Retrouvé*³¹³.

La poule grise

*Avons-nous des narines pour humer le parfum ?
Avons-nous un palais pour goûter le nectar ?
Avons-nous une bouche pour baiser la pierre
sainte ?³¹⁴*

« Le parfum que l'on sent dans les textes est déjà un peu du soufre alchimique. » Lorsqu'Emmanuel d'Hooghvorst parle du soufre et du mercure, il décrit son magistère. « Le premier mercure est purement naturel, c'est une eau très volatile, la rosée. Le deuxième mercure est fait uniquement par l'Art, c'est le compost. Il n'est pas très volatil. » Lorsqu'Emmanuel d'Hooghvorst distingue deux types de mercure, il nous indique deux opérations de son magistère. Quand la matière commence à cuire, elle répand un parfum, celui du soufre. Or, le coq est le

³¹¹ PLATON, *La République*, traduit par G. LEROUX, Paris, Flammarion, GF, 2002, [533 c-d].

³¹² *Matthieu XXVI*, 34 ; *Marc XIV*, 30 ; *Luc XXII*, 34 ; *Jean XIII*, 38.

³¹³ Louis CATTIAUX, *Art et Hermétisme*, Grez-Doiceau, Beya, 2005.

³¹⁴ *Le Message Retrouvé*, XIV, 16. Ce verset a été commenté par Emmanuel d'Hooghvorst. C'est son commentaire que nous présentons dans la suite du texte.

soufre des philosophes³¹⁵ : il annonce la lumière et la résurrection. La poule, sa femelle, est l'eau mercurielle.

Emmanuel d'Hooghvorst l'affirme : « la Sagesse doit être couvée par une poule grise. La poule grise, c'est la chaleur de l'athanor. » La couleur grise est la couleur du Rebis, du début de l'œuvre. Le Rebis est le mercure préparé par l'artiste. On ne le trouve pas dans cet état dans la nature. C'est une sueur. La sueur de Pierre, c'est le Mercure des Philosophes, c'est le mercure qui doit se cuire. « De l'œuf sort un petit coq et le coq chasse la nuit. » Il fait disparaître les images et la réalité paraît.

Il suffit de joindre au corps fixe de la pierre une goutte du premier mercure et de fermer l'athanor, puis laisser le second mercure se cuire et se former. Le second mercure, c'est le corps amolli au point d'être comme une eau et d'être pourtant un corps, d'être en fait comme une boue. C'est le corps se baignant dans sa sueur. Le juron « Ventre-saint-gris » évoque la même chose ; la poule grise qui doit donner un coq, celui qui nous réveillera et fera disparaître les obscurités de la nuit, et alors Pierre reconnaîtra son Seigneur.



³¹⁵ Gabrit est par ailleurs souvent interprété également comme venant possiblement de l'arabe *kibrit*, qui signifie « soufre ».



Louis Cattiaux, *La magicienne astrale*.

Le Rayon

Marie Fé de Meeûs

*Ô Lumière Éternelle d'entre les Lumières Éternelles,
illumine (je t'en prie) mon âme
d'un rayon de ta Lumière Divine ;
luis, je t'en conjure, dans le temple
Micro-cosmique de mon savoir,
afin que je te connaisse en moi et moi en toi,
dans la SAPIENCE ÉTERNELLE seule vraie.
Amen.³¹⁶*

Certains ont identifié Apollon au Soleil. Les Égyptiens ont donné au Soleil le nom d'Osiris. Traduit en grec, Osiris signifie « aux nombreux yeux », puisque le Soleil, lançant partout ses rayons, regarde toute la terre comme avec de nombreux yeux. Quelques Grecs l'ont surnommé encore Sirius ; d'autres enfin, Dionysos. Orphée [dit] par exemple à propos du Soleil :

C'est pourquoi on l'appelle Brillant et Dionysos.³¹⁷

Le Soleil-Apollon, frère de la Lune-Diane, est la médecine recherchée des corps humains nous dit Michaël Maïer. Il envoie ses flèches contre Typhon mais excelle aussi dans l'art de guérir.

*Apollon est un dieu d'or, chaud, non changeant, qui
envoie des flèches contre Typhon et excelle dans l'art
de guérir. C'est parce qu'il est lui-même Horus, le
dernier des dieux que l'on feint avoir régné en Égypte et
qu'il est la médecine recherchée des corps humains.*

³¹⁶ Heinrich KHUNRATH, *L'Amphithéâtre de l'Éternelle Sapience*, Sébastiani, 1975, Interprétation du Grade premier, p. 28.

³¹⁷ Hans VAN KASTEEL, « La Théosophie de Tübingen », dans *Oracles et Prophétie*, Beya, Grez-Doiceau, 2011, p. 251.

Il est celui qui préside aux Muses, il est la lumière et le faite des poètes, auquel est dédié le laurier sonore et toujours vert et dont il partage l'image avec la Lune ou Diane sa sœur ; il porte les Grâces à la main droite, puisque c'est un don gracieux de Dieu, et des flèches à la main gauche, car il a le pouvoir de se multiplier de nouveau et d'étendre ses forces contre Typhon.³¹⁸

La guérison de notre état est dans ses rayons et c'est aussi en eux que le Créateur se fait voir clairement :

Mais pour vous qui craignez mon nom, se lèvera un soleil de justice, et la guérison sera dans ses rayons.³¹⁹

Le Soleil n'est pas l'œil de l'univers, comme l'ont voulu dire quelques Anciens : mais il est l'œil du Créateur de l'univers, par lequel il regarde d'une façon sensible ses créatures sensibles, par qui il leur envoie les doux rayons de son amour, et dans qui il se fait voir clairement.³²⁰

Le Soleil-Apollon émet des rayons, ce qui lui a valu d'être qualifié de Phébus par Homère.

Homère [...] le qualifie de φοῖβος, « brillant », à cause de ses rayons : ce qui appartient uniquement au Soleil, il l'attribue à Apollon, sans faire de distinction entre eux.³²¹

Mais qui est ce Soleil-Apollon ? Une réponse nous est donnée dans la Théosophie de Tübingen, où il est rapporté qu'un certain Théophile ayant demandé au dieu solaire Apollon : « Es-tu, toi, Dieu, ou est-ce un autre ? » l'oracle lui répondit :

Il y a, venue d'au-dessus de la voûte céleste et fixée par le sort, une flamme infinie, mouvante, immense :

³¹⁸ Michaël MAÏER, *Les Arcanes très secrets*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 178.

³¹⁹ *Malachie*, IV, 2.

³²⁰ Jean D'ESPAGNET, *La philosophie naturelle rétablie en sa pureté, suivi de l'ouvrage secret de la philosophie d'Hermès*, Grez-Doiceau, Beya, 2007, canon 87, p. 51.

³²¹ Hans VAN KASTEEL, *Questions Homériques*, Beya, Grez-Doiceau, 2012, p. 94.

L'ÉON. Elle est dans les bienheureux, inaccessible, à moins que le Père grand ne projette de se laisser voir. L'éther n'y porte pas les astres éclatants, et la lune resplendissante n'y est point suspendue ; on n'y rencontre pas de dieu en chemin, et moi-même qui embrasse tout de mes rayons en tournoyant dans l'éther, je ne m'y déploie pas. Mais Dieu est un conduit de feu, très long, serpentant en spirales, sifflant. Si on touche ce feu éthéré, on n'a pas le cœur divisé. Car l'éon n'a pas de division, mais avec un soin incessant il est mêlé aux éons par Dieu même. Né de lui-même, sans maître, sans mère, inattaquable, dont le nom ne se laisse renfermer par aucune parole, habitant dans le feu : voilà Dieu ! Quant à nous, ses messagers, nous sommes une parcelle de Dieu.³²²

On peut voir en Égypte, au musée du Caire, une stèle provenant d'une tombe royale, représentant le Soleil dont la multitude des rayons se termine chacun par des mains. On l'appelle Briarée.

Quant à Briarée aux cent mains³²³, il représente le Soleil qui, en quelque sorte, se sert de nombreuses mains pour accomplir tout ce qui se situe sous le Soleil. [...] On peut, sans invraisemblance, attribuer au Soleil des mains, et une centaine de mains, c'est-à-dire un grand nombre.³²⁴

Isis est dans ses rayons

Les rayons du Soleil-Osiris contiennent Isis.

Isis est de nature solaire, comme son frère Osiris. Elle se trouve dans les rayons du soleil.³²⁵

³²² Hans VAN KASTEEL, « La Théosophie de Tübingen », *op. cit.*, p. 119.

³²³ cf. HOMÈRE, *Iliade*, I, 396 et ss.

³²⁴ EUSTATHE, « Commentaires sur l'Iliade », dans *Questions Homériques*, *op. cit.*, p. 478.

³²⁵ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope* t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 362.

On dit de la bénédiction qu'elle coule des mains des adeptes. Elle coule, sans doute parce qu'elle est une eau qui provient de cette Vierge qui adoucit ce feu, sans laquelle nous serions rôtis. Le curé d'Ars disait : « Quand on a le Saint-Esprit, il sort de son cœur une transpiration d'amour »³²⁶.

Albert le Grand dans *La Bible Mariale*, dit à propos du verset 2 de la Genèse « Et Dieu dit : 'Que la lumière soit !', c'est-à-dire 'que Marie soit engendrée et naisse' ! »³²⁷. Marie serait donc la lumière, engendrée par ce feu ?

*Si les rayons de la lumière éternelle, qui reluisent de temps en temps sur ce feu ténébreux, par des manières et des traits ineffables, ne tempéraient point cette angoisse de feu, ce serait l'enfer ouvert et découvert.*³²⁸

Sur cette eau qui adoucit et tempère, nous lisons ceci :

*C'est donc à bon droit, que notre eau divine est appelée clef, lumière, Diane qui éclaire dans l'épaisseur de la nuit. Car c'est l'entrée de tout l'œuvre et celle qui illumine tout homme. C'est l'oiseau d'Hermès qui n'a repos ni jour ni nuit, ne tâchant qu'à se corporifier en tous les lieux de la terre.*³²⁹

*Nous vous adorons, Eau, mère des eaux, car le feu vivant est dans votre centre, et vous êtes excellente sur toutes les autres lumières. Le soleil est votre production magnifique. Sainte Mère du feu, secourez-nous à présent et à l'heure du passage difficile. Qu'il soit fait ainsi !*³³⁰

³²⁶ Abbé Alfred MONIN, *Esprit du Curé d'Ars*, Paris, Pierre Téqui éditeur, 2007, p. 63.

³²⁷ Albert LE GRAND, *La Bible Mariale*, Beya, Grez-Doiceau, 2019, p. 17.

³²⁸ DOUZETEMPS, *Les Mystères de la Croix*, Sebastiani, Archè, 1975, p. 17.

³²⁹ Nicolas VALOIS, *Les cinq Livres*, Paris, La Table d'Émeraude, 1975, « La clef du secret des secrets », p. 175.

³³⁰ Louis CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, X, 60'.

Ses rayons sont un feu qui purifie

Le rayon du soleil nous fait penser au rayon de miel qui symbolise par excellence la douceur, célébré dans l'Antiquité comme la boisson des dieux ; la tradition grecque veut que Pythagore ne se soit nourri, sa vie durant, que de miel, et selon Denys l'Aréopagite, les enseignements de Dieu sont comparables au miel « pour leur propriété de purifier et de conserver »³³¹.

Pernety dit du miel « qu'il est le dissolvant des philosophes »³³². Emmanuel d'Hooghvorst expliquait que « la révélation est semblable à un rayon de miel dans un arbre creux », cela fait peut-être allusion au *Psaume XIX*, 11 : « Plus doux que le miel, que le miel qui découle des rayons ». Probablement que ce rayon divin, lorsqu'il descend, dissout notre péché et nous ensemece, il réveille notre Osiris qui devient alors lumineux. C'est *INRI*, qui signifie « par le feu, la nature entière est régénérée ».

Ce rayon est un feu qui dissout et qui purifie. Celui qui offre ce feu aux hommes est aussi appelé Melchitsédeq.

*Purifie nos cœurs par le feu de purgation et féconde-nous de ton amour céleste, par le moyen de ta grâce voyageuse, ô Magnanime donneur de vie.*³³³

*Entends ma prière, toi dont la lumière est toute intelligence, tout amour et toute puissance de vie. Viens à moi sur ton rayon pénétrant et réveille ma vie endormie dans les ténèbres de l'exil. Anime-moi à nouveau et sauve-moi de l'horreur de la mort, ô merveilleux Père qui prodigues ta sainte semence inlassablement.*³³⁴

³³¹ Jean CHEVALIER, *Dictionnaire des Symboles*, Bouquins, Robert Laffont, 1982, p. 632.

³³² Antoine-Joseph PERNETY, *Dictionnaire mytho-hermétique*, Milan, Archè, 1980, p. 306.

³³³ Louis CATTIAUX, *op. cit.*, XXIII, 11'.

³³⁴ *Ibid.*, XXVIII, 16'.

L'ange Gabriel est appelé la *force de Dieu*, il s'est manifesté à Marie au travers de ses rayons :

*GABRIEL signifie l'Esprit de Force : Or à qui le nom d'Esprit de Force peut-il vraiment convenir, si ce n'est au seul Esprit du Tout-puissant [...] Dieu ne s'annonce d'une manière visible sur la Terre, que par la Radiation lumineuse, et vivifiante, de son Soleil ; d'où ses Anges doivent être ses Rayons : Et comme ses Rayons sont de sa divine Essence, qui est purement spirituelle, il s'ensuit que Dieu n'a pu être annoncé à MARIE que par son SAINT-ESPRIT, lequel étant l'Esprit de Force, est véridiquement nommé par Saint Luc l'Ange GABRIEL.*³³⁵

Ce rayon est la bénédiction

Le rayon qui vient d'en haut, doit rencontrer en bas quelque chose qui lui est semblable et qui le fait descendre, qui l'attire ou qui l'aimante.

Ce rayon de lumière c'est la bénédiction. Le mot bénédiction, ברכה vient de la racine ברך, « faire descendre ». Le vrai sacerdoce, c'est faire descendre ce qui est en haut et l'unir à ce qui est en bas.

*Les bénédictions qui viennent d'en haut ne peuvent se produire que dans la mesure où il y a quelque chose pour les recueillir.*³³⁶

Quand ce rayon descend, c'est le feu qui unit le ciel et la terre.

*L'arc-en-ciel, [se forme] quand les rayons solaires tombent sur un air consistant.*³³⁷

³³⁵ BEBESCOURT, *Les Mystères du Christianisme*, t. 2, p. 21.

³³⁶ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., t. I, p. 312.

³³⁷ Hippolyte DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, Beya, Grez-Doiceau, 2019, p. 15.

*Ainsi Dieu et l'homme s'unissent dans un certain milieu, qui constitue le mystère de la terre et du ciel.*³³⁸

*Tels sont le ciel et la terre qu'il nous faut réunir pour former le royaume ; et les chrétiens disent dans leurs prières : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel », pour n'en faire qu'une seule chose.*³³⁹

Ce milieu pourrait-il être les moelles de la colonne vertébrale, qui unit le haut et le bas de l'homme ?



Le *Message Retrouvé* nous dit que nous devons devenir transparents, et réceptifs à ce rayon de vie.

*Devenons purs et transparents comme le cristal, et les rayons divins nous illumineront et nous féconderont pleinement.*³⁴⁰

Et il précise même ce qui permet d'atteindre cet état :

*C'est la sainte fainéantise qui nous rend attentifs et libres au verbe de Dieu, et c'est la sainte ignorance qui nous rend transparents et réceptifs à son rayon de vie.*³⁴¹

Cette sainte « fainéantise de Dieu » est sans doute un état qui arrive après un travail acharné dans la quête divine, l'homme reçoit alors tout des mains de Dieu, ce qui le fait passer pour fainéant dans le monde.

*Les fainéants de Dieu reçoivent tout des mains de leur Seigneur, alors que les travailleurs du monde peinent durement pour manquer de tout ici-bas.*³⁴²

³³⁸ Louis CATTIAUX, *op. cit.*, VIII, 50.

³³⁹ Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, t. I, p. 172.

³⁴⁰ Louis CATTIAUX, *op. cit.*, X, 18'.

³⁴¹ *Ibid.*, XXVI, 3'.

³⁴² *Ibid.*, XX, 26'.

*Afin que IEHOVAH te favorise, et qu'un rayon de son Soleil super céleste t'illumine dans tes travaux, souviens-toi d'étudier.*³⁴³

*Il nous a été commandé de croire et d'aimer. Il ne nous a pas été défendu de chercher et de connaître, bien au contraire.*³⁴⁴

*Notre quête du divin trésor exige un tel effort et un tel travail pendant si longtemps, nuit et jour, que tous les courageux et tous les travailleurs du monde renoncent même à l'entreprendre, et c'est pour cela que nous passons pour fainéants et pour inutiles aux yeux du monde qui ne peut ni croire ni comprendre que la gloire de Dieu repose en nous seuls.*³⁴⁵

Pour arriver à cette sainte fainéantise et à cette sainte ignorance, faut-il passer par une espèce de mort qu'on appelle « la mort au monde » ?

*La lumière qui recèle le Seigneur est comme le vêtement et comme l'ombre lumineuse du Parfait dont nous devons être couverts si nous sommes trouvés simples, fidèles, aimants et purs, comme au dernier jour de la création et comme au premier temps de notre nouvelle vie.*³⁴⁶

Quand j'eus renoncé à mes petits biens dans le monde, mon Seigneur m'inonda de richesses dans mon cœur, et je connus qu'ayant tout perdu sur la terre, j'avais tout gagné dans le ciel.

*« Faut-il pas jeter le lest mort pour que le ballon s'envole dans la liberté des cieux et rejoigne l'île du bonheur ? »*³⁴⁷

C'est en sortant de tout et de toi-même, de façon irrésistible et parfaite, que tu t'élèveras dans une pure extase jusqu'au rayon ténébreux de la divine

³⁴³ Heinrich KHUNRATH, *op. cit.*, Argument du second grade, p. 27.

³⁴⁴ Louis CATTIAUX, *op. cit.*, XXIV, 55.

³⁴⁵ *Ibid.*, XXXVIII, 65.

³⁴⁶ *Ibid.*, XV, 41.

³⁴⁷ *Ibid.*, XXI, 46.

*Suressence, ayant tout abandonné et t'étant dépouillé de tout.*³⁴⁸



Quoi qu'il en soit, tous les philosophes le disent : SANS CE RAYON, NOS TRAVAUX SONT INUTILES.

*Nos travaux sont inutiles sans la bénédiction du Seigneur rayonnant.*³⁴⁹

*Celui que le rayon de la lumière de la SAPIENCE n'éclaire pas (Micro ou Macro-cosmiquement) soit dans l'Oratoire ou le Laboratoire, ou par le Maître des Sapients, celui-là est ignorant et aveugle et ne sait par ses travaux rien de vrai de la SAPIENCE vraie et ne comprend rien, et ne peut juger de rien.*³⁵⁰

*[...] l'entendement humain ne se peut démêler sans être éclairé d'un rayon d'une lumière d'en haut [...].*³⁵¹

Conclusion

En guise de conclusion, laissons parler Philalèthe, Cesare Della Riviera et Hermès :

*Nous devrions prier continuellement pour que Dieu nous ouvre les yeux, afin que nous puissions voir comment employer ce talent qu'il nous a octroyé, mais qui gît pour le moment enfoui dans le sol et qui ne fructifie pas du tout. C'est à lui que nous devons être unis par « un contact essentiel », et alors nous connaissons toutes choses « manifestées face à face par une claire vision de la lumière divine ».*³⁵²

³⁴⁸ Denys L'AREOPAGITE, *La Théologie mystique*, I, 1, pp. 177 et 178, cité par Hans VAN KASTEEL, dans *Revue Arca*, n°2 (2018), p. 47.

³⁴⁹ Louis CATTIAUX, *op. cit.*, XX, 40'.

³⁵⁰ Heinrich KUNRATH, *op. cit.*, Interprétation du grade premier, p. 18.

³⁵¹ Jean D'ESPAGNET, *op. cit.*, p. 123.

³⁵² Eugène PHILALETHE, « L'Antroposophie Théomagique », dans *Œuvres Complètes*, Paris, La Table d'Émeraude, 1999, p. 67.

*Prie donc le trois fois grandissime Jupiter, donateur de tous les biens, sans lequel vainement tu te fatigueras à parvenir jusqu'à tant de félicité, qu'avec un rayon du divin Soleil il t'illumine, qu'il te montre du doigt l'ardu et étroit sentier, et qu'il t'aide en ton long, pénible et périlleux voyage, afin que, devenu glorieux Héros, tu puisses, comme un nouveau Jason, remporter la palme d'une tant signalée entreprise.*³⁵³

*Le Soleil est un miroir luisant de la gloire divine ; car cette gloire étant élevée par-dessus la portée des sens, et des forces des créatures matérielles, elle s'est fabriqué un miroir, dont l'éclat et la politesse pussent réfléchir les rayons de sa lumière éternelle sur tous ses ouvrages, et se faire reconnaître par cette réflexion ; vu qu'il n'est pas en la puissance de la nature mortelle, de regarder immédiatement la lumière divine. Il est l'œil royal de la divinité, qui par sa présence accorde la liberté, et la vie à ceux qui l'en supplient.*³⁵⁴

*Si donc, dans sa partie essentielle ou âme,
un homme reçoit la lumière du rayon
divin par l'intermédiaire du Soleil
(de tels hommes, à eux tous,
sont en bien petit nombre),
en ce cas les daïmones sont réduits à l'impuissance,
car nul, ni des daïmones ni des dieux,
n'a de pouvoir d'aucune sorte
contre un seul rayon de Dieu.*³⁵⁵

³⁵³ Cesare DELLA RIVIERA, *Le Monde Magique des Héros*, Archè, Milan, 1975, p. 62.

³⁵⁴ Jean D'ESPAGNET, *op. cit.*, canon 36, p. 32.

³⁵⁵ Hermès TRISMEGISTE, *Corpus Herméticum*, t. II, traité XVI, 16, Les Belles Lettres, p. 237.

Le rire véritablement catholique

Lorraine de Coppin

*Amis lecteurs, soyez comme Merlin
qui arrive toujours chez ses amis en riant...*

Introduction

Dans toutes les traditions nous entendons parler du rire : Osiris aime rire et s'amuser, les dieux rient d'un rire inextinguible et olympien, Sarah accouche dans un rire, Rabelais dit qu'il est le propre de l'homme, et Louis Cattiaux que c'est un médicament :

*LE RIRE EST UN MÉDICAMENT : ne ratez pas
une occasion de rire fût-ce de vous-même, car c'est
réellement un médicament merveilleux. Si vous pouviez
être avec nous, vous verriez combien je m'efforce, même
quand je suis souffrant, à cultiver cet antidote. C'est
comme cela que vous serez courageuse et agréable à
Dieu.³⁵⁶*

On s'aperçoit assez rapidement qu'en réalité, le rire symbolise un ou plusieurs mystères très précis du Grand Œuvre et du Grand Art. Les rires ont des couleurs, le rire crée, le rire lave et purifie.

Mais avant cela, nous aimerions vous parler de la joie qui, si nous avons bien compris, correspond au rire et est une chose qui se transmet et qui n'apparaît qu'une fois que nous sommes créés.

³⁵⁶ Raimon AROLA (dir.), « Florilège épistolaire de Louis Cattiaux » dans *Croire l'incroyable*, Beya, Grez-Doiceau, 2006, extrait n° 197, p. 367.

« Que ma joie demeure »

*Que nos réunions soient saintes et joyeuses en
l'honneur du seigneur qui préside dans nos cœurs
aimants.*³⁵⁷

Louis Cattiaux et Emmanuel d'Hooghvorst ont beaucoup insisté sur le fait que nos réunions devaient être joyeuses. Mais de quelle joie parlaient-ils ? Ce n'était vraisemblablement pas uniquement pour nous suggérer de passer une soirée divertissante entre amis...

Avant de quitter ce monde, Louis Cattiaux nous recommandait d'écouter la cantate de Bach n°147 intitulée : *Jesus bleibet meine Freude* (texte de Martin Jahn, 1620-1682). Cette cantate, composée entre 1716 et 1726, fut jouée pour la première fois le 2 juillet 1723 à Leipzig, lors de la fête de la visitation de la Vierge Marie. Fête qui, comme nous le verrons, fait directement allusion à cette joie que nous cherchons tous quatre heures par jour.

En comparant le texte original allemand et sa traduction, on remarque que la première phrase : *Jesus bleibet meine Freude*, que l'on traduit habituellement par « Jésus que ma joie demeure », peut en réalité aussi se traduire par : « Jésus demeure (reste / continue à être / restera toujours) ma joie ».

Cantate de Bach 147 : « Jésus, Que ma Joie demeure »

<i>Jesus bleibet meine Freude</i>	Jésus, demeure ma joie
Jesus bleibet meine Freude, Meines Herzens Trost und Saft,	Jésus demeure ma joie, la consolation et la sève de mon cœur;
Jesus wehret allem Leide,	Jésus me préserve de toute souffrance
Er ist meines Lebens Kraft, Meiner Augen Lust und Sonne,	Il est la force de ma vie, le plaisir et le soleil de mes yeux,

³⁵⁷ *Le Message Retrouvé*, XXXIV, 72.

Meiner Seele Schatz und Wonne ; Darum lass' ich Jesum nicht, Aus dem Herzen und Gesicht.	le trésor et le délice de mon âme. Voilà pourquoi je ne laisse pas Jésus Hors de mon cœur et de ma vue.
---	--

Louis Cattiaux et Martin Jahn parlent donc probablement d'une même joie éternelle et universelle dont le *Message Retrouvé* semble faire écho dans de nombreux versets dont voici quelques exemples :

*Ô mon Seigneur, réjouis-toi en moi et tout sera bien ainsi, car ta joie submerge toute anxiété et elle fait même rire de la mort.*³⁵⁸

Ou encore :

*Tout s'écroulait en moi et autour de moi, mais dans mon cœur le Seigneur me faisait signe de rire avec lui et de ne pas croire au malheur, et mon étonnement et ma joie étaient sans limite comme le désespoir envolé.*³⁵⁹

En comparant cette cantate à ces différents versets, il semblerait que la joie dont parlent Louis Cattiaux et Martin Jahn soit le résultat de la tardemah :

« *Tout s'écroulait en moi et autour de moi* » : c'est en effet lorsque tout se sera écroulé en nous et autour de nous que le Seigneur pourra agir. Il aime que notre égo soit détruit car grâce à cela, nous nous laissons faire et le silence apparaît dans nos cœurs. Et c'est seulement dans ce silence que nous pouvons écouter, que le Seigneur nous envoie un signe et se met à parler.

Lorsque nous sommes unis à notre Seigneur, nous sommes dans la joie et ce cri de joie est un cri d'amour. Le mot « amour » vient du latin *amor* (*a-mors*) c'est-à-dire sans mort.

³⁵⁸ *Ibid.*, XXIII, 29.

³⁵⁹ *Ibid.*, XXI, 57.

On nous a aussi enseigné que tout le mystère est un mystère sexuel : c'est l'union de deux choses qui, quand elles sont réunies, créent de la poésie. C'est un son pur et cristallin. Alors que dans son état actuel, lorsque l'homme fait l'amour, il produit un son étouffé, animal.

Mais revenons à la Cantate. Jahn nous parle du cœur et de la vue : « voilà pourquoi je ne laisse pas Jésus hors de mon cœur et de ma vue » : il semblerait que le cœur soit souvent lié à l'audition et la vue à la compréhension, on voit quelque chose qui s'entend. Ici, il est important de préciser que les termes « entendre » et « écouter » n'ont pas le même sens que dans le langage courant : en effet, « écouter » signifie être auditeur tandis que « entendre », en espagnol *entender*, signifie comprendre.

Il faut donc que le cœur s'ouvre pour qu'une voix puisse être écoutée. Lors de la visite de l'ange, la Vierge Marie a été fécondée par l'oreille. Elle a écouté une parole mais ne l'a pas entendue. Et ce n'est qu'après une période de gestation, lors de la naissance du Christ, qu'elle a revu et entendu, et a pu demeurer dans la joie pour l'éternité.

Tout ce processus décrit la véritable création qui doit se réaliser en nous et qui nous fera vivre dans cette joie éternelle dont nous parle saint Jean :

*Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ;
puis, encore un peu et vous me reverrez : en vérité, en
vérité, je vous le dis, vous pleurerez, et vous vous
lamenterez. Tandis que le monde se réjouira ; vous
serez attristés, mais votre tristesse se changera en joie.*

*Vous donc aussi, vous avez maintenant de la
tristesse, mais je vous reverrai, et votre cœur se
réjouira, et votre joie, nul ne pourra vous la ravir.³⁶⁰*

³⁶⁰ Jean, XVI, 19-22.

C'est ce qui doit se passer pour nous : celui qui rencontre le Christ pour la première fois, ne le rencontre que très peu de temps et puis ne le voit plus. Enfin, par après, il le revoit et plus personne ne peut lui enlever sa joie.

De même dans le *Message Retrouvé* :

Après les larmes corrosives de l'amertume, voici les douces larmes de la joie débordante, car l'abondance du don de notre Seigneur fait couler l'eau prisonnière de nos cœurs, et son amour la condense en une pierre sainte et précieuse.³⁶¹

Et Emmanuel d'Hooghvorst a un jour dit :

Les pleurs et le rire engendrent les larmes : nous avons ici le solve et le coagula. Celui qui n'a pas pleuré n'est pas dissous, donc il ne peut pas être coagulé. Il est donc séparé de l'unité de l'unique. Être dissous, c'est ce qu'on appelle l'analyse psychologique. Les larmes sont le dissolvant acide qui dissout la pierre de notre cœur, qui est le tombeau du Christ, sur lequel pleurent les saintes femmes.

Il y a donc deux sortes de larmes. Les premières dissolvent notre cœur de pierre comme celles des femmes pleurant sur le tombeau du Christ (*Stabat Mater Dolorosa*), et permettent la libération d'Adam. Le cœur est souvent mis en relation avec notre sacrum qui doit être dissous. Cela aurait-il lieu lors de la tardemah, lorsque nous luttons avec l'ange ?

Ensuite viennent les larmes de rire qui coagulent.

Un autre verset du *Message Retrouvé* nous éclaire :

La vie mélangée de mort est agonie et souffrance, mais la vie pure est liberté infinie en soi-même, et la vie fixée dans l'Unique est joie et gloire éternelles.³⁶²

³⁶¹ *Le Message Retrouvé*, XXI, 44".

³⁶² *Ibid.*, XXVI, 08'.

On pourrait donc dire qu'il y a tout d'abord la mort initiatique, ensuite nous écoutons une parole qui va grandir en nous et naître, et à ce moment-là, nous reverrons quelque chose qui s'entend.

De même, lorsque nous étudions le rire, nous constatons qu'il y a plusieurs rires ; un rire blanc qui correspond à la naissance d'Isaac, et un rire rouge qui apparaît à la fin de l'œuvre, lorsque le soleil se couche et que la transmission a lieu. C'est le précédent qui rit, et la fin de l'un correspond au commencement de l'autre...

Emmanuel d'Hooghvorst nous dit à ce propos :

*Tous les prophètes, tous les sages ont connu, un jour, une joie que le monde ignore et ils l'ont apportée aux hommes que nous sommes. C'est sous le signe de cette joie que nous nous réunissons.*³⁶³

Et ailleurs :

*La création a été un cri de joie, mais pas comme le rire que nous connaissons dans ce monde. Le jour où nous connaissons ce rire, ce jour-là nous serons recréés et pour nous ce sera terminé, et les vacances commenceront. Somme toute, c'est cela le Banquet. En attendant le banquet, réunis au sein des communautés, nous prenons l'apéritif.*³⁶⁴

Pour que la joie soit présente, il faut donc qu'il y ait eu création. Et pour être recréé, nous devons rencontrer un adepte qui nous transmette la bénédiction de main en main. Alors seulement nous reposerons dans le feu divin et la joie demeurera pour l'éternité :

Tes fils peinent durement ici-bas pour faire entendre ton salut aux hommes exilés. Mais ils sont

³⁶³ Commentaires oraux d'Emmanuel d'Hooghvorst (notes privées).

³⁶⁴ *Ibid.*

*attablés dans ton soleil où ils fêtent ton éternité comme
un jour de joie qui ne finit pas.*³⁶⁵

Écouter cette cantate de Bach est donc une manière de nous rappeler et de demander que la joie demeure sur terre et que nous puissions nous en nourrir. « Jésus, que ma joie demeure », car si cette joie (ou la tradition) se perd, il n'y aura plus rien. Pour éviter cela, il faut qu'il y ait une transmission de la bénédiction d'homme à homme, de main en main.

Le rire

Qu'est-ce que le rire ?

Selon Rabelais dans son « Prologue au Gargantua », le rire est le propre de l'homme :

*Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
Despouillez vous de toute affection,
Et, le lisant, ne vous scandalisez :
Il ne contient mal ne infection.
Vray est qu'icy peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire ;
Aultre argument ne peut mon cueur élire,
Voyant le dueil qui vous mine et consomme.
Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.*³⁶⁶

Pourquoi le propre de l'homme ? Serait-ce par opposition « au sale » de l'homme ? C'est par le rire, ou comme nous l'avons vu dans notre chapitre sur la joie, par la création qui a lieu après la rencontre avec un adepte, que tout se purifie, que toutes nos impuretés sont lavées. L'homme rit quand il a été régénéré, c'est-à-dire lorsqu'il est devenu pur. C'est pourquoi, nous pouvons dire que le rire correspond à la pureté de

³⁶⁵ *Le Message Retrouvé*, XXXIV, 5 et 5'.

³⁶⁶ François RABELAIS, *Grand Gargantua*, Prologue aux lecteurs.

l'homme. Mais, vous allez voir qu'il existe plusieurs rires (jaune, rouge, etc.) qui correspondent aux différentes étapes de l'œuvre.

Selon Emmanuel d'Hooghvorst, Rabelais a voulu nous montrer que le rire correspond à la manière dont les dieux et les hommes régénérés font l'amour. Et ce rire, contrairement au rut animal qui crée des hommes, produit des dieux.

Puisque la joie et le rire sont liés à la création, cela implique donc un nouveau destin qui est le rire éternel. Voilà le véritable destin de l'homme ! Il doit rire d'un rire olympien (ὀλυμπος) qui signifie : le tout lumineux, brillant. C'est un rire qui jaillit de notre fondement lorsque celui-ci s'illumine et que tout notre être devient illuminé. Nous devenons alors des dieux.

*Le rire est un spasme d'amour dans le monde à venir. [...] Le baptême est une création qui doit nous réengendrer dans le rire de Dieu. Dieu se réjouit dans ses œuvres parce que le rire est inséparable de l'humanité. Les esprits ne rient pas, parce que **pour rire il faut avoir un sens**, et c'est seulement l'homme qui possède le sens. C'est pour cela que Dieu a besoin de l'homme pour se réjouir dans ses œuvres, puisque sans lui, il est un pur esprit. Il se pense, se rêve, mais ne se connaît pas. Il a besoin de l'homme pour se connaître, et l'homme a besoin de Dieu pour se connaître. C'est là le mystère de l'incarnation et du Christ qui est à la fois l'accomplissement de l'homme et de Dieu. Le Christ est au centre de la création. Le rire divin est impensable s'il n'est pas incarné.³⁶⁷*

« Pour rire il faut avoir un sens » : Selon Emmanuel d'Hooghvorst³⁶⁸, c'est le sens qui nous donne la mesure du monde, mais dans notre état déchu, ce sens est dévoyé.

Le sens correspond à l'intellect, au νοῦς. C'est grâce à lui que nous pourrions sortir du rêve et voir la réalité du Seigneur.

³⁶⁷ Notes privées du cours d'hébreu d'Emmanuel d'Hooghvorst, cours n° 65.

³⁶⁸ Commentaires oraux d'Emmanuel d'Hooghvorst.

Mais qu'est cet intellect ? Le *Message Retrouvé* nous éclaire :

*Notre gloire, c'est laisser Dieu opérer en nous sans entrave. « L'intellect est l'épée flamboyante et tournoyante qui nous défend l'entrée du jardin d'Eden »,*³⁶⁹

Et que fait-il lorsque nous le rencontrons ? Emmanuel d'Hooghvorst nous dit ceci :

*Quand Jacob, après avoir lutté toute la nuit avec l'ange, lui a demandé de lui transmettre la **bénédiction**, ce dernier lui a transmis l'intellect.*³⁷⁰

Recevoir l'intellect, c'est donc recevoir la bénédiction ! L'ange Intellect est celui qui nous permet d'entendre la voix du Très-Haut. Nous pouvons dire que l'intellect correspond au mystère de la Vierge Marie. Après qu'il lui ait dit : « L'Esprit saint te couvrira de son ombre » (*Luc* 1, 35), elle est rentrée en gestation, c'est la foi du charbonnier, on ne voit plus rien. Ce n'est que lorsqu'elle a vu naître le Christ qu'elle a compris les paroles de l'ange et qu'elle les a vues devenir un fils qui ressemblera à son père.

Si le sens correspond à l'Intellect, pourquoi l'Aphorisme 51 nous parle-t-il **d'un sens qui rit** ?

*En l'âge de Saturne, un sel se fit un mot, corps fixant un sens qui rit. Que t'est l'Art ? Dire d'amour salant son Isis en corps sensible, tel est l'Art germant qui fête sainte Nature. Quel charme savant d'amour Isiaque !*³⁷¹

• « Corps fixant **un sens qui rit** » : ce que l'adepte dit va prendre corps dans le disciple. Comme nous le verrons, c'est le

³⁶⁹ *Le Message Retrouvé*, XII, 2.

³⁷⁰ Commentaires oraux d'Emmanuel d'Hooghvorst.

³⁷¹ Emmanuel D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », dans *Le Fil de Pénélope*, tome 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, n°51, p. 415.

rire rouge de l'adepte. Le sens rit lorsqu'il y a union du Verbe divin avec le corps glorieux, ou encore lorsque l'homme régénéré fait l'amour pour produire un dieu. En effet, lorsque la coagulation s'achève, tout recommence chez le suivant.

• « *Dire d'amour salant son Isis en corps sensible, tel est l'Art germant que fête **sainte Nature*** » : Tout l'art consiste à unir le Père doré à la Mère brillante pour produire le fils³⁷².

Mais attention, il ne faut pas confondre la nature avec la sainte nature :

La nature est ce qui fait naître les choses, elle ne crée pas, mais son rôle est de donner un corps à ce qui a été créé par la parole. Il faut donc avoir été purifié avant pour ne pas faire naître des choses impures.

Cet aphorisme nous parle ici de **la sainte nature**, pour exprimer que celle-ci fait naître un dieu, contrairement à la mauvaise nature, c'est-à-dire au rut animal, qui produit des hommes.

Le rire serait donc le son produit lors de l'union d'Eve à Adam. C'est le son d'Elle qui danse continuellement fécondée par le Verbe divin³⁷³.

Le rut animal a causé la mort du Verbe divin. Nous ne pouvons rien y faire car nous sommes faits ainsi ! C'est là notre damnation. Le rire est provoqué par le Verbe divin ; c'est l'union du verbe avec le corps glorieux. La chute, c'est la femme qui est en train de faire l'amour avec un serpent qui est un eunuque et qui est donc incapable de la satisfaire. La femme est continuellement insatisfaite. C'est notre cas à tous ! Toute la violence du monde ne vient que de cette frustration.

Comme nous allons le voir dans les chapitres suivants, il existe différentes sortes de rires qui correspondent aux

³⁷² Voir les prières liminaires du *Message Retrouvé*.

³⁷³ Voir la lame du tarot « Le monde ».

différentes étapes de l'œuvre qui nous permettront d'atteindre le rire inextinguible.

Les différentes couleurs du rire

Selon les Alchimistes, chaque étape de l'œuvre passe par différentes couleurs. Ils distinguent trois couleurs principales qui apparaissent toujours dans le même ordre, c'est-à-dire : le noir, le blanc et le rouge. Cette invariable succession de couleurs leur indiquait que l'œuvre était en bonne voie.

Entre ces trois couleurs principales, nous distinguons des couleurs intermédiaires qui sont entre autres le vert, le bleu et le jaune.

Dans ce chapitre sur les différentes couleurs du rire, nous allons passer en revue le rire vert, blanc, jaune et rouge.

Nous n'avons malheureusement pas trouvé d'information sur le rire noir. En effet, si le rire en général représente la création, pourrions-nous dire que le rire noir n'existe pas car à cette étape de l'œuvre, il n'y a pas encore eu de création ?

Dans le langage courant, le rire noir, ou l'humour noir, est un humour morbide. Selon les Philosophes, l'œuvre au noir représente la couleur de la matière en **putréfaction**, mais aussi la mort et les ténèbres. C'est un mal nécessaire car il faut d'abord mourir au monde avant de pouvoir germer.

*La **putréfaction** : corruption de la substance humide des corps, par défaut de chaleur ; la putréfaction se fait aussi par l'action d'un feu étranger sur la matière. [...] La putréfaction est tant efficace qu'elle détruit la nature ancienne et la forme du corps putréfié ; elle le transmue dans une nouvelle manière d'être, pour lui faire produire un fruit nouveau. Tout ce qui a vie y meurt et tout ce qui est mort s'y putréfie, et y trouve une nouvelle vie. La putréfaction ôte toute âcreté des esprits corrosifs du sel, et les rend doux ; elle*

*change les couleurs ; elle élève le pur au-dessus et précipite l'impur, en les séparant l'un de l'autre...*³⁷⁴

Parcourons maintenant les différents rires.

Le rire Vert

Le vert correspondrait au début de l'œuvre, juste après le noir. C'est le printemps qui vient après l'hiver ! En effet, le mot « vert » vient du latin *viridis* qui est en lien avec le mot latin *ver*, et qui veut dire « printemps ». C'est bien à cette époque de l'année que tout reverdit.

Ce rire vert est le rire du printemps, représenté par la muse Thalie qui rit à cause d'histoires vertes. On dit d'ailleurs qu'elle en disait des vertes et des pas mûres.



Nattier, *La muse Thalie*, 1739.

Le *Message Retrouvé*, lui aussi, semble dire que le vert est le début de l'œuvre :

*L'émeraude terrestre présage le diamant lunaire et le rubis solaire.*³⁷⁵

Cette émeraude dont parle le verset, est tombée du front de Lucifer lorsque celui-ci fût jeté hors du ciel. Selon Louis Cattiaux, elle se trouve maintenant dans « l'antique forêt primordiale », c'est-à-dire dans un lieu qui n'a jamais été profané par l'homme. Emmanuel d'Hooghvorst disait que celui qui trouve l'émeraude possède le secret divin. Il disait aussi que

³⁷⁴ Dom PERNETY, *Dictionnaire Mytho-Hermétique*, Paris, Denoël, 1972.

³⁷⁵ *Le Message Retrouvé*, VIII, 29'.

cette première matière est verte car elle est l'éternelle jeunesse qui fait tout reverdir.

Voici ce que dit Raymond Lulle à propos de cette première matière :

*...si tu veux trouver cette première matière, sache...
qu'elle fut appelée **Forest** par comparaison à une chose
grosse et crue...*³⁷⁶

Dans le dictionnaire de Dom Pernety, la forêt est définie comme :

*la matière terrestre dans laquelle leur vraie matière
prochaine est comme confondue, et d'où il faut la tirer
comme d'un chaos et d'une confusion où elle est si bien
cachée aux yeux du vulgaire, que les seuls Philosophes
l'y aperçoivent, quoiqu'un nombre infini de personnes
s'en servent assez communément, qu'elle se vende
publiquement et à un prix très modique, et même qu'elle
ne coûte rien, se trouvant partout. C'est cette matière
terrestre et superflue dont il faut la dégager, que tous
les Philosophes, tant anciens que modernes, entendent
par leurs forêts, les lieux sombres, ombrageux, obscurs,
leurs cavernes, etc. C'est aussi sur ce principe qu'ils
disent : 'fac manifestum quod est occultum'.*³⁷⁷

Celui qui rit vert pourrait donc être celui qui possède la première matière. Mais ce rire est vert car il est grossier. Comme cité plus haut, cette première matière est grossière et crue, et se trouverait selon Dom Pernety dans un endroit caché aux yeux du vulgaire mais se trouvant pourtant partout. Une fois cette première matière découverte, il faudra la débarrasser d'une matière terrestre et superflue.

Selon le *Message Retrouvé*, l'homme est comparable à un bois mort qui doit reverdir grâce « au sang qui vient du ciel » :

³⁷⁶ Pseudo-Raymond LULLE, *Le Testament*, Beya, Grez-Doiceau, 2006, p. 14

³⁷⁷ Dom PERNETY, *Dictionnaire mytho-hermétique*, Paris, Denoël, 1972, p. 142.

*Il ne nous appartient pas de couper le bois mort qui encombre le grand arbre de vie planté dans le monde. Le sang nouveau qui vient du ciel en sacrifice saint fera reverdir ce qui est demeuré vivant, et le bois mort tombera de lui-même.*³⁷⁸

Et Emmanuel d'Hooghvorst commente ce verset en disant :

*L'arbre c'est l'Homme. Le grand arbre planté dans le monde : la filiation des maîtres, qui transmettent le secret. Le sang nouveau qui vient du ciel : la transmission de la bénédiction (qui véhicule Isis, dans la tradition égyptienne).*³⁷⁹

Selon Emmanuel d'Hooghvorst, c'est la filiation des maîtres qui nous transmettent le secret. C'est au printemps, le 25 mars, qu'a lieu la visitation de Marie, qui neuf mois plus tard enfantera le Christ. Nous retrouvons la même chose dans la tradition islamique, où cette filiation est représentée par Al Khidr, l'homme vert, détenteur du secret de Dieu, qui vient nous apporter la bénédiction.

Le vert fait aussi référence à la vérité. Pour distinguer la vérité, il faut avoir lutté avec l'ange intellect. C'est Jacob qui l'a vaincu, mais qui en luttant avec lui, a été blessé à la hanche. Ceci pour nous indiquer que ceux qui ont rencontré l'ange ne se comportent plus comme les autres. Ils possèdent le secret de la création...

*Ces vainqueurs, ce sont les patriarches de l'humanité ; ils sont de tous les peuples et de tous les temps. Eux possèdent le secret depuis la création et ils peuvent nous faire la grâce du salut. C'est Melchitsédeq, **le noble voyageur**, Jésus-Christ ressuscité.*³⁸⁰

³⁷⁸ *Le Message Retrouvé*, XXV, 31.

³⁷⁹ Commentaires oraux d'Emmanuel d'Hooghvorst.

³⁸⁰ *Ibid.*

*Purifie nos cœurs par le feu de purgation et
féconde-nous de ton amour céleste, par le moyen de **ta**
grâce voyageuse, ô Magnanime donneur de vie.³⁸¹*

Selon Emmanuel d'Hooghvorst, la grâce voyageuse et le noble voyageur sont les mêmes :

*« **Ta grâce voyageuse** », c'est-à-dire le noble voyageur. C'est Gabriel (étymologiquement, le mâle d'en haut). C'est également Raphaël (celui qui guérit). Dans la tradition arabe, ce noble voyageur est représenté par Al Kidr (l'homme vert). Dans la tradition juive, c'est le prophète Élie, dans la chrétienne c'est Melkitsedeq.³⁸²*

Revenons à Jacob : on l'appelle parfois « l'homme bleu ». Quel est donc le rapport entre cet homme dit bleu et le rire vert qui nous intéresse ici ?

Dans de nombreux ouvrages, le bleu semble lui aussi représenter le début de l'œuvre. Il semblerait même que la couleur verte et la couleur bleue se confondent :

L'adjectif γλανκος signifie « bleu », mais aussi « bleu vert », « verdâtre ». En latin, il est exactement rendu par l'adjectif caesius, « verdâtre », dérivé de caelius, « céleste », « azur », « bleu ».³⁸³

Dans *Questions Homériques*, on parle d'un vert qui est la crainte de Dieu :

Le poète qualifie de « verte » la crainte qui rend vert ou pâle...³⁸⁴

Celui qui rencontre l'adepte va éprouver une peur bleue, mais une fois cette crainte vaincue, nous pourrions même rire de la mort :

³⁸¹ *Le Message Retrouvé*, XXIII, 11'.

³⁸² Commentaires oraux d'Emmanuel d'Hooghvorst.

³⁸³ Hans VAN KASTEEL, *Questions Homériques*, Grez-Doiceau, Beya, 2012, note 117, p. 47.

³⁸⁴ *Ibid.*, note 149, p. 129.

*Ô mon Seigneur, réjouis-toi en moi et tout sera bien ainsi, car ta joie submerge toute anxiété et elle fait même rire de la mort.*³⁸⁵

Mais quelle est donc cette crainte, en quoi consiste-t-elle ?

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse (cf. histoire de Jacob). C'est le moment où l'alliance se fait entre l'homme et le Seigneur. Alors l'homme a la foi vive : Dieu lui a dit « Je te donne ma foi ». L'homme reçoit ainsi les arrhes de son Seigneur.

*C'est le premier contact entre le Seigneur et l'homme qu'il visite, la manifestation d'Isis. Mais par crainte du mystère, la plupart ne franchissent pas cette barrière.*³⁸⁶

Ou encore :

*...Lorsque le Seigneur nous donne sa crainte, c'est qu'il se manifeste à nous. L'homme visité commence par être anéanti par le feu de l'ange : voilà la crainte du Seigneur. Ensuite l'ange lui donne les forces nécessaires pour se tenir debout.*³⁸⁷

Le rire vert est donc le rire de la renaissance et de la germination. C'est le rire qui jaillit lorsqu'après avoir connu la peur bleue, ou verte, l'ange Gabriel nous donne la bénédiction.

Une fois cette pierre reçue, il faudra encore la cuire pour qu'elle devienne rouge et mûre, car comme le disait Emmanuel d'Hooghvorst, « cette pierre est verte car elle est crue ».

C'est ce que nous espérons tous recevoir un jour... par le Don de Dieu et pour le plus grand bonheur des hommes qui le reconnaissent.

³⁸⁵ *Le Message Retrouvé*, XXIII, 29.

³⁸⁶ Commentaires oraux d'Emmanuel d'Hooghvorst.

³⁸⁷ Notes privées du cours d'hébreu d'Emmanuel d'Hooghvorst (cours n°13).

Le rire Blanc

En ce qui concerne le rire blanc, Porphyre nous explique que le rire est blanc car « rire » se dit en grec γελαω et est lié à la couleur blanche (γαλακ). Ce qui nous fait penser à la voie lactée qui, selon Ovide dans *Les Métamorphoses*, correspond « à une route qui mène les immortels au palais habité par le maître du tonnerre »³⁸⁸. C'est par elle que l'on arrive à Dieu le père et au rire éternel. À propos de γελαω, Bebescourt dit que l'origine du verbe γελαω est γενεσιν λαω, « je vois la génération, la naissance, la genèse. »

Selon les alchimistes, il faut aiguïser notre intelligence, c'est-à-dire notre génie ou *ingenium*. C'est grâce à lui que nous allons pouvoir distinguer et séparer le pur de l'impur. Le mot *ingenium* est lié au latin *generare*, « naître, engendrer ».

Mais pourquoi dit-on que ce rire est blanc ? Que signifie la blancheur ?

La couleur blanche est celle de la pureté, la clarté. Y aurait-il donc un rire blanc lorsqu'il y a purification ?

Nous avons vu dans le chapitre à propos du « rire vert », que la première matière était verte, car elle était grossière et crue, et qu'il fallait la cuire, mais aussi la débarrasser des choses terrestres et superflues. Pour atteindre le palais de Zeus, il semblerait donc que nous devions être purifiés.

Mais de quelle purification s'agit-il ?

Nous savons qu'il y a deux purifications : une par le feu et une par l'eau, mais aussi deux types de crasses. Selon Louis Cattiaux, il s'agirait de la deuxième purification, c'est-à-dire celle par l'eau qu'il compare à un feu **blanc** et qui est apporté par Isis :

*Ce feu noir qui consumait peu à peu l'homme déchu
sera lavé et adouci par le feu blanc d'Isis la céleste.*

³⁸⁸ OVIDE, *Les Métamorphoses*, I, 170.

*Ainsi l'homme réapprend à se lire. C'est alors qu'apparaît, comme une aurore, la pureté de la Mère terrestre, la Nature régénérée.*³⁸⁹

Pourrions-nous dire que ce feu noir est lié à la tardemah ? Correspondrait-il à Saturne dont le règne est provoqué par l'adepte ? C'est en effet à ce moment-là que tout se putréfie et se dissout. C'est ce qui permet à quelque chose (Ève) de monter pour aller capter une eau (Isis), ou dans ce cas-ci un feu blanc, qui retombera ensuite sous forme de pluie.

*I.N.R.I., c'est un feu blanc sur un feu noir qui nous apprend à lire le livre de la Nature, en dégageant notre reine virginale.*³⁹⁰

Vous remarquerez que dans l'iconographie chrétienne représentant l'Annonciation, la Vierge est souvent représentée avec un livre qui s'ouvre. C'est ce feu blanc qui nous ouvre le livre et nous apprend à le lire.

Nous pourrions donc dire qu'après cette eau ou pluie (Hué) qui nous lave, Marie devient la Vierge Marie, Immaculée Conception, ou encore que Eva devient Ave, pour pouvoir ensuite enfanter (Kué) le Christ.

Voici ce que Thomas Vaughan dit de la Vierge Marie :

*C'est une vierge pure et blanche, proche de ce qui est très pur et simple. C'est la première unité créée. Par elle, toutes choses furent faites non pas réellement, mais médiatement, et sans elle, rien ne peut être fait, qui soit ou Artificiel ou Naturel. C'est l'Épouse de Dieu et des Étoiles.*³⁹¹

Nous avons vu plus haut que le rire correspondait « au propre de l'homme » ou à sa pureté et qu'il engendrait des dieux, contrairement au « sale de l'homme » qui est le rut animal.

³⁸⁹ Raimon AROLA (dir.), *Croire l'incroyable*, Grez-Doiceau, Beya, 2006, p. 230.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 229.

³⁹¹ Thomas VAUGHAN, *Œuvres complètes*, Paris, La Table d'Émeraude, 1999, p. 98.

C'est aussi ce que nous pouvons lire dans l'histoire de Latone ou le laiton, qui, selon Pernety, est la base de l'œuvre. C'est la matière parvenue au noir après la putréfaction³⁹². Elle devra ensuite être blanchie pour enfanter Diane et Apollon :

Car lorsque Jupiter s'unit à Latone (qui, même si elle est rouge, est inutile tant qu'elle n'est pas devenue blanche), après un certain espace de temps naît la Lune ou Diane, de laquelle nous parlerons bientôt ; et peu après, naît Apollon, le frère de Diane. Ils doivent apparaître, celui-ci habillé de pourpre, celle-là de couleur candide ou chair. Et, bien que le frère et la sœur soient jumeaux, la sœur paraît à la lumière avant son frère, ce qui veut dire : la blancheur avant la rougeur, et elle remplit le rôle d'accoucheuse pour sa mère, ce qui, pour étonnant que ce soit, se produit néanmoins dans l'art philosophique où la rougeur n'apparaît que si la blancheur l'a précédée. Une fois la rougeur (c'est-à-dire Apollon) née, il couche dans le vase lui-même avec Coronis, c'est-à-dire avec une nymphe noire comme une corneille, et engendre Esculape, c'est-à-dire l'auteur de toute médecine philosophique. Cet Esculape ne peut se séparer de sa mère, c'est-à-dire de la terre noire, que par combustion. Alors naît Esculape le très pur, la médecine d'or philosophique, parfaite en tous ses nombres.³⁹³

Selon Michaël Maïer, la naissance de Diane représente la manifestation de la lune blanche qui permet la naissance d'Apollon :

De la Lune en tant que lumineaire du ciel, nous ne disons rien ici ; nous la considérons en tant que fille de Latone et sœur d'Apollon, autrement dit : Diane. Elle est venue en aide à son frère en train de naître en jouant le rôle de sage-femme pour sa mère Latone ; nous en avons déjà touché quelque chose, et la raison en est suffisamment perceptible. En effet, la rougeur doit suivre la blancheur, et non le contraire ; tous les

³⁹² Cfr. Dom PERNETY, *Les Fables Egyptiennes et Grecques*, tome 1, Milan, Archè, 2004, p. 548.

³⁹³ Michaël MAÏER, *Les Arcanes très secrets*, Grez-Doiceau, Beya, 2005, p. 184.

*philosophes l'attestent. Diane fit du reste un vœu de virginité perpétuelle et l'obtint de son père Jupiter : le risque de l'enfantement auquel elle avait assisté l'avait terrorisée. La blancheur apparente ne doit pas, en effet, être supprimée, **mais être cuite jusqu'à la rougeur**. C'est pourquoi on la dit rester vierge.*³⁹⁴

Dom Pernety nous fait remarquer que :

*Laver, calciner, teindre, **blanchir**... sont une même chose et que tous ces mots veulent dire seulement **cuire la matière**.*³⁹⁵

Pour conclure, nous pouvons dire que le rire blanc est celui qui apparaît après la visite de l'adepte. Ce rire est celui de la cuisson, et il apparaît lorsque nous brillons comme la lune qui reflète la lumière du soleil.

C'est le moment où la lumière de la lune et des étoiles se condense pour faire le soleil :

*Condenser la lumière de la lune et des étoiles, pour en faire le soleil, c'est le Grand Œuvre.*³⁹⁶

Le rire jaune

Nous n'avons trouvé que très peu d'informations sur le rire jaune, cependant, nous allons tenter de vous éclairer au mieux sur ce qu'il pourrait représenter dans l'œuvre alchimique.

Pour cela, nous allons tout d'abord analyser ce que signifie l'expression couramment utilisée « rire jaune ».

Cette expression fait référence à la couleur jaune de la bile, qui lorsqu'on se force à rire, teint notre visage de cette couleur jaune pâle typique de la bile. On dit aussi des bilieux qu'ils sont colériques et de mauvaise humeur.

³⁹⁴ Raimon AROLA (dir.), *Croire l'incroyable*, Beya, Grez-Doiceau, 2006, p. 190.

³⁹⁵ Jacques VAN LENNEP, *Alchimie*, Crédit Communal, Dervy, 1985, p. 210.

³⁹⁶ Commentaires oraux d'Emmanuel d'Hooghvorst.

Le dictionnaire *Larousse* donne la définition suivante :

Rire jaune : Rire d'une manière contrainte en dissimulant mal son dépit.

Rire jaune, c'est donc se forcer à rire pour masquer notre colère.

La couleur jaune quant à elle, fait référence à plusieurs choses : c'est la couleur de l'or qui suscite notre avarice. En effet, l'or est ce que les hommes ont toujours désiré le plus car grâce à lui, nous pouvons tout obtenir. Mais aussi parce qu'il est immortel : il ne pourrit pas, ne vieillit pas, il est indestructible. C'est pour cette raison que les anciens ont pensé qu'il renfermait une médecine pouvant rendre à l'homme ce qu'il a perdu lors du péché originel :

L'hypothèse des Alchymistes est donc la suivante : si l'or, soleil terrestre, est indestructible, c'est qu'il possède en lui un principe d'immortalité. Si les hommes savaient la puissance et la médecine qu'il a en lui, ils abandonneraient toutes leurs occupations pour se mettre à la recherche du secret que le Souverain Créateur a déposé dans les mines, afin d'y trouver cette guérison et cette régénération auxquelles aspire le genre humain...³⁹⁷

Lorsque le jaune est éclatant, alors il est le symbole de Dieu, mais à l'inverse, lorsqu'il est pâle et blême, il fait référence à notre état déchu.

Le rouge rir

Si le rire vert correspond au début de l'œuvre, juste après le noir et que le rire blanc apparaît lorsque nous avons été purifiés, alors le rire rouge correspondrait à la perfection de l'œuvre, lorsqu'après la cuisson, la matière est totalement fixée.

³⁹⁷ Emmanuel D'HOOHVORST, « Réflexions sur l'or des Alchymistes », dans *Le Fil d'Ariane*, n°7 (1979), pp. 7-16.

En effet, tous les alchimistes disent que la terre doit devenir noire pour se putréfier. Quand elle est totalement putréfiée, elle devient blanche (on l'appelle alors maître gris ou étain ou Jupiter) ; puis elle devient l'argent, comme la lune, et de cette lune sort l'or citrin qui devient de plus en plus rouge. C'est le feu qui se manifeste de plus en plus dans la lune.

Le rouge rire est un rire qui se transmet. C'est le coucher du soleil qui permet une nouvelle aurore et un nouveau Soleil.

*Il n'y a qu'une réponse aux tentations attirantes ou repoussantes et à l'absurde du monde présent. C'est la prière du saint, le repos du sage, ou bien le rire de l'absent !*³⁹⁸

Selon Emmanuel d'Hooghvorst, le rire de l'absent correspond au rouge rire. Pourquoi « rouge » ? Généralement, dans l'iconographie chrétienne, la couleur rouge représente le sens. Et le mot « absent » signifie loin des sens. Nous pourrions donc en déduire que le rire de l'absent est le rire de celui qui a perdu le sens animal.

Dans le conte du Roi Midas, tant que celui-ci avait des oreilles d'âne, il restait sourd.

En effet, le Roi Midas et ses oreilles d'âne, qui représentent ici le sens animal, l'empêchent d'entendre le rire. Honteux de ce sens animal, il les cachait par des bandeaux de pourpre ou sous un bonnet Phrygien. Mais un jour le Barbier s'en aperçut et retira les poils qui l'empêchaient d'entendre le rouge-rire. Ce Barbier est le feu de la régénération qui permet la séparation du pur de l'impur. « *Midas n'en perçut le pur rire en son pot* »³⁹⁹ : pour qu'il le perçoive, il faut que le pot se casse.

De même, le *Message Retrouvé* dit que nos oreilles sont bouchées, et qu'il faut l'aide d'une personne extérieure (le

³⁹⁸ *Le Message Retrouvé*, XVIII, 13.

³⁹⁹ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 117.

barbier pour le Roi Midas) pour retirer les boules que nous avons dans les oreilles et qui nous empêchent d'entendre.

*Ouvrions-nous l'ouïe à ceux qui se sont enfoncés
des boules dans les oreilles ?*⁴⁰⁰

Selon Emmanuel d'Hooghvorst, le rire de l'absent est celui qui provoque le rire de la Sarah suivante qui mettra au monde un rire. Ce rire, elle le reçoit d'un ange qui est un Rouge Rire. C'est donc un rire communicatif. Il est transmis par l'adepte. Il précède la parole qui lorsqu'elle aura jaillit, nous laissera demeurer dans une joie éternelle.

*Ô mon Seigneur, ta joie m'envahit comme une digue
qui se rompt, et me voilà balayé, marchant sur la tête,
toute ma raison sombrée et titubant comme un ivrogne
au grand scandale des bien-pensants qui me regardent
avec mépris. Et nous rions tous les deux sans même
pouvoir nous dire un mot ! « Un jour nous refuserons,
pour tous les biens du monde, ce que nous offrons
gratuitement à présent ».*⁴⁰¹

Pourquoi « nous rions sans même nous dire un mot » ? Ici il y a deux personnes qui rient, comment le savons-nous ? Car une digue est ce qui sépare un monde d'un autre. Il y a donc une personne qui transmet et une qui reçoit. C'est Sarah quand elle reçoit le rire, elle n'est pas encore consciente de ce qui lui arrive, elle ne peut donc pas encore dire un mot, pour cela, elle devra attendre la naissance d'Isaac qui signifie le rire en hébreu. Nous y reviendrons plus loin.

« *Marchant sur la tête* » : signifie qu'on pense avec son fondement, nous sommes renversés, convertis. Et avoir raison, qui vient de *ratio*, signifie avoir une mesure. Tant que nous ne pensons pas avec notre fondement, nous sommes dans la fantasmagorie et il n'y a pas de mesure.

⁴⁰⁰ *Le Message Retrouvé*, XXV, 34.

⁴⁰¹ *Ibid.*, XXXVII, 8'.

Le rire rouge est donc le rire de l'adepte qui transmet. Ce rouge rire devient alors un fou-rire pour celui qui devient le serviteur du Seigneur.

Pourquoi devient-il un fou rire ? Parce que le mot fou vient du latin *follis* (soufflet). Le fou rire serait un rire qui vient d'un souffle, d'une inspiration. Nous pourrions dire que, lors de la transmission, il y a un rire qui émet le souffle et un autre rire qui inspire le souffle.

Enfin concluons ce chapitre sur le rouge rire par ce passage tiré de la Tourbe des Philosophes :

*Et si vous cuisez encore plus, il se fait rouge et l'eau de la mer devient rouge et de couleur sang et c'est signe que Dieu a fait son temps et vient pour glorifier les bons et c'est le dernier signe de son avènement.*⁴⁰²

Conclusion

Si le rire est le propre de l'homme et que par lui toutes nos impuretés sont lavées, prions le Seigneur pour qu'il nous accorde le don du fou rire.

Comme nous l'avons vu, il y a différentes couleurs de rires qui correspondent aux différentes couleurs de l'œuvre :

Après l'œuvre au noir qui est la mort au monde, vient le rire de la renaissance, c'est-à-dire le rire vert. C'est un rire qui survient après la visite de l'adepte. Le rire qu'il nous transmet est un rire cru et grossier, tout comme le rire de Thalie, c'est pourquoi il va devoir être affiné et cuit. C'est alors qu'apparaît le rire blanc :

Les philosophes disent que lorsque la blancheur survient à la matière du grand œuvre, la vie a vaincu la mort, que le Roi est ressuscité, que la terre et l'eau sont devenues air, que c'est le régime de la Lune, que leur

⁴⁰² Jacques VAN LENNEP, *Alchimie*, Crédit Communal, Dervy, 1985, p. 30.

*enfant est né, et que le Ciel et la Terre sont mariés ;
parce que la blancheur indique le mariage ou l'union du
fixe et du volatil, du mâle et de la femelle, etc.*

*La Blancheur après la putréfaction est un signe que
l'Artiste a bien opéré. La matière a pour lors acquis un
degré de fixité que le feu ne saurait détruire ; c'est
pourquoi il ne faut que continuer le feu pour
perfectionner le magistère au rouge...⁴⁰³*

Après le rire blanc, nous avons le rire jaune, qui selon Michaël Maïer, consiste en une sublimation, la chose passe de l'état solide à l'état gazeux, et cela se fait sous l'action d'une chaleur.

Dans l'histoire du Roi Midas, on ne parle pas de sublimation, mais plutôt de dissolution, en effet, celui-ci doit se baigner dans les eaux du Pactole.

Vient ensuite un rouge rire, qui tel un vrai fou-rire se transmet du maître au disciple.

Nous devons donc prier le Seigneur pour que nous puissions nous aussi connaître un jour un vrai fou rire.

On retrouve cela dans l'Écriture juive où Sarah rit dans ses entrailles et engendre un rire (Isaac). Dans notre état déchu, le rire est un rire étouffé par le monde. Il a un son mat. Mais le jour où nous serons sauvés, c'est-à-dire lorsque nous aurons uni l'homme et la femme, le verbe au corps glorieux, notre rire sera un vrai fou-rire et nous entendrons un son pur et cristallin.

En attendant ce rire inextinguible, entraînons-nous à rire simplement et rendons un culte au dieu du rire. Après tout n'était-ce pas le but du carnaval ?



⁴⁰³ Dom PERNETY, *Dictionnaire mytho-hermétique*, Paris, Denoël, 1972, p. 67.



Pierre Brueghel, *La Moisson*, 1565.

Les couleurs

Hélène Feye

*Mon bien-aimé est éblouissant et rouge,
remarquable entre dix mille.*

Sa tête est d'or fin et pur.

*Ses boucles sont des panicules, noires comme le
corbeau.*

*Ses yeux sont comme des colombes sur des
courants d'eaux, se baignant dans du lait, habitant sur
une plénitude ;*

*Ses joues sont comme un parterre embaumé, semé
d'herbes parfumées.*

Ses lèvres sont des lis ruisselant de myrrhe fluide.

*Ses mains sont des cercles d'or remplis de
chrysolithes.*

*Son ventre est une plaquette d'ivoire recouverte de
lapis-lazulis.*

*Ses jambes sont des colonnes de marbre blanc
fondées sur des socles d'or pur.*

*Son allure est comme le Liban, c'est l'élite, comme
les cèdres.*

*Son palais est la douceur même et tout son être est
l'objet même du désir.*

Tel est mon bien-aimé.⁴⁰⁴

*... Après toutes ces choses et vers l'aube, il y aura
un grand calme, vous verrez l'Étoile du Jour se lever,
l'aurore apparaîtra, et vous apercevrez un grand trésor.
La chose la plus importante et la plus parfaite qu'il
renferme, est une certaine teinture exaltée, avec
laquelle le monde – pourvu qu'il soit au service de Dieu*

⁴⁰⁴ *Cantique des cantiques*, V, 10-16, traduction sur base de l'Ancien Testament interlinéaire hébreu-français (alliance biblique universelle).

*et digne de tels dons – peut être teinté et transformé en
or très pur.*⁴⁰⁵



Les couleurs occupent une place indéniable dans la Tradition. Pour ne citer que quelques exemples, évoquons les couleurs du voile du temple de Salomon (*Exode*, 26-31), les couleurs des lames du tarot, le triptyque noir-blanc-rouge dans le conte de Blanche-Neige, la robe bleue de la Vierge Marie, le vert, emblème du salut dans la tradition musulmane, l'arc-en-ciel symbole de l'alliance entre les cieux et la terre... sans compter les innombrables traités alchimiques qui décrivent les couleurs qui surviennent à la matière pendant l'opération du grand œuvre...

Nombreux sont les versets du *Message Retrouvé* qui évoquent les couleurs. Citons-en un :

*Tout est venu du rouge pour aller au noir en passant
par le jaune et le blanc. Tout retournera au rouge en
partant du noir et en passant par le blanc et le jaune.*⁴⁰⁶

Par ces descriptions colorées, les Fils de la Tradition nous font pressentir une réalité tangible, palpable, qui s'entend et se voit. Ils témoignent de ce que leurs sens ont été frappés.

Mais les nôtres (nos sens) sont trop étouffés, paralysés, pour saisir la vérité.

« Qui bouchera ses oreilles pour mieux entendre et qui fermera ses yeux pour mieux voir ? »⁴⁰⁷ nous demande Louis Cattiaux.

⁴⁰⁵ « Lettre des Frères de la Rosecroix concernant la Montagne invisible et le Trésor qu'elle contient », dans Thomas VAUGHAN, *Œuvres complètes*, Paris, La Table d'Émeraude, 1999, p. 309.

⁴⁰⁶ *Le Message Retrouvé*, XXVI, 41'.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, XVI, 1.

Les Fils de la Tradition répondent, unanimes, à cette question : sans l'Aide de Dieu, personne !⁴⁰⁸

C'est dans l'espoir fou d'être guidée par son Aide – et en l'implorant – que nous livrons les fruits de cette petite étude. Voici comment elle s'articule :

Partant du Prologue selon Saint Jean qui affirme que Dieu est le VERBE et qu'en lui était la lumière, nous avons tenté une démonstration : si Dieu est le Verbe, alors Dieu produit un SON. Le SON est fait de vibrations. Les couleurs étant faites de vibrations, alors Dieu est, en puissance, coloré !

Nous espérons n'avoir pas commis là un des syllogismes aristotéliens qui faisaient horreur à Philalèthe ... Si tel est le cas, Philalèthe et toute la cohorte des sages étincelants, d'ores et déjà nous invoquons votre pardon !

Totalement novice en Physique, nous sommes allée puiser chez nos savants physiciens quelques notions et définitions pour étayer nos propos.

Nous nous sommes ensuite penchée sur l'état de l'homme déchu : il est, quant à lui, SANS couleur. Il est un dessin, nous dit Emmanuel d'Hooghvorst, qui a perdu sa couleur vive. En outre, il est aveugle et sourd.

La question qui s'impose alors : que faut-il pour qu'il retrouve sa / ses couleur(s) et ses sens ?

Nous espérons, cher lecteur, que les extraits et citations que nous avons sélectionnés à ces propos, te seront éclairants. Reçois notre plus grande gratitude pour l'énergie et le temps que tu consacreras à nous lire.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, XIV, 7' : « Plus l'homme s'éloigne de Dieu, plus il lui faut travailler et craindre, entasser et manquer, souffrir et douter, s'agiter et se détruire. Insensé qui prétend vivre sans l'aide du Seigneur, il perd son eau comme un os qui se dessèche, et nulle main d'homme ne le délivrera du désert et de l'ombre où il agonise. »

Le mystère de Dieu est le VERBE.

*In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil quod factum est. In ipso vita erat et vita erat lux hominum. Et lux in tenebris lucet et tenebrae eam non comprehenderunt...*⁴⁰⁹

Au commencement (ou : dans le principe) était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et Dieu était le Verbe. Celui-ci était au commencement (ou : dans le principe) auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites à travers lui-même et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui-même était la vie et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas jointe.

Le VERBE (du latin : *verberare* qui signifie : frapper) est un SON. Que l'on préfère la traduction « parole » au mot latin « *verbum* », ou qu'on le remplace par le mot latin « *sermo* » comme le souhaitait Erasme, ou que l'on s'en tienne au mot grec LOGOS ne nous paraît pas, de ce point de vue, porter à conséquence. Car il n'est pas de discours ni de parole sans la production d'un SON.

Paul Valéry, après avoir décrit la transe martyrisante de la Pythie, évoque ce verbe qui sonne :

*Honneur des Hommes, Saint Langage,
Discours prophétique et paré,
Belles chaînes en qui s'engage
Le dieu dans la chair égaré,
Illumination, largesse !
Voici parler une Sagesse
Et **sonner** cette auguste Voix
Qui se connaît quand elle **sonne**
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois !*⁴¹⁰

⁴⁰⁹ Début du prologue de l'Évangile selon saint Jean (Vulgate).

⁴¹⁰ Paul VALÉRY, *La Pythie*, vers 221-230.

Hermès Trismégiste partage son expérience de ce Verbe saint qui sonne :

*Je vois une vision sans limites, tout devenu lumière sereine et joyeuse et, l'ayant vue, je m'épris d'elle. Et peu après, il y avait une obscurité se portant vers le bas, survenue à son tour, effrayante et sombre. (...) Puis cette obscurité se change en une sorte de nature humide, secouée d'une manière indicible et exhalant une vapeur, comme il en sort du feu, et produire une sorte de son, un gémissement indescriptible. Puis il en jaillit un cri d'appel, sans articulation, tel que je le comparais à une voix de feu, cependant que, sortant de la lumière, un **Verbe saint** vint couvrir la Nature, et un feu sans mélange s'élança de la nature humide en haut vers la région sublime. Quant au **Verbe lumineux** issu du Nous, c'est le fils de Dieu.⁴¹¹*

Qui dit SON dit VIBRATION.

Les savants physiciens (voir le site technoscience.net, wikipédia, etc.) définissent le SON de cette manière : c'est une onde produite par la vibration mécanique d'un support fluide ou solide et propagée grâce à l'élasticité du milieu environnant sous forme d'ondes longitudinales. Par extension physiologique, le son désigne la sensation auditive à laquelle cette vibration est susceptible de donner naissance.

Le son est donc produit par la vibration d'une matière, ainsi les ondes sonores peuvent circuler dans l'air, l'eau ou même au travers d'objets solides. Quant à la vitesse de propagation de l'onde sonore, elle dépend de la densité du milieu traversé et de ses propriétés élastiques.

⁴¹¹ Hermès TRISMEGISTE, *Poimandrès*, § 4-6.

Qui dit VIBRATION (à fréquence suffisante) dit COULEUR.

La perception des vibrations par l'être humain évolue selon leur vitesse. Une échelle des vibrations des plus lentes aux plus rapides a été établie par les physiciens modernes :

1. Une vibration est un mouvement.
2. Un mouvement avec une certaine régularité devient ce qu'on appelle un rythme.
3. Un rythme qu'on accélère donne une note, un SON.
4. Si on augmente la fréquence d'un son, on va obtenir une COULEUR (selon l'amplitude et la rapidité de la longueur d'onde, les sons, les couleurs sont différents).
5. Si on augmente la vitesse de la vibration, on obtient de la CHALEUR.
6. Si on augmente encore la vitesse de la vibration, on obtient la LUMIÈRE.
7. Puis l'électricité.
8. La pensée est une onde extrêmement rapide.

Reprenons le prologue de l'*Évangile selon saint Jean* :

*... et Dieu était le Verbe ... En lui-même était la vie, et la vie était la **lumière** des hommes. Et la **lumière** luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas jointe ...*

En Dieu – en le Verbe – était la lumière des hommes. Nous en déduisons, en vertu de l'adage « qui peut le plus peut le moins », qu'en Dieu était la lumière qui contient la chaleur, les **couleurs**, les **sons**, les rythmes et le mouvement.

Eugène Philalèthe qualifie d'ailleurs la lumière de « *visage, principe et fontaine de la chaleur* » :

Ce qui est sous tous les degrés du sens, consiste en certaines ténèbres horribles et inexplicables. Les magiciens les appellent ténèbres actives, et leur effet

*dans la nature est le froid. Car les ténèbres sont le visage du froid – le teint, le corps et la matrice du froid – tout comme la **lumière** est le visage, le principe et la fontaine de la **chaleur**. Ce qui est au-dessus de tout degré d'intelligence est un certain feu, ou lumière, infini et inaccessible. Denys l'Aréopagite les appelle ténèbres divines (caligo divina), car elles sont invisibles et incompréhensibles.⁴¹²*

Le mystère de Dieu est donc un mystère qui frappe les sens (ouïe (son) ; vue (couleurs) ; sensibilité thermique, etc.).

*N'entendons-nous pas la parole qui **sonne** vraie ?
Ne reconnaissons-nous pas le ton qui **vibre** juste ?
Ne sommes-nous pas **frappés** par le verbe inspiré
de Dieu ? (...)⁴¹³*

*On pense sur l'or : sa chymie, c'est vapeur d'Huë en cuisson de Saturne ; son Art, c'est Soleil qui **sonne**,
Paradis des sens.⁴¹⁴*

*Qui **verra** luire le verbe ? Qui **palpera** la lumière ?
Qui **goûtera** le parfum ? Qui ? Qui ? Ô qui incarnera
son Seigneur dans un cœur épuré ?⁴¹⁵*

Le mystère de Dieu est coloré. Mais de quelle(s) couleur(s) ?

Mon fils, cette pierre est enveloppée de plusieurs couleurs qui la cachent. Mais il n'y en a qu'une seule qui marque sa naissance et son entière perfection. Connaissiez quelle est cette couleur et n'en dites jamais rien.⁴¹⁶

⁴¹² Thomas VAUGHAN, « Lumen de lumine », dans *Œuvres Complètes*, Paris, La Table d'Émeraude, 1999, p. 316.

⁴¹³ *Le Message Retrouvé*, XVI, 26'.

⁴¹⁴ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Aphorisme* 69.

⁴¹⁵ *Le Message Retrouvé*, XXI, 28'.

⁴¹⁶ « Commentaire de la Table d'Émeraude d'Hortulain », dans *Bibliothèque des Philosophes chimiques*, t. 1, Grez-Doiceau, Beya, 2003, p. 99.

La symbolique des couleurs se retrouve dans toute la Tradition, mais ne nous y trompons pas : les philosophes hermétiques ne nous disent pas la chose, mais seulement à quoi elle ressemble.

Sans l'Aide de Dieu, nous ne pouvons entendre sa parole ni voir sa couleur. Tant que l'Esprit-Saint ne nous aura pas couverts de son ombre lumineuse, nous sommes nous-mêmes sans couleur vive et incapables de voir.

À ce propos, Emmanuel d'Hooghvorst commente le chapitre 1, 26 de la Genèse :

... Elohim créa « l'homme en notre צֶלֶם (tselem, image) comme notre דְמוּת (demout, dessin) », qu'on traduit par ressemblance. En réalité, le צֶלֶם, c'est l'image vive, il représente les couleurs qui viennent s'appliquer sur ce dessin. Mais par la chute de l'homme, le צֶלֶם a été effacé. (...)

L'image vive et colorée a été enlevée à l'homme et remplacée par une image dont il a été revêtu. Le Seigneur veut sauver sa דְמוּת, car c'est son propre dessin qui se trouve en l'homme, c'est-à-dire ce qui reste de son Nom en chacun de nous. C'est pourquoi il est dit que le Seigneur sauve les croyants pour l'honneur de son Nom.

La création consiste à rendre son צֶלֶם (les couleurs) à la דְמוּת (le dessin), c'est réanimer la דְמוּת, afin que l'homme retrouve sa lumière, l'autre partie du nom, ה' (Iah), qui est restée libre.⁴¹⁷

Selon Perottus, le mot latin « color » provient de *colere* qui signifie « cultiver », « avoir le culte de », « soigner », « honorer », « habiter ».⁴¹⁸

⁴¹⁷ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Commentaire sur l'Écriture* (notes privées).

⁴¹⁸ Cf. Roberti STEPHANI *Thesaurus linguae Latinae*, t. I, Éd. E. et J-R. Thurnisii, Bâle, 1740, s.v. « color » cité par Stéphane FEYE, dans Raimon AROLA (dir.), *Images Cabalistiques et Alchimiques*, Grez-Doiceau, Beya, 2003, p. 89.

On comprend mieux cette étymologie lorsqu'on garde à l'esprit qu'il s'agit d'une expérience qui consiste à réanimer la דמות en lui rendant son צלם ; il faut donc cultiver, honorer, soigner la דמות ...

Nous avons donc perdu nos couleurs, et le dessin divin qui est en nous est inanimé, recouvert d'une peau de bête qui nous rend aveugles :

« Et le Seigneur Elohim fit pour l'homme et pour sa femme des habits de peau et il les habilla. »⁴¹⁹ Avant la chute, Adam était אור (or, en hébreu avec aleph : lumière), et après la chute il est devenu עור (ôr, en hébreu avec un ayin : peau). Au commencement, sa peau était un habit de lumière, et la lumière était sa peau. Mais si on vocalise עור (avec ayin) autrement, on obtient IVER : aveugle. Il était lumière, et il est devenu aveugle.⁴²⁰

*Nous **n'entendons rien** et nous **ne voyons rien**, car la crasse du péché de mort nous enveloppe de toutes parts et le démon nous souffle l'envie, la vanité, la peur et la haine sans se lasser.⁴²¹*

Voir la couleur de Dieu et retrouver notre propre couleur serait donc une seule et même expérience

Celui qui est dans les ténèbres voit Dieu hors de lui, mais celui qui est dans la lumière voit Dieu en soi-même.⁴²²

... La parole de vie entendue du dehors ne laisse apercevoir que l'os de la vérité, tandis que cette même parole perçue du dedans, fait goûter la moelle nourrissante du créateur de toute chose.⁴²³

⁴¹⁹ Genèse, III, 21.

⁴²⁰ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Commentaire sur l'Écriture* (notes privées).

⁴²¹ *Le Message Retrouvé*, XXXVI, 80.

⁴²² *Ibid.*, XXVIII, 37'.

⁴²³ *Ibid.*, XXI, 17.

Mais cette expérience n'est pas sans risque ! On peut y perdre jusqu'à notre vie incarnée dans ce monde :

Celui qui est suffisamment détaché du monde peut tout voir et tout entendre sans trouble et sans dommage, mais celui qui n'est pas parfaitement dénudé peut mourir même de la vérité de Dieu.⁴²⁴

Il faut donc être suffisamment détaché du monde... et s'assurer la protection de l'Aide de Dieu qui ne nous violentera pas si nous ne sommes pas prêts :

Nous n'obtiendrons ici-bas et ailleurs que ce que nous pourrons entendre, voir et goûter sans danger de périr, car le Seigneur ne violente personne, fût-ce par le don inestimable de la vie éternelle.⁴²⁵

Si nous n'allons pas audacieusement au Seigneur les yeux fermés, le Seigneur ne viendra pas à nous, et il n'enlèvera pas le bandeau qui nous aveugle et qui protège notre approche de la lumière stupéfiante de l'Unique.⁴²⁶

Si tu es néanmoins tenté par cette expérience, cher lecteur, j'ai sélectionné pour toi une série de versets du *Message Retrouvé* qui pourraient t'éclairer :

Dieu fera voir son salut seulement à ceux que le monde ne contente pas, à ceux qui ne s'y agitent pas, à ceux qui ne s'y installent pas.⁴²⁷

Prions Dieu afin qu'il nous permette d'entendre, de voir, et de goûter ce qui est en lui.⁴²⁸

Nous ne choisissons pas Dieu, c'est lui qui nous choisit. En nous tenant au repos et en demeurant

⁴²⁴ *Ibid.*, XVII, 11'.

⁴²⁵ *Ibid.*, XVIII, 42'.

⁴²⁶ *Ibid.*, XXI, 20'.

⁴²⁷ *Ibid.*, XXXIV, 61.

⁴²⁸ *Ibid.*, IV, 70'.

*attentifs, peut-être l'entendrons-nous et peut-être le verrons-nous un jour ici-bas ?*⁴²⁹

*C'est la sainte fainéantise qui nous rend attentifs et libres au Verbe de Dieu, et c'est la sainte ignorance qui nous rend transparents et réceptifs à son rayon de vie.*⁴³⁰

*Quand nous connaissons que nous sommes aveugles, sourds et stupides, la crainte de Dieu ne sera plus pour nous une énigme. Et quand nous verrons sa lumière, l'amour du Seigneur nous illuminera et nous vivifiera pour toujours.*⁴³¹

*Dieu vit et attend dans chacun de nous. Il suffit de mourir au monde et à soi-même pour l'entendre et pour le voir aussitôt.*⁴³²

*Quand nous serons brisés, purifiés, vidés et nus, nous verrons Dieu clairement, et il pénétrera en nous sans obstacle.*⁴³³

Terminons par un extrait de « L'Anthroposophie Théomagique » de Philalèthe :

*Vous voyez maintenant – pourvu que vous ne soyez pas hommes à la tête si grossière – comment l'homme a chuté, et par conséquent vous devinez par quels moyens il doit se relever. Il doit être uni à la lumière divine, de laquelle il fut séparé par sa désobéissance. Un éclair ou une teinture de la lumière doit venir, sinon il ne peut pas plus discerner les choses spirituellement que distinguer les couleurs naturellement sans la lumière du soleil. Cette lumière descend et s'unit à lui par les mêmes moyens que son âme à l'origine.*⁴³⁴

Nous en concluons qu'il faut prier ardemment pour que notre PEAU soit transformée en un POT (l'expression populaire

⁴²⁹ *Ibid.*, XX, 17'.

⁴³⁰ *Ibid.*, XXVI, 3'.

⁴³¹ *Ibid.*, XIV, 1'.

⁴³² *Ibid.*, IV, 80.

⁴³³ *Ibid.*, IX, 19'.

⁴³⁴ Eugène PHILALÈTHE, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 64.

« manque de pot » vient peut-être de là ?) vide de nous-mêmes, pour accueillir Notre Seigneur qui est, à n'en pas douter, beau et coloré comme le Bien-aimé décrit dans le *Cantique des cantiques*. Il faut, nous dit Philalèthe, frapper perpétuellement à la porte de notre Bien-Aimé, pour, « des clameurs tumultueuses de ce monde, s'élever vers la voix calme surnaturelle. »⁴³⁵



⁴³⁵ *Ibid.*, p. 111.

Troublante affaire, curieuse anecdote...

Alexandre Feye

*Devenons purs et transparents comme le cristal,
et les rayons divins nous illumineront
et nous féconderont pleinement.*⁴³⁶

On trouve dans les nombreuses notes manuscrites de l'alchimiste Isaac Newton l'étonnant récit suivant⁴³⁷, relaté dans une lettre de 1656. Après avoir traduit cette lettre de sa langue originale, le latin, nous découvrons à présent qu'un contemporain de Newton, William Cooper, l'avait publiée en anglais à Londres en 1680⁴³⁸. Quoi qu'il en soit, le témoignage qui suit reste à peu près inconnu et l'original semble introuvable.

Si les années cromwelliennes (1649-1658) correspondent à un prodigieux essor des publications alchimiques en Angleterre – Elias Ashmole publie son *Theatrum Chemicum Britannicum*, Eugène Philalèthe l'ensemble de son œuvre – notre document, quant à lui, semble provenir du duc de Schleswig-Holstein Frédéric III.

Ce contemporain de Louis XIII, régnant sur la marche septentrionale de l'Empire Germanique, est un grand amateur

⁴³⁶ *Le Message Retrouvé*, X, 18'.

⁴³⁷ Isaac Newton, Manuscript Keynes MS. 24, King's College Library, Cambridge University.

⁴³⁸ *Aurifontina chymica or a collection of fourteen small treatises concerning the First Matter of Philosophers for the discovery of their Mercury*, William Cooper, Londres, 1680. Dans cette petite anthologie, notre lettre porte le titre suivant : Une lettre étrange au sujet d'un adepte, de sa curieuse science et de son trésor.

de l'art d'alchimie. Très instruit, il écrivit même, d'après Ferguson⁴³⁹, plusieurs ouvrages d'alchimie.

D'ailleurs le célèbre médecin et alchimiste Michaël Maïer, originaire de Rendsburg en Holstein, ne lui dédie-t-il pas en 1622, c'est-à-dire après le décès de son impérial protecteur Rodolphe II, ses *Cantilenae Intellectuales de Phoenice Redivivo*⁴⁴⁰ ?

De même, l'alchimiste français Pierre-Jean Fabre envoie à Frédéric en 1653 un traité connu sous le nom de *Manuscriptum ad Fredericum*.

Isaac Newton, qui scrutait la science alchimique avec le plus grand zèle, recopia donc, dans son bureau de l'université de Cambridge, cette lettre communiquée par le prince Frédéric.

Il s'agit de l'histoire d'un vieux médecin juif, manifestement possesseur de quelque science curieuse. L'homme doit être né au plus tard en 1571. Cependant à ce jour, nul n'a émis d'hypothèses sur son identité. C'est son fidèle serviteur qui raconte minutieusement les faits en mentionnant seulement les initiales de son maître, B. J. Par modestie, il tait également son propre nom.

Nous reviendrons dans le cadre d'une prochaine étude sur les manuscrits de Newton, qui ont été très récemment édités par le professeur américain William Newman. Ce dernier vient tout juste de publier un ouvrage⁴⁴¹ complet sur Newton l'Alchimiste, celui qui signait de son anagramme IEOVA SANCTUS UNUS⁴⁴².

⁴³⁹ John FERGUSON, *Bibliotheca chemica*, I, p. 290.

⁴⁴⁰ Chansons intellectuelles sur la résurrection du phénix.

⁴⁴¹ William R. NEWMAN, *Newton the Alchemist, Science, Enigma and the Quest for Nature's "Secret Fire"*, Princeton University Press, 2018.

⁴⁴² IEOVA SANCTUS UNUS, le Saint Un de Jehova, parfaite anagramme de ISAACUS NEUUTONUS.

Anno 1666.

Permissimi Principis
FredericiDuci Holstatiæ et Sleswici etc
communicatione
sequens epistola me sibi tradicat, inaudita memorans.
Veni et vide.

Mi Amice

Petisti ex me vitam mortem hereditatem et Rends
brati mei Domini B. J. Respondeo p'domato quo in
usus es Latinus, licet hanc linguam non bene calleo.Erat natione Judæus sed religione Christianus,
credens enim in Christum Salvatorem, et publice
Christum profitebatur. Erat vir optimæ fidei qui magis
dabat electosque in secreto. Vivebat castè in cali-
fatu, et me cum eodem circiter duca annorum vixit
sive elegit ex collegio publico orphanorum, et quidem
ex numero eorum qui post recitum partium in pla-
tis expositi moriuntur. Curavit me docere linguam
Latinam Gallicam et Italianam. Postea ex usâ Medicinæ
Judæicæ. Utbatur meo seruitio pro meis viribus in
Laboratorio pro sive distillatione. Callibat enim medici-
nam et disperatos curabat morbos. Cum agerem
annuum viginti quinque vocavit me in suum
cœnaculum et juramento obstrinxit me de non contra-
hendo matrimonio sine illius processu et consilio: quod
promisi et religiose observavi.

En l'année 1656, la lettre suivante fut communiquée par le sérénissime prince Frédéric, duc de Schleswig-Holstein, etc. ; elle recommande mon témoignage auprès du prince, en rappelant des choses inouïes. Viens et vois⁴⁴³.

Mon Ami,

Tu m'as demandé ce qu'il en était de la vie, de la mort, de l'héritage et des héritiers de mon bienheureux maître Monsieur B. J. Je te réponds en utilisant l'idiome latin dont tu t'es servi, bien que je ne connaisse que très improprement cette langue.

Il était juif de nation et chrétien de religion. Il croyait en effet en le Christ Sauveur et professait publiquement sa conviction chrétienne. C'était un homme de très bonne foi qui prodiguait de grandes aumônes en secret. Il vivait chastement dans le célibat. C'est lui qui me choisit dans le collège public d'orphelins où je me trouvais – je faisais effectivement partie de ceux qui se retrouvent exposés sur les places publiques peu après leur naissance – et m'accueillit lorsque j'avais environ dix ans⁴⁴⁴. Il veilla à ce que j'apprenne le latin, le français et l'italien. Ensuite, à force de l'entendre, j'appris également l'hébreu. Il utilisait mes services en fonction de mes capacités pour son laboratoire ou distillatoire, car il excellait en médecine et pouvait soigner des maladies désespérées.

Lorsque je fus âgé de vingt-cinq ans, il m'invita dans sa salle à manger et me lia par ce serment : je promis en effet de ne point contracter de mariage sans son conseil, ni sans l'avoir averti au préalable. J'ai d'ailleurs observé religieusement cette promesse.

⁴⁴³ L'expression « viens et vois » trahit la locution rabbinique « בוא וראה », qui introduit habituellement un commentaire.

⁴⁴⁴ La traduction anglaise mentionne étonnamment vingt ans.

L'année de mes trente ans, il me fit chercher un matin et m'invita dans son cénacle, puis me parla avec grande douceur :

« Mon fils, dit-il, mon baume de vie est à présent presque consumé par l'assaut de la vieillesse (il avait en effet déjà dépassé les quatre-vingt-cinq ans⁴⁴⁵) et la mort est donc là, toute proche. J'ai écrit mon testament en faveur de mes neveux et de toi. Je l'ai mis sur la table de l'oratoire, où ni toi ni aucun mortel n'est venu, et à la porte duquel tu n'as jamais osé frapper à mes heures de dévotion. »

De là il me conduisit devant la double porte de l'oratoire. Il se mit alors à remplir les joints de la porte avec une étonnante matière transparente et cristalline, qu'il façonna de ses mains comme de la cire. Il y imprima ensuite son sceau sculpté en or. Ladite matière prit sitôt la forme du sceau et durcit rapidement au contact de l'air, de sorte que la porte n'eût plus pu être bougée sans que le sceau se brisât.

Il cacha ensuite les clefs de l'oratoire dans un coffret, dont il enduisit les fermetures ou jointures avec ce même cristal. De même il le cacheta du sceau qu'il avait utilisé précédemment. Il me montra cette petite cassette munie du sceau et me demanda de ne la transmettre à personne d'autre qu'à ses neveux Messieurs Jessé Abr et Salomon Joelu. Ceux-ci habitaient à cette époque en Suisse. L'aîné étant d'ailleurs encore célibataire.

Il revint avec moi dans la salle à manger, et en ma présence mit le cachet qu'il avait utilisé dans une eau transparente. Il fut dissous à l'instant comme de la glace dans de l'eau chaude. Il n'en subsistait qu'une poudre blanche dans le fond d'un vase en verre, et le liquide prit une couleur rose-rouge pâle comme une rose de Provence. C'est toujours en utilisant cette matière cristalline qu'il referma la fiole en verre. Puis il ordonna que la fiole soit montrée avec les clefs à Monsieur Jessé.

⁴⁴⁵ La version anglaise semble encore plus précise en indiquant quatre-vingt-huit ans.

Après avoir fait cela, il s'agenouilla et se mit à réciter en hébreu quelques psaumes de David, puis se reposa dans le fauteuil où il avait l'habitude de faire la sieste. Il ordonna qu'on lui apporte une ration de Malvasia⁴⁴⁶, dont il faisait un usage très modéré. Après avoir bu, il ordonna que je reste présent, et ainsi, après avoir posé sa tête sur mes épaules, calmement il s'endormit. Une demi-heure environ s'écoula... Quelle ne fut pas ma consternation alors de voir qu'il rendait un dernier souffle profond et son âme à Dieu !

Ce fut donc moi qui écrivis en Suisse aux neveux pour leur notifier le décès de leur parent. Pourtant, une lettre de Monsieur Jessé, datée du jour suivant le décès de mon bienheureux maître, me parvint avant qu'ils aient pu recevoir la mienne. Par ce courrier il cherchait à savoir si mon maître était bien mort ou au contraire s'il avait pu recouvrer la santé, comme s'il avait su ce qui s'était passé ces jours-là dans ces terres-ci : je lus cela avec stupeur. Mais je dirai plus tard la cause de ce savoir, qui provenait en fait d'un instrument particulier.

Les neveux vinrent. Je leur racontai tout ce dont nous avons parlé plus haut. Monsieur Jessé, souriant, écouta, tandis que l'autre davantage étonné ne dissimulait pas son admiration. J'offris lesdites clefs et la fiole de verre qui contenait le liquide, mais eux refusèrent et préférèrent se reposer ce jour-là, fatigués qu'ils étaient des nombreuses péripéties du voyage.

Le lendemain matin, étant seuls dans la maison et après avoir soigneusement fermé toutes les portes, Monsieur Jessé cassa le vase au-dessus d'une soucoupe de porcelaine afin de recueillir la dose de liqueur qui s'y trouvait, et de cette humeur il oignit les sceaux cachetés de la petite cassette. Aussitôt la dureté du cristal se trouva dissoute en un liquide épais. Il ouvrit le coffret et en sortit les clefs de l'oratoire.

⁴⁴⁶ Cépage grec à l'origine, très répandu en Italie après la conquête ottomane en Grèce.

Nous nous dirigeâmes vers l'oratoire. Ayant reconnu le sceau, Mr Jessé prit le liquide et en toucha le cristal, qui céda aussitôt. Il ouvrit la double porte, mais tout de suite après la referma, tombant à genoux pour prier, ce que nous fîmes également. Alors nous pénétrâmes au-delà des portes et refermâmes derrière nous. C'est ici que je vis de grands miracles :

Au milieu de l'oratoire se trouvait une table dont les pieds étaient d'ébène. La partie supérieure, de forme ronde, était en or pur. Au milieu, un objet transparent en cristal renfermait un feu incombustible qui rayonnait. La partie supérieure de ce contenant était également constituée d'or pur en forme de petite soucoupe.

Au-dessus de cet instrument pendait, attaché par une chaîne d'or, un cristal d'une forme ovale artificielle, dans lequel avait également été inséré le feu perpétuel qui rayonnait. Sur le côté droit de la table, j'aperçus une boîte en or, et par-dessus une petite cuiller. Elle contenait un baume rouge écarlate.

Sur le côté gauche de la table se trouvait un petit pupitre d'or pur laminé [sur lequel un livre était posé. Il contenait douze feuilles en or]⁴⁴⁷ palpables et flexibles comme du papier. Au milieu des feuilles de ce livre, on pouvait apercevoir des caractères gravés et même dans les coins des feuilles. Entre les coins et le centre des feuilles on pouvait voir quelques prières sacrées.

En dessous de ce pupitre se trouvait le testament de mon bienheureux maître défunt.

Comme nous étions dans l'oratoire, Mr Jessé se pencha au-dessus du pupitre et avec une dévotion soumise commença à réciter quelques-unes des prières qui se trouvaient dans le livre d'or. Alors avec la petite cuiller il mit une petite quantité de baume de la petite boîte sur l'instrument posé au milieu de la table.

⁴⁴⁷ Il semblerait bien que Newton ait mal recopié cet endroit. Nous avons dès lors dû traduire de la version anglaise le passage défectueux.

Une fumée très agréable en montait, qui rien que par l'odeur nous restaurait sensiblement. Or, et ceci tient du miracle, cette fumée montante mettait en mouvement le feu qui pendait au-dessus dans le cristal, de sorte qu'il scintillait horriblement comme une étoile ou un éclair.

Après cela, Mr Jessé lut le testament : Notre bienheureux Monsieur avait légué tous ses instruments et ses livres de sagesse à Mr Jessé. Ensuite en proportion égale, il les avait faits tous deux héritiers. Quant à moi, il me légua six mille ducats d'or en récompense de ma fidélité. (8400 pounds sterling)

On se posait des questions sur les instruments légués et sur les livres de sagesse, mais j'ai déjà dit ce que j'ai vu sur la table de l'oratoire et ses alentours. En revanche, sur le côté droit de l'oratoire avait été placé un coffret d'ébène recouvert de plaques d'or pur martelé à l'intérieur.

Il contenait douze instruments d'or pur admirablement tournés et fabriqués, remarquables par les éthopées⁴⁴⁸ qui se trouvaient gravées sur chacun.

Nous continuâmes vers le deuxième coffre assez spacieux. Il contenait douze miroirs, non pas en verre, mais fabriqués ou assemblés dans une matière inconnue. D'admirables caractères occupaient le centre des miroirs ; les extrémités étaient munies d'or pur ; entre les bords et le centre des miroirs polis brillaient et reflétaient les formes qui leur faisaient face.

Ensuite nous avons pénétré dans une remise assez vaste, dans laquelle se trouvait un miroir très ample que Mr Jessé appela « miroir de Salomon » et miracle du monde dans lequel, disait-il, les symboles de l'univers entier se trouvaient réunis.

Enfin je vis dans une jolie petite boîte d'ébène un globe fabriqué dans une étrange matière. Mr Jessé dit à ce propos que le feu s'y trouvait inclus ainsi que l'âme du monde et qu'ils

⁴⁴⁸ Êthopées : figures symboliques reprenant les caractères et mœurs d'un personnage.

pouvaient ainsi se mouvoir librement en harmonie avec le mouvement du système de l'univers.

Je vis aussi au-dessus de ce coffret d'ébène une autre petite boîte qui était singulière : une sorte d'instrument avec une aiguille d'horloge, mais à la place des numéros pour les heures (comme sur les horloges) étaient inscrites des lettres de l'alphabet. Mr Jessé dit alors que cet instrument⁴⁴⁹ bougeait avec le mouvement de l'instrument correspondant qu'il possédait chez lui en Suisse, grâce auquel le bienheureux homme avait signifié sa mort imminente. C'est ainsi que Mr Jessé avait écrit la lettre susdite le jour après le décès de mon maître. Il avait présumé de sa mort parce que l'aiguille dudit instrument s'était arrêtée.

En dernier lieu, nous parvinrent aux livres de sagesse, mais il ne les ouvrit point. Près des livres était posée une boîte en or contenant une poudre très pesante d'un rouge écarlate. Mr Jessé la prit en mains en souriant béatement et la reposa immédiatement.

Jouxtant l'oratoire, un cabinet avait été construit. Nous y entrâmes.

Là se trouvaient quatre coffres assez grands, remplis de morceaux d'or pur oblongs, desquels ils me donnèrent mon legs en poids d'or : six mille ducats en double. (16800 pounds sterling)

Quant à Mr Jessé, il refusa le reste, disant que tout cela dépassait son lot. Il s'y connaissait d'ailleurs dans l'art de mon maître. Par conséquent, il ordonna que sa part soit allouée à l'installation honorable de jeunes filles de la famille, dont les ressources n'étaient pas suffisantes.

Suivant leur conseil, j'épousai une honnête jeune fille de la famille avec une partie de ce trésor. Elle a aussitôt embrassé la foi chrétienne, qu'elle pratique encore, puisqu'elle vit toujours.

⁴⁴⁹ L'édition anglaise conseille d'aller voir à propos de cet instrument le traité *Ars Notoria*, p. 136.

Mr Jessé empaqueta curieusement ses legs et les emporta avec lui.

Toutefois, en raison de tribulations imminentes, il décida finalement de quitter nos régions et se choisit un lieu tempéré et calme en Inde orientale. C'est de là qu'il m'écrivit l'an passé et qu'il s'offrit en parrain pour mon fils aîné, que j'ai d'ailleurs déjà envoyé en Inde.

De mon côté, j'ai assisté à de grands miracles pendant le temps où nous sommes restés dans l'oratoire. Ils provenaient des mouvements des instruments de sagesse. Je ne peux ni n'ose les décrire.

Voici, excellent ami, ce que j'ai voulu que tu saches, davantage je n'ai pas pu. Au revoir.

Aurifontina Chymica
OR, A
COLLECTION
Of Fourteen small
TREATISES
Concerning the
First Matter
OF
Philosophers,
For the discovery of their
(hitherto so much concealed)
MERCURY.
Which many have studi-
ously endeavoured to Hide, but
these to make Manifest, for the
benefit of Mankind in general.

LONDON,
Printed for William Cooper, at the
Pelican in Little-Britain. 1680.

Alambics et aludels : les instruments alchimiques

Alain Bique

Introduction

Si l'alchimie est un jeu d'enfant et un travail de femme pour celui qui possède l'unique nécessaire, la lecture des traités alchimiques est le plus souvent perçue comme un jeu de dupes et un travail de titans par celui qui patiente devant l'entrée du temple. En effet, les auteurs alchimiques, à la manière des rabbins, ne font que peu de concessions au lecteur non initié. Leur écriture même, jalonnée de codes et de symboles, a pour but de « cacher la science à l'ignorant stupide et la découvrir à l'intelligent expérimenté »⁴⁵⁰. Leur lecture profane pourrait donc sembler de prime abord inutile et vaine, et apparaître même comme une atteinte au sacré d'une réalité trop pure pour les cœurs fangeux. Toutefois, certains alchimistes, consentant à rassurer les amoureux de la sagesse encore incultes, ont insisté sur la fonction de protreptique des textes sacrés. Ainsi, lire la description d'une belle peut se faire sans vouloir la violer, par dilection innocente, et cette lecture est alors bénéfique, car elle fait croître cet amour pour la belle et le désir de la rencontrer⁴⁵¹.

⁴⁵⁰ Maslama b. Qāsim al-Qurṭubī, *Rutbat al-ḥakīm*, in Madelung 2017, 20 : وأما الرمز فإنما هو أمثال تضرب على ذلك العلم ليخفى عن الجاهل البليد ذلك العلم ويظهر للعاقل التحرير

⁴⁵¹ Cf. Emmanuel D'HOOGHVORST, *Commentaire oral du 10 juin 1965* (notes privées), commentaire au verset XXXVIII, 53' : « N'y a-t-il pas une contradiction entre le fait de devoir aimer Dieu et le chercher ? Est-il possible d'aimer quelqu'un que l'on ne connaît pas ? Ne risque-t-on pas dans ce cas de n'aimer qu'une production de l'imagination ? Comment faire ? Ce n'est que dans les Écritures que nous pouvons rencontrer Dieu. Ceux qui ont aimé véritablement Dieu, se sont toujours fait remarquer par leur amour pour les Écritures car là seul se trouve le parfum de Dieu. Il nous faut aimer Dieu dans ceux qui l'annoncent. »

Poussé par une adoration pour une divinité cachée entre les lignes des obscurs grimoires alchimiques, l'auteur de la présente étude s'est allègrement laissé aller à lire, lire, lire, et relire ces hiéroglyphes, tout en priant patiemment pour en obtenir la compréhension infuse. Cette bénédiction tant attendue n'étant pas — pas encore, espéré-je — descendue jusqu'à moi, puisses-tu pardonner, ami lecteur, les erreurs multiples et grossières qui ponctuent ces quelques pages.

Les instruments alchimiques sont une réalité complexe dont les sages ont usé à différents niveaux. En effet, leurs équipements apparaissent dans les textes devoir se lire selon deux points de vue. Dans un premier temps, ils semblent être les instruments uniquement destinés à la pratique, chrysopée, argyropée, fabrication de médecines particulières ou universelle. Cette première constatation fait de ces appareils un sujet souvent fort peu étudié par les chercheurs, ou au contraire trop littéralement suivi par les souffleurs. Mais une lecture plus attentive montre que l'équipement des alchimistes est également utilisé en tant que symbole de l'Œuvre même. C'est pourquoi j'ai jugé intéressant de me pencher sur la question des instruments alchimiques et d'en étudier le fonctionnement selon différentes approches. Après avoir répertorié puis lu toutes les sources textuelles, j'ai tourné mon attention vers l'archéologie. Les vestiges alchimiques sont fort rares, mais apportent des informations judicieuses et permettent souvent de comprendre des textes restés partiellement incompris. L'iconographie m'a également été fort utile, car elle offre la possibilité de visualiser les appareils. Elle est de deux types : une iconographie technique, parfois plus artisanale qu'alchimique, fort utile dans un premier temps, mais moins intéressante sur le plus long terme, et l'iconographie symbolique, parfois absconse au premier abord, mais de loin plus passionnante au second. Enfin, dernière source d'information, la reconstitution expérimentale, faite aux côtés d'un archéologue puis d'un chimiste (moderne), si elle est restée profane et académique — un travail de souffleur, en somme —, n'a pas été dénuée d'intérêt pour percevoir de mes

propres sens les images que les sages ont utilisées pour signifier le Grand Œuvre. J'ai volontairement laissé de côté les aspects historiques de cette étude, qui seront toutefois disponibles (en anglais) dans deux articles bientôt publiés⁴⁵².

Passé le déchiffrement des obscures descriptions des instruments, la principale difficulté de ce travail fut et reste de discerner le pesant du léger, je pourrais dire le fond de la forme, c'est-à-dire de distinguer dans ces exposés cryptiques ce qui se rapporte à l'Art de ce qui relève du simple artisanat.

Les instruments alchimiques ont toujours été fort peu étudiés. Si quelques savants y ont prêté attention au début du XX^e siècle, en particulier concernant le monde arabe, comme Stapleton, Azo, Hidāyat Ḥusayn, ou encore Ruska et Wiedemann⁴⁵³, il n'existe que quelques études qui n'abordent hélas jamais le sens voilé⁴⁵⁴. J'ai également étendu mes recherches aux ouvrages portant sur l'artisanat, qui contiennent aussi des informations pour comprendre l'aspect exotérique des textes⁴⁵⁵.

L'enquête qui suit se compose d'une description de certains appareils alchimiques et des opérations auxquelles ils sont le plus souvent destinés. Cette description est double : pour chaque appareil est donné d'abord une explication profane – qui se caractérise par une très savante bêtise, pourrait-on dire –, suivie d'une tentative d'interprétation dont, faute de connaissance pesante, l'indigence n'est que le reflet d'une fruste ignorance. L'étude se clôt sur une annexe présentant les images et planches auxquelles renvoie le texte, suivie d'une bibliographie.

⁴⁵² Moureau 2019 et Moureau & Thomas à paraître.

⁴⁵³ Stapleton & Azo 1905, Stapleton, Azo, & Hidāyat Ḥusayn 1927, Ruska 1923, Wiedemann 1909.

⁴⁵⁴ Sur quelques appareils alchimiques chez Zosime : Mertens 1995, CXIII-CLXI ; sur plusieurs instruments alchimiques en verre : Savage-Smith 1997, et Kurzmann 2009 ; sur l'aludel : Moureau & Thomas 2015.

⁴⁵⁵ Par exemple, sur la distillation Forbes 1970, et sur les mines et la métallurgie Cressier & Canto García 2008.

Sources

La version originale de cette étude comportait une large section consacrée aux sources disponibles pour l'étude des instruments alchimiques. Les quatre types de sources y étaient décrits (sources textuelles, archéologiques, iconographiques et expérimentales), avec de nombreux exemples et une abondante bibliographie. Cependant, l'aridité d'une telle énumération n'ayant pas sa place ici, je vous renvoie à d'autres articles dans lesquels vous pourrez trouver toutes ces informations⁴⁵⁶.

Les instruments alchimiques

Les instruments alchimiques peuvent être divisés en trois catégories : les outils et accessoires, les vases et appareils, et les fourneaux. Les premiers regroupent les ustensiles communs utilisés par les alchimistes et qu'on trouve chez de nombreux autres artisans, voire chez la plupart des gens, comme le marteau, la tenaille, le mortier, et des outils plus caractéristiques des artisans, comme le moule, le filtre, le tissu de lin, etc. Les vases et appareils représentent tous les contenants utilisés par les alchimistes dans leur œuvre, du simple creuset et la bouteille aux instruments plus complexes comme l'alambic et l'aludel. Les fourneaux sont les constructions ou les emplacements dans ou sur lesquels les alchimistes chauffent leurs matières.

Divers instruments remarquables sont étudiés ci-dessous selon une double démarche. Chaque appareil est examiné sous deux angles. Ils sont d'abord abordés selon une approche purement exotérique, qui ne mène qu'à la compréhension du sens littéral des textes. Cette description ne permet que de mieux cerner les images utilisées par les sages. Les éléments de chimie vulgaire et profane n'ont été conservés que dans les rares cas où ils facilitent au lecteur la vision de

⁴⁵⁶ Moureau 2019, Moureau & Thomas à paraître a, Moureau & Thomas à paraître b.

l'aspect et de la couleur des produits (en faisant la recherche des matériaux sur Internet) ; il va sans dire qu'ils n'ont aucune pertinence dans l'Œuvre. L'histoire des instruments alchimiques a ici été laissée de côté, comme il a été dit. Une seconde lecture est ensuite proposée, qui relève plus de l'interprétation visant à envisager le sens ésotérique. N'ayant pas trouvé la moindre interprétation ésotérique des appareils alchimiques dans les textes médiévaux que j'ai dépouillés, j'ai dû me résigner à donner ci-dessous une tentative d'interprétation à la mesure de mes faibles moyens, sans aucune assurance de vérité, très certainement imprégnée d'erreurs grossières et maladroites. Puisses-tu, cher lecteur, ne pas m'en tenir rigueur. Fort heureusement, quelques rares éléments discrètement disséminés par Emmanuel d'Hooghvorst dans ses enseignements ont parfois pu indiquer plus sûrement le sens qui se cache derrière ces complexes machines.

Le lut

Le lut est une boue utilisée pour protéger les vases, les fermer hermétiquement, et joindre les différentes parties qui les composent. Le lut est essentiel au travail de l'alchimiste, et doit attirer l'attention du chercheur. En effet, alors que, pour un artisan, le lut est une chose somme toute assez triviale et secondaire, les alchimistes ont insisté sur lui de manière considérable. On en dénombre des centaines de recettes, souvent fort variées, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Cette insistance des sages sur ce composé très ordinaire doit éveiller l'attention. Le lut était appelé *ṭīn al-ḥikma* chez les alchimistes arabes, à savoir « lut de sagesse », expression qui fut traduite au XII^e siècle en latin, *lutum sapientiae*.

Description exotérique

Au sens premier⁴⁵⁷, le lut est le mélange d'une base, habituellement de la terre ou de l'argile (parfois réfractaire), ou

⁴⁵⁷ Pour une étude sur le lut, voir Thomas 2013.

plus rarement de la chaux (ou plâtre, gypse, etc.) ou de la farine, avec de l'eau (parfois de l'œuf ou du vinaigre), et un ou plusieurs dégraissants⁴⁵⁸. Les dégraissants sont très nombreux et variés : le plus souvent, ce sont des dégraissants organiques comme la paille, le fumier, etc., qui limitent bien les fissures et font également du lut un isolant thermique⁴⁵⁹, mais aussi minéraux, comme le sable ou la chamotte, qui peuvent augmenter le caractère réfractaire du lut. Toutefois, si beaucoup de luts se composent d'environ quatre ingrédients, certains peuvent monter jusqu'à huit composants, ce qui rend perplexes les savants modernes, qui cherchent une explication extérieure et technique là où les sages ont voilé leur Science. Le lut apparaît dans presque toutes les recettes : il est principalement utilisé pour sceller hermétiquement (fig. 1), tant les ouvertures des vases que les joints, mais aussi pour protéger les vases des chocs thermiques qui les briseraient. Les joints de lut sont fréquemment représentés dans l'iconographie (fig. 2a). Dans l'*Aurora consurgens*, on observe un alchimiste qui semble préparer un lut (fig. 2b).

Tentative d'interprétation

Deux sens semblent apparaître dans le symbole du lut.

La fonction principale du lut est de rendre le vase hermétique et d'empêcher les gaz, ou plus justement les esprits, de s'échapper. Ainsi renvoie-t-il peut-être au sac qui permet d'emprisonner le mercure fugitif pour le coaguler peu à peu lors de la cuisson, à l'aimant qui le fixe petit à petit pour le corporifier. Lorsque l'alchimiste reçoit la pluie céleste en son pot, le lut empêche cette rosée de s'envoler et la condense, il permet la cuisson. Ainsi, contrairement à ce qui se passe en l'homme vulgaire, chez qui le *prāna* s'unit sans se fixer, fragile

⁴⁵⁸ Le terme « dégraissant » dans le domaine de la poterie désigne une matière adjointe à l'argile qui permet d'empêcher les fissures lors du séchage du pot, et qui peut également lui donner d'autres propriétés.

⁴⁵⁹ Lors de la chauffe, les composants organiques brûlent et laissent des petits trous d'air dans le lut, qui en font un isolant thermique. La technique est aussi fort répandue en métallurgie.

et fugace association, c'est une union indissoluble qui habite le prophète. Emmanuel d'Hooghvorst, lorsqu'il commente la question pythagoricienne « Qu'est-ce que l'oracle de Delphes ? » et sa réponse « C'est la Tétractys, qui est l'harmonie dans laquelle sont les Sirènes. », explique⁴⁶⁰ :

*Dans cette sentence pythagoricienne s'exprime le désir d'Hué, le désir de parler. C'est le Grand Art mûri que les disciples nommaient Tétractys ou Tétrade Sacrée, source de la nature, et modèle des dieux. Là, les Sirènes sont muses vives, la voix d'un feu amical né du silence. En Tétractys se fait tout l'Art gardé **en pot luté** où se pèse un doux mercure.*

Et en commentant le verset MR 18:34', il ajoute⁴⁶¹ :

*Si on trouve de la neige dans un creux d'arbre et si on sait la traiter, alors on a tout. Il faut que cette neige ait reçu le soleil, la lune, le gel, le rayonnement des astres ; il faut la recueillir avec une cuiller en bois (non de métal). C'est alors du mercure concentré, naturel. Si on la prenait avec une cuiller en métal, elle se démagnétiserait. Ensuite, il faut mettre la neige dans un ballon très pur et **bien hermétiquement bouché**, puis dans un athanor qu'il faut faire chauffer à la température normale du bœuf et de l'âne (car ils ont réchauffé l'Enfant Jésus), et s'ils étaient dans cette crèche, c'était pour donner la température de l'athanor. Il faut faire cette opération à la Saint-Sylvestre (de la racine sylva, bois), fin décembre. Quand on débouche le ballon, on sentira un parfum merveilleux : le soufre des Philosophes. Mais nous sentons déjà ce parfum puisque nous sommes attirés par la Parole.*

Mais le lut de sagesse évoque également en d'autres contextes la boue du Sinaï, d'où Moïse reçut la Torah. Emmanuel d'Hooghvorst, dans son commentaire, décrit cette boue « qui ne mouille pas les mains » comme « la première

⁴⁶⁰ Hooghvorst 1996, 88–9. La mise en gras est de mon fait.

⁴⁶¹ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 12 juin 1968* (notes privées), commentaire au verset XVIII, 34'. La mise en gras est de mon fait.

matière de ce que les alchimistes ont appelé leur Pierre »⁴⁶², et la rapproche de la terre dont Adam fut créé (*adama* en hébreu). Dans le Coran (XXXII, 7), le mot *ṭīn*, celui utilisé par les alchimistes pour décrire le lut, est le terme qui correspond à *adama* :

*Celui qui a rendu bonne tout chose de sa création et
qui a commencé la création de l'homme à partir d'une
boue (ṭīn).*

Dans le *Kitāb al-aḥjār 'alā ra'y Balīnās* (Livre des pierres selon l'opinion d'Apollonius), un des traités importants du corpus de textes attribués à Jābir b. Ḥayyān, l'auteur nomme explicitement de la sorte la première matière, le chaos primordial⁴⁶³ :

*Nous disons – et avec Dieu est le succès : le premier
de ces degrés [i.e. les degrés de l'art] est la boue (ṭīna)
qui ne cesse de ne pas être un corps et de ne pas être
définie par une chose par laquelle on décrit les corps.*

Le creuset

Le creuset est un pot servant avant tout à la fusion des métaux et à leur calcination : il s'agit d'un type de vase alchimique précis, et non d'un terme générique comme on le croit parfois. Le terme arabe est le plus souvent *būtaqa*, ou la forme plus courte *būta* ; il s'agit d'un emprunt au persan *bota* (بوته), signifiant lui-même « creuset », qui est à rapprocher du terme *pota* (پوته), qui a pour sens non seulement « creuset » mais aussi « trésor » et « scrotum » ou « testicules ». Le terme latin *crucibulum* vient quant à lui du mot *crux*, « croix »⁴⁶⁴. La

⁴⁶² Hooghvorst 1996, 306.

⁴⁶³ Kraus 1935, 200 : فنقول وبالله التوفيق: إن أول تلك المراتب: طينة لم تزل ليس بجسم ولا توصف بشيء مما توصف به الأجسام.

⁴⁶⁴ On trouve souvent (voir notamment le Littré) l'idée que cette étymologie serait due à un glissement de sens à partir des lampes en argile cuite dotées de quatre cavités en leur bord, placées en croix. Cependant, cette explication, qui n'est pas des plus convaincantes, manque complètement la portée symbolique de l'utilisation de la croix.

calcination (*taklīs* | *calcinatio*) présentant un intérêt particulier, elle sera décrite aux côtés du creuset dans les paragraphes qui suivent.

Description exotérique

Le creuset est un vase dont le fond est le plus souvent moins évasé que l'embouchure (fig. 3). Il est fait d'argile mêlée d'eau et d'un dégraissant. Le dégraissant est habituellement de la chamotte, particulièrement efficace pour supporter les hautes températures nécessaires pour la fusion ou la calcination ; l'ajout éventuel de matière organique rend, comme dans le cas du lut, le creuset réfractaire. Le mélange est séché puis cuit, et devient très dur et sonore.

La calcination est l'opération qui consiste à transformer le métal de base en chaux (*kils* | *calx*), c'est-à-dire en poudre. Pour ce faire, le métal est mêlé de diverses substances (vitriols, sels, esprits, etc.) : le métal et la poudre des autres éléments sont mélangés couche après couche dans le creuset. La calcination se fait généralement dans un creuset avec couvercle luté, mais quelques fois aussi sans couvercle. La température doit être élevée. Selon la chimie profane, les recettes de calcination sont généralement la transformation d'un métal en sulfure de métal ou en oxyde, dont la couleur peut varier selon la recette ; parfois, ce sont des alliages, comme pour l'or (qui ne s'oxyde ni ne se sulfurise sans procédés très contraignants), qui se calcine au moyen de plomb ou d'arsenic, car les alliages de ces métaux avec l'or sont friables. La calcination de la soude mérite une attention particulière⁴⁶⁵. Pour fabriquer le sel alcali, il faut rassembler des plantes venant du bord de la mer, puis les calciner sans ajout d'une autre substance. On lave ensuite cette cendre à l'eau, car le sel recherché est soluble dans l'eau ; on laisse l'eau évaporer, puis on réitère l'opération. Le résidu de l'évaporation est alors souvent calciné au rouge : on obtient alors une pierre de sel alcali.

⁴⁶⁵ Cf. Moureau 2016b, 330.

Tentative d'interprétation

La forme du creuset n'est pas sans rappeler celle du sacrum. Ce vase est le récipient dans lequel se trouve le métal qui doit être dissous, le lieu de la dissolution, Ilion. Cependant, le creuset semble, à l'instar de la calcination, avoir un double sens selon le contexte dans lequel il apparaît. Lorsqu'il est question d'une calcination semblable à celle du sel alcali, ainsi que dans certaines recettes de calcination de métaux, l'image pourrait renvoyer au feu violent débridé par l'adepte chez le disciple au début de l'œuvre, qui réduit son fondement en une cendre fertile, qui « dissout le monde en une cendre chaude », qui « broie son cœur comme une cendre »⁴⁶⁶. Cette cendre peut ensuite être lavée de l'eau céleste, qui permet d'en extraire le sel bénéfique, sel qui, cuit longuement, se coagule en la Pierre. Les alchimistes expliquent que la poudre obtenue par la calcination est la matière originelle du métal, sa nature première⁴⁶⁷, son mercure et son soufre (et son sel, à partir de Paracelse), et qu'elle doit être la plus fine possible afin d'arriver aux particules élémentaires du métal.

Cependant, d'autres description et recettes semblent rapprocher la calcination de la cuisson. Ainsi, dans *l'Instruction d'un père à son fils sur l'Arbre solaire*, l'auteur anonyme explique que sa calcination (qu'il appelle calcination naturelle), contrairement à la calcination vulgaire, se fait avec un feu doux, et permet d'extraire le sel des métaux⁴⁶⁸ : il s'agit alors de la cuisson, la seconde calcination du sel alcali, qui donne la pierre de sel.

⁴⁶⁶ Cf. le *Dies irae* : « *Dies iræ, dies illa, solvet sæclum in favilla, teste David cum Sibylla.* » « *Oro supplex et acclinis, cor contritum quasi cinis, gere curam mei finis.* »

⁴⁶⁷ Moureau 2016b, 431.

⁴⁶⁸ Hooghvorst 1999, 205–8.

L'alambic

L'alambic est un des outils les plus représentatifs de l'alchimiste. Il s'agit de l'instrument utilisé pour la distillation *per ascensum*⁴⁶⁹ (*taqtīr* | *distillatio*). Le terme latin, *alembicum* (et variantes), est une transcription de l'arabe *al-ambīq* ou *al-anbīq*, lui-même tiré du grec ἄμβιξ, qui désigne un vase à bords relevés utilisé comme chapiteau dans les premiers alambics⁴⁷⁰.

Description exotérique

L'alambic désignait originellement uniquement le chapiteau de l'appareil, puis son sens a glissé vers l'ensemble de l'instrument. Il est composé d'une cucurbite (*qar'* | *cucurbita*), c'est-à-dire un vase en forme de courge, sur lequel est placé un chapiteau (fig. 2a, et 4 à 7). Ce chapiteau ressemble à un vase retourné. On lui fait généralement une gouttière en sa partie inférieure pour recueillir le distillat, et on lui adjoint souvent un bec de décharge qui permet au distillat de couler dans un récipient appelé « réceptacle » (*qābila* | *receptaculum*). Le joint entre la cucurbite et l'alambic doit être luté. Il existe également un alambic sans bec de décharge, appelé « alambic aveugle » (*anbīq a'mā* | *alembicum caecum*) (fig. 8-9); j'en parlerai plus loin.

La distillation est l'opération par laquelle on sépare et isole les différents constituants d'une substance. Elle se fait par la volatilisation d'une matière, puis par sa condensation sous forme liquide sur la paroi du chapiteau, plus froid que les

⁴⁶⁹ La distillation *per descensum* est un processus très différent qui consiste à placer deux creusets l'un sur l'autre, en prenant soin de percer le fond du creuset supérieur de plusieurs petits trous. La substance à distiller est placée dans le creuset supérieur, puis le tout est chauffé : le distillat tombe dans le creuset inférieur. La distillation *per descensum* est avant tout utilisée pour extraire des huiles végétales. Sur cette distillation, cf. Thomas & Claude 2011.

⁴⁷⁰ Sur le terme, cf. Mertens 1995, CXVI–CXXX. Toutefois, il convient de noter que le mot *nabq* (ou *nabaq* ou *nabiq*, de la même racine qu'*anbīq*) désigne le *zizyphus spina Christi*, également appelé *sidra*, un type de jujubier qui apparaît dans le Coran et qui fut utilisé comme symbole, notamment dans le titre d'un traité alchimique attribué à Ibn Wahshiyya, le *Sidrat al-muntahā* (édité et traduit en allemand dans Braun 2016).

vapeurs. La distillation se déroule de la sorte. On dépose la substance à distiller dans le fond de la cucurbite. On place le chapiteau sur la cucurbite, et on lute le joint ; on dispose également le réceptacle sous le bec de décharge si l'alambic n'est pas aveugle. On met ensuite l'appareil dans une patelle (un vase très évasé, semblable à une assiette à soupe) ; cette patelle est remplie de cendre ou d'eau, qui sert d'isolant thermique, pour éviter les brusques écarts de température. En effet, la distillation se fait à feu très doux, et des changements brutaux provoquent inévitablement l'échec de l'opération. Lorsqu'il s'agit d'eau, on parle de bain-marie. Dans la cendre, la température peut monter plus haut que dans l'eau, où elle est limitée à 100 °C. La patelle est ensuite placée sur le feu, et la distillation se fait : en fonction de la température, différents distillats sont extraits, l'un à la suite de l'autre.

Dans le monde arabe, la distillation est avant tout en usage pour l'extraction de l'eau de rose. Les alchimistes arabes, quant à eux, l'utilisent en particulier pour la fabrication de l'élixir. En effet, la théorie jâbirienne des élixirs est entièrement basée sur la distillation. Les choses diffèrent entre elles selon leur proportion des quatre éléments (feu, terre, air, eau) et, par voie de conséquence, par leur proportion de propriétés élémentaires (chaleur, froideur, humidité, sécheresse). Si l'on connaît la proportion des propriétés du plomb et celle de l'or, on peut modifier la première pour obtenir la seconde, et ainsi produire de l'or. Pour ce faire, il faut prendre une matière qui est appelée « pierre » (*ḥajar*), la pierre des philosophes au sens arabe⁴⁷¹, qui n'est pas nécessairement une pierre. Cette substance est distillée de manière à en isoler les quatre éléments. Ces quatre éléments sont ensuite préparés de manière à n'être caractérisés que par leur propriété principale : le feu devient de la chaleur pure, l'eau devient de la froideur pure, l'air devient de l'humidité pure, la terre devient de la sécheresse pure. Enfin, l'alchimiste mélange ces propriétés

⁴⁷¹ Plus tard dans l'alchimie, la pierre désignera l'élixir lui-même.

pures pour obtenir un élixir dont la proportion permet de changer le métal vil en or ou en argent.

Tentative d'interprétation

L'alambic apparaissant dans plusieurs contextes différents, son interprétation est multiple. Il convient avant tout de distinguer l'alambic à bec de l'alambic aveugle.

L'alambic aveugle, souvent mal connu, est pourtant d'un intérêt non négligeable. Contrairement à son frère à rostre, l'alambic aveugle ne sert pas à isoler les composants, mais bien à coaguler petit à petit une substance par un mouvement de va-et-vient de haut en bas. La matière se volatilise et monte, puis, arrivée en haut de l'alambic, elle redescend et se condense ; ce mouvement répété de nombreuses fois permet de densifier la matière. L'image est bien connue. Le mercure se cuisant en son pot se solidifie, montant et descendant en attirant à lui le volatil et en le fixant de plus en plus. Les alchimistes parlent abondamment de ce phénomène lorsqu'ils décrivent la génération des métaux dans les entrailles de la Terre⁴⁷² : ceux-ci naissent d'une exhalaison terreuse (le soufre) et d'une exhalaison aqueuse (le mercure) qui s'élèvent et se mélangent dans les cavités souterraines et, arrivées en haut, se condensent et redescendent, formant au terme de multiples va-et-vient les différents métaux. C'est la cuisson, et l'alambic dans laquelle elle se fait est dit aveugle parce que l'alchimiste ne peut ici regarder l'œuvre sous peine de le perdre, « sa foi est donc celle du charbonnier... »⁴⁷³. Elle se fait à feu doux, dans un bain d'eau, un bain-marie, Vierge couvant son « pesant Phosphore »⁴⁷⁴.

La distillation dans l'alambic à bec reste plus énigmatique. Dans le corpus jâbirien, la distillation permettant d'isoler les quatre éléments de la pierre se fait le plus souvent

⁴⁷² À ce sujet, voir Moureau 2016a, 78–83. Voir aussi Norris 2006 et Newman 2014.

⁴⁷³ Hooghvorst 1996, 22.

⁴⁷⁴ Emmanuel d'Hooghvorst, *Aphorismes du Nouveau Monde*, n° 63.

dans un bain de cendre et non d'eau. La température est donc plus élevée. Elle sépare la pierre originelle, c'est donc plutôt la première opération, la *tardema*, qui semble ici désignée. Elle permet d'obtenir les différents distillats qui étaient comme Adam et Ève dos à dos en ce composé grossier. Comprise de la sorte, cette distillation semble rejoindre la calcination qui réduit en cendre l'os du fondement. Ainsi, Emmanuel d'Hooghvorst commente⁴⁷⁵ :

Des os pilés, distillés – la pierre animale. L'on expose les os pilés à la rosée afin qu'ils soient bien imprégnés, selon une recette déterminée. La rosée doit être fixée par un aimant. L'on ne peut la trouver que par un aimant qui soit de sa propre nature mais de sa nature fixée avec lequel elle se mélange d'une manière indissoluble, c'est la première matière.

Cette distillation se passe dans l'épine dorsale de l'homme, dont le siège est le sacrum. L'auteur du *Muṣḥaf al-ṣuwar* l'a subtilement dépeint lorsqu'il a dessiné un four d'une longueur bien trop grande (fig. 6) : un four si long produirait un feu trop chaud pour une distillation profane, c'est bien un Œuvre d'un tout autre ordre que nous présente ici l'auteur. Le four a la taille de Zosime et de Théosébie, c'est l'homme, ou même sa colonne vertébrale, au bas de laquelle l'adepte boute le feu pour séparer la mauvaise union.

Aludel

Bien qu'il soit souvent très peu connu, l'aludel est un instrument omniprésent dans les traités d'alchimie. Il s'agit de l'appareil utilisé pour la sublimation (*taṣ'īd* | *sublimatio*). Le terme latin *aludel* est une transcription de l'arabe *al-uthāl*, lui-même tiré du grec αἰθάλη, qui signifie « vapeur », « fumée », ou αἰθάλεον, qui désigne l'aludel lui-même⁴⁷⁶.

⁴⁷⁵ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 4 mai 1966* (notes privées), commentaire au verset XXIII, 65.

⁴⁷⁶ Sur l'aludel, cf. Moureau & Thomas 2015.

Description exotérique

Il existe trois types d'aludels. 1) Le premier est le plus rudimentaire et remonte à la plus haute Antiquité. Il est attesté dans le monde arabe et dans le monde latin. On en trouve une description fort précise dans le *Callisthenes* attribué à Albert le Grand⁴⁷⁷. Il s'agit d'une bouteille coupée en deux dans le sens horizontal (fig. 10-11). La substance à sublimer est déposée dans le fond de la partie inférieure, puis la partie supérieure est replacée sur la partie inférieure, et le joint est luté. L'orifice supérieur est comblé d'un bouchon de lut, dans lequel un trou est percé pour permettre au surplus de gaz de s'échapper et ainsi éviter l'explosion de l'aludel. L'aludel est placé dans une patelle remplie de cendre, elle-même placée sur un foyer. On chauffe le tout, et la substance se sublime et vient se déposer sous forme solide sur la paroi supérieure de la bouteille ainsi que dans le goulot. À la fin de l'opération, les deux parties de l'aludel sont à nouveau séparées, et la matière sublimée est délicatement grattée pour être récoltée. 2) Le second type d'aludel est propre au monde arabe, je n'en ai retrouvé aucune attestation d'aucun type dans le monde latin. Il s'agit d'un aludel fort complexe dont on trouve la description dans le *Madkhal ta'limī* et le *Kitāb al-asrār* de Rāzī, reprise et adaptée dans le *'Ayn al-ṣan'a* de Muḥammad ibn 'Abd al-malik al-Khwārizmī al-Kāthī (fig. 12-13)⁴⁷⁸. On le fabrique ainsi. On prend une marmite qu'on scie, et dont on garde la partie inférieure. On dépose la marmite sur une pierre plate, et on façonne un disque de lut autour de l'embouchure. On enlève la marmite, puis on laisse sécher le disque. Une fois le disque sec, on y creuse un sillon, que l'on recouvre d'un enduit de céruse et de blanc d'œuf. On colle le disque sur la section de marmite au moyen de lut. Enfin, on place sur le disque un couvercle

⁴⁷⁷ Kibre 1944, 311.

⁴⁷⁸ Rāzī, *Al-Madhkhal al-ta'limī*, dans le manuscrit Rampur, Raza Library, kīmiyā' 12, ff. 95v-96r, traduit en anglais avec des incohérences dans Stapleton, Azo, & Hidāyat Ḥusain 1927, 356-7 ; Rāzī, *Kitāb al-asrār*, dans Dānish-Pazhūh 1964, 11 ; *'Ayn al-ṣan'a*, dans Stapleton & Azo 1905, 69-70, traduction anglaise 62-4.

(peut-être semblable à un couvercle à tajine, percé en sommet pour évacuer les gaz). On façonne des ailettes de lut sur les bords de la marmite pour permettre à l'aludel de tenir suspendu dans le fourneau. Le four utilisé pour cet aludel est un fourneau particulier : il s'agit d'un foyer cylindrique à tirage naturel appelé *mustawqad*. L'aludel est placé sur le fourneau, et les interstices sont comblés ; des trous perforés dans le haut de la paroi du four permettent le tirage. 3) Le dernier type d'aludel est, comme le précédent, un aludel à couvercle amovible, mais ce dernier est tronconique (fig. 14-18). La description la plus précise de ce type d'aludel se trouve dans la *Summa perfectionis*⁴⁷⁹. C'est l'aludel le plus répandu dans les traités d'alchimie. Sa partie inférieure est un pot semblable à celui de l'aludel de Rāzī, mais dont le pourtour de l'embouchure comporte une rigole dans laquelle vient s'emboîter le couvercle. Il n'est pas nécessaire de luter le joint. Avec cet aludel, l'alchimiste peut changer de couvercle en cours d'opération lorsque le sublimat devient trop abondant.

La sublimation est l'opération qui consiste à « élever » la substance (*taṣ'id* | *sublimatio*). Cette montée est le plus souvent utilisée pour purifier les choses. Les matières liées à la sublimation sont les esprits, qui sont des ingrédients qui se subliment soit spontanément soit à température modérée. Ils sont généralement au nombre de quatre : le mercure, le soufre, le sel ammoniac et l'arsenic (les deux sulfures d'arsenic en chimie profane, le jaune, l'orpiment, et le rouge, le réalgar, et parfois l'anhydride arsénieux, l'arsenic blanc) ; on y ajoute plus rarement le camphre, voire d'autres matières. Ces esprits (tous ou certains d'entre eux) sont systématiquement ajoutés aux métaux lorsqu'ils sont sublimés. Ils permettent aux métaux, qui sont appelés « corps » (*jasad* | *corpus*), de s'élever puis de se condenser en haut de l'aludel, ou plutôt, ils permettent à la partie pure des métaux de s'élever : la crasse reste en bas. Un autre but de la sublimation est la production de substances.

⁴⁷⁹ Newman 1991, 377–85, traduction anglaise 687-92.

Ainsi, la sublimation de mercure et de soufre permet de produire du cinabre, une substance d'un rouge intense, notamment utilisée comme pigment. Lors de la réaction, le cinabre sublimé qui se dépose sur la paroi supérieure de l'aludel est en fait noir. Après l'avoir gratté et recueilli, l'alchimiste doit le broyer dans un mortier pour que le cinabre noir devienne rouge.

Tentative d'interprétation

Tout l'Œuvre se passe entre le sacrum et l'occiput, l'aludel semble donc être la colonne vertébrale de l'homme initié, en lequel la matière est sublimée. La sublimation semble avoir un double sens, dépendant du contexte.

Lorsque les alchimistes parlent de purification des substances ou de la montée du métal, il pourrait bien s'agir de la première opération, de la montée d'Ève en la montagne sainte où, devenue pure, elle rencontrera Hué.

*Oh ! que je sois régénéré, que mon esprit soit purifié
et sublimé, que souffle en moi l'Esprit d'en haut, que je
voie le feu divin. Prière égyptienne.⁴⁸⁰*

*La vie instinctive domptée, canalisée et sublimée
dans sa source mène à la sainteté.⁴⁸¹*

Les alchimistes adjoignent un esprit au corps pour le sublimer, c'est la spiritualisation du corps, qui en fait sortir une vapeur pure qui s'élève en haut du vase. Et Eva devenue Ave couve en son sein le mercure, c'est la corporification de l'esprit.

*La spiritualisation du corps fait paraître l'eau et l'air
qui nous animent et qui nous entretiennent. La
corporification de l'esprit engendre la terre et le feu qui
nous soutiennent et qui nous multiplient. Qui pèsera la
part de chaque chose ?⁴⁸²*

⁴⁸⁰ *Le Message Retrouvé*, IV, épigraphe.

⁴⁸¹ *Ibid.*, III, 70'.

⁴⁸² *Ibid.*, VIII, 1.

*Parce que la boue est le symbole de l'aimant qui attire le mercure. Cet aimant fixe le mercure, l'un se corporifiant et l'autre se spiritualisant grâce à leur conjonction, car ils sont exactement de la même nature.*⁴⁸³

Mais quand ils parlent de la fabrication du cinabre, les alchimistes donnent alors une image plus globale de l'œuvre. En faisant la conjonction du mercure et du soufre primordiaux, les deux racines extraites des métaux réincrudés, une matière est produite qui, noire au commencement de l'œuvre, se manifeste d'un rouge éclatant à la fin.

Le four

Le four ou fourneau est le lieu dans lequel la matière est chauffée. L'arabe possède un très grand nombre de termes pour désigner les fourneaux, *kūr*, *tannūr*, *atūn*, *mustawqad*, *mawqīd*, *ṭābadshān*, *kānūn*, *nāfikh nafsi-hi*, là où le latin est moins riche, *furnus*, *fornax*, *furnellus*, *athanor*. Parmi ces derniers termes, le mot *athanor* est un calque de l'arabe *al-tannūr* (prononcé *at-tannūr*, le *tā'* étant une lettre solaire) ; le mot existe aussi en hébreu *tannūr*, mais le terme est d'abord attesté dans des traductions arabo-latines.

Description exotérique

Il existe plusieurs sortes de fours. Ainsi, si les mots *kūr*, *tannūr* et *atūn* sont assez génériques, le *ṭābadshān* ou *kānūn* est un four chauffé par le dessus. Le *mustawqad* ou *mawqīd* est un four cylindrique utilisé spécifiquement pour la sublimation (cf. ci-dessus). Le *nāfikh nafsi-hi*, littéralement le « soufflant de lui-même », est un fourneau dont le tirage naturel est puissant. Les fours alchimiques sont des fours à tirage naturel, à l'exception de certains fourneaux particuliers munis de

⁴⁸³ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 9 mars 1974* (notes privées), commentaire au verset VI, 21 : « Ils offrirent au sage connaisseur des monceaux de pièces d'or, des sacs de pierres précieuses, puis des champs, des villes et des armées, enfin les continents et les océans de la terre, mais lui réclama un peu de boue pour préparer sa moisson. »

soufflets, qui s'assimilent plutôt à des forges, comme les fours de fusion, qui nécessitent des températures plus élevées, ou les fours d'oxydation (en particulier le four de purification de l'argent), qui ont besoin d'un apport en air (via un soufflet ajusté à une tuyère). Les fours sont habituellement faits en terre ou en argile, ou en briques ou en pierres. Les combustibles sont le bois, les excréments (lorsque le bois est rare), ou le charbon, qui permet d'obtenir des températures plus élevées.

Tentative d'interprétation

Les différents fours représentent différentes parties de l'œuvre.

Les fours qui permettent un feu de haute température peuvent représenter le lieu que l'adepte vient dévoiler lors de l'initiation du disciple, la fournaise purgative, le « feu d'ogre » débridé en passe de devenir le « feu léger » :

*Désir d'amour perdu moralise un feu d'ogre. Un feu
léger plut dans un pot, défi céleste au monde sot !
Hermès.⁴⁸⁴*

Mais le four dont les alchimistes ont le plus parlé est celui dont le feu a une température douce et constante, l'athanor. L'athanor est le lieu de la longue cuisson du mercure en son pot, épreuve de la foi du charbonnier⁴⁸⁵.

*Un philosophe a dit de l'athanor qu'il était un
appareil à fermentation lente, qu'il faut garder une
chaleur constante.⁴⁸⁶*

Cet athanor n'est autre que la Vierge Marie qui mûrit en secret le Christ, le lieu de l'œuvre. Il est sis en bas, et se dresse le long de l'épine dorsale.

⁴⁸⁴ Hooghvorst 1996, 41.

⁴⁸⁵ Hooghvorst 1996, 20, 51.

⁴⁸⁶ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 4 février 1966* (notes privées), commentaire au verset XIV, 16'.

*L'arche que Saint Joseph a travaillée était Marie.
L'arche, c'était l'athanor.*⁴⁸⁷

*« Apprends-nous à te recevoir et à te mûrir », c'est-à-dire apprends-nous à te mettre dans un athanor. À partir de ce moment-là, c'est toi qui donnes des leçons et qui n'en reçois pas, et tu deviens notre propre règle.*⁴⁸⁸

*Le bois creux, c'est l'athanor, la crèche, qui reçoit la matière céleste et qui la réchauffe.*⁴⁸⁹

La température de cet athanor est douce ; on la dit de 37 °C. C'est la température du bœuf et de l'âne, du corps et de l'esprit :

[Déjà cité plus haut, voir ci-dessus pour la citation complète.] *puis dans un athanor qu'il faut faire chauffer à la température normale du bœuf et de l'âne (car ils ont réchauffé l'Enfant Jésus), et s'ils étaient dans cette crèche, c'était pour donner la température de l'athanor.*⁴⁹⁰

Emmanuel d'Hooghvorst, dans ses commentaires au tarot de Marseille, a plus d'une fois fait allusion au mystère de l'athanor. Il nous en a donné l'image, en parlant de la lame de la Maison-Dieu⁴⁹¹. Cette tour n'est pas sans rappeler le fourneau de Zosime dans le *Muṣḥaf al-ṣuwar* (fig. 6). Le sage de Pallandt offre de surcroît une donnée précieuse, que je n'ai trouvée nulle part ailleurs : la vitre de l'athanor. Emmanuel d'Hooghvorst insiste en effet plusieurs fois sur la vitre de l'athanor, à travers laquelle l'alchimiste observe la « conjonction

⁴⁸⁷ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 9 mars 1963* (notes privées).

⁴⁸⁸ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 5 avril 1966* (notes privées), commentaire au verset XX, 02'.

⁴⁸⁹ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 20 décembre 1971* (notes privées), commentaire à la lame du tarot *L'As de Bâton*.

⁴⁹⁰ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 12 juin 1968* (notes privées), commentaire au verset XVIII, 34'.

⁴⁹¹ Hooghvorst 1996, 218.

des matières », vitre triangulaire en raison de la triplicité de la chose.

Étudiez aussi la lame de la Reine de Coupes : le triangle blanc qui se distingue sous le bras gauche de la Reine, représente la vitre de l'athanor, au travers de laquelle elle assiste à la conjonction des matières. Pourquoi est-elle triangulaire ? Parce que ce qu'il voit est une chose triple : c'est une pierre angulaire, c'est la chaîne qui unit les quatre qualités, l'annulus Platonis, qui est l'union du chaud et du froid, du froid et de l'humide, de l'humide et du sec, et qui forme un feu qui coule, un air qui gît, et une terre qui vole.⁴⁹²

Voir à ce propos la Dame de Coupe : un triangle transparent se remarque dans le creux de son bras gauche. C'est la fenêtre de l'athanor, dans lequel cuit la matière philosophique, qui est une chose triple et une : Mercure Trismégiste, car elle est une terre qui coule, un air qui gît, une eau enflammée. Donc notre Mercure est l'union de quatre éléments à trois dimensions.⁴⁹³

Mais si l'athanor représente la Vierge Marie, il ne faut pas nier le sens plus littéral de cet instrument alchimique. En effet, l'athanor n'est pas qu'un symbole du lieu de l'Œuvre, c'est aussi le four utilisé pour la chrysopée. C'est à nouveau Emmanuel d'Hooghvorst qui donne une précieuse indication sur cet athanor. Il n'est nullement besoin d'un four complexe en terre, en brique ou en pierre, une simple caisse à savon suffit :

L'athanor de Louis Cattiaux, un symbole ? Drôle de symbole ! Quand on sentait à l'intérieur, il y avait un parfum, mais c'était une vulgaire caisse à savon. Mon

⁴⁹² Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 16 octobre 1972* (notes privées), commentaire à la lame du tarot *La Reine de Coupes*.

⁴⁹³ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 16 octobre 1972* (notes privées), commentaire à la lame du tarot *La Reine de Coupes*.

*jardinier un jour a vu cette caisse dans la cave et il l'a prise pour élever ses lapins.*⁴⁹⁴

En guise de conclusion

Dans ces pages, je me suis limité à l'étude de quelques instruments les plus connus, mais les traités alchimiques foisonnent d'autres appareils voilant l'Art, comme la *kerotakis* grecque, le descensoire, et d'autres. L'alchimie, si obscure pour les profanes, déborde de symboles lourds de sens. Mon sens grossier ne m'a permis qu'une lecture gauche, et puisses-tu, cher lecteur, me pardonner les multiples erreurs dont les feuilles que tu tiens en main regorgent. Ce n'est que la lecture d'un sage qui permettra de comprendre les subtiles allusions des maîtres de l'Art. Ainsi, en guise de conclusion, je souhaite la venue parmi nous d'un Herméneute divin, qui pourra éclairer notre obscurité et, espérance des espérances, « allumer notre lanterne ». Pleus ! Enfante !

⁴⁹⁴ Emmanuel d'Hooghvorst, *Commentaire oral du 6 octobre 1997* (notes privées).

Annexe : Figures et planches

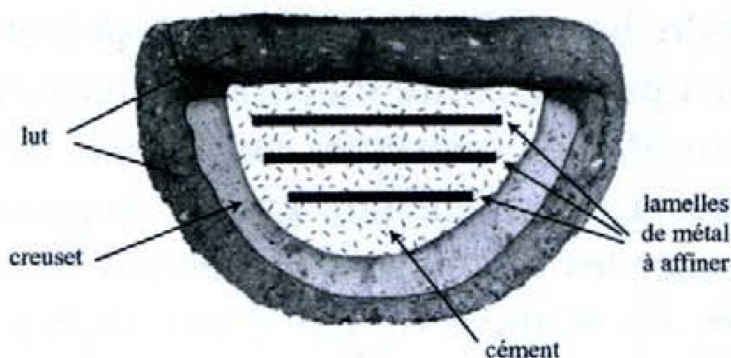


Fig. 1. Schéma d'un vase contenant un ciment et recouvert et obturé par du lut. Dessin de N. Thomas in Thomas 2013, 250.



Fig. 2a. Alambic sur fourneau. Manuscrit Londres, British Library, Add. 25724, f. 36v. Le joint en lut est mis en évidence, il s'agit du bourrelet rouge qui fait la jointure entre la cucurbitte et l'alambic. Il est décrit à droite du bourrelet : *al-waṣl* en arabe, c'est-à-dire « le joint ».



Fig. 2b. Alchimiste semblant préparer un lut. *Aurora consurgens*, Zurich, Zentralbibliothek, Rh. 172 (XV^e s.), p. 44.

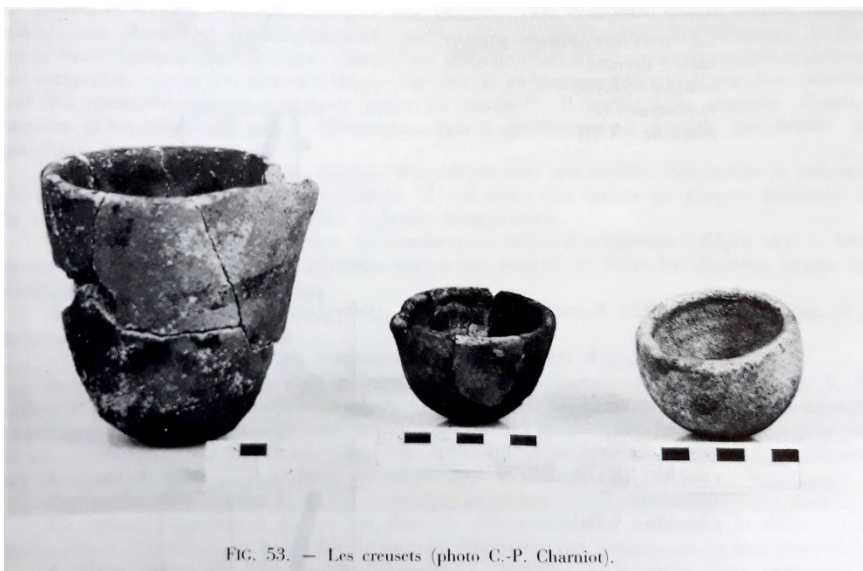


FIG. 53. — Les creusets (photo C.-P. Charniot).

Fig. 3. Creusets (milieu du XIV^e s.) trouvés dans la fouille de la Cour Napoléon du Louvre, Rouaze 1986, 229.

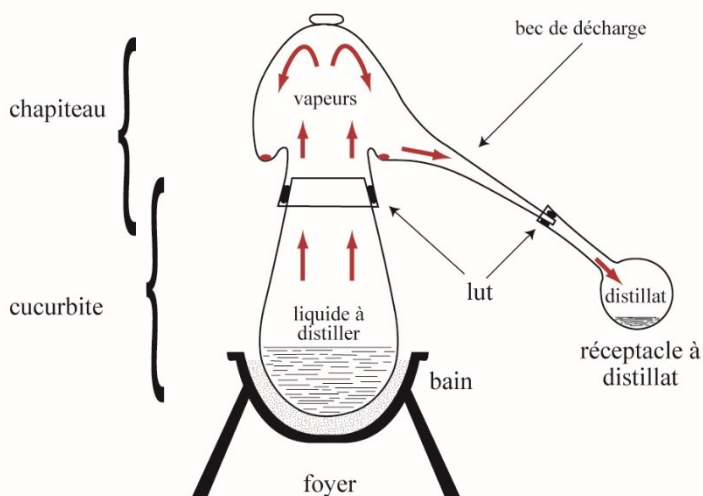


Fig. 4. Distillation *per ascensum* au moyen d'un alambic. Dessin de N. Thomas dans Thomas 2009, 36.



Fig. 5. Alambic oriental en verre (X^e-XIII^e s.). Science Museum de Londres (objet 1978-219).



Fig. 6. Alambic sur fourneau à côté de Théosébie et Zosime. *Muṣḥaf al-ṣuwar* attribué à Zosime, manuscrit Istanbul, Arkeoloji Müzeleri Kütüphanesi, 1574, f. 153r.



Fig. 7. Alambics. Manuscrit Cambridge, Trinity College, O.2.18, f. 120v.



Fig. 8. Alchimistes tenant un alambic aveugle dans un bain sur un fourneau. Abū al-Qāsim al-'Irāqī, *Al-'aḡālīm al-sab'a*, manuscrit Londres, British Library, Add. 25724, f. 28r.

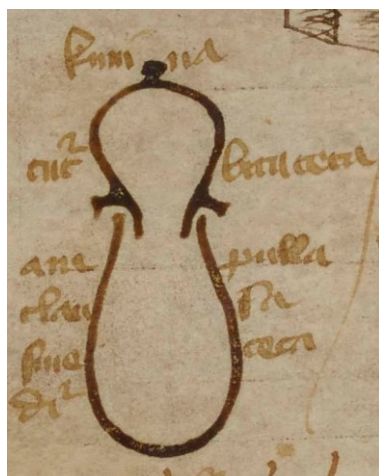


Fig. 9. Alambic aveugle. Manuscript Cambridge, Trinity College, O.2.18, f. 120v.

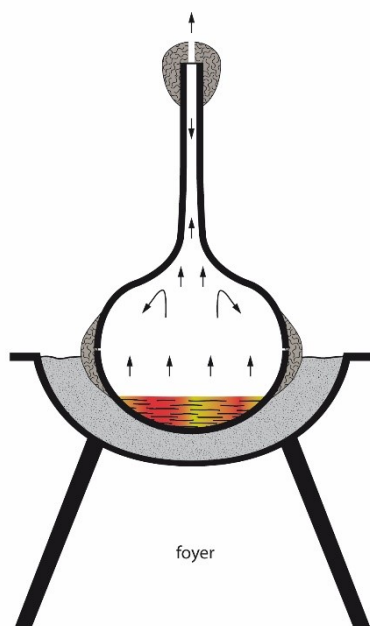


Fig. 10. Sublimation dans l'aludel de type bouteille. Dessin de N. Thomas dans (Moureau et Thomas 2015, 244).

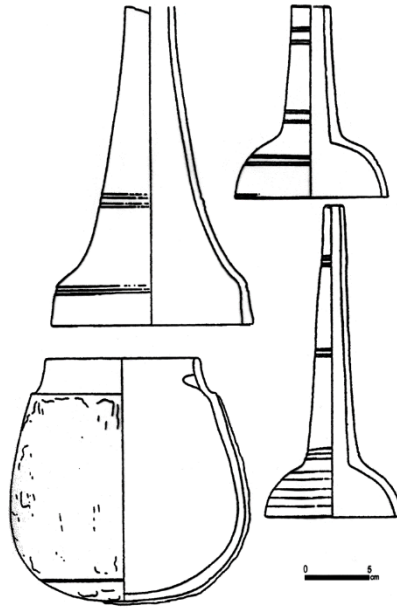


Fig. 11. Aludels de type bouteille. Kirchberg-am-Wagram (Autriche), Oberstockstall (fin du XVI^e s.).

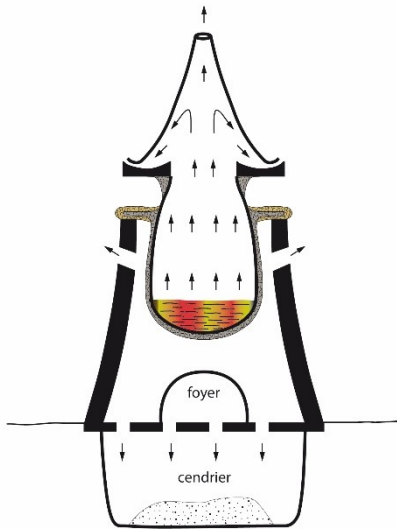


Fig. 12. Sublimation dans l'aludel de Rāzī. Dessin de N. Thomas dans (Moureau et Thomas 2015, 244)



Fig. 13. Aludel du '*Ayn al-şan'a*. Manuscrit Rampur, Raza Library, f. 133v.

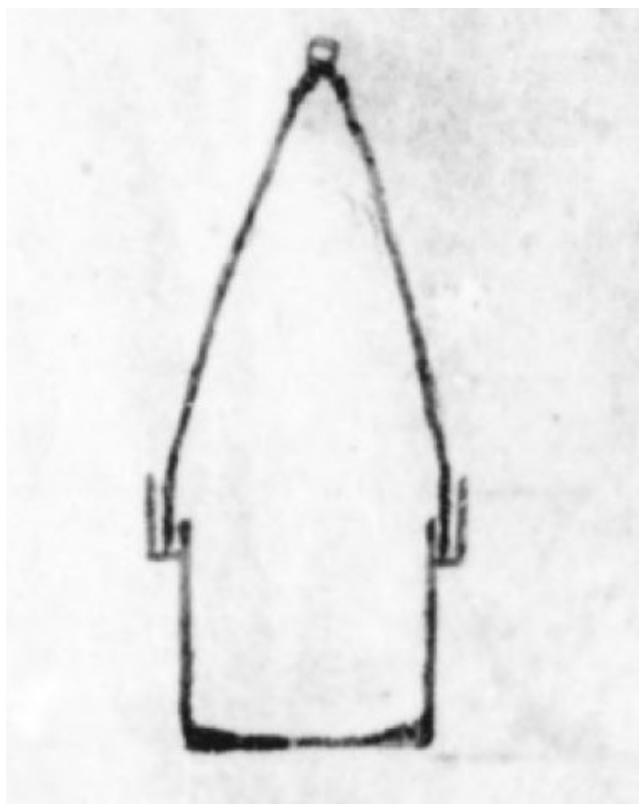


Fig. 14. Aludel à couvercle tronconique amovible de la *Summa perfectionis*. Manuscrit Paris, BnF, Lat. 6514, f. 68r.

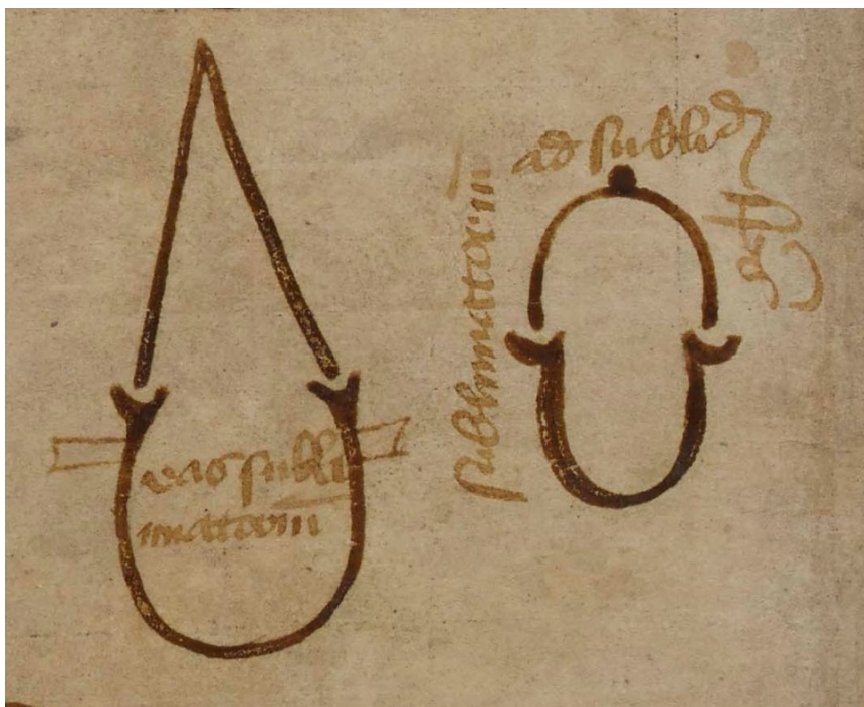


Fig. 15. Aludels à couvercle tronconique amovible. Manuscrit Cambridge, Trinity College, O.2.18, f. 120v.



Fig. 16. Appareil des deux bols (*qadahān*), alambic, aludel à couvercle tronconique amovible. Manuscrit Rabāt, Hasaniyya 1393, f. 153r.

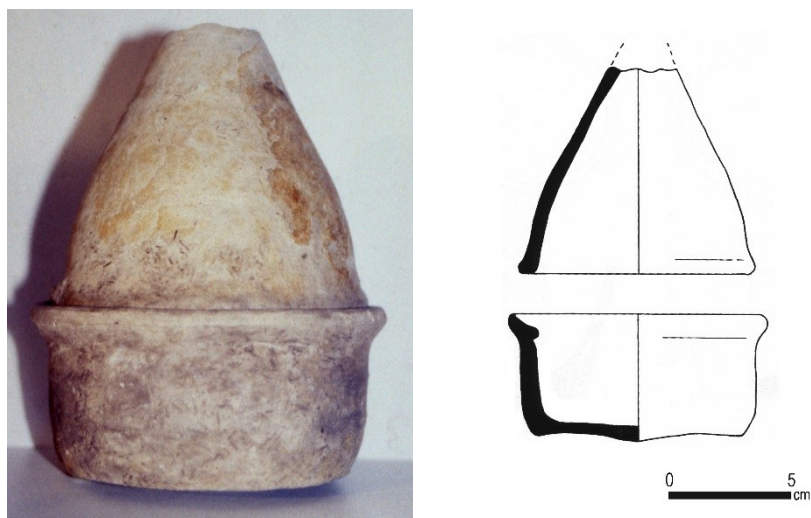


Fig. 17. Aludel à couvercle tronconique amovible. Strasbourg, Marais Vert (milieu du XV^e s.).



Fig. 18. Aludels à couvercle tronconique amovible (en haut à droite). Beaucaire (Gard), Abbaye de Saint-Roman-l'Aiguille (XIV^e s.).

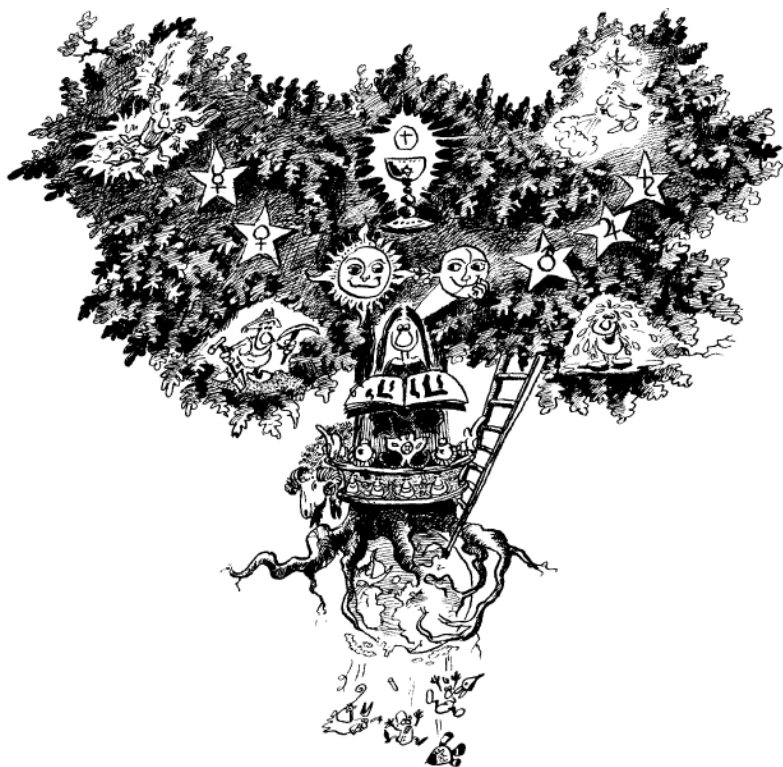
Bibliographie

- Braun 2016 = C. Braun, *Das Kitāb Sidrat al-muntahā des Pseudo-Ibn Wahshiyya: Einleitung, Edition und Übersetzung eines hermetisch-allegorischen Traktats zur Alchemie*, Berlin 2016, (Islamkundliche Untersuchungen, 327).
- Cressier & Canto García 2008 = P. Cressier et A. Canto García (ed.), *Minas y metalurgia en al-Andalus y Magreb occidental. Explotación y poblamiento*, Madrid 2008, (Collection de la Casa de Velázquez, 102).
- Dānish-Pazhūh 1964 = A.B. b. Z. Rāzī, *Kitāb al-asrār wa-sirr al-asrār*, éd. par M.T. Dānish-Pazhūh, Tahrān (Téhéran) 1964.
- Forbes 1970 = R.J. Forbes, *A Short History of the Art of Distillation: From the Beginnings up to the Death of Cellier Blumenthal*, Leiden 1970.
- Hooghvorst 1996 = E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope. Tome 1*, Paris 1996.
- 1999 = E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope. Tome 2, Anthologie alchymique*, St-Leu-la-Forêt 1999.
- Kurzmann 2009 = P. Kurzmann, « Einige Glasgeräte der arabischen Alchemie », *Sudhoffs Archiv*, 93 no. 2 (2009), 184–200.
- Moureau 2016a = S. Moureau, *Le De anima alchimique du pseudo-Avicenne. Volume 1. Étude*, Firenze 2016, (Micrologus' Library, 76, Alchemica Latina, 1).
- 2016b = S. Moureau, *Le De anima alchimique du pseudo-Avicenne. Volume 2. Édition critique et traduction annotée*, Firenze 2016, (Micrologus' Library, 76, Alchemica Latina, 1).
- 2019 = S. Moureau, « Alchemical Equipment », in S. Brentjes (éd.), *Routledge Handbook on Science in the Islamicate World: Practices From the 8th to the 19th Century*, London, à paraître en 2019.
- Moureau & Thomas à paraître a = S. Moureau et N. Thomas, « Laboratories and Technology », in C. Burnett et S. Moureau (éd.), *Cultural History of Chemistry II. Middle Ages*, London, à paraître.
- à paraître b = S. Moureau et N. Thomas, « Practice and Experiment », in C. Burnett et S. Moureau (éd.), *Cultural History of Chemistry II. Middle Ages*, London, à paraître.

- 2015 = S. Moureau et N. Thomas, « L'aludel : savoir et savoir-faire transmis du monde arabe à l'Occident médiéval ? », in R.-P. Gayraud, J.-M. Poisson, et C. Richarté (éd.), *Héritages arabo-islamiques dans l'Europe méditerranéenne*, Paris 2015, 239–52.
- 2016 = S. Moureau et N. Thomas, « Understanding Texts with the Help of Experimentation: The Example of Cupellation in Arabic Scientific Literature », *Ambix*, 63 no. 2 (2016), 98–117.
- Newman 1991 = W.R. Newman, *The Summa Perfectionis of Pseudo-Geber*, Leiden 1991, (Collection de travaux de l'Académie internationale d'histoire des sciences, 35).
- 2014 = W.R. Newman, « Mercury and Sulphur among the High Medieval Alchemists: From Rāzī and Avicenna to Albertus Magnus and Pseudo-Roger Bacon », *Ambix*, 61 no. 4 (2014), 327–44.
- Norris 2006 = J.A. Norris, « The Mineral Exhalation Theory of Metallogenesis in Pre-Modern Mineral Science », *Ambix*, 53 no. 1 (2006), 43–65.
- Rouaze 1986 = I. Rouaze, « Un atelier de distillation au Moyen Âge », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, Nouvelle série*, 22 (1986), 159–271.
- Ruska 1923 = J. Ruska, « Chemische Apparatur bei den Arabern und Persern und im Abendland am Ausgang des Mittelalters », *Chemische Apparatur*, 10 (1923), 137–9.
- Savage-Smith 1997 = E. Savage-Smith, « Glass Alchemical Equipment », in F. Maddison et E. Savage-Smith (éd.), *Science, Tools and Magic*, London 1997, (The Nasser D. Khalili Collection of Islamic Art, 12), 1:48–58.
- Stapleton & Azo 1905 = H.E. Stapleton et R.F. Azo, « Alchemical Equipment in the Eleventh Century A.D. », *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal*, 1 no. 4 (1905), 47–70.
- Stapleton, Azo, & Hidāyat Ḥusain 1927 = H.E. Stapleton, R.F. Azo, et M. Hidāyat Ḥusain, « Chemistry in 'Irāq and Persia in the Tenth Century A. D. », *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal*, 8 no. 6 (1927), 317–418.
- Thomas 2009 = N. Thomas, « L'alambic dans la cuisine ? », in F. Ravoire et A. Dietrich (éd.), *La cuisine et la table dans la France de la fin du Moyen Âge. Contenus et contenants du XIV^e au XVI^e siècle. Actes du colloque de Sens (2004)*, Turnhout 2009, (Publications du Centre de Recherches

- Archéologiques et Historiques Médiévales (CRAHM)), 35–50.
- 2013 = N. Thomas, « De la recette à la pratique, l'exemple du lutum sapientiae des alchimistes », in R. Córdoba de la Llave (éd.), *Craft Treatises and Handbooks. The Dissemination of Technical Knowledge in the Middle Ages - International Symposium Córdoba*, Turnhout 2013, (*De diversis artibus*, 91), 249–70.
- Wiedemann 1909 = E. Wiedemann, « Über chemische Apparate bei der Arabern », in P. Diergart (éd.), *Beiträge aus der Geschichte der Chemie*, Leipzig 1909, 234–52.





Dessin de Bruno del Marmol.

L'alphabet de Bruno del Marmol

Raimon Arola⁴⁹⁵

Traduction : Pierre de Meeûs

Présentation

Tous les articles du *Fil d'Ariane*⁴⁹⁶ ont été présentés, à partir du numéro 15 (1982), avec de curieuses lettrines réalisées par Bruno del Marmol. Ces lettrines ont été maintenues dans cette revue jusqu'au dernier numéro (2002). C'est également en 1982 que l'artiste a entamé une collaboration directe avec Emmanuel d'Hooghvorst, en illustrant la majorité de ses articles. À partir de ce moment, un lien étroit s'est créé entre les textes et les dessins.

Emmanuel d'Hooghvorst a voulu que ses écrits soient associés aux images de Bruno del Marmol, car, semble-t-il, celles-ci accompagnaient parfaitement le sens de ses études. Dans le *post-scriptum* du second tome du *Fil de Pénélope*, Emmanuel d'Hooghvorst remercie son ami pour sa collaboration : « les lettrines et les dessins ont illustré, avec tant de talent et d'humour, ces deux volumes du *Fil de Pénélope* »⁴⁹⁷.

« Talent et humour », telles sont, sans doute, les deux caractéristiques des dessins de notre dessinateur.

« Talent », parce que dans ses dessins, l'œuvre de Dieu se manifeste d'une nouvelle manière, mais qui ne *dit* pas moins

⁴⁹⁵ Article paru dans *La Puerta*, n°56 (1999), p. 99.

⁴⁹⁶ Emmanuel d'Hooghvorst fut un des créateurs et un des collaborateurs les plus fidèles du *Fil d'Ariane*.

⁴⁹⁷ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, t. 2, Paris, La Table d'Émeraude, 1998, p. 310. Bruno del Marmol a réalisé les illustrations des couvertures, les dessins et les lettrines. Cet ouvrage a été réédité aux Éditions Beya en 2019.

ce même esprit qui anime toutes les traditions, comme l'enseignait Louis Cattiaux.

« Humour », car l'art du dessinateur se distingue par un humour subtil, qui enseigne comme Thalie, la muse de la comédie, qui « représente les mystères sous un aspect qui prête à rire »⁴⁹⁸.

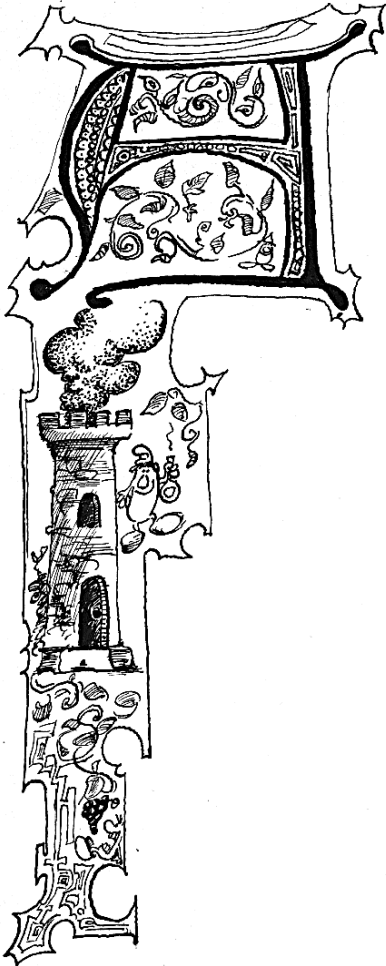
Le présent article se propose d'analyser brièvement l'alphabet cabalistique et alchimique de Bruno del Marmol.

Quelques remarques préliminaires :

- 1- Nous ne pouvons indiquer que *quelques* significations possibles des éléments qui constituent chaque lettre, et toujours à titre d'hypothèse, espérant que le lecteur continuera et confirmera ce travail, quelquefois à l'aide d'une loupe.
- 2- Comme de coutume dans ce genre de dessins, les thèmes représentés sont suggérés par des mots dont la première lettre est illustrée par la lettrine. Par exemple, la lettre A représente l'Adepté, l'Athanor, l'Aliment...
- 3- En aucun cas nous ne prétendons émettre un jugement esthétique sur les dessins ; nous souhaitons seulement proposer quelques significations possibles.

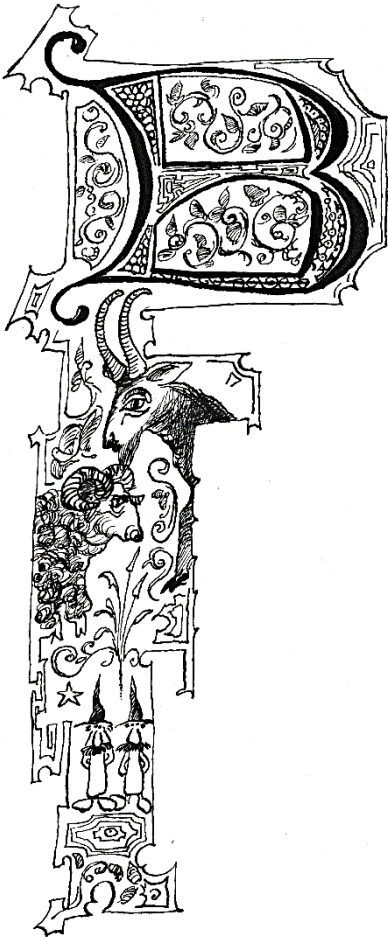
⁴⁹⁸ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Paris, La Table d'Emeraude, 1996, p. 101. Réédité aux Éditions Beya en 2009.

A



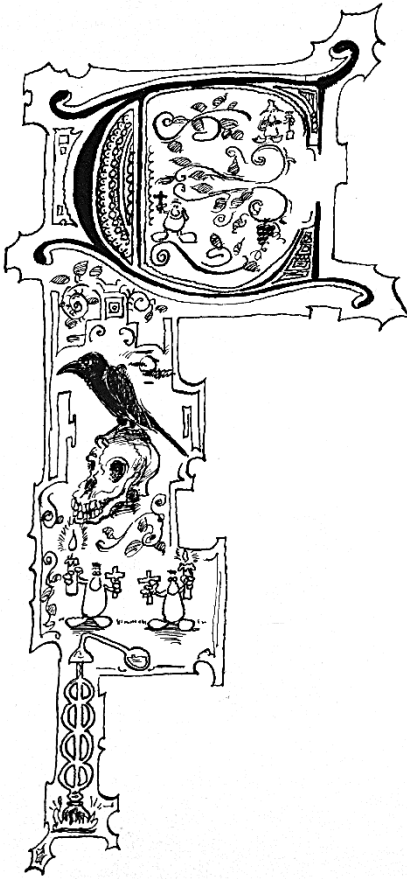
Dans la première lettre de l'alphabet, nous observons à droite, dans la partie centrale, un Adepte ou un Artiste portant un matras qui contient la matière première de l'œuvre ou le mercure vulgaire ; la matière crue sera introduite dans l'Athanor, qui occupe le centre du dessin, pour qu'au moyen d'une lente cuisson, le mercure vulgaire se convertisse en mercure philosophique et puisse servir d'Aliment pour les hommes. De cette manière, ceux qui croient en l'Adepte peuvent bénéficier de la Pierre alchimique sans connaître son origine. Dans le dessin, cette dernière idée est représentée par une grappe de raisins d'une vigne naissant dans le même athanor, et un personnage situé dans la partie inférieure de la lettrine, qui se prépare à la manger.

B



Dans la seconde lettre, l'auteur dessine deux animaux qui ont une signification hiéroglyphique depuis la plus haute antiquité : le **B**élier et le **B**ouc. Remarquons la dualité de la seconde lettre de l'alphabet. Cette idée est confirmée dans la partie inférieure par la présence de deux (**Bis**) personnages. C'est comme la Torah des Hébreux, qui commence par la seconde lettre, car toute création nécessite le concours du ciel et de la terre. Le ciel est représenté par le **B**élier qui est le hiéroglyphe du signe zodiacal du Bélier, avec lequel commence l'émanation de la force du ciel et du printemps. Le **B**ouc représente les vapeurs qui montent de la terre, car cet animal se redresse toujours pour accéder aux herbes hautes. Le premier descend et le second monte. Une petite étoile, à gauche des deux personnages, indique qu'il s'agit du début de la création sainte.

C



La troisième lettre de l'alphabet est dédiée à la Chimie, représentée dans la partie inférieure du dessin par un appareil de distillation. Certains chercheurs ont vu l'origine du mot Chimie dans la racine égyptienne *kmt*, signifiant noirceur, de laquelle, selon les alchimistes, sont nées toutes les choses. L'illustrateur situe au centre de l'image l'emblème alchimique de la noirceur : un Corbeau sur un crâne (Caput mortuum).

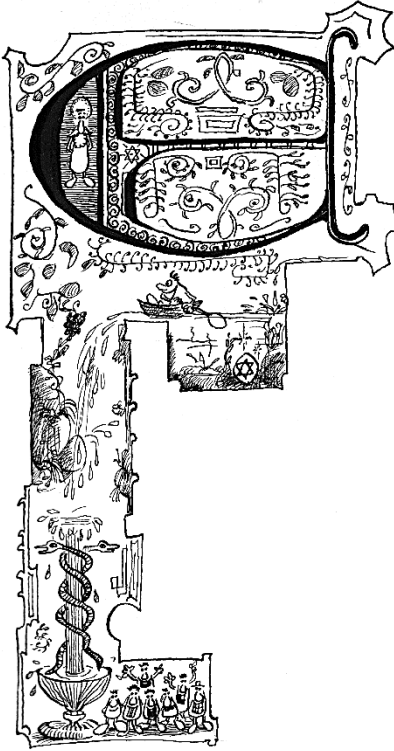
Nous rencontrerons cet emblème dans deux autres lettrines, avec des noms différents, mais toujours avec le même sens. Sans passer par la mort et par la putréfaction, il ne peut pas y avoir de véritable création Chimique, et le feu céleste ne pourra jamais se fixer dans la matière. C'est ce qu'indiquent les deux personnages situés sous le crâne et qui portent d'une main, une Croix, et de l'autre, un Cierge. Le feu céleste, représenté par le Cierge ardent, doit se fixer dans la Croix du monde comme INRI.

D



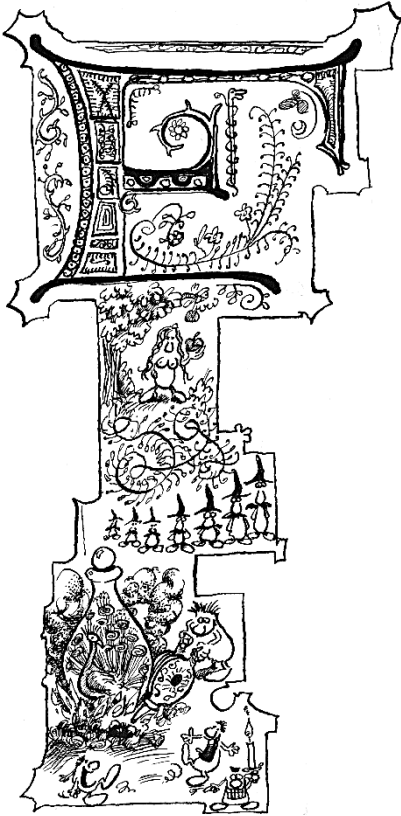
La lettre **D** sert à l'artiste pour expliquer le double sens du **D**ragon philosophique, dont l'image occupe la partie principale de l'illustration. Le **D**ragon représente traditionnellement les quatre éléments : le feu qu'il crache ; l'air car c'est un être ailé ; l'eau parce qu'il est recouvert d'écailles, et la terre puisqu'il est un quadrupède. L'union des quatre éléments symbolisée par le **D**ragon est, néanmoins, un mélange grossier et imparfait, comme l'homme exilé du Paradis, où les éléments s'opposent et ne se complètent pas. C'est véritablement un chaos. Son lieu naturel est l'enfer, représenté dans la partie inférieure. Cependant, le **D**ragon monte au ciel, guidé par un ange qui se trouve au-dessus de son cou ; là il se purifiera et sera utile à **D**ieu, et c'est pour cette raison que les **D**émonstrations qui sont à la porte de l'enfer se montrent contrariés.

E



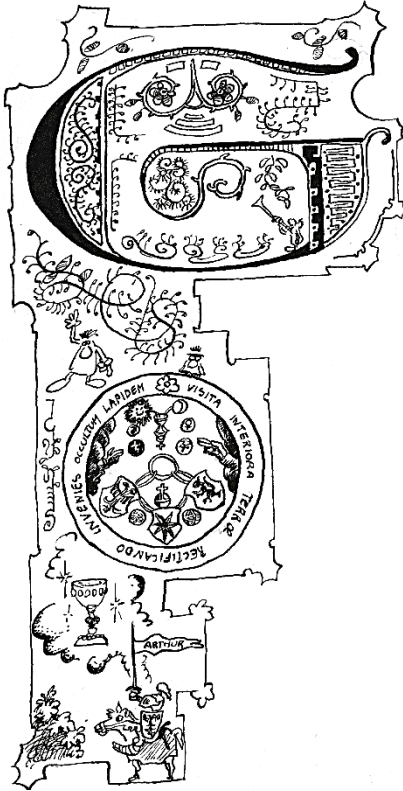
Avec la cinquième lettre de l'alphabet, l'artiste enseigne comment l'Eau du grand univers se convertit en un Elixir de longue vie. Dans la partie supérieure, le personnage qui est dans une petite barque et qui est sur le point de tomber dans une cascade nous indique comment l'Eau universelle – qui contient l'Etoile de David – se précipite sur la source particulière d'où émane l'Elixir. La source est formée par les deux serpents du caducée mercuriel, qui représentent les deux phases de l'œuvre alchimique : le *solve* et le *coagula*. Les personnages qui ont bu l'Elixir, en bas à droite, chantent, fous de joie, dirigés par un personnage situé dans la partie supérieure du groupe, et qui représente le maître. Boire l'ambroisie des dieux n'est possible que si l'Eau universelle, que nous absorbons mélangée, peut se boire pure. C'est pour cela que la double opération alchimique est indispensable : le *solve* et le *coagula*.

F



Dans la partie supérieure de la lettre **F**, Ève est représentée mangeant la pomme interdite. C'est le symbole de la **F**emme séduite par le serpent qui est la cause de la **F**aute qui a introduit le péché dans le monde. Dans la partie inférieure, un **F**aux alchimiste **F**orce le **F**eu de **F**orge, produisant seulement de la **F**umée. Tout comme Ève, il désire obtenir l'immortalité, mais il échoue en cherchant à forcer le processus et à le réaliser sans l'inspiration divine. Néanmoins, sept **F**arfadets, dessinés au centre de l'image, gardent le secret pour retourner au Paradis. En bas, deux personnages se moquent du **F**aux alchimiste et de son vain essai. Un autre personnage, dans la partie inférieure, trouve la sortie du monde déchu, guidé par la lumière de la nature. **F**elix culpa.

G



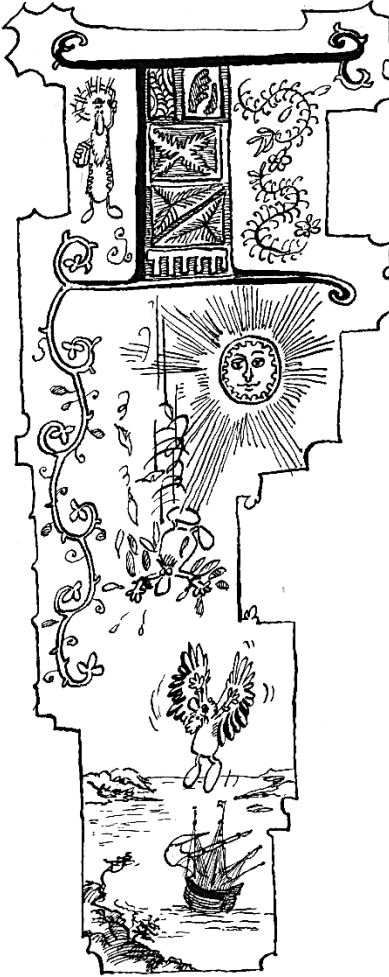
La représentation qui illustre la lettre **G** est très curieuse. Dans la partie inférieure, au milieu du bois et des brumes de la nuit, le noble Arthur cherche, sans aucun doute, le saint **G**raal, le calice qui contient le sang liquéfié de Jésus-Christ ; résultat du **G**rand Œuvre alchimique. Le **G**rand Œuvre est illustré par un emblème situé dans la partie centrale qui est une synthèse de la *Table d'Émeraude* d'Hermès Trismégiste : dans la partie supérieure, le Soleil et la Lune, entourés par les autres planètes, propagent leurs influences dans la coupe que Bruno del Marmol met en relation avec le **G**raal. Au-dessus de l'emblème circulaire, un personnage ébloui contemple la conjonction bénie. Un autre signale d'une main le ciel et de l'autre la terre, récitant le début de la *Table d'Émeraude*, qui dit : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour réaliser le miracle d'une seule chose... »

H



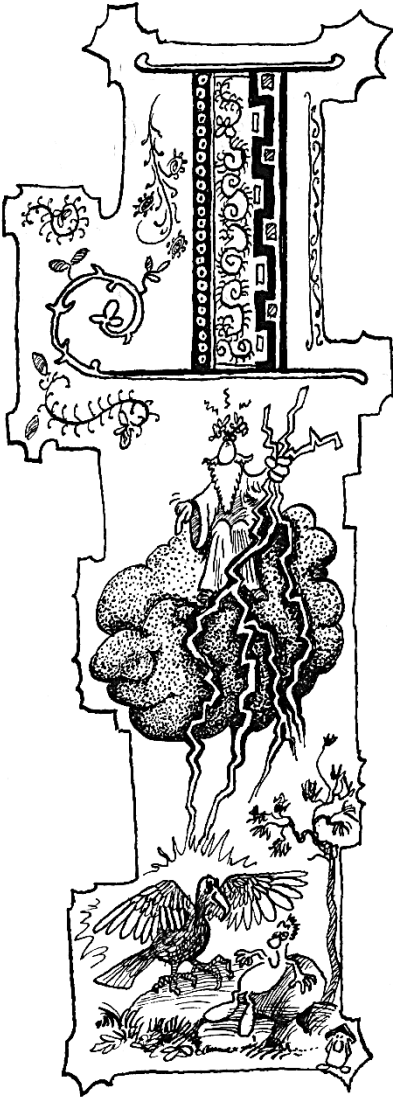
Cette lettre est centrée sur l'**H**ydre, le serpent du lac de Lerne. Créée par Junon, l'Hydre était douée de sept têtes qui repoussaient à chaque fois qu'elles étaient coupées, jusqu'au moment où **H**ercule parvint à la tuer pour toujours, en coupant toutes ses têtes à la fois. L'**H**ydre est comme le chérubin qui est à la porte du Paradis et qui empêche quiconque d'y pénétrer, car c'est dans ce potager que mûrit le fruit philosophique. Au centre de la représentation, le chérubin chasse Adam et Eve **H**ors du Paradis car ils ont profané le fruit de l'œuvre de Dieu qui doit être toujours bien gardé. Ils sortent nus et courent, jetant sur le sol les restes de la pomme défendue, car la **H**onte s'empare d'eux au moment où il connaissent l'obscurité de l'exil.

I



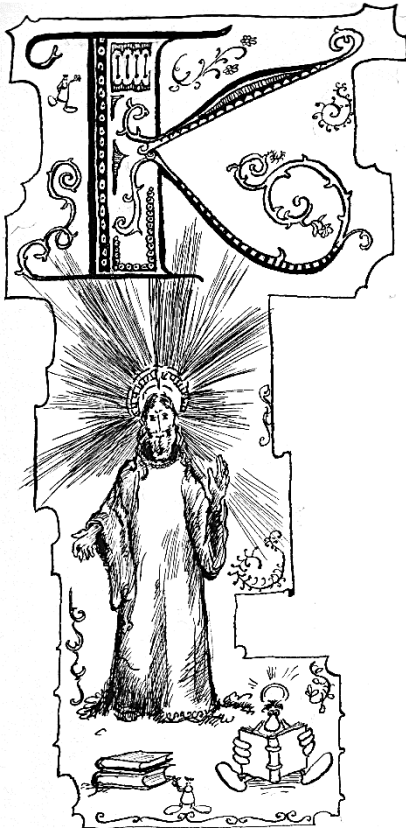
Le dessin qui correspond à la neuvième lettre de l'alphabet est centré sur le mythe d'Icare. En effet, le sens philosophique de ce dessin oppose l'Imprudence d'Icare à l'Intelligence de son père Dédale. Ainsi, Icare, à cause de son impétuosité pour accéder à l'origine de la connaissance, se rapproche trop du soleil ; et par conséquent, la cire, qui colle ses ailes à son corps, fond, et il tombe irrémédiablement dans l'obscurité et la mort de la mer astrale ; Dédale, lui, parvient à échapper au destin funeste de ce monde. Dans la mythologie, Dédale est considéré comme le grand Inventeur : en plus du fameux labyrinthe, il inventa la scie, les voiles pour naviguer, il créa des statues qui possédaient la vie... Son Intelligence provient des dieux, comme l'indique le personnage qui est situé à gauche de la lettre.

J



La lettre J montre dans sa partie centrale le plus grand dieu du Panthéon romain. **J**upiter est le grand dieu qui maintient la **J**ustice dans l'univers. Un jour, **J**upiter tomba amoureux du **J**eune Ganymède et envoya un aigle pour l'enlever et faire de lui son échanson personnel, à la place de Hébé, qui en grec signifie **J**eunesse. Ganymède passait pour être le **J**eune homme le plus beau de tous les mortels. Il symbolise, dans la mythologie, l'âme divine qui est à l'intérieur de chaque homme. Cette âme est enlevée par **J**upiter et ensuite, il désire qu'elle s'unisse à lui. Dans la partie inférieure, à droite, on observe un tout petit **J**aponais, comme un petit hommage à la philosophie Zen qui prône le détachement du monde, pour que l'âme puisse vivre avec les dieux ou les innombrables Bouddhas.

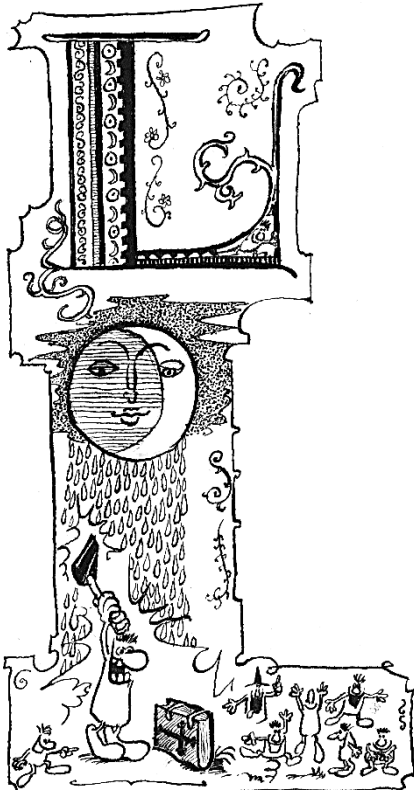
K



L'auteur utilise la lettre K pour reproduire l'initiale du mot grec Χριστός, quoique philologiquement il soit plus correct d'utiliser la lettre C⁴⁹⁹. Ceci dit, **Krist** occupe tout l'espace du dessin ; sa tête brille comme les rayons du Soleil. La position de ses mains indique le double sens que peut avoir le Soleil : la rigueur et la miséricorde. Il peut en effet donner la vie ou la consumer. Si l'homme ignore la parole révélée du **Krist**, il naîtra et mourra comme l'herbe des champs, mais s'il l'écoute et la suit, il vivra avec lui pour l'éternité. Nous pouvons ainsi observer dans la partie inférieure du dessin un personnage avec une auréole lisant la parole révélée, tandis qu'un autre semble inviter le lecteur à la méditation des livres saints et sages.

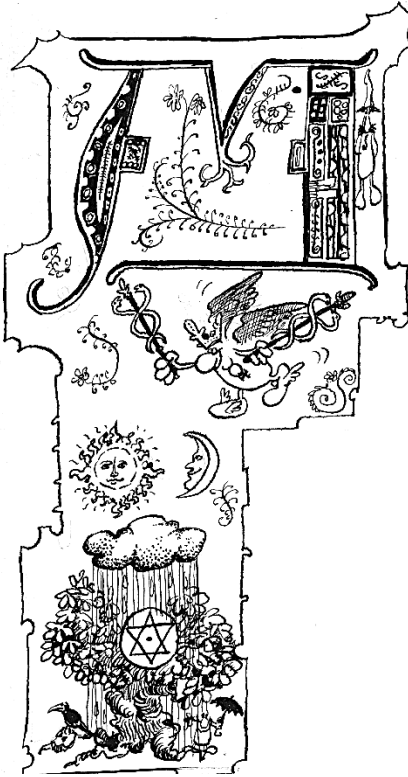
⁴⁹⁹ Il faut remarquer cependant, que dans les douze premiers livres du *Message Retrouvé*, Louis Cattiaux écrit « Krist » avec K. (n.d.t)

L



Le dessin de la douzième lettre est basé sur la Lune. La Lune croissante répand sa vigueur sur les croyants, et grâce à cette vigueur on peut ouvrir le Livre et partager avec lui l'esprit qui l'anime. Sans l'aide de la mère céleste, symbolisée ici par la Lune, le sens du Livre ne pourra jamais être compris. L'attitude du personnage à la hache se préparant à rompre les verrous du Livre rappelle celle de Vulcain quand il s'apprête à ouvrir la tête de Jupiter pour que puisse sortir Minerve, la déesse qui personnifie la sagesse divine, qui naît de la tête de Jupiter où réside sa pensée. Dans la partie inférieure du dessin, différents personnages réunis se réjouissent que les verrous qui occultent la vérité soient rompus, tandis que l'un d'eux, revêtu d'un bonnet et d'une longue barbe, indique que le contenu du Livre est comme la vigueur de la Lune.

M



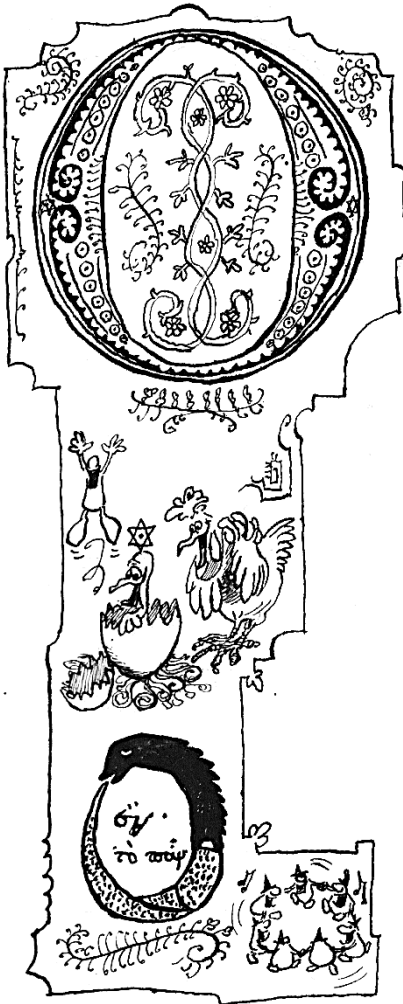
La lettre M est dédiée au dieu Mercure. Ce fils de Jupiter et de Maïa est représenté avec des ailes aux pieds et sur le casque, et portant un caducée. Il est le dieu des échanges ; il est chargé durant le jour de porter les Messages du ciel à la terre et vice-versa, tandis que durant la nuit, il accompagne les âmes des morts pendant leur voyage vers l'Hadès. Dans le bas, on observe une scène complexe : au-dessous du Soleil et de la Lune, un nuage déverse son eau sur la terre, tandis qu'un arbre s'élève depuis la terre. Le lieu où ils se rencontrent est représenté par l'étoile de David, qui est la conjonction de ce qui monte et de ce qui descend. Cette étoile indique le Moyen, qui comme le dieu Mercure, unit le ciel et la terre. L'arbre naît de l'emblème de la Mort, qui est le même que celui que nous avons vu dans la lettre C. Du côté droit, un personnage écarte son parapluie pour recevoir directement la pluie céleste, qui est la bénédiction.

N



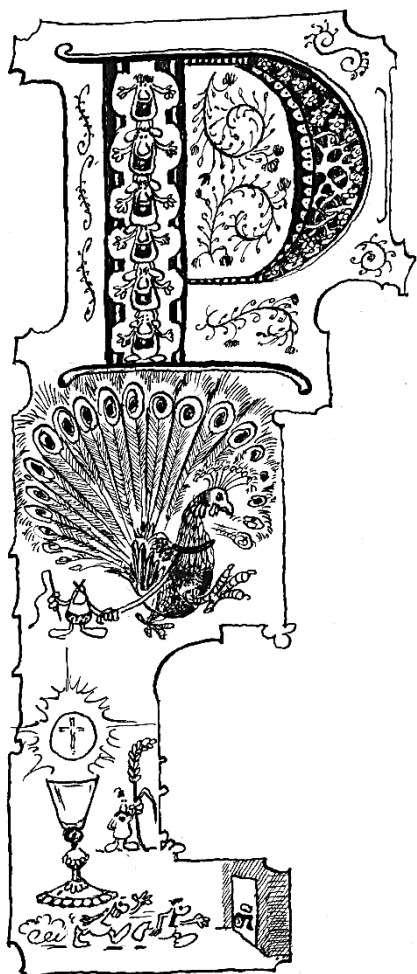
Les **Noces** du roi et de la reine sont le motif central de la lettre N. Ils représentent les deux parties de la création séparées par la chute d'Adam et Ève. Le roi porte le bâton avec lequel il gouverne et mesure la réalité physique, tandis que la reine est ornée de franges qui volent librement, comme les idées. Derrière les **Noces** mystiques on observe des arbres, des montagnes, des étoiles, la mer... qui représentent la **Nature** qui contemple avec joie l'union de son Seigneur. Il ne s'agit cependant pas de n'importe quelle **Nature**, mais de la sainte **Nature** qui accompagnait le Créateur avant la chute, indiquée par l'auréole portée par les personnages qui célèbrent les **Noces**. Dans la partie inférieure, une fois de plus, apparaît l'emblème de la **Noirceur** ou **Nuit** alchimique, début de toutes les autres manifestations.

O



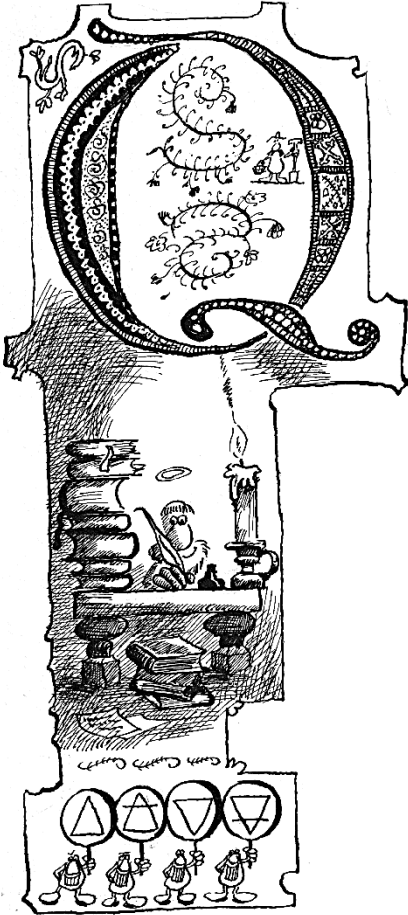
Le motif choisi par l'artiste pour illustrer la lettre circulaire est l'Oeuf Oouvert duquel sort le poulet philosophique, comme l'indique l'étoile de David qu'il porte sur sa tête. Sa mère et un témoin se réjouissent de l'heureux événement. Dans la partie inférieure, nous voyons l'Ouroboros tel qu'on le représente dans un ancien manuscrit grec. L'Ouroboros est le serpent qui se mord la queue et qui indique que le début est comme la fin ; c'est-à-dire que quand un sage termine son Oeuvre, un autre vient, comme le poulet nouveau-né qui renouvelle la tradition. Dans la partie inférieure, à droite, les amis du livres sont réunis ; ils dansent en cercle comme la lettre O.

P



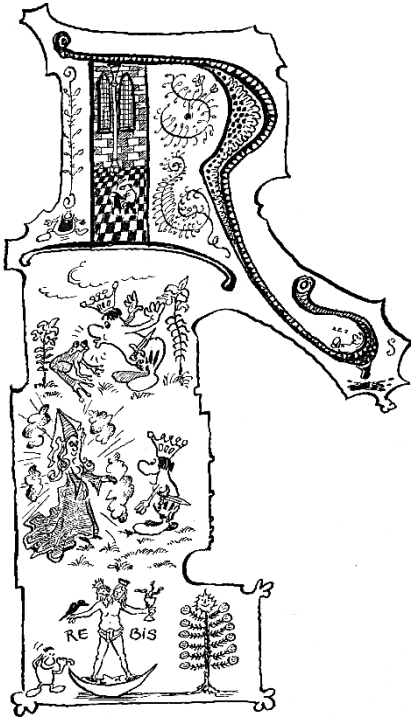
Un magnifique **Paon** royal avec sa queue entièrement déployée illustre la seizième lettre. Un alchimiste a apprivoisé ce **Paon** philosophique qui montre en sa queue les différentes couleurs par lesquelles passe la matière dans la réalisation du Grand Œuvre. L'auteur l'exprime par les dix-neuf yeux qui composent la queue du **Paon**. En dessous, nous voyons deux allégories complémentaires du **Pain** : d'abord le blé, et ensuite le **Pain** eucharistique, c'est-à-dire le corps du Christ. Le **Pain** est passé de son état naturel au surnaturel suivant les différentes phases de l'Œuvre, qui sont les couleurs de la queue du **Paon** royal. Dans la partie inférieure, nous voyons une **Porte** ouverte et des personnages qui courent pour entrer, à travers elle, dans le salut.

Q



Dans la **Quiétude** de la nuit, un saint se consacre à la **Quête** de la vérité dans les livres saints. La **Quête** de la vérité révélée nécessite l'aide du ciel comme complément à l'étude. La **Quête** est longue et solitaire mais conduit à la découverte de la **Quintessence**, c'est-à-dire le centre qui anime les **Quatre** éléments. Ceux-ci sont représentés dans la partie inférieure du dessin par les signes conventionnels ; de gauche à droite : le feu, l'air, l'eau et la terre.

R



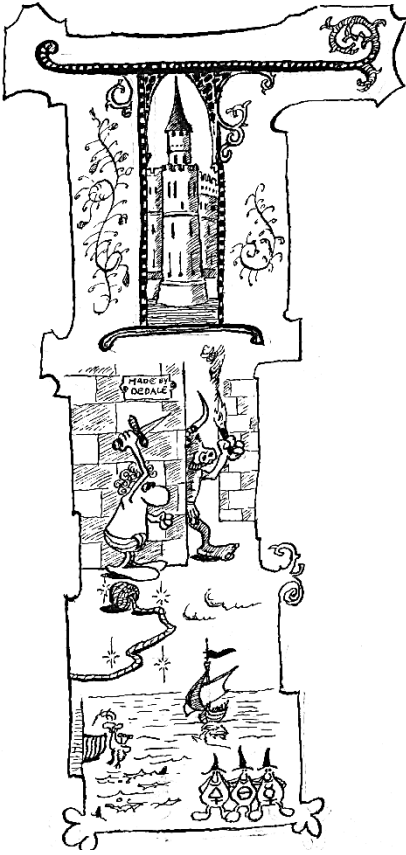
Dans les contes traditionnels, il arrivait parfois que lorsqu'une princesse embrassait un crapaud repoussant, celui-ci se transformait en prince charmant. L'auteur inverse les personnages de l'histoire pour illustrer la lettre R. Ici, c'est un Roi qui embrasse un crapaud, comme on peut l'observer dans la partie supérieure ; et le crapaud, qui symbolise la réalité fangeuse et mélangée du monde déchu, se convertit, dans la partie centrale de l'illustration, en une princesse pure et immaculée, qui sera la Reine Réveillée. L'union du Roi et de la Reine est représentée dans le dessin de la partie inférieure, où l'auteur utilise une image du *Rosarium philosophorum* pour indiquer le corps parfait, qui possède les deux sexes. C'est l'androgynie primordial ou Rebis, qui en latin signifie 'chose double'. Un personnage attire l'attention sur cet être parfait qui se trouve sur la Lune et à côté de l'arbre solaire.

S



La lettre S est la première lettre du grand astre auquel notre artiste dédie le dessin. En effet, au centre, on peut contempler un Soleil lumineux entouré de vingt-deux rayons. Le Soleil est le principe de toute vie sur terre. Cette vie ne peut être transmise directement car cela serait un feu dévorant. C'est pour cela que la nature agit de manière indirecte, comme le montre l'illustration : ainsi, à gauche, sous forme de Semence qui est enfouie dans la terre, pour germer et ensuite croître, et à droite, se réfléchissant dans la Lune. C'est alors qu'on peut recueillir le pouvoir vivifiant du Soleil, comme les alchimistes recueillent la rosée. La poule se fâche car ce n'est pas son œuf qui est dans le matras, mais l'aliment du Soleil. Le Soleil est aussi l'origine du Sauvetage du monde déchu. Nous voyons dans la partie inférieure du dessin un homme blanc qui conduit le peuple noir vers le Salut, comme l'a dicté le vouloir du ciel.

T



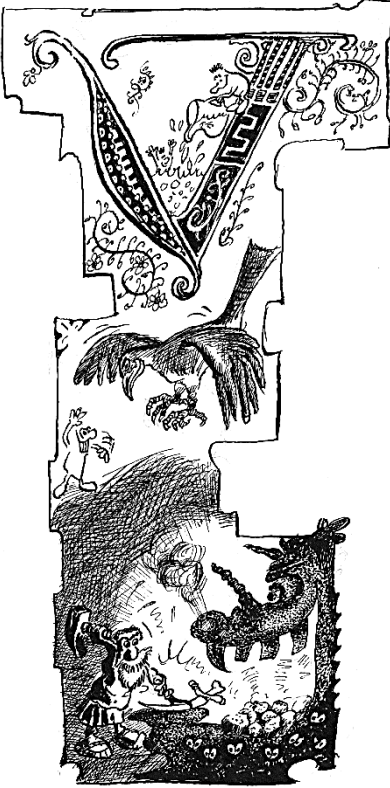
Le mythe de **Thésée** dans le labyrinthe de Minos est le thème qui illustre la signification de cette lettre. **Thésée** était le grand héros de l'Attique, dont les innombrables aventures sont connues. Nous le voyons ici au moment où il **Tue** le minotaure dans un coin du labyrinthe construit par Dédale, qui représente ce monde dont il est pratiquement impossible de s'échapper. **Thésée** parvint à le faire grâce à l'aide du fil qu'Ariane laissa pour le guider. Dans le dessin, nous voyons aux pieds de **Thésée** la pelote et le fil qui représentent la grâce divine qui peut sauver l'homme du labyrinthe du monde déchu. Dans la partie inférieure du dessin est représenté le bateau avec lequel **Thésée** regagna sa patrie. Pendant cette traversée, on rencontre les **Trois** composants du Grand Œuvre : le soufre, le sel et le mercure, représentés à l'extrême droite inférieure, lesquels, en s'unissant, forment la **Pierre** philosophale.

U



L'illustrateur situe la lettre U parmi deux scènes du voyage d'Ulysse. Dans la lettre même, en forme de barque, nous voyons le personnage attaché au mât pour ne pas succomber aux délices du chant des sirènes. Ulysse est l'or céleste qui erre à la recherche de son épouse Pénélope pour se fixer et ne plus souffrir, mais durant son voyage, toutes sortes de dangers et de tromperies l'assaillent. Ulysse pourrait rester prisonnier dans le monde astral, que représente le chant des sirènes ; elles sont une voix désincarnée qui ne peut aider l'or. Il pourrait aussi rester prisonnier de la matière grossière, qui est la scène représentée dans la partie inférieure. Grâce à sa ruse, Ulysse parvient à s'échapper de la grotte du monstre à l'œil Unique, en l'aveuglant au moyen d'un bâton poli par la sainte érudition.

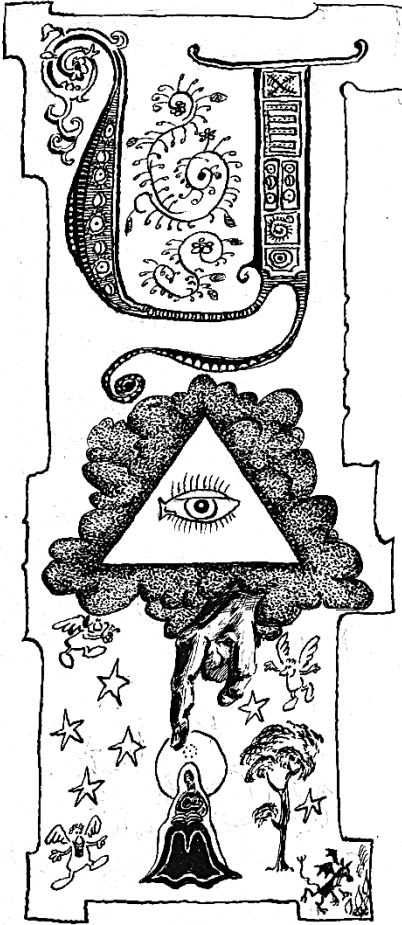
V



Vulcain forgeant les armes des dieux et des héros est le motif de cette lettre. **V**ulcain est le forgeron ou alchimiste qui connaît le feu de l'intérieur de la terre, et qui peut cuire la matière grâce à la **V**apeur qui sort des narines du dragon dont on peut voir la tête dans la forge. Dans ce dessin, le personnage que l'on voit au-dessus de la grotte où est **V**ulcain fait des gestes pour attirer un oiseau. Cet oiseau représente le **V**olatil qui, en descendant à l'intérieur de la terre, pourra mûrir sa nature et s'enrichir des trésors occultes. Dans la partie supérieure, à l'intérieur de la lettre, un homme **V**erse l'eau⁵⁰⁰ pour enseigner, et cette eau doit certainement se réunir avec le feu de **V**ulcain.

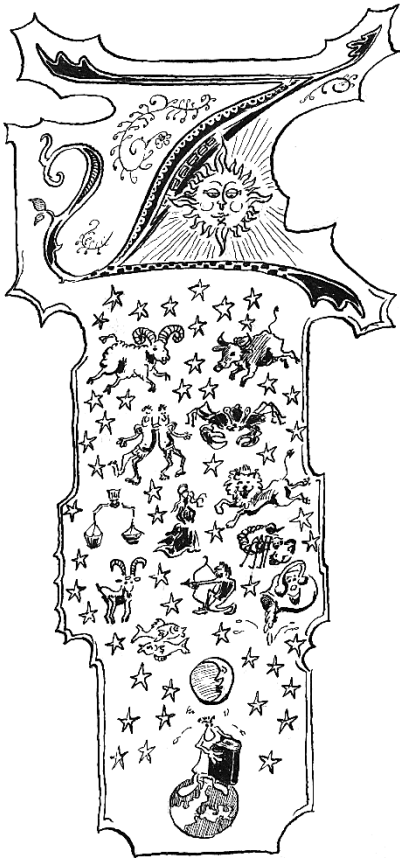
⁵⁰⁰ La lettre V fait également référence au signe du Verseau. (n.d.t)

Y



La lettre inventée par Pythagore pour enseigner les deux voies que l'homme peut emprunter représente, dans le dessin de Bruno del Marmol, le mystère du lieu saint. Le doigt tout-puissant de Yahvé indique un lieu où pourra reposer définitivement la Vierge, peinte par Cattiaux dans un tableau célèbre. Yahvé, en signalant ce lieu, paraît suggérer l'adverbe Y. L'œil de Yahvé brille dans le Delta maçonnique, entouré d'un nuage noir duquel émane toute la sagesse. Le doigt de Yahvé féconde la Vierge pour qu'elle mette au monde l'enfant-Dieu. Dans la partie inférieure, un ange expulse un démon de ce lieu saint. Les autres anges célèbrent l'heureux événement avec les étoiles.

Z



La dernière lettre représente le **Z**odiaque ; dans la partie intérieure du Z se trouve l'astre roi, Zeus. Durant un an, le Soleil parcourra les différents signes du **Z**odiaque qui sont dessinés dans tous l'espace de l'illustration, depuis le Bélier et le Taureau, dans la partie supérieure, jusqu'aux Poissons, au-dessus de la lune. Les signes du zodiaque forment, avec les étoiles, l'ensemble de l'Univers qui est comme un être vivant qui se meut avec joie et amour au son du vouloir du Créateur. C'est tout le contraire du personnage qui, dans la partie inférieure de l'image, défend avec un **Z**èle extrême le livre de la révélation. Néanmoins, son **Z**èle garde seulement la partie extérieure de ce livre. Ce qui dans le ciel est joie, amour et liberté, se change en son contraire quand ceux qui sont chargés de transmettre la vérité se l'approprient comme quelque chose qui leur appartient à eux seuls.

Demandons TOUT !

Rémy

Ami lecteur, réjouis-toi ! En effet :

*Tout ce que nous demanderons à Dieu dans la douceur et dans la violence de l'amour nous sera accordé, car c'est la clef qui ouvre et qui ferme le trésor mystérieux de la vie.*⁵⁰¹

En son temps, Jésus-Christ avait déjà annoncé pareille nouvelle :

*Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe.*⁵⁰²

La marche à suivre paraît donc bien aisée et le résultat garanti d'avance. Mais *Le Message Retrouvé* met en garde :

*Tout ce que nous pensons, nommons et faisons prend corps et se précipite vers nous. Faisons donc bien attention à nos pensées, à nos paroles et à nos actions, afin de ne pas créer notre propre malheur sans le savoir.*⁵⁰³

Par précaution, il convient donc de suivre le précieux conseil fourni par le même ouvrage :

Ajoutons toujours ceci après avoir prié le Seigneur généreux :
*« Exauce mon désir, Père tout puissant, si cela ne doit pas me nuire ou nuire à tes enfants ».*⁵⁰⁴

⁵⁰¹ *Le Message Retrouvé*, VI, 30'.

⁵⁰² *Matthieu*, VII, 7-8.

⁵⁰³ *Le Message Retrouvé*, XIX, 39'.

⁵⁰⁴ *Ibid.*, XVIII, 56.

Dans le même esprit, Platon, par sagesse et par prudence, priait ainsi :

*Zeus Roi, donne-nous les choses bonnes, que nous les demandions dans nos prières ou non, et évite-nous les choses fâcheuses, même si nous les demandons !*⁵⁰⁵

Mais que demander, au juste ? Quelles sont ces « choses bonnes » ? Jouir d'une considérable fortune, d'une santé parfaite et d'une brillante reconnaissance sociale ? Trouver l'amour de sa vie ou une place de parking, que le soleil soit au rendez-vous pendant nos vacances à la mer, que nos enfants ne nous réveillent plus quatre fois par nuit ??? Que nos amis et parents aient un sort favorable dans ce monde et surtout dans l'autre ?

Oui, tout cela est possible à Dieu.

*Nous obtiendrons du Seigneur tout ce que nous lui demanderons. Faisons donc bien attention à ce que nous choisissons afin de ne pas demeurer ridiculement au-dessous du don de Dieu.*⁵⁰⁶

*L'homme instruit demande tout à Dieu, mais il n'imagine aucun moyen, afin de ne pas entraver le don du ciel.*⁵⁰⁷

*La marque véritable des enfants de Dieu, est qu'ils demandent tout à leur Père sans hésiter et sans douter.*⁵⁰⁸

Mais à la lecture de ces versets, nous comprenons que le *bien suprême*, le Saint Graal, le *nec plus ultra* que nous pouvons demander à Dieu, c'est TOUT.

⁵⁰⁵ PLATON, *Second Alcibiade*, 142e et 143a.

⁵⁰⁶ *Le Message Retrouvé*, XIII, 37.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, III, 42'.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, XXIV, 37.

Le symbole, image de la vérité

Qu'est ce TOUT ? Et sommes-nous bien certains de posséder l'amour (doux et violent) nécessaire à l'exaucement de notre requête ? Que signifient les expressions « enfants de Dieu » et « homme instruit », l'Écriture parle-t-elle de nous en des termes si plaisants ou de tout autre chose ?

Ces questions conduisent à une réalité bien connue des passionnés de la Sainte Science : les textes révélés sont des dés pipés pour l'homme déchu, symboles obscurs cachant une vérité tue. Le sens premier apparent que nous leur prêtons⁵⁰⁹ est bien souvent fort éloigné du sens profond que seuls les sages et les saints de Dieu, possédant la clé de la connaissance, peuvent saisir.

En effet, suite à l'absorption du fruit défendu par notre ancestrale mère⁵¹⁰, la nature divine de l'homme a été corrompue et il fut condamné à errer dans ce monde où toutes choses sont vouées à la mort. Ce péché primordial a été symbolisé de différentes manières à travers les traditions : la séparation du nom de Dieu *IHVH* (Yahweh ou *Jéhovah*) pour les Hébreux, la capture et le démembrement d'Osiris par son frère Typhon pour les Égyptiens, la chute d'Héphaïstos/Vulcain pour les Grecs et les Romains, les compagnons d'Ulysse transformés en Porcs par Circé dans l'Odyssée, Pamina prisonnière de Zarastro dans la Flûte Enchantée de Mozart... : les exemples sont légion.

Cette faute antique nous a fait perdre le *sens* des écritures, et depuis, nous sommes *maudits* (mal-dits), et soumis aux décrets funestes de l'astrologie qui préside à nos destins⁵¹¹. L'unité divine ayant été divisée, l'homme déchu n'en a hérité que d'une moitié momifiée, desséchée, car prisonnière des ténèbres du corps mortel. Quant à l'autre moitié, privée de sens,

⁵⁰⁹ Qui n'est pas à négliger dans la mesure où il éveille en nous l'amour des saintes Écritures.

⁵¹⁰ *Genèse*, II, 6.

⁵¹¹ Cf. Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 258.

elle erre sans cesse dans l'univers, rêvant d'un corps beau dans lequel s'incarner.

Heureusement pour nous, TOUT n'est pas perdu ! Par le miracle de la bénédiction (de *benedictus*, « bien dit »), le Ciel et la Terre, l'Eau et le Feu peuvent être à nouveau réunis, la Parole retrouvée, le Verbe fait chair.

Demandons TOUT

Cette sainte union, qui de deux doit reformer l'Un⁵¹², est précisément le TOUT que nous devons demander. Sa traduction en hébreu est *Kol*, *Pan* en grec. Nous allons voir que ces deux mots symbolisent exactement la même chose dans les deux traditions.

En guématrie (principe d'exégèse consistant à identifier plusieurs termes ayant la même valeur numérique, chaque lettre ayant une valeur propre), le mot hébreu *kol* vaut 50, tout comme la lettre *noun*, qui signifie aussi « poisson ». Ce fameux poisson qu'il faut aller pêcher dans la mer du monde à l'aide d'un certain hameçon (dont la lettre *vav* en hébreu a le sens et la forme) paraît semblable au Pan *su avant* dont parle Emmanuel d'Hooghvorst dans son commentaire de l'Odyssée :

*Les lotophages ou « mangeurs de lotos » (IX, 84),
sont un peuple qui se nourrit de fleurs, mais de fleurs
d'oubli.*

*« ... Sitôt que l'un de mes gens goûte à ces fruits
de miel, il ne veut plus rentrer ni donner de nouvelles... »
(IX, 94 et 95)*

*L'or des héros, c'est le ciel cuit, non ce rêve de la
misère auquel se donne un mangeur de lotos. Ce
charme est un dol sans durée. – « Je m'unis », dit-il, « au
Pan suprême ! » – « Sot ! Tu honores un Pan bien vite
dissous ! ». Jactance infernale : un damné s'y drogue
pour singer l'élus, le poison y sort en rêve. L'homme*

⁵¹² « La vérité qui sépare et qui unit. Uns deux. Un et rien de plus. » *Le Message Retrouvé*, I, 1'.

*égaré en ce monde d'exil, va au Pan su avant, le Tout qui vit et pense. Mais en rêve, ce Pan le trompe car il erre sans corps. Telle est, n'hésitons pas à le souligner, l'illusion des révélations mystiques.*⁵¹³

Cette interprétation du *Pan-Tout* l'identifie donc à la partie céleste et non incarnée de Dieu.

Voici un passage du *Sepher ha-Bahir*⁵¹⁴, également commenté (en italique) par Emmanuel d'Hoogvorst, qui éclaire sur un autre état de ce Grand Tout :

Tout le monde est d'accord pour dire que les anges ne furent pas créés le premier jour, afin qu'on ne dise pas que Michel déployait au sud du firmament, et Gabriel au nord, et que le Saint-béni-soit-Il en ordonnait le centre. En fait : « Je suis le Seigneur faisant tout (*kol*), étendant les cieux, moi seul, affermissant la terre de moi-même (*meïti*) » (Isaïe 44, 24). Il est écrit : « Qui est avec moi » (*mi iti*) ? C'est moi qui ai planté cet arbre pour que tout le monde s'en délecte, qui ai affermi tout (*kol*) en lui, qui lui ai donné le nom de « tout » (*kol*). En effet, tout (*kol*) dépend de lui, tout (*kol*) sort de lui. Tous ont besoin de lui, espèrent (*tsophim*) en lui

- *Tsophim est le participe présent du verbe tsaphoh, voir, observer, veiller, guetter, espérer ou du verbe tsouph, couler. Dans ce cas, on aurait pu traduire : le Tout coule en cet arbre*⁵¹⁵. -

et l'attendent, et de là s'envolent les âmes en joie. J'étais seul lorsque je l'ai fait, afin que ne se vante aucun ange devant lui en disant : Moi je t'ai précédé ! Car au moment même où j'ai étendu ma terre dans laquelle j'ai planté et enraciné cet arbre, je me suis réjoui en l'unité, et je me suis réjoui en eux. Qui était

⁵¹³ Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 36.

⁵¹⁴ Le *Sepher ha-Bahir* ou *Livre de la splendeur* de Rabbi Nehounia ben Haqanah est un *midrache*, un commentaire de la Torah datant du XII^e siècle de notre ère.

⁵¹⁵ Le sage Héraclite dirait : *Panta reï*, c'est-à-dire « tout coule » !

avec moi pour que je lui eusse révélé ce secret qui est le mien ?

- C'est-à-dire que « je me suis réjoui avec ceux qui étaient avec moi, et je leur ai révélé un pareil secret ».

Tout s'est passé dans l'arbre que Dieu a créé au commencement, qui est le Messie. Avant toute chose, Dieu a créé l'arbre messianique, et en lui, il a étendu le firmament, non horizontalement mais verticalement. - ⁵¹⁶

Autre commentaire du même passage :

- Parce que cet arbre est précisément une image du grand Pan et que le grand Pan ne se réjouit véritablement que lorsqu'il a été planté dans sa terre.

C'est pourquoi on dit : « Sanctus, Sanctus, Sanctus Deus Sabaoth », parce que le monde entier vit de sa gloire. - ⁵¹⁷

Nous lisons ici le double sens des paroles inspirées⁵¹⁸, voile obscur à travers lequel les sages connaisseurs transmettent leur gai savoir : Pan désigne tantôt le dieu du Ciel en quête de corps et tantôt ce même dieu réunifié (planté) dans sa moitié terrestre, en d'autres termes : le Messie.

Un alchimiste dirait qu'il voit dans son vase que Pan, de fluide, est devenu coulant comme du verre liquide, lorsqu'il est fixé par un aimant (ou un hameçon).

⁵¹⁶ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Cours d'hébreu* (notes privées).

⁵¹⁷ *Ibid.*, t. 3, pp. 239-241.

⁵¹⁸ Cf. *Id.*, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, p. 40 : « La lettre Y était, chez les Pythagoriciens, le signe de la discrimination et du choix. Elle était le symbole d'Hercule à la croisée des chemins. Les deux cornes de l'Y évoquent les deux enseignements possibles contenus dans la même lettre : à savoir, la voie de gauche ou sens sinistre ; c'est la voie large par laquelle un grand nombre se perd ; l'autre est la voie de droite, étroite et épineuse par laquelle un petit nombre se sauve. C'est celle de la gnose, si décriée, et pour cause... »

Pierre et prière

Après avoir parlé de ce qui est en haut, concentrons-nous sur ce qui est en bas.

Les hommes révoltés sont comme des rats pris au piège. Dans leur confusion délirante, ils s'entre-déchirent et entament leur propre chair par l'effet d'une rage aveugle et désespérée.

*Ils se disputent les excréments et délaissent le baume. Ils transforment les pierres en fumée, mais qui transformera la fumée en pierre sainte ?*⁵¹⁹

Lorsqu'on transforme une pierre en fumée, on obtient de la chaux. En effet, la chaux vive est de la pierre brûlée utilisée jadis comme base pour réaliser du mortier. Elle peut également être employée pour divers usages agricoles, notamment épandue sur les champs où elle s'éteint avec l'eau de la rosée. C'est une fumée qui doit redescendre et devenir une pierre sainte. Cette fumée est comme la prière, car il est dit :

*Que ma prière soit comme l'encens qui monte vers toi.*⁵²⁰

Ce symbole est également présent dans le rituel de la messe de funérailles. La matière de l'encens représenterait le mort, Osiris en nous, la *pierre brute* (située traditionnellement dans notre sacrum), et la fumée qui s'en élève serait alors l'esprit (ou la prière) qui s'élève de ce mort⁵²¹.

La fumée, noire au départ, telles les sombres vapeurs de Typhon, devient blanche en montant et se purifie totalement. Arrivée en haut, elle devient comme de la neige. Voilà pourquoi on dit que Maya a déposé son fils Mercure dans la neige sur le mont Cyllène.

⁵¹⁹ *Le Message Retrouvé*, I, 49-49'.

⁵²⁰ *Psaumes*, CXLI, 2.

⁵²¹ Dans la *Genèse* (II, 21), on retrouve cette même image lorsque Dieu plonge Adam dans un « songe », la *tardemah*, pour extraire Ève de sa côte.

Or, selon l'adage, il n'y a pas de fumée sans feu. Ce feu de séparation est en l'homme mais il doit être allumé par une source externe (peut-être s'agit-il de l'adepte opérant, une fois que son disciple est prêt). C'est ce que dit Emmanuel d'Hooghvorst dans sa préface au *Message Retrouvé* :

Le témoignage des Écritures nous apprend que la connaissance de la lumière divine doit procéder, non de l'extérieur, mais du dedans ; réveillée et excitée par son origine libre, cette lumière enfouie germe alors, et, devenant la juste mesure et la source de nos jugements, elle paraît ensuite au-dehors et resplendit pleinement dans l'union.

Nous retrouvons le même symbolisme autour de la pierre/prière dans cet autre verset :

Les impuissants qui récitent des prières toutes faites, croient vaniteusement être les seuls à prier comme il faut, car ils ignorent la louange à Dieu qui jaillit spontanément du cœur du saint inspiré.⁵²²

« Dieu jugera les moribonds qui repoussent ses vivants, et il repoussera les morts qui briment ses envoyés. »

L'eau jaillit quelquefois du rocher dans le désert, mais c'est plus souvent un mirage trompeur qu'une réalité palpable et vivifiante. Ne nous endormons pas dans le ronronnement des Églises et des cloîtres ; luttons-y pour notre libération en nous unissant de cœur

⁵²² Attention, ne croyons pas que réciter des prières toutes faites puisse être nuisible en soi. Bien au contraire, il peut s'agir d'un excellent entraînement pour celui qui ignore encore la « louange à Dieu qui jaillit spontanément du cœur du saint inspiré ». D'ailleurs, Emmanuel d'Hooghvorst a dit lors d'un cours d'hébreu : « Nous ne louons Dieu que dans la mesure où nous le connaissons. Cela ne veut pas dire que nous ne devons pas le louer dès à présent, parce que nous avons un certain degré de connaissance de Dieu en fonction duquel nous devons spontanément louer et remercier Dieu. Mais les anges n'ont pas cette connaissance. » (Emmanuel D'HOOGHVORST, *Cours d'hébreu 141*, notes privées).

Il se pourrait donc que même lorsqu'un croyant prie, ce soit en fait le Dieu endormi en lui qui lui inspire la prière !

*avec le Seigneur d'amour, de poésie et de science
vraie.*⁵²³

La prière est liquide quand elle jaillit de sa source, et elle se coagule ensuite en une pierre.

*Les hommes soupirent après les étoiles sans
savoir que le soleil roule sous leurs pieds et repose
quelquefois dans leurs mains d'aveugles. « La pierre
brute deviendra prière, et la prière deviendra pierre
précieuse. »*⁵²⁴

Cette coagulation a lieu à l'intérieur de l'homme. C'est pour cela qu'Emmanuel d'Hooghvorst dit dans *Le Fil de Pénélope* :

*C'est alors que le ferment aurifique disparaît
entièrement comme avalé par cette terre semblant
l'avoir à jamais englouti [...].*⁵²⁵

La petite île de Délos, la manifestation, se forme alors au milieu de la mer. Latone (qui pourrait figurer la moelle épinière), noire, cachée et poursuivie par un serpent (dont la forme évoque le sexe animal) y accouche de Diane, la foi éclairée. Cette dernière mène ensuite à Apollon qui est le Livre révélé, le soleil qui doit se manifester dans l'homme⁵²⁶.

Par là même, nous comprenons que la prière/eau/fumée qui jaillit n'est qu'une sainteté précédant la prophétie qui arrive avec Apollon, vérité palpable et vivifiante.

Pour clore ce chapitre, voici une lettre d'Emmanuel d'Hooghvorst, dans laquelle se trouve le même enseignement raconté sous les traits d'une sublime parabole⁵²⁷ :

*Les musulmans suivant les enseignements du
prophète Mahomet, disent que le Dieu tout puissant a*

⁵²³ *Le Message Retrouvé*, XXIV, 15-15'.

⁵²⁴ *Ibid.*, III, 33.

⁵²⁵ Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 6.

⁵²⁶ Voir également : *Ibid.*, p. 52.

⁵²⁷ Dans *Le Miroir d'Isis*, n°21, pp. 32-33.

fait aux hommes trois bienfaits : ce sont les parfums, la prière et les femmes. Voici quelques mots sur les bienfaits de la prière.

Avez-vous déjà vu à la campagne, les soirs d'été, cette nuée blanche qui s'élève un peu au-dessus du sol, spécialement au-dessus des prairies pour retomber quelques heures après sous la forme de rosée qui fécondera la terre ? C'est justement parce que la terre a été chauffée pendant le jour par l'action du soleil, que le soir ce phénomène se produit. Avez-vous déjà pensé à contempler avec les yeux d'un fils d'Hermès et à vous recueillir pieusement au spectacle de la prière de la terre ? Car cette nuée qui s'élève du sol recueille dans l'air une certaine vertu fécondante que vous connaissez bien : « Le Soleil est son père, la lune sa mère, (il a volé sur les plumes du vent, dit l'Écriture⁵²⁸), le vent l'a porté dans son ventre, la terre est sa nourrice. Vis eius integra est, si versa fuerit in terram, « la force est toute puissante lorsqu'elle est transformée en terre⁵²⁹. » Ainsi faites-vous quand vous priez avec dévotion, amour et recueillement, dans la solitude, la nuit devant un cierge allumé : c'est une rosée qui s'élève de vous et va dans l'air saisir cette vertu céleste. Vous savez en effet que l'air est le réceptacle de toutes les semences qui viennent en terre par le moyen de l'eau.

Notons que ce processus de sublimation/condensation ou dissolution/coagulation n'a lieu qu'après l'action préalable du soleil.

Prière – bénédiction

Le mouvement de va-et-vient entre la terre et le ciel que nous venons d'aborder longuement rappelle la fameuse vision de l'échelle de Jacob, sur laquelle les anges montent et descendent.

⁵²⁸ II Samuel, XXII, 11.

⁵²⁹ HORTULAIN, *La Table d'émeraude*.

Jacob partit de Bersabée et s'en alla à Haran.

Il arriva dans un lieu et il y passa la nuit, parce que le soleil était couché. Ayant pris une des pierres qui étaient là, il en fit son chevet, et il se coucha dans ce lieu.

Il eut un songe : et voici, une échelle était posée sur la terre et son sommet touchait au ciel ; et voici, sur elle des anges de Dieu montaient et descendaient, et au haut se tenait Yahweh.

Il dit : « Je suis Yahweh, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. Cette terre sur laquelle tu es couché, je te la donnerai, à toi et à ta postérité. Ta postérité sera comme la poussière de la terre ; tu t'étendras à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi, et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. Voici, je suis avec toi, et je te garderai partout où tu iras et je te ramènerai dans ce pays. Car je ne t'abandonnerai point que je n'aie fait ce que je t'ai dit. »

Jacob s'éveilla de son sommeil et il dit : « Certainement Yahweh est en ce lieu, et moi je ne le savais pas ! » Saisi de crainte, il ajouta : « Que ce lieu est redoutable ! C'est bien ici la maison de Dieu, c'est ici la porte du ciel. »

*S'étant levé de bon matin, Jacob prit la pierre dont il avait fait son chevet, la dressa pour monument et versa de l'huile sur son sommet. Il nomma ce lieu Béthel ; mais primitivement la ville s'appelait Luz.*⁵³⁰

Le Message Retrouvé explique ce divin commerce du point de vue de la prière :

*La prière et la louange qui montent vers Dieu retombent sur nous en bénédictions multipliées, comme les bonnes pensées que nous envoyons aux vivants et aux disparus, nous reviennent en dons inattendus.*⁵³¹

Ceux qui sèment préparent la résurrection, et ceux qui prient font descendre la bénédiction de Dieu. Ainsi les plus utiles et les plus estimables parmi tous

⁵³⁰ Genèse, XXVIII, 10-19.

⁵³¹ Le Message Retrouvé, XIX, 36'.

*les hommes paraissent les plus inutiles et les plus méprisables dans le monde aveugle et sourd.*⁵³²

En hébreu, « bénir » se dit *baroch*. Emmanuel d'Hooghvorst précise le sens de ce terme :

*« Bénis-moi » : le verbe bénir, baroch ne signifie pas en hébreu, « louer », mais « faire descendre », exprimant l'acte sacerdotal de faire descendre le Dieu d'en-haut dans ses saintes-espèces, c'est-à-dire, dans son Temple terrestre. C'est alors que sa miséricorde surpasse sa colère.*⁵³³

La prière qui monte est donc bel et bien un moyen (et non un but en soi⁵³⁴) de faire descendre la pluie de bénédiction. Le *Temple terrestre* correspondrait à la *pierre brute*, *Luz*⁵³⁵ devenue *pierre sainte*, *Béthel*.

Elohim – Adonai

Comme le montrent différents textes abordés dans cet article, lorsque nous prions, il pourrait bien s'agir de notre partie divine agonisante, notre Osiris, qui se met lui-même à prier. Ainsi :

*Dieu ne parle qu'à Dieu et n'est entendu que par Dieu.*⁵³⁶

Mais que signifie *Dieu* ? Si l'on pense au *Pan* grec, il pourrait signifier *tout* (l'union du ciel et de la terre) et *n'importe quoi* (car lorsque le *Pan* *su avant* erre en quête de corps, il est non-spécifié et peut donc devenir *n'importe quoi*). Certains voient également en DIEU l'anagramme de VIDE⁵³⁷.

⁵³² *Ibid.*, XVII, 56'.

⁵³³ Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 339.

⁵³⁴ Cf. *Le Message Retrouvé*, III, 1 ; III, 88' ; XVIII, 55'.

⁵³⁵ Cf. Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 190.

⁵³⁶ *Le Message Retrouvé*, XII, 20'.

⁵³⁷ Sans se prendre au sérieux, en anglais, par le même procédé GOD deviendrait DOG. Et la constellation du Grand Chien est associée à Isis...

Les Hébreux ont une multitude de termes pour désigner la divinité. Un de ces noms est *Ein Soph*, « sans limites ». N'étant pas sujet de révélation, nous ne nous y attarderons pas ici, et renvoyons le lecteur en quête de renseignements sur l'inconnaissable au commentaire d'Emmanuel d'Hooghvorst dans *Le Fil de Pénélope*⁵³⁸.

Au second chapitre de cette étude, nous avons par ailleurs évoqué le saint tétragramme, *IHVH*. Ce mot n'est que très rarement vocalisé tel quel, les Hébreux le remplacent par *Adonāi*, « Seigneur » ou encore *haqadosh barouch hou*, « Le Saint-Béni-Soit-Il ». Ce dernier terme indique la nature du Seigneur (du latin *senior*, « plus vieux ») : il serait l'ancêtre qui gît en nous en attente de bénédiction.

Tous voient l'ancêtre, quelques-uns le reconnaissent, un seul le réveille et délivre le monde du péché.

*« Donne-nous ton NOM secret, ô Seigneur, si tu juges que nos cœurs sont assez purs pour ne pas en mourir. »*⁵³⁹

Par ailleurs, le mot généralement traduit par « Dieu » dans la Bible est *Elohim*, et ce mot n'existe qu'au pluriel. À la lecture de l'extrait suivant du Psaume 68, nous comprenons qu'*Elohim* se trouverait en haut, hors de l'homme.

*Chantez pour Elohim, célébrez son Nom, frayez un chemin à celui qui chevauche dans les hauteurs en son Nom de Iah. Réjouissez-vous devant lui.*⁵⁴⁰

Ainsi, le but de notre incarnation étant d'obtenir TOUT, l'union de *ce qui est en haut avec ce qui est en bas*, nous pourrions dire selon la terminologie hébraïque qu'il faut implorer *Elohim* de s'unir à *Adonāi*, « Le-Saint-Béni-Soit-Il ».

⁵³⁸ Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, p. 265.

⁵³⁹ *Le Message Retrouvé*, III, 3'.

⁵⁴⁰ *Psaumes*, LXVIII, 5.

C'est pourquoi les juifs récitent chaque matin et chaque soir le *Chema Israël* :

*Écoute Israël, le Seigneur notre Elohim est un !
Béni soit le nom de la gloire de son règne, pour l'éternité
et toujours ! Tu aimeras le Seigneur ton Elohim de tout
ton cœur, de tout ton esprit, et de toute ta force.*

Le Message Retrouvé ne donne-t-il point le même enseignement ?

*Si nous ne savons pas prier, disons seulement :
« Mon Seigneur et mon Dieu » et le vide ténébreux de nos
cœurs se changera en la plénitude de la sainte lumière
des élus, et nous entendrons la voix du Très-Secret et
nous ferons sa volonté sans discuter vainement.⁵⁴¹*

Prière de Thomas Vaughan

À la lumière des symboles abordés dans cet article, voici en guise de conclusion une interprétation d'une admirable prière de Thomas Vaughan, alias Eugène Philalèthe⁵⁴². Que lui et tous les autres sages connaisseurs pardonnent les âneries contenues dans cet article ! Puissent-ils interpeller pour nous la divine lumière afin que nous en soyons farci et que nous puissions un jour parler en connaissance de cause !

Seigneur Dieu ! Il était une
pierre
Dont la dureté était sans
pareille,
Qui, par tes lois naturelles,
fut façonnée.

Ici parlerait de celui dont
l'*Adonaï* et l'*Elohim* sont unis.
Son cœur de pierre *était* dur, il
ne l'est donc plus.

C'est maintenant une source

L'image de la source
jaillissante a déjà été abordée à

⁵⁴¹ *Le Message Retrouvé*, XX, 65.

⁵⁴² Eugène PHILALÈTHE, *Œuvres complètes*, Saint-Leu-la-Forêt, La Table d'Émeraude, 1991, pp. 50-51.

jaillissante,

maintes reprises *supra*.

Et maintes gouttes se peuvent
compter,
Puisque par l'Art elle fut
domptée.

Les gouttes seraient-elles des
gouttes de sueur ? *Cette terre
sua par l'Art, et de cette sueur
naquit sa vérité*⁵⁴³.

Mon Dieu ! Mon cœur est tel
Qu'il est dur comme une
pierre, et nul
Extrait de larmes ne rend.

Cette strophe et la suivante
seraient-elles antérieures à la
première chronologiquement ?
En effet, Dieu est invoqué seul,
non réuni au Seigneur, et son
cœur est encore dur comme
une pierre (le terme anglais
employé est *flint, silex*, preuve
que le feu y est bien enclos). On
ne peut en venir à bout par nos
propres moyens (ou nos
propres larmes)⁵⁴⁴.

Dissous-le avec ton feu

Nous l'avons vu, ce qui vient de
l'extérieur ne fait qu'allumer ou
réveiller le feu qui est en nous.
Ton feu serait peut-être un
leurre destiné à ceux qui
cherchent vainement loin
d'eux ce qui est en eux.

Afin que quelque chose puisse
lever
Et pousser dans mon champ.

Ce qui doit *lever* pourrait faire
allusion à la cuisson qui a lieu
après la fécondation par le
Saint-Esprit.

La dernière strophe semble
paraphraser à merveille cette
prière du *Message Retrouvé*
dont nous modifions la

⁵⁴³ Emmanuel D'HOOGHVORST, *op. cit.*, pp. 127-128.

⁵⁴⁴ Cf. tout le chapitre sur « L'os de la résurrection », *ibid.*, pp. 310-311.

structure pour mettre en vis-à-
vis les phrases
correspondantes.

De simples larmes il ne
concède,

Mais que tes Esprits siègent
Sur ces eaux et viennent ;
Alors, nouvellement formé de
lumière,

J'irai sans nulles ténèbres,

En mon centre fixé.

*et féconde-nous de ton saint
amour
afin que nous resplendissions à
nouveau dans ta pureté,*

*Délivre-nous, Père tout-
puissant, de la crasse immonde
qui nous submerge de
toutes parts,*

*afin que nous soyons fixés en
toi pour l'éternité.*



Quelques poèmes

Pierre Bono et S. C.



Carlos Schwabe, *Les Noces du poète et de la muse, ou l'Idéal*, 1902.

L'os à moelle

*Quien te da hueso no te quiere ver muerto.*⁵⁴⁵

Comme on peut voir le diligent caniche
D'un zèle ardent ronger l'os précieux
Pour se repaître du suc délicieux
Que dans le creux de l'ivoire il déniche,

Ainsi fera, désireux d'être riche
Et de souper à la table des cieux
Qui scrutera le sens mystérieux
Pour y manger l'or béni de la Miche.

Rien ici-bas ne peut rassasier
Des sots pêcheurs l'insatiable gosier
Et tout plaisir est un songe, un passage.

Seul celui qui de la chair du Sauveur
A pu goûter l'indicible saveur
Ne manque plus de rien pour être sage.

14 juin 2019

Mal de chien

Je me couche en chien de fusil
Tandis que décline le soir,
Au risque d'être pour loup pris
À l'heure où tous les chats sont noirs.
Dans le ciel, les nuages pèsent
Comme des briques. Dans mon sein,
La moite grisaille m'empèse.
Je sens venir le coup de chien.

Pourquoi faut-il donc que les dieux
N'aient à fouetter d'autres clébards

⁵⁴⁵ Proverbe castillan.

Trainant leur peine au fond des yeux
Et leur chagrin sur les trottoirs ?
Il me semble être dans la vie
Comme un chien dans un jeu de quilles
Ne sachant trouver la sortie,
Abandonné, comme en exil.

Blotti dans un coin de ma niche,
Je tente d'impuissantes siennes :
« Garce de vie, gare à tes miches !
Je te garde un chien de ta chienne.
Au premier caniche coiffé
Qui passe, tu donnes les restes
De tes festins de dépravés.
Pourquoi me sont-ils indigestes ? »

En vain j'implore la Fortune,
Qu'On veuille m'être favorable.
Je ne fais qu'hurler à la Lune :
À bon chien il ne vient bon râble.
Car il y en a trop après l'os,
Quoique fort peu trouvent la moelle.
Je ne peux rien face aux molosses
Qu'y perdre encore un peu mes poils.

Mais de ces chiens au grand collier
Et de leurs clabauds de caserne
Qui s'aplatissent à leurs pieds
Pour le bâton dans leur giberne,
Je crache sur le dicton bête
« Chien vivant vaut mieux que lion mort ».
Vivre couvert de peaux de bêtes
Est plus dégradant que la Mort.

février 2019

Badinage hermétique

« Hélas ! hélas ! sentez comme je souffre ! »
Disait Gabrit à la blanche Beya
Lorsqu'en son cœur fin Amour s'éveilla
Ce feu secret qui dans l'être s'engouffre.

Mais l'amoureux criant au fond du gouffre
Peut bien chanter d'ardents halleluya
Si trop d'orgueil en sa Dame il y a
Semblable feu ne sent que trop le soufre...

Si donc, amant, tu souhaites conquérir
Ce vif-argent, tâche de bien courir
Et mets des ailes aux pieds, par Mercure !

Mais que surtout tu ne t'avises pas
De lui parler de peine ou de trépas :
De maux d'amour femme n'a guère cure.

25 juin 2019

Recette de la chanson aux pommes

Pour faire une chanson aux pommes,
Il faut des pommes bien véreuses
Déjà croquées et toutes creuses
Comme on n'en voit plus chez les hommes.
(C'est au jardin des Hespérides
Que vous trouverez les meilleures
Dont on croque même le cœur
Et dont le trognon ne s'évide.)

1) Faites les cuire au doux feu
Qui change la parole en or
Jusqu'à ce que leurs quartiers dorent
Et rendent les vers savoureux.

2) Réservez le sirop des fruits

Pour la libation aux dieux,
Sans quoi vous leur seriez odieux :
Vous n'êtes jamais qu'un commis.

3) Quand le caramel est bien noir
Et qu'est dissipé le liquide,
En n'ayant garde qu'il s'oxyde,
Battez le tout jusques au soir.

4) Au mélange ainsi obtenu,
Incorporez l'air d'Apollon
Avec un zeste de citron.

5) Goûtez le tout sans retenue.

6) Après avoir soufflé la rime,
Fourrez la pâte de mercure.

7) Enfournez pour quelques mesures
Dans un creuset.

Conseil ultime

Pour faire revenir la Muse
À la poêle ou à l'étuvée
Nul n'est besoin de la peler :
Elle vient ou se refuse.
Mais si vous laissez reposer
Longuement l'œuvre délicate
Sous le frais d'un laurier, la pâte
N'en sera que plus feuilletée.

février 2019

Le Mat

*Un son mat est un son étouffé.*⁵⁴⁶

Triste banni des nombres créateurs
Errant sans voix ni chemin ni voiture
Le Mat honteux dépourvu de droiture
Sent de l'exil toutes les pesanteurs.

Ce gueux bouffon hypocrite et menteur
Portant aux reins la morale en ceinture
Offre au démon son postère en pâture
Bercé au son du grelot séducteur.

Ainsi depuis la grande banqueroute
Adam fauché du ciel cherche la route
Et la Mort sûre attend l'échec et mat.

Mais si l'Esprit qui dans l'homme s'étouffe
Balaye enfin le Malin qui le bouffe
De vive voix resonnera son Mat.

15 juin 2019

⁵⁴⁶ Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 257.

L'ardente larme qui déborde
De ma moelle épinière
Qu'un lancinant chagrin rend torde
N'est pas la dernière.

Fais-moi sentir jusqu'à la mort
L'amour que je révère,
Quand même la souffrance fore
Aux tréfonds de mes nerfs.

Puissé-je un jour de ton Feu pur
Être tout recouvert !
Ah ! qu'elle est longue la torture
Du séjour sur la terre !

2019

⁵⁴⁷ Ceci est une traduction du poème de Goethe intitulé *Sehnsucht* (1775) :

Dies wird die letzte Trän' nicht sein,
Die glühend Herz aufquillt,
Das mit unsäglich neuer Peine
Sich schmerzvermehrend stillt.

O laß doch immer hier und dort
Mich ewig Liebe fühlen,
Und möcht' der Schmerz auch also fort
Durch Nerv und Adern wüßln.

Könnst' ich doch ausgefüllt einmal
Von dir, o Ew'ger, werd'n !
Ach, diese lange tiefe Qual,
Wie dauert sie auf Erdn !

